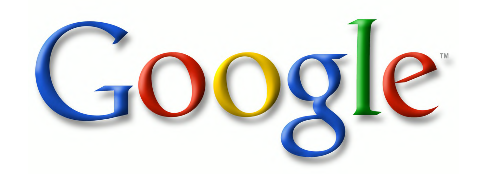
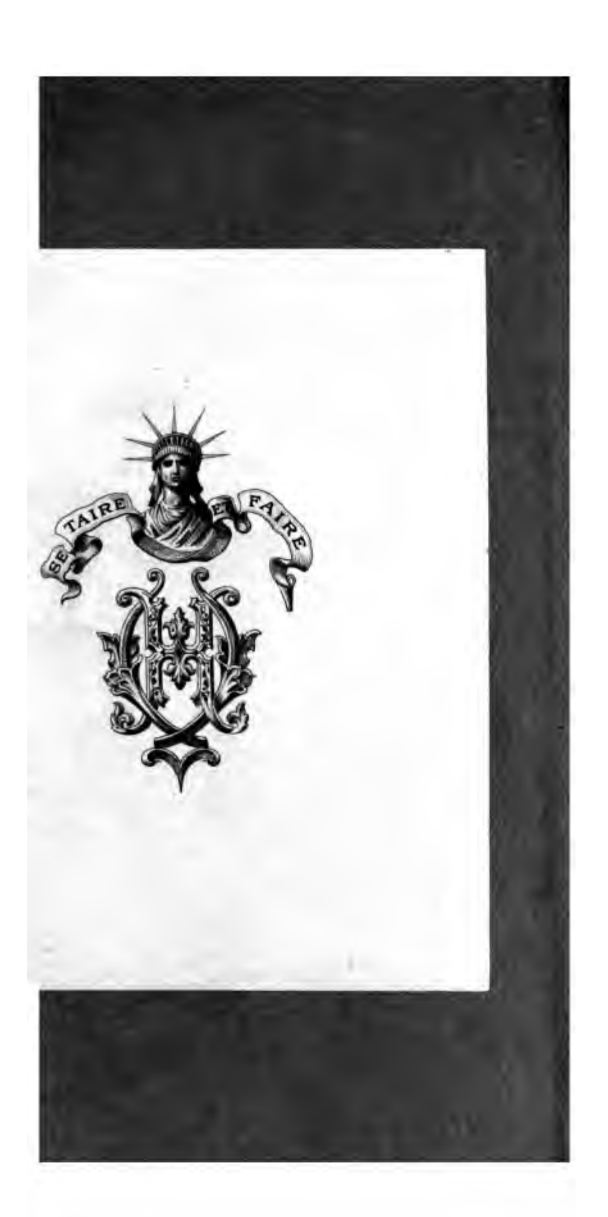



A 809,909


SE TAIRE ET FAIRE



LES DOCTRINES

POSITIVISTES

EN FRANCE

ABBEVILLE

IMPRIMERIE BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX.

92

LES

DOCTRINES

POSITIVISTES

EN FRANCE

PAR

M. L'ABBÉ A. GUTHLIN

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

au Gymnase catholique de Colmar.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE



PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE BONAPARTE, 82.

1873

Mon cher ami,

Je viens vous féliciter du livre que vous publiez en ce moment contre le *Positivisme*.

Vous avez compris que, sous ce nom, c'est l'athéisme et le matérialisme le plus grossier qui osent bien aujourd'hui offrir à la jeunesse leurs plus honteux enseignements.

Le Positivisme prétend supprimer Dieu, l'âme, la liberté, l'immortalité, les principes absolus de la loi morale, toutes les vérités, non-seulement de la religion, mais de la raison elle-même ; et puisant une force redoutable dans le matérialisme des mœurs qui est devenu le trait caractéristique de notre époque, il s'annonce impudemment comme

l'expression rigoureuse de la vérité contemporaine, comme le terme le plus élevé du progrès social, comme le dogme définitif de l'avenir.

Vous avez donc pensé qu'il fallait lui arracher, non-seulement le masque dont il se couvre, mais tous les faux titres qu'il fait valoir ; et ces titres, vous les avez examinés à la lumière de ces principes primordiaux, de ces lois éternelles et immuables sur lesquelles tout repose, et sans lesquelles rien ne se conçoit, rien ne tient, rien ne saurait demeurer debout ici-bas.

Amenant tour à tour cette erreur monstrueuse de notre temps sur le terrain de la logique, de la science, de la morale, de l'art, de l'histoire, de la religion, vous n'avez pas eu de peine à montrer qu'au regard de ces grandes choses qui sont le tout de l'homme et de l'humanité, le Positivisme s'offre à l'esprit comme la négation la plus impie de tous les principes et de toutes les certitudes qui portent l'édifice du savoir humain.

Dans l'ordre logique, il se montre en contradic-

tion avec so propre principe, renouvelle, en l'exagérant, le scepticisme métaphysique de Kant, et se voit repoussé de négation en négation, de défaillance en défaillance, jusqu'aux dernières limites du scepticisme absolu.

Dans le domaine de la science, les solutions qu'il est réduit à donner au triple problème de l'origine des choses, du mouvement des êtres, et de la vie, sont en opposition formelle avec les lois les mieux constatées de la science elle-même, et c'est sur le terrain qu'il choisit de préférence, sur le terrain des expériences *positives*, que vous lui faites subir sa plus humiliante condamnation.

Malgré ses vains efforts pour maintenir ce qu'il appelle la *morale indépendante*, le Positivisme anéantit, du même coup, la responsabilité morale et la liberté, érige le fatalisme en loi suprême de la volonté, enveloppe dans la même négation le principe des mœurs et la sanction morale, et professe, de la sorte, le code de l'immoralité, avec non moins de témérité que la logique de l'absurde.

Dans sa théorie esthétique, il ramène les principes éternels du Beau aux procédés vulgaires d'un réalisme sans noblesse et sans vie, tarit les sources de l'inspiration en niant tout idéal, et dépose ainsi au sein des lettres et des arts, le germe d'un abaissement irrémédiable.

Le régime de la fatalité qu'il établit dans l'ordre moral, il le transporte, par une inévitable conséquence, dans l'ordre social et politique, brise le ressort de l'autorité, non moins que celui de la liberté, anéantit le principe du droit aussi bien que celui du devoir, et ne laisse subsister, sous une forme ou sous une autre, que les alternatives du despotisme et de l'anarchie, les violences de l'oppression ou de la révolte, le règne de la tyrannie et de la force.

Méconnaissant enfin tous les enseignements de l'histoire et toutes les conditions morales de l'humanité, il supprime, avec une sacrilége audace, tout ce dont les générations humaines ont vécu jusqu'à ce jour, tue l'espérance et la prière dans les cœurs,

et croit avoir fondé la *religion de l'avenir,* en étouffant les plus nobles aspirations de l'âme sous le poids de la matière, et anéantissant au seuil du tombeau cet élan vers l'infini, cet amour de l'immortalité qui est le fond de notre vie et le principe de toute notre grandeur.

Il poursuit donc la science *positive*, et ne rencontre que la négation des plus hautes réalités, tandis que le Christianisme, en nous montrant la vérité divine et *absolue*, incarnée dans un fait sensible et *réel*, nous offre à la fois toutes les certitudes de la raison et de l'expérience, de la logique et de l'histoire, et répond supérieurement aux exigences du problème que le Positivisme pose sans pouvoir le résoudre.

Tel est, mon cher ami, le cadre que vous vous êtes tracé, et qui vous a permis de poursuivre le Positivisme dans toutes ses aberrations les plus cachées, comme les plus éclatantes. Vous l'avez fait avec une force dans vos raisonnements, avec une clarté dans vos déductions, avec une sobriété et

une vigueur de style, qui placent votre livre premier rang des livres de polémique religieu Je vous en fais de nouveau mon compliment le p sincère.

Tout à vous bien affectueusement en N.–S.

† FÉLIX,
Évêque d'Orléans.

INTRODUCTION.

On ne peut se défendre d'une amère tristesse quand on considère les défaillances et les découragements dont la raison philosophique nous offre, en ce moment, un si lamentable exemple. Après avoir remué, avec une incroyable ardeur, tous les problèmes qui tourmentent notre inquiète curiosité ; après avoir rejeté avec éclat, pour s'affranchir, disait-elle, du joug de la superstition et du fanatisme, la tutelle incommode de la religion et du sens commun; aussi dédaigneuse du frein de l'autorité que pleine de confiance en elle-même ; sûre d'asseoir le règne de ses opinions sur les ruines d'un dogme proscrit, et d'arracher aux croyances du passé le sceptre de l'avenir, nous la voyons s'abattre soudain sur elle-même, douter de sa fortune et de ses œuvres, et proclamer avec

désespoir que la solution du grand problème de notre destinée n'était qu'une entreprise téméraire et une trompeuse illusion [1].

Rien où son audace n'ait touché et rien qui ne se soit brisé entre ses mains. Religion, philosophie, théorie sociale et doctrine des mœurs, elle a tout pulvérisé au contact de son redoutable génie. Emportant les esprits à une licence inconnue même dans l'ancien monde, les essais ont succédé aux essais, les systèmes sont nés des systèmes, aussi nombreux que les nuages qui passent au ciel en un jour de tempête. Nulle affirmation, si hardie qu'elle fût, qui n'ait disparu devant une négation plus hardie encore. Les doctrines qui devaient être éternelles, n'ont été que les idoles d'un jour, et la pensée qui les avait élevées avec tant de complaisance la veille, cette même pensée, toujours incertaine d'elle-même, les a renversées avec mépris le lendemain. Théorie des sens et de la matière; rêves du panthéisme et de l'athéisme; déisme vague et inconsistant; culte de l'anarchie et de la force; critique dissolvante de tous les principes et de la critique elle-même; ici le dogmatisme le plus absolu; là le doute le plus éner-

1. RENAN, *Avenir de la métaphysique*. LITTRÉ, *Paroles de philosophie positive*, etc., etc.

vant ; partout le caprice devenu l'unique loi de la pensée ; il n'est pas une aberration qui n'ait eu le privilége d'amuser tour à tour la curiosité de la raison, d'endormir les inquiétudes de la conscience, d'offrir aux âmes fatiguées un abri d'un jour, pour disparaître ensuite, semblable à ces lueurs fugitives qui ne brillent un instant aux regards du voyageur que pour le replonger bientôt dans une plus profonde nuit.

Jadis on avait eu la faiblesse de croire que par de là les ombres du temps et de la matière, il y avait quelque vérité stable et permanente qui s'offrait, à travers les amertumes et les désenchantements de la vie, comme l'asile sacré de nos espérances et de notre foi. La philosophie, telle que l'entendaient nos pères, était la science et l'affirmation de l'*absolu*, et l'on s'était persuadé que là seulement se trouvait, au milieu de tant de douleurs qui chargent notre existence, la paix et le repos de nos âmes. Il était réservé aux audaces de la libre pensée, de nous corriger de ces banales illusions. Après avoir vainement essayé de déterminer l'existence, la nature et les rapports de l'absolu, elle a trouvé plus commode de le nier, et se bornant à constater les phénomènes et les lois de la nature physique et sensible, elle a réduit ses

ambitieuses spéculations à ne plus être que de simples et modestes expériences. Emprisonnée dans la matière, elle s'est interdit avec une modération chagrine de porter le regard au delà de cette vulgaire enveloppe. Et tout étant relatif dans le cercle étroit du monde des phénomènes, le *relatif* s'est trouvé être le principe et la fin, la condition et la loi souveraine de notre raison. Les axiomes ont été abolis. Une logique *nouvelle*, assez téméraire pour proclamer que la contradiction était la loi suprême de la pensée, a pris la place de la vieille logique de l'évidence. Cette dernière ayant le malheur d'être éternelle, n'est-il pas manifeste qu'elle devait être tant soit peu surannée? Fatiguée de l'importune lumière de la vérité, la pensée en révolte l'a repoussée comme non avenue. Dès lors, détachée de son éternel principe, privée de toute règle et de tout ressort, vain jouet de l'imagination et des sens, faut-il s'étonner qu'elle soit retombée sur elle-même de tout le poids de son impuissance, et qu'après avoir séduit le monde par ses fastueuses promesses, elle ne nous apparaisse plus que comme une de ces visions sinistres dont on suit la trace à travers les tombeaux et les ruines.

Quelles sont, en effet, les doctrines qui s'affichent en ce moment avec le plus d'audace et

peuvent se vanter de posséder la vogue la plus bruyante? L'ancien panthéisme de Hégel et le récent matérialisme de Buchner et de Schoppenhauer en Allemagne; le positivisme en France et en Angleterre; le naturalisme le plus radical dans les théories du cosmopolitisme révolutionnaire. Partout le spiritualisme battu en brèche; les doctrines des écoles les plus illustres, celles qui ont le plus honoré l'esprit humain, menacées par les plus impitoyables négations; le premier réveil de la pensée philosophique, suivi d'une profonde décadence; les horizons de l'infini dérobés au regard; la négation du Dieu *vivant* et *personnel*, devenue le premier principe et le trait commun de tous ces systèmes; partout je ne sais quel fanatisme de la matière et du néant, desséchant, comme un souffle de mort, toute foi, toute espérance, toute prière; l'*athéisme*, en un mot, l'athéisme sous les formules les plus énigmatiques et les plus diverses: telle est la chute humiliante où est venu aboutir et se briser l'élan désordonné de la pensée rationaliste des temps modernes.

Nous n'ignorons pas, sans doute, par quels efforts courageux, certains représentants de la raison indépendante ont essayé d'arrêter l'anarchie qui dévaste de plus en plus tous les domaines de

la libre pensée [1]. Mais leurs éloquentes protestations ne sauraient nous faire illusion sur la gravité du mal qui les envahit de toutes parts. Nous ne saurions oublier qu'ils sont là, sur le champ de bataille de la raison *émancipée*, assaillis par leurs propres auxiliaires, généraux intrépides, si l'on veut, restés fidèles au poste que l'honneur leur assigne, mais abandonnés de leurs soldats, n'agitant qu'un drapeau solitaire, menacés par les armes mêmes qu'ils avaient livrées à des mains infidèles. Et n'ont-ils pas signalé, eux aussi, avec une sincère douleur, les mécomptes, les défaites et les humiliations de cette philosophie indépendante dont ils avaient fait le culte de leur vie? N'avons-nous pas entendu un des plus connus d'entre eux, enlevé depuis par une mort prématurée, gémir sur le discrédit où sont tombées les doctrines si hautement spiritualistes de l'école française du XVII[e] siècle, et signaler, avec amertume, les réactions et les apostasies qui menacent d'emporter, avec l'idée même de Dieu, tout ce qui faisait l'orgueil du moderne déisme [2]? Les ruines dont nous parlons, ils les montrent aussi bien que

1. MM. Victor Cousin, Émile Saisset, Jules Simon, Paul Janet, etc., etc.

2. Émile Saisset, *Essai sur la philosophie et la religion au XIX[e] siècle*.

nous; les défaillances, les découragements, le néant doctrinal dont nous sommes les spectateurs, ils en sont les témoins et les victimes. Loin de contredire nos paroles, leur exemple les confirme, et le regard attristé qu'ils jettent sur l'avenir montre bien assez quelle est la grandeur du mal dont nous souffrons.

Oui, il faut le dire, au risque de blesser l'orgueil d'un siècle infatué de lui-même, jamais encore, si l'on excepte les temps néfastes de la décadence romaine, jamais encore un mal plus profond n'avait atteint, avec une aussi menaçante intensité, les forces les plus intimes et les plus sacrées de la raison humaine. Au dernier siècle, sans doute, nous avons vu d'étranges excès. Les théories les plus subversives régnaient sans conteste. La matière avait ses hiérophantes et le néant ses adorateurs. L'athéisme put se flatter d'avoir détrôné Dieu dans la conscience et dans les temples d'un grand peuple. Mais, au moins, y avait-il dans ces doctrines je ne sais quelle foi à l'avenir, à la toute puissance de la raison, à l'infaillibilité de ses triomphes, qui armait l'homme d'un ressort puissant et mettait en branle toutes ses facultés. On s'enivrait, il est vrai, de sang et de volupté; on se faisait le courtisan des rois ou des peuples;

on ne voyait dans l'homme qu'un degré plus élevé de l'échelle animale, et c'est mollement couché sur l'oreiller de la matière qu'on attendait la mort. Mais, du moins, le peuple des sages rêvait pour lui et pour le monde de merveilleuses destinées. Il allait reconquérir ses droits méconnus; briser les chaînes de l'antique servitude, ramener l'âge d'or sur la terre. Il ne reculait devant aucun vice, ni même, devant aucun excès, devant aucun crime. Mais dans le délire de ses pensées et de ses entreprises, il n'était pas découragé. Il affirmait ou il niait; il osait tout et ne doutait de rien. Le scepticisme n'avait pas de prise sur lui. L'homme était Dieu. Avec la déesse Raison, il s'était placé sur les autels. Il espérait en elle. Il l'entourait d'un culte terrible et sanglant. Ce blasphème était sa foi; cette foi était sa force. Cette force faisait trembler le monde, et maintenant encore nous ne pouvons faire un pas, sans rencontrer quelque formidable empreinte de sa sauvage énergie et de ses fureurs.

Aujourd'hui, au contraire, après tant de solennels démentis infligés à leurs espérances, les croyants du philosophisme, après avoir parcouru le cercle des mêmes systèmes, en sont venus à douter de ces systèmes, et de la raison, et d'eux-

mêmes. Qu'ont-ils établi que le temps n'ait emporté avec dédain? Quel symbole est encore debout? Où est le drapeau qu'ils n'aient déchiré de leurs propres mains? Où ont abouti toutes ces évolutions gigantesques dont s'enorgueillissait, il y a vingt ou trente ans à peine, la philosophie en France et en Allemagne? La science absolue, disait-on, allait être fondée, et d'infidèles disciples s'amusent avec les débris de l'édifice élevé par les maîtres. La liberté allait inaugurer partout son règne; et partout où se porte le regard, il n'aperçoit que l'imposant appareil de la force. Désormais l'empire de la justice et des lois serait à jamais fondé; et il n'est pas un siècle qui ait été humilié, comme le nôtre, par les attentats les plus scandaleux de la violence et les plus égoïstes calculs de l'iniquité et du mensonge. Arrivée à l'époque de son émancipation, l'humanité serait guidée par la raison seule; et toutes les folies, tous les excès des siècles les plus dépravés ont, à diverses reprises, souillé et déshonoré nos annales. La fraternité universelle une fois proclamée, la guerre allait disparaître du monde; et voilà que chaque jour nous apporte le récit tragique de ces duels de peuples qui rappellent toutes les passions et toutes les fureurs de

l'extrême barbarie. Les constitutions élaborées par les théoriciens du philosophisme promettaient d'être la charte permanente de la société; et pour toute réponse à ces hautaines promesses, la révolution s'en va balayant ces éphémères législations comme la tempête emporte les feuilles mortes.

Oui, d'amers mécomptes ont été infligés, et le sont chaque jour encore, à la courte sagesse de la pensée rationaliste de notre temps. Oui, il n'est pas un rêve de l'orgueil qui n'ait été foudroyé par la froide et dédaigneuse justice de l'histoire. Faut-il s'étonner dès lors de l'abattement des cœurs et du désespoir des esprits? Où veut-on qu'ils s'appuient sur ce sol mouvant qui partout se dérobe sous leurs pas? Ils agitent des problèmes; d'autres l'ont fait avant eux. Mais la solution de ces problèmes qu'est-elle devenue entre leurs mains? L'autorité et la liberté, la raison et la foi, la science et l'histoire, Dieu et son œuvre, l'homme et la société..... Qu'ont-ils fait de toutes ces grandes et saintes choses sur lesquelles repose la vie morale des individus et des peuples? Hélas, semblables à ces demi-dieux, descendus, suivant la fable, dans ces demeures de la mort, où ils ne saisissaient que des fantômes quand ils croyaient tenir des réalités, les *penseurs* émancipés de notre temps n'ont ren-

contré à la place de l'immuable vérité que les ombres fuyantes de leurs rêves. Dès lors, se disaient-ils, pourquoi se tourmenter d'une fatigue inutile? Ne valait-il pas mieux briser l'instrument de son supplice? Le repos de la mort n'était-il pas préférable à la fièvre de la vie? Et lasse de chercher sans la trouver, la réponse du grand problème, la libre pensée, se drapant, si j'ose le dire, dans son désespoir, comme les anciens qui allaient mourir s'enveloppaient de leur manteau, la libre pensée abdiqua toutes ses prétentions, en annonçant que, pour en finir, elle allait supprimer le problème et se passer de réponse.

L'athéisme dans les systèmes et le scepticisme dans les âmes : tel est donc le résultat final du mouvement rationaliste des temps modernes. Le philosophisme a tué la philosophie. Le rationalisme a immolé la raison ; et le *positivisme*, qu'on nous vante, en ce moment, comme la suprême conquête de la pensée moderne, n'est que l'expression rigoureuse de cette double immolation. Oui, autant qu'il était au pouvoir de la négation, elle a cherché à anéantir Dieu dans le ciel et la raison sur la terre; et si un généreux esprit [1] a pu affirmer avec une haute et triste conviction, que ce

1. M. Caro.

qui était en péril de nos jours, c'était la grande et sainte notion de Dieu, un de nos contemporains les plus illustres [1], a pu dire avec non moins de vérité, que ce qu'il importait le plus de défendre aujourd'hui contre les persévérantes agressions du sophisme, c'était l'esprit humain, c'était la raison elle-même.

De là vient que certaines semences de doute et d'athéisme sont répandues dans l'atmosphère du monde des intelligences, comme cette poussière impalpable qui se mêle à l'air que nous respirons. Ceux mêmes qui ne vivent pas sous leur influence directe, ne laissent pas d'en subir la funeste atteinte. Tel qu'un poison subtil qui porte le trouble dans nos organes, alors même qu'il ne donne pas la mort, ainsi la contagion sophistique pénètre, dans des proportions plus ou moins redoutables, jusque dans les derniers replis du monde moral, pour flétrir, énerver et paralyser tout ce qu'elle ne peut dessécher dans son fond. En face de ces solitudes du néant qu'une audacieuse dialectique nous montre comme la suprême révélation

1. M. GUIZOT. — Ce même danger a été, non seulement signalé, mais combattu avec vigueur, dès 1860, par notre compatriote et ami, M. Léon Lefébure, actuellement député de la Seine, dans un remarquable travail publié sous ce titre : *M. Ernest Renan et la décadence des études philosophiques en France.*

de la science, l'esprit le plus ferme éprouve, par moments, cette sorte d'éblouissement que fait naître la vue des abîmes. Et que dire des ravages que l'influence incessante de ces doctrines exerce, à la longue, sur les arts, les sciences, les lois, les mœurs, les habitudes d'un peuple ? Qui ne sentirait le sol trembler sous ses pas, quand il voit le mouvement philosophique actuel démolir, avec un acharnement calculé, ces principes primordiaux de la raison, que la sagesse de tous les temps a considérés comme la base indiscutable de nos connaissances et de nos certitudes ? Qui ne se trouverait comme suspendu dans un vide infini, quand il voit le ciel se dérober en quelque sorte à son regard, et la chimère du néant prendre la place de Celui que l'humanité a adoré jusqu'à ce jour comme son principe, son espérance, son Père et son Dieu ? Comment veut-on que, sous les coups répétés d'une négation qui en impose par l'assurance et la hardiesse de son langage, les croyances ne soient pas altérées, les consciences déconcertées, le ressort moral affaibli, les âmes abattues et brisées, l'espérance et le bonheur diminués dans un monde à qui l'on enseigne que philosopher, *c'est savoir se passer d'espérance*[1] ?

1. RENAN, *Leçon d'ouverture au Collége de France.*

Et quand on considère l'ignorance inconcevable qui règne presque universellement en matière de religion; la faiblesse prodigieuse des études philosophiques ; la curiosité intempérante et maladive des esprits; l'attrait de la nouveauté; le goût de l'étrange ; les séductions de la témérité ; l'appoint d'une immense publicité; l'impuissance de tant de lecteurs à démêler la vérité et le sophisme; quand on songe combien, devant cette redoutable circulation de l'erreur, les esprits sont faibles et désarmés, comment ne pas s'effrayer de l'empire croissant que les doctrines de scepticisme et d'athéisme devront exercer sur les âmes?

Ajoutez le concours incessant des passions d'orgueil et de volupté, dont l'impatience rencontre dans ces mêmes doctrines un moyen facile de se débarrasser de l'importune tutelle de la religion et de la morale. Ajoutez le mouvement fiévreux de la civilisation qui, loin d'arrêter le mal, lui donne un branle plus fort, en tendant outre mesure le ressort de toutes les passions. Devant ces conquêtes du génie, ces merveilles de l'industrie et des arts, ce faste du luxe et de l'opulence, ces raffinements du bien-être et de la mollesse, devant ce progrès indéfini de la science, n'est-il pas naturel que l'orgueil s'exalte jusqu'à la démence,

que la cupidité se déprave jusqu'à la frénésie, que la sensualité s'emporte jusqu'à l'ivresse? Faut-il s'étonner que les passions rèvent leur apothéose? Que l'homme se croie Dieu et s'adore comme tel? Que le mirage de sa grandeur et de son pouvoir l'entretienne dans les illusions les plus étranges? Surexcité par la civilisation, il la surexcite à son tour. Un délire engendre un autre délire. La société est entraînée dans un tourbillon : la vie touche au vertige. Viennent les doctrines qui flattent notre égoïsme, qui se fassent les courtisanes de cette civilisation, qui systématisent l'apothéose de l'humanité, et qu'on nous dise si la société n'est pas menacée de glisser, par une pente rapide, vers ces doctrines serviles et humiliantes qui séduisent toujours les esprits, quand une complaisance coupable a trouvé l'art de gagner les cœurs.

En considérant cette triple conspiration de l'ignorance, des passions et du sophisme, qu'on songe à l'élan irrésistible que doivent se prêter ces forces combinées du mal et de l'erreur, et qu'on se demande si le poids d'une telle coalition ne menace pas d'emporter tôt ou tard la balance de nos incertaines et précaires destinées.

La plus simple analyse des conditions de l'ordre

nous le fera comprendre. Les lois essentielles qui président à la vie du monde physique sont l'image et l'imitation de celles qui règlent la vie du monde moral, ou plutôt, ce sont les mêmes lois fondamentales, appliquées, sous un mode différent, aux deux ordres d'existences qui constituent l'ensemble des choses. Or, dans l'ordre physique, c'est bien au ciel qu'il faut demander le secret de la vie de notre terre. C'est dans le soleil que se trouve le principe de son existence et de son activité. Là est le centre de sa gravitation, le foyer de sa lumière et de sa chaleur, le régulateur de ses mouvements, la source intarissable de sa vie et de sa fécondité. Qu'on isole la terre de son principe; qu'on la dérobe à l'action vivifiante de son soleil, et la vie qui tressaille dans son sein s'évanouira soudain; un mouvement aveugle l'emportera dans le vide; le froid et les ténèbres pèseront, d'un poids éternel, sur sa stérile poussière. Au frémissement de la vie succèdera l'atonie de la mort, et dans quelque solitude de l'immensité échouera, si j'ose ainsi parler, triste, glacé, décoloré, loin du principe de sa fécondité et de sa beauté, le simulacre d'un monde qui, en ce moment, sent palpiter en lui, sous la magie du céleste rayon, les pulsations puissantes de la vie et du bonheur.

Et sans aller jusqu'à concevoir cette séparation totale de ce qu'on pourrait appeler l'âme et le corps de la nature, n'est-il pas évident que tout décroissement de l'influence solaire produit un dépérissement correspondant de la vie de notre terre? Qu'est-ce que ces régions désolées où ne pénètrent que rarement quelques pâles rayons de chaleur? Et ces latitudes plus heureuses, si exubérantes de vie et de poésie, tant qu'elles sont sous l'influence bienfaisante du père de la lumière, que deviennent-elles, du moment que ce dernier se voile et s'éloigne pour ne plus offrir, pour quelque temps au moins, que l'ombre de lui-même? Ne semble-t-il pas que les premières soient l'éternel séjour de la stérilité et de la mort, et que les secondes restent engourdies, jusqu'au retour de leur soleil, dans une immobilité voisine de la mort? Tant il est vrai, comme nous le disions tout à l'heure, que c'est le ciel qui alimente la terre et que là seulement se trouve le mystérieux principe de sa vie et de ses destinées!

Ainsi en va-t-il du monde moral. Dieu, le Dieu *vivant* et *personnel*, est, dans toute la rigueur du terme, le soleil de nos intelligences et de nos cœurs. Éternelle région des vérités éternelles, substance des idées immuables et nécessaires,

principe premier et absolu de tout être, de toute vie, de toute raison, c'est avec un sens profond qu'on l'a appelé le *lieu des esprits*, le centre de leur gravitation, la lumière qui les éclaire, la loi qui les dirige, la puissance qui les soutient, l'amour qui les unit, les nourrit, les élève, les transfigure par une participation toujours plus haute et plus abondante de son inénarrable vie. Être uni à Dieu par la connaissance et par l'amour : telle est la loi de la vie des âmes. Être séparé de lui par l'ignorance ou la négation, par la haine ou l'offense : telle est la loi de leur mort. Tout ce qui tend à les éloigner de Dieu, porte une atteinte profonde au principe qui les fait vivre, et la mort complète des âmes, qu'est-ce, sinon leur radicale séparation d'avec Dieu?

Nous disons le Dieu *vivant* et *personnel*, le Dieu substantiel et parfait, le seul qui mérite le nom de Dieu. Qui se soucierait, en effet, d'un Dieu qui ne serait qu'une abstraction de l'esprit, une simple idée de la raison, une vaine fantaisie de l'imagination? d'un Dieu qui serait tout au plus l'aveugle matière ou la substance impersonnelle de l'univers? d'un Dieu qui se résumerait, en dernière analyse, dans un mot sans réalité, dans le pur et simple néant de Dieu? Et pourtant c'est

là tout ce que les panthéistes, les matérialistes et les *positivistes* de notre temps nous offrent sous ce grand nom. En vérité, n'est-ce pas une merveilleuse découverte que celle qui prétend trouver, dans le vide d'une *abstraction*, la force qui soutient, la loi qui dirige, la vie qui anime et développe le monde si prodigieux des intelligences et des âmes? A ce compte, le soleil qui brille au centre de notre système sera désormais inutile pour expliquer la vie de notre terre et des autres planètes. Un trait de plume, et il sera supprimé. A sa place, supposez le vide, ou un soleil fabriqué de main d'homme, ou bien une simple image, une simple étiquette d'un soleil quelconque. En faut-il davantage pour rendre raison de toutes les merveilles de la vie et de la gravitation? Si les astronomes trouvent à redire; si le vulgaire partage le préjugé des astronomes, ce sera tant pis pour eux. Avec le temps, ils changeront d'avis, et leur conversion sera complète le jour où la *logique nouvelle*, dont l'athéisme revendique à juste titre la paternité, leur aura fait comprendre comment, à l'aide d'une savante formule, on peut, avec *rien*, produire et expliquer *toutes* choses.

Combattre l'influence désastreuse de ces doctrines, en vengeant non-seulement les droits de la

religion, mais ceux surtout de la raison et de la conscience humaine, en affirmant au nom de la logique, de la science, de la morale, de l'art, de l'histoire, la personnalité vivante et substantielle du Dieu parfait et infini ; en relevant le regard attristé et fatigué de tant d'hommes qui ploient sous le fardeau de leurs doutes et de leurs erreurs, vers ce monde supérieur et divin dont l'attente seule nous console des maux et des amertumes d'ici-bas : tel nous semble être de nos jours surtout le besoin le plus impérieux des âmes. Tel est aussi le but que nous nous sommes proposé en écrivant ces pages. Vivement frappé de la recrudescence de certaines doctrines d'athéisme qui, depuis quelques années, obsèdent le public français ; persuadé que le système connu sous le nom de *positivisme* est la forme la plus actuelle, la plus insinuante et la plus dangereuse de cette redoutable négation, nous avons pensé que c'est à ce système surtout qu'il convenait de demander compte de ses doctrines.

Les événements dont nous avons été témoins, ont jeté un jour formidable sur la question que nous traitons et dont la solution importe à l'avenir même de la religion et de la patrie. On a vu dans quels abîmes le *positivisme* des idées et des mœurs peut jeter un peuple que le prestige de son

passé et de son génie semblait rendre invincible aux coups de la fortune. On a vu quel sort est réservé à une cité ou à une nation, quand il est donné au *positivisme* d'y établir son règne ; et les ruines qui ont marqué son passage montrent ce qu'on doit attendre de son dogme social. Rien n'a manqué, ni à la logique des événements, ni à l'enseignement des hommes. L'histoire des idées et des faits s'est déroulée avec l'inexorable évidence d'un axiome, et il n'est plus possible d'ignorer le sens et la portée d'une doctrine et d'un esprit qui jettent un tel reflet et marquent une telle empreinte sur les pages les plus tragiques de nos annales.

Et cependant bien des symptômes nous avertissent qu'en dépit de *tant de grandes et terribles leçons*, pour parler comme Bossuet, le mal est loin d'avoir disparu, et que l'école d'athéisme qui existe au milieu de nous, ne renonce ni à son programme, ni à sa propagande, ni à ses rêves ambitieux de domination et d'avenir. Pour ne citer qu'un fait, la récente nomination de M. Littré à l'Académie française, malgré l'éloquente et courarageuse protestation de monseigneur d'Orléans, montre jusque dans quelles hautes régions les doctrines de la négation trouvent des complaisants et des complices.

Beaucoup d'esprits ne se rendent pas suffisamment compte de l'immense travail de transformation qui s'opère, sous les influences les plus diverses, dans le fond le plus intime de la pensée contemporaine. Trop préoccupés des faits extérieurs et ne s'arrêtant qu'à la surface des choses, ils ne voient pas les causes qui les amènent et qui seules peuvent les expliquer. Et cependant, ce qui se voit n'est rien au prix de ce qui se dérobe au regard En ce moment, ce n'est plus telle ou telle vérité qui est en question ; c'est la base même sur laquelle reposent toutes les vérités, et c'est aux derniers confins de la raison et de la science ; c'est autour des principes qui portent tout l'édifice du savoir humain, que se livre le grand et décisif combat.

Il faut donc suivre l'ennemi sur son terrain. D'illustres contemporains, et plus que tout autre, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, ont prouvé qu'il ne s'agit pas d'un vain fantôme [1]. Leur voix dispensait, assurément, toute autre de se faire entendre. Mais quand l'ennemi multiplie ses at—

1. Mgr. Dupanloup, *Avertissement à la jeunesse* etc. *L'Athéisme et le péril social.* Le P, Gratry, *les sophistes et la critique.* Le R. P. Félix, *Conférences.* M. Guizot, Méditations chrétiennes. M. Caro, *L'idée de Dieu.* M. A. De Margerie, *Théodicée* etc., etc.

taques, on ne saurait trop multiplier la défense, et dans l'armée de la vérité comme dans celle du bien, il n'y a aucun dévouement, aucune faiblesse même, qui ne puisse trouver sa mission et remplir son devoir.

Publié, en partie, dans une des Revues de province les plus fermement dévouées à la défense de la vérité religieuse et philosophique, la *Revue catholique de l'Alsace*, le travail que nous offrons au public a dû à l'accueil encourageant qu'il a trouvé auprès de ses premiers lecteurs, de paraître ensuite sous une forme nouvelle. Nous n'ignorons pas tout ce qui lui manquait alors pour se produire de la sorte. Autres sont les exigences d'une publication périodique, autres celles d'un livre. Mais il n'était pas facile de concilier, du même coup, des intérêts si divers, et d'ailleurs ni le temps, ni les conditions matérielles d'une œuvre ne dépendent toujours du bon plaisir de chacun. Nous avons donc remanié le fond et la forme de cet ouvrage, et nous avons pris soin de faire disparaître, dans l'édition actuelle, toutes les lacunes que nous venons de signaler. C'est donc un livre en quelque sorte nouveau que nous donnons ici au public, et nous n'avons rien négligé pour le rendre moins indigne des suffrages bien-

veillants qui ont accueilli notre premier travail.

Qu'importent, après tout, les mesquins intérêts d'une publication, quand il s'agit, dans l'immense débat qui divise le siècle, des intérêts mêmes de Dieu et de l'éternité? Un livre est une voix du temps; et cette voix, comme tout ce qui est du temps, passe et s'évanouit. Mais elle n'aura pas retenti en vain, si, dans une seule âme qui souffre, elle a éveillé un écho du ciel. Si faible qu'il soit, ce sera un écho de la patrie, et c'en sera assez pour consoler cette âme, des fatigues de sa route et des tristesses de son exil.

LES DOCTRINES POSITIVISTES

EN FRANCE

CHAPITRE I

LA DOCTRINE POSITIVISTE.

MM. Comte et Littré. — Origines du positivisme. — La méthode expérimentale. — L'esprit positif. — Le scepticisme métaphysique. — Principe fondamental du positivisme. — La Doctrine positiviste : 1° une classification des sciences ; 2° la loi de l'histoire. — Etat théologique, métaphysique et positif. — Fond du système. — Négation de Dieu, de l'âme, de la liberté, de l'immortalité. — Religion de MM. Comte et Littré.

L'École positiviste doit son origine à M. Comte, ancien élève de l'École polytechnique, ancien répétiteur d'analyse transcendante et de mécanique rationnelle à cette école, auteur d'un *Cours de philosophie positive* et d'un *Traité de sociologie* « où il institue, dit-il, la religion de l'humanité ». Esprit purement scientifique, exclusivement préoccupé de faits et de chiffres, âme honnête et loyale, au dire de M. Guizot, mais pleine d'illusions, novateur chimérique, infatué de ses idées et de ses rêves, il se posa en révélateur d'un dogme nouveau, et traça les lignes principales du système qui fut continué et développé par ses disciples. Parmi

ceux-ci, le plus fervent, sans contredit, et le plus docile, est M. Littré, membre de l'Institut, traducteur de la *Vie de Jésus* du Dr Strauss, que nous pouvons considérer, dès maintenant, comme l'organisateur définitif de la doctrine et comme l'hiérophante de la jeune École. Dissertateur dogmatique, froid, austère, impassible, toujours courbé sur les mêmes idées, toujours tourné vers le même horizon ; abstrait comme un logicien, enthousiaste comme un illuminé, persuadé que son système est la solution complète de tous les problèmes de l'histoire, M. Littré est plus qu'un philologue, plus qu'un savant, plus qu'un doctrinaire. Il est, à en juger par ses écrits, le prophète de la foi nouvelle, qui recueillera désormais les épaves des antiques croyances et abritera, dans le naufrage des espérances illusoires et des traditions surannées, les destinées futures de l'humanité. En observant d'un regard attentif les hommes et les choses de son temps, il a compris, dit-il, « que toute théologie, toute royauté s'en vont ; que le *surnaturalisme* n'est qu'une *hypothèse* indécise et troublée, toujours en contradiction avec la réalité ; que le régime *mental*, auquel on soumet les générations actuelles, régime à moitié théologique, à moitié métaphysique, est tout composé de contradictions. Autrefois, sans doute, le catholicisme a suffi à son temps ; maintenant l'ancien dogme est stérile, l'ancienne foi est éteinte. Il faut donc un nouveau dogme, un nouveau régime, un nouveau culte, et ce

culte, ce régime, ce dogme, c'est au positivisme qu'il appartient de nous les donner.

Avant d'exposer ce système, il sera bon de signaler les causes auxquelles il doit son origine et qui en font toute la force et tout le danger. Ces causes peuvent se ramener aux trois suivantes : l'emploi trop exclusif de la méthode expérimentale ; les tendances matérielles ou, pour mieux dire, l'esprit *positif* de la société contemporaine ; enfin le scepticisme *métaphysique* mis en vogue par la critique de Kant et dont l'influence se fait sentir dans la plupart des systèmes philosophiques de ces derniers temps. Telle est, en effet, la faiblesse de l'esprit humain, qu'il ne peut s'occuper longuement d'une étude, sans subordonner bientôt tout le reste aux problèmes qui sont l'objet de ses recherches, aux procédés qu'il met en œuvre pour les résoudre aux résultats qu'il obtient ou croit obtenir et dont il subit le charme. Les esprits mathématiques et spéculatifs auront une prédilection marquée pour les méthodes *à priori*, et c'est parmi eux que l'idéalisme trouve ses défenseurs les plus illustres et les plus convaincus. Ceux, au contraire, qui font des sciences physiques et naturelles l'objet de leurs ardentes investigations, ceux-là se passionneront pour l'induction expérimentale et, s'ils n'y prennent garde, ils seront tentés de la considérer comme l'unique moyen de connaître la vérité, et chercheront dans les théories sensualistes, comme le démontre l'histoire de la philo-

sophie, l'unique solution du problème de nos idées. Voilà trois siècles que nous assistons aux plus merveilleuses découvertes de la science. Chaque jour célèbre, par quelque nouvelle conquête, la puissance et la fécondité de la méthode expérimentale. Or, si les sciences qu'elle organise sont précisément celles qu'on appelle les sciences positives, comment ne serait-on pas amené à croire qu'elle aussi s'offre à notre impatiente curiosité comme la méthode *positive* par excellence ? C'est à cette tentation qu'ont succombé les chefs de l'École dont nous parlons. C'est pour ce motif qu'ils font de l'induction la méthode *exclusive* de leur système. C'est par des considérations analogues que le public plus particulièrement adonné à l'étude des sciences, témoigne une faveur si étrange à ce même système, et c'est ainsi que la préoccupation trop exclusive d'une méthode dont on ne saurait trop vanter le mérite, quand on la maintient à sa place et dans ses limites, peut prédisposer les esprits aux plus dangereuses erreurs.

Cette disposition n'agit que sur les esprits cultivés. Il en est une autre dont l'influence se fait sentir partout. Ce sont les tendances matérielles de notre époque ou, si l'on aime mieux, l'esprit *positif* qui menace de prévaloir en toutes choses. *Un* esprit positif peut être doué des qualités les plus éminentes. Il n'exclut ni la générosité, ni les hautes convictions religieuses et morales. Seulement, il procédera pour toutes les questions

à résoudre, avec une circonspection, une mesure, un bon sens ferme et parfois exigeant, qui le garantiront des entraînements de l'imagination et de tout enthousiasme irréfléchi. *L*'esprit *positif*, au contraire, est un esprit terrestre, dominé par le soin des intérêts matériels, fermé aux horizons de l'infini, n'accordant de valeur réelle qu'au monde des sens, à ce qui est visible et palpable, et reléguant dans le monde des chimères ou de l'inconnu, tout ce qui dépasse le niveau de la matière. C'est, en un mot, le matérialisme des instincts, des habitudes et des mœurs pesant d'un poids toujours plus lourd sur les tendances et les aspirations de la pensée : esprit redoutable, difficile à contenir, plus difficile encore à corriger, et dont l'action incessante prépare en quelque sorte d'avance, dans l'âme d'un grand nombre, le terrain qu'il faut au positivisme pour assurer son triomphe.

Enfin, il est incontestable que le *scepticisme* de Kant, faible par sa critique, comme il sera aisé de le prouver, mais puissant par l'autorité du nom sous lequel il s'abrite, a engendré dans la plupart des systèmes modernes une certaine défiance de la raison, un certain préjugé hostile aux lois, aux idées, au monde infini de la raison, à la réalité, ou du moins à la connaissance scientifique et certaine de ce monde. Cette disposition sceptique, jointe à ce qu'un grand esprit a si bien nommé *l'horreur de l'infini*, explique les défaillances de la raison contemporaine et la vogue

bruyante qu'ont su obtenir en peu de temps les doctrines en apparence les plus vides et les plus antipathiques de l'École que nous combattons.

Là est le véritable danger de cette École, et des souvenirs récents prouvent à satiété combien est réel et profond le mal que, depuis bien des années déjà, nous avions signalé.

Et maintenant, en quoi consistent les doctrines du Positivisme ? Quel est son principe, sa théorie, sa méthode, son résultat ? C'est ce qu'une rapide analyse du système nous fera connaître.

Le principe fondamental du positivisme, c'est qu'il n'y a de *réel* et d'accessible à la connaissance que le relatif, le limité, le fini ; que l'*absolu*, le parfait, l'infini n'est qu'une *idée*, un *idéal*, une *abstraction* dont la connaissance réelle est inaccessible à l'esprit, et qui dès lors, en tout état de cause, ne saurait être au regard de la science, qu'une *hypothèse* fictive, une pure chimère. « L'immutabilité des lois naturelles, dit M. Littré, à l'encontre des théologies qui introduisent des interventions surnaturelles : le monde spéculatif *limité*, à l'encontre de la métaphysique, qui poursuit l'infini et l'absolu ; telle est la double base sur laquelle repose la philosophie positive [1]. » — « Essence des choses, causes dernières, questions théologiques et métaphysiques, tout cela est en dehors de l'expérience.

1. Conservation, Révolution, Positivisme, p. 61.

L'esprit humain, de quelque manière qu'il s'ingénie, n'a aucun moyen d'y atteindre [1]. » — « L'esprit positif a successivement fermé toutes les issues à l'esprit théologique et métaphysique, en dévoilant successivement la condition d'existence dc tous les *phénomènes accessibles* et l'impossibilité de rien atteindre *au delà* [2]. — « L'absolu est inaccessible à l'esprit humain, non-seulement en philosophie, mais en toutes choses [3]. » — Les notions absolues ne sont susceptibles ni de démonstration, ni de réfutation [4]. » Ainsi l'absolu est mis en dehors de la science. Le positivisme lui oppose une simple fin dc non-recevoir. Il supprime toute théologie ou connaissance de Dieu, toute métaphysique ou connaissance des causes premières. « La philosophie positive ne nie rien et n'affirme rien sur les *causes premières* et *finales*. Nous ne savons rien sur la cause de l'univers et des habitants qu'il renferme [5]. » — « Les idéalisations *théologiques*, » c'est-à dire nos idées sur Dieu « ne furent jamais que *fictives* [6]. — Les êtres théologiques *n'ont d'existence* que dans l'*esprit* [7]. » En un mot, « la philosophie soit théologique, soit métaphysique s'occupe de l'*absolu* » qui est purement

1. Ibid., p. 53.
2. *Conservation*, p. 61.
3. Ibid., p. 37.
4. Ibid., p. 38.
5. LITTRÉ. *Paroles de phil. positive*, p. 34.
6. *Conservation*, p. 286.
7. Ibid., Préface.

« fictif » ; « La philosophie positive s'occupe du *relatif* » qui seul est réel. L'absolu, l'infini, Dieu n'existe pas pour l'esprit humain ; tel est le premier principe de la nouvelle philosophie.

Tel étant le principe, et l'absolu de la raison se trouvant éliminé de la science, il ne reste qu'une seule source de nos connaissances réelles, c'est l'*expérience*, une seule méthode de connaître, c'est l'*induction*, rigoureusement restreinte au domaine des faits sensibles, « La philosophie positive ne fait que généraliser le procédé que les sciences particulières ont employé avec tant de succès. Comme ces sciences, elle reconnait partout quelque fait dernier, limite de l'*expérience* et de l'*induction*, fait au delà duquel elle ne cherche rien [1]. » L'esprit humain reste donc strictement circonscrit dans le cercle du monde matériel et sensible. Son savoir va jusque là ; il ne saurait aller plus loin, et ni l'expérience, ni l'induction ne peuvent franchir le cercle fatal tracé autour de nous par l'inexorable nécessité.

Il est facile, dès lors, de voir à quoi se réduisent les élements essentiels du système. Il comprend : 1° une classification des sciences ; 2° une loi de l'histoire déterminée par M. Comte ; en d'autres termes, la loi de la nature et de l'humanité, dans les limites du cadre purement contingent et relatif, tracé par le fondateur de l'École.

1. Littré. *Conservation*, etc., p. 39.

La classification des sciences repose sur un principe simple et vrai, à savoir : le degré de complexité que présentent les idées, les faits ou les lois, et la relation de chaque science avec la science qui précède et celle qui suit. Elle comprend ainsi dans un ordre ascendant :

1° La *mathématique*, ainsi que l'appelle M. Comte, science abstraite de la quantité et de qui relèvent les lois de l'étendue et du mouvement.

2° L'*astronomie* qui applique les lois abstraites de la géométrie et de la mécanique aux mouvements concrets des astres, en mesure la distance, la masse et le volume, et soumet au calcul les orbites qu'ils parcourent et les forces qui les meuvent.

3° La *physique* emprunte aux mathématiques leurs formules, à l'astronomie la loi de la gravitation dont la pesanteur terrestre n'est qu'un cas particulier, et les lois de la pesanteur, ainsi que de l'électricité, du magnétisme, du calorique, de la lumière et des vibrations sonores, en se bornant aux faits qui *modifient* l'état des corps, et en réservant à la chimie ceux qui en *altèrent* la composition.

4° La *chimie* qui pénètre plus avant dans la nature intime des corps, étudie leur constitution moléculaire et détermine, non plus comme la physique, les actions générales qui leur sont communes à tous, mais les actions et les combinaisons *particulières* qui résultent de la composition élémentaire de leurs molécules.

5° La *biologie* qui recherche toutes les formes que revêt la vie depuis le dernier végétal jusqu'à l'homme, et examine, au dessus des lois physiques et chimiques auxquelles sont soumis les êtres animés, les lois particulières qui leur sont propres et qu'on appelle les lois de la vie.

6° La *sociologie* qui s'attache à l'étude du plus élevé des êtres vivants, de l'homme, surtout de l'homme collectif ou de l'humanité, suit l'évolution des sociétés, en distingue les phases nécessaires et assigne la loi de ces transformations.

La philosophie positiviste voit dans ces *six* sciences la *totalité* du savoir humain. En les superposant les unes aux autres, elle arrive au seuil des sciences morales, mais n'y entre pas. Elle reste dans la série physique et ne voit dans l'homme que le degré supérieur de l'animalité. La biologie n'est elle-même qu'une annexe de la chimie, et la vie, aussi bien que tout le reste, « est constituée par la *matière* et les *forces immanentes* à la matière ; deux termes au delà desquels la science positive ne connaît rien [1]. » La psychologie est remplacée par la physiologie. A la méthode psychologique M. Comte substitue l'observation phrénologique. La métaphysique et la théologie n'ont pas de place dans la science, et le monde de la matière marque les bornes du savoir humain.

1. Littré. *Préface du cours de Philosophie positive*, p. *IX*.

Quant à la sociologie, elle se résume dans la *loi de l'histoire* dont M. Comte prétend avoir fait la découverte et qu'il salue comme le point de départ d'une rénovation complète de la science. « Cette loi, dit-il, consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances passe successivement par trois états théoriques différents : l'état *théologique* ou *fictif*, l'état *métaphysique* ou *abstrait*, l'état *scientifique* ou *positif*. »

« De là trois sortes de systèmes généraux de philosophie, ou de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement. »

« La première est le *point de départ* nécessaire de l'intelligence humaine ; la troisième son état *fixe* ou *définitif* ; la seconde est uniquement destinée à servir de transition. »

« Dans l'état *théologique* ou *religieux*, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, vers les causes *premières* et *finales* de tous les effets qui le frappent ; en un mot, vers les connaissances *absolues*, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers. »

Dans l'état *métaphysique* (ou philosophique), « les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités, inhérentes aux divers

êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer, par elles-mêmes, tous les phénomènes observés [1]. »

« Enfin dans l'état *positif*, l'homme reconnaissant sa vraie position au sein de l'ordre dont il fait partie, comprend que l'ensemble des phénomènes est déterminé par les propriétés des choses d'où résultent des lois immuables [2]. »

Ainsi, l'état théologique marque le point de départ ; l'état positif, le point d'arrêt ; l'état métaphysique, la période de transition ; loi fatale et inflexible à laquelle rien n'échappe et qui assure, quoi qu'il advienne, dans un avenir donné, le triomphe du positivisme.

Dans l'état théologique, l'esprit humain « eut besoin, par une hypothèse instinctive et nécessaire, de faire tout à son image, et d'importer les idées dans les choses, en attendant que, par une lente réaction, l'expérience importât les choses dans les idées [3]. » Il conçoit d'abord tous les corps extérieurs comme animés d'une vie analogue à la nôtre et voilà le *fétichisme*. Ensuite il réserve à quelques êtres privilégiés le caractère divin qu'il attribuait d'abord à l'ensemble des êtres individuels et de là le *polythéisme*. Généralisant encore, et s'élevant à l'idée de l'unité, à mesure qu'il saisit mieux l'ordre de l'univers, il concentre, pour

1. *Cours de phil. posit.*, t. I, p. 8
2. LITTRÉ, *Conservation*, etc.
3. LITTRÉ, *Conservation* etc., p. 43

ainsi dire, en un être unique, la divinité qu'il concevait primitivement comme répandue dans tout l'univers, et donne ainsi naissance au *monothéisme*. Parmi les diverses formes de cette conception religieuse, le catholicisme marque la plus parfaite, et son avènement a inauguré un progrès important de la civilisation. Mais comme il ne répond plus à notre conception scientifique du monde et à l'état *mental* des générations actuelles, il est visible qu'il a achevé son temps et doit faire place à l'état positif.

Chaque phase de l'état théologique caractérise un état social en harmonie avec les croyances régnantes. Au fétichisme correspond l'état *sauvage* ; au polythéisme la civilisation *greco-latine*, au monothéisme le régime *catholico-féodal*. Chaque phase marque un progrès sur celle qui précède. Chacune est un acheminement à celle qui suit. « L'humanité, suivant M. Taine, est un théorème qui marche, » et l'état positif sera la conclusion finale de toutes les prémisses de l'histoire.

L'état métaphysique ne peut donc offrir qu'une période de transition. Son rôle est essentiellement *critique* et sa fonction purement *révolutionnaire*. Sous l'action lente de son analyse, il décompose les croyances théologiques aussi bien que le principe des institutions sociales, et prépare ainsi la Révolution qui met fin au régime théologique et féodal du moyen âge et dont l'action se fait sentir encore sous nos yeux. Nous sommes, à l'heure qu'il est, dans cette période de

transition. Le passé théologique et féodal s'évanouit de plus en plus. La critique des méthaphysiciens continue son œuvre de désagrégation et la science modifiant toujours plus profondément la *conception* du monde, prépare peu à peu l'avènement du régime positif.

Ce régime une fois établi, plus de théologie, ni de métaphysique, plus de croyance ni philosophique, ni religieuse au monde surnaturel et divin. L'état politique sera en parfait équilibre avec l'état *mental* et le socialisme achèvera d'établir l'harmonie des institutions politiques avec la science.

La recherche des causes premières et finales une fois supprimée, toutes les notions *théologiques* et *métaphysiques* éliminées comme autant de vaines fictions de l'esprit, et le programme du savoir humain se bornant rigoureusement aux faits de l'expérience sensible, quel sera l'objet et le rôle de la philosophie ? Elle est, dit M. Littré, « une classification systématique des sciences et l'exposition des principes les plus généraux que renferme chaque science [1]. » Cessant d'avoir une existence à part et un objet déterminé, « elle est, dans l'*ensemble* des sciences qui donnent la connaissance de l'*ensemble* des choses [2], » et dans cet ensemble « rien n'est omis, rien, si ce n'est ce qui est inaccessible à l'esprit de l'homme, la re-

1. Conservation p. 54.
2. ibid.

cherche des causes premières et des causes finales [1], » considérées jusqu'ici, mais bien à tort, comme l'essence même de toute philosophie.

Et veut-on savoir quelle est la méthode de cette philosophie ? C'est « qu'elle marche du monde vers l'homme, et non pas de l'homme vers le monde [2] ». Elle part des faits de l'expérience, qui sont tout, et non des idées de la raison, qui ne sont rien. Il est visible, en effet, qu'après avoir éliminé de la science ce qui forme l'objet propre de la raison, il serait difficile à M. Littré de trouver une autre méthode que celle qu'il indique. A quoi servirait la méthode rationnelle, quand on a le courage de supprimer la raison même ?

La méthode positive ne sortant pas du domaine de l'expérience, elle présente nécessairement l'avantage de vérifier « les notions subjectives » de l'esprit par la réalité objective des faits. Cette faculté de comparer le résultat de nos recherches et de nos procédés avec les objets eux-mêmes, donne à notre savoir ce caractère *positif* et certain qui rend impossible toute contestation prolongée, et établit tôt ou tard l'accord définitif des esprits touchant les vérités de la science. C'est là, dans cette vérification toujours possible des solutions données, que la philoso-

1. *Conservation* p. 51.
2. ibid. p. 64.

phie positive place l'unique *critérium* de notre savoir et la marque suprême de toute certitude.

Tel est ce système. Il prétend « ne rien nier, ne rien affirmer sur les causes premières et finales, sur Dieu et la Providence, sur l'âme, la liberté et l'immortalité, sur toutes ces grandes et décisives questions qui sont l'éternel objet de toute philosophie et de toute religion. Il va même jusqu'à condamner l'athéïsme comme une dernière forme du « théologisme » ; et à s'en tenir aux formules que les coryphées du système prodiguent, avec une visible complaisance, à chaque page de leurs écrits, ils n'attaquent aucune de ces croyances, ils laissent chacun libre d'admettre, d'adorer, de prier ce qui lui plaît et comme il lui plaît. Ils conservent même, avec un soin tout particulier, ces mots augustes et sacrés dont l'humanité a fait jusqu'à ce jour le symbole de sa foi, de ses espérances et de ses immortelles destinées. Ces doctrines n'offriraient donc aucun danger, et s'il fallait en croire leurs auteurs, nous serions désintéressés dans la querelle. Mais, ne l'oublions pas, en pareille matière, les précautions oratoires ne sont rien, et la logique est l'unique justice des systèmes. L'homme disparaît ; la forme même s'évanouit ; les équivoques expirent dans le vide et le silence. Il ne reste qu'un justiciable ; c'est le système, froid, abstrait, réduit à sa plus simple expression doctrinale, inexorablement dépouillé de tout appareil de rhétorique, de tout faste de dissimulation, d'illusion

ou de mensonge. Il ne reste aussi qu'un seul justicier : c'est la raison, c'est la logique, elle aussi, froide, impassible, incorruptible comme la loi ; elle aussi, séparée de tout ce qui n'est pas elle, mais armée de ses éternels principes, armée de son inexorable évidence, et jugeant les systèmes dans leur beauté ou dans leur difformité, avec le *critérium* de cette formidable lumière.

Ceci étant, quel est le fond intime et indéniable du système que nous venons d'analyser ? Ce fond c'est l'énoncé d'une *métaphysique* qui est la contradiction formelle du principe, en vertu duquel le positivisme supprime toute métaphysique et toute religion. Comment, en effet, essaient-ils d'expliquer l'homme et l'univers, eux qui prétendent ne rien expliquer touchant l'*origine* des choses, et ne rien savoir de la cause première et dernière des êtres ? Le voici dans toute la franchise de la plus radicale formule. Suivant M. Comte l'ensemble des existences « est constitué par la MATIÈRE et les force IMMANENTES à la matière. Au delà de ces deux termes, la science positive ne connaît rien [1]. » « L'humanité, dit M. Littré, a été régie dans son enfance et dans sa jeunesse par les lois de la *transcendance*. Elle le sera, dans sa *maturité*, par les lois de l'*immanence* » Or, « la *transcendance*, c'est la théologie ou la métaphysique expliquant l'univers par des

1. *Cours de phil. posit.* 45 *leç.*

causes qui sont *en dehors de lui,* » c'est-à-dire par Dieu; « l'immanence, c'est la science expliquant l'univers par des causes qui sont *en lui* [1] ; c'est-à-dire par la matière. Cette « immanence seule est directement *infinie*..... Car elle nous met, sans intermédiaire, en rapport avec les éternels moteurs d'un *univers illimité* [2].

Le positivisme se résume donc, en dépit de son principe, dans un *matérialisme* absolu, expliquant toutes choses « par la *matière* et par les forces *immanentes* à la matière, c'est-à-dire, qu'il se résume dans une immense et capitale négation. Négation de Dieu, « idéalisation *fictive*, *hypothèse* désormais inutile, réduit à la *nullité* et à un office purement nominal et *surérogatoire* [3]. » Négation de l'âme qui n'est que « l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moëlle épinière [4] ; » une machine aussi mathématiquement construite qu'une montre ; [5]» « la résultante de l'organisme, qui périt avec lui comme l'harmonie d'une lyre périt avec la lyre. [6]» Négation de la liberté, puisqu'une « force intérieure et *contraignante* enfonce au cœur de toute chose vivante les tenailles d'acier de la

1. *Paroles de phils. posit.* p. 34
2. ibid.
3. Littré.
4. Taine.
5. Renan.
6. Taine.

nécessité,[1] » et que la liberté se réduit à « l'activité cérébrale. » Négation du principe absolu de la morale, qui se résume dans l'*altruisme*, c'est-à-dire dans « un ensemble de penchants ou d'instincts, lesquels sont autant de modes de l'activité cérébrale [2]. » Négation de la vie future « la science n'ayant pu constater un fait quelconque de vie après la mort » et les morts n'ayant plus « qu'une existence idéale » dans notre souvenir. D'où il suit avec la dernière évidence que l'*athéisme* et le *matérialisme* sont les seuls noms qui désignent exactement, en langage philosophique, la doctrine de la nouvelle École.

Telle est cependant la puissance de la raison et l'immortelle vitalité du sentiment religieux, qu'au mépris de leurs négations, MM. Comte et Littré ont essayé de combler le vide de leur système, en imaginant un culte qui remplacerait désormais les anciennes croyances et s'imposerait à la foi de l'humanité. Pour M. Comte, ce culte est l'adoration de l'espace infini et des lois immuables de l'univers, sous le nom de *Grand milieu* ; l'adoration de la planète Terre, sous le nom de *Grand Fétiche*, enfin l'adoration de l'homme collectif ou de l'Humanité, sous le nom de *Grand Être*. De là une « nouvelle et inaltérable Trinité qui dirige nos conceptions toujours relatives, d'abord au Grand Être, puis au Grand Fétiche, puis au Grand Milieu » et nous ap-

1. *Dict. art. Altruisme. social.*
2. *Synthèse subjective*, p. 24.

prend à « vénérer au premier rang l'entière plénitude du type humain, ensuite la terre *bienveillante*, dont le concours *volontaire* quoique aveugle est toujours indispensable à la suprême existence, » enfin « les astres..., surtout le soleil et la lune que nous devons spécialement honorer. »

Jugeant sans doute cette religion trop mythologique et trop compliquée, M. Littré estima qu'il fallait réduire l'adoration trinitaire de M. Comte au culte de la seule Humanité, « idéal ne nos pensées, centre de nos affections, but de notre activité et de nos services, objet de nos fêtes. [1] » « Il n'y a qu'une existence, à la fois réelle et idéale comme l'humanité, qui, sans voile et sans symbole, puisse cependant toucher les cœurs, illuminer les esprits et commander tous les services.[2]» L'humanité est notre Providence, notre rédemption, notre révélation. « Elle est la religion démontrée, la base religieuse de la société de l'avenir. C'est elle, elle seule qu'il faut connaître, aimer, servir. [3]»

Nous n'avons pas à faire, en ce moment, la part de vérité et d'erreur que contient ce système. Ce sera l'objet des pages qui suivront. Bornons-nous à prendre acte de ces essais de créations réligieuses. Mieux que tout le reste, ils prouvent combien est profond ce be-

1. *Conservation etc.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

n de Dieu, de culte, d'immortalité, que rien ne peut
'acher de la conscience humaine, et qui persiste, à
ıvers les plus audacieuses négations, comme un té-
ɔignage immortel et souverain de la présence de
eu dans nos âmes.

CHAPITRE II

DES PRINCIPAUX CHEFS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE.

M. Littré. — M. Taine. — Saint-Beuve. — M. Havet. — M. About. — Rapports logiques de l'École hégélienne et critique avec l'École positive. — M. Renan et sa théorie sur Dieu. — M. Vacherot et sa Théodicée. La négation de Dieu, trait commun de tous ces systèmes. — M. Schérer, résumé des principes de l'erreur moderne. — Négation de la raison.

La doctrine que nous venons d'analyser exerce une influence incontestable sur le courant général de la pensée contemporaine. Puissante par l'esprit qui la pénètre et la méthode rigoureuse qu'elle prétend appliquer, c'est surtout parmi les hommes plus spécialement voués à l'étude des sciences naturelles, qu'elle trouve de l'écho, et il est facile de suivre son action dans le mouvement intellectuel qui a son foyer dans quelques unes de nos académies, de nos facultés de sciences et de médecine, de nos écoles d'enseignement supérieur. De l'esprit du maître, elle passe aisément dans celui des jeunes gens, et les déclamations que nous avons entendues jadis dans les réunions publiques, non moins que les excès lamentables qui ont

signalé le règne de l'anarchie dans la capitale, prouvent avec une évidence terrible et tragique, jusqu'à quel point le souffle des plus extrêmes négations a envahi les masses populaires elle-mêmes.

Ce n'est donc pas un fantôme, hélas, que nous avons à combattre, et la vogue bruyante des chefs de la doctrine, ainsi que des écrits qui la propagent, ne laisse aucun doute sur l'étendue du mal que nous signalons.

Nous avons déjà fait connaître le fondateur de l'école, M. Comte, et le vulgarisateur le plus actif de sa doctrine, M. Littré. Mais notre travail serait incomplet, si nous passions sous silence ceux des écrivains de notre temps qui ont pris une attitude résolue dans la lutte des systèmes, et arboré hautement, à l'encontre du spiritualisme des anciennes écoles, le drapeau des doctrines positivistes. La fortune des hommes décide souvent du sort des systèmes. Les idées révèlent leurs auteurs. En revanche, les auteurs nous donnent, en plus d'une circonstance, la clef de leurs théories, et c'est sur le terrain des personnes, c'est en tenant compte des liens qui les unissent, des nuances qui les distinguent, des divergences qui les séparent, que nous arriverons à une connaissance claire et nette de la situation.

Ici nous rencontrons tout d'abord M. Taine, ancien élève de l'école normale, actuellement professeur à l'école des Beaux-Arts, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages où ils professe, avec un verve âpre et rail-

leuse, le naturalisme le plus formel, le fatalisme le plus absolu, l'athéisme le moins déguisé. Son ton habituel à quelque chose d'agressif, de provocateur, je ne sais quoi de hautain, de dédaigneux, qui enchérit encore, s'il est possible, sur le radicalisme des doctrines. Il ne professe pas au même degré que M. Littré, l'horreur de la métaphysique. Seulement pour qui sait voir, la métaphysique qu'il ose entreprendre de développer, ressemble, de tous points, à celle que M. Littré indique sans oser l'avouer. Pour l'un comme pour l'autre, les forces *immanentes* de la matière sont l'explication suprême du problème des existences. M. Littré étend quelques voiles sur son langage. M. Taine ne connaît plus ces vains scrupules. A la hardiesse du système, il sait joindre la moquerie du style, ou, pour parler plus exactement, l'*impertinence* voulue et calculée du langage. Esprit vigoureux, mais sans frein, d'une tension d'idées et de forme, exagérée jusqu'à la fatigue, et qui s'imagine qu'on peut tout dire et tout oser, quand on ne s'attaque qu'à Dieu et aux croyances éternelles du genre humain [1].

Le positivisme compte également parmi ses adeptes M. de Sainte-Beuve, mort il y a peu d'années, et dont les critiques littéraires resteront parmi les œuvres

1. Voici la liste de ses principaux ouvrages:
En philosophie : (*Les philosophes français du 19e siècle. — Le Positivisme anglais, Stuart Mill. — L'Idéalisme anglais, étude sur Carlylé.*) En histoire. (*Essais de critique et d'histoire. — Notes sur l'Angleterre. Notes sur Paris, par F. Thomas Grain d'orge. — Un séjour en France de* 1792 1795.) En littérature (*Essais sur Tite Live — La Fon-*

durables de notre temps. On éprouve une amère tristesse, à voir, dans ses *Causeries du lundi*, les transformations lentes et insensibles par lesquelles cet esprit, d'un goût si sûr, d'une pénétration si réelle, d'une si vraie distinction, s'est éloigné de ses premières croyances, pour aboutir à ce système froid, morne, décoloré, que semblaient devoir repousser tous les souvenirs de son éducation et toutes les délicatesses de son talent. Non qu'il ait consacré des traités spéciaux à l'exposition de sa doctrine. Mais le souffle du positivisme traverse tous les écrits qui appartiennent à la dernière période de son activité littéraire. A l'apparition de la *Vie de Jésus* de M. Renan, il crut devoir offrir à son ami le concours de sa plume, et un article retentissant nous livra une profession de foi qui fut, pour une grande partie du public, une douloureuse révélation. Ce qui frappe en lui, c'est le contraste de ses débuts et de sa fin, de son talent et de son système, de son idéalisme littéraire et de son réalisme philosophique. Sa vie est restée un problème, disons mieux, une énigme psychologique dont les contre-sens nous étonnent et nous déconcertent. Et sans les indiscrétions commises, depuis sa mort, par ses confi-

taine et ses fables.—Histoire de la littérature anglaise.—Voyages aux Pyrénées. Et dans les questions d'art (*Philosophie de l'art. — Philosophie de l'art en Italie. — dans les Pays-Bas. — en Grèce. — De l'Idéal dans l'art. L'Italie et la vie Italienne.*) Tous ces ouvrages ne sont que des applications du système positiviste aux sujets traités par l'auteur.

dents les plus intimes, c'est en vain qu'on se flatterait d'en avoir le secret[1].

L'art des antithèses et des contrastes semble être un des traits distinctifs de l'école. Qui s'attendrait à trouver dans ses rangs un éditeur des *Pensées de Pascal* ? Eh bien, cette surprise nous est réservée par M. Havet, ami de M. de Sainte-Beuve et professeur au collége de France. Admirateur enthousiaste de M. Renan, c'est lui qui a découvert dans un article consacré à l'éloge du livre auquel cet écrivain doit sa célébrité, qu'entre la mort de Jésus et celle du dernier des misérables, il n'y a pas de différence. Mais passons, et bornons nous à constater qu'une fois entrés sur le terrain du positivisme, les esprits *émancipés*, quelle que soit d'ailleurs leur culture intellectuelle et leur distinction, nous donnent le droit de ne plus nous étonner de rien.

Nous ne serons donc pas surpris de rencontrer, sur ce même terrain, M. About, l'inventeur justement apprécié de l'*Homme à l'oreille cassée* et du *Nez d'un notaire*. Renonçant enfin à des muses frivoles, mûri par les événements et les mécomptes, législateur improvisé de l'avenir, M. About a su mettre en pleine lumière, dans son livre intitulé : *Le progrès*, la période importante et jusqu'ici parfaitement obscure de notre histoire, où « l'homme, dit-il, n'était qu'un

1. *Souvenirs et indiscrétions* sur M. Sainte-Beuve par son dernier secrétaire, Jules Troubat.

sous - officier d'avenir dans la grande armée des singes [1] ». Qu'il soit positiviste, il n'est pas permis d'en douter. « L'école à laquelle j'appartiens, dit-il, se compose d'esprits *positifs*, rebelles à toutes les séductions de l'*hypothèse*, résolus à ne tenir compte que des faits démontrés. Nous ne contestons pas l'existence du monde surnaturel ; nous attendrons qu'elle soit prouvée et nous nous renfermons jusqu'à nouvel ordre dans les bornes du réel. D'où il suit que « jusqu'à nouvel ordre», M. About s'accommode à merveille d'une humanité sans Providence et d'un univers sans Dieu [2].

Nous ne mentionnons M. About que pour mémoire, et bien qu'il se flatte d'appartenir à une Ecole, nous lui faisons l'honneur de croire, que ce n'est pas à titre de philosophe qu'il compte aller à la postérité. Il est d'autres noms qui pèsent d'un poids plus considérable dans la balance, et dont le rôle, aussi bien que la doctrine, demande une attention plus spéciale. Nous voulons parler de MM. Renan et Vacherot, considérés comme les chefs de l'École critique et hégélienne en France, et dont les procédés rappellent, en plus d'un point, les principes et la méthode de Hégel ; mais qui n'en appartiennent pas moins, par le fond de leurs doctrines, à l'École qui nous occupe.

Quel est, en effet, le caractère fondamental, le trait

1. *Le Progrès* p. 22.
2. ibid.

distinctif du système que nous étudions ? C'est que le monde soumis à l'expérience sensible est le seul *réel* : tandis que le monde métaphysique, révélé par les idées et les lois de la raison, n'est qu'un « *idéal* fictif, une hypothèse illusoire, une abstraction vaine et chimérique. » En d'autres termes : l'univers physique et sensible est la seule *réalité*. Dieu et l'âme ne sont pas des êtres *réels*. Or, c'est là précisément la théorie de MM. Renan et Vacherot. L'un et l'autre n'admet d'autre réalité que celle du monde ; l'un et l'autre nie la *réalité* de Dieu et de l'âme. L'un et l'autre, à cet égard, appartient à l'École positive. En quoi donc leurs principes diffèrent-ils de ceux de M. Littré ? Le voici en peu de mots. Il ne s'agit que d'une différence de forme et de langage. Il ne s'agit d'aucune différence pour le fond des doctrines. MM. Renan et Vacherot maintiennent le mot de Dieu, mais ils ont soin de supprimer la chose. Ils construisent la métaphysique de ce *mot*. Mais il reste bien entendu que ce n'est-là que la métaphysique d'un idéal sans objet, d'une abstraction sans réalité. Ils sont *hégéliens* dans le domaine de l'idéal ; *positivistes* dans le domaine du réel. L'idéal subsiste à la condition de n'être qu'une fiction ; le réel, c'est-à-dire, le monde matériel et sensible, est affirmé à la condition d'être *toute* la réalité. Leur métaphysique ne poursuit donc que des ombres, ne s'agite que dans le vide, ne remue que des mots, et le *positivisme* reste l'unique fond solide et substantiel de leur système.

Essayons de fixer ici cette forme vraiment curieuse et étrange de la négation moderne. Si quelqu'un réalise ce je ne sais quoi « d'ondoyant et de divers » dont parle Montaigne, c'est assurément M. Renan. Singulier mélange de rêverie bretonne, de positivisme anglais et de scepticisme voltairien, il sait prendre tous les tons, jouer tous les personnages, traverser toutes les évolutions. L'aplomb de sa pose et le mirage de ses contradictions, l'élévation de ses sentiments et la hardiesse de son langage, l'apprêt de la forme et la stérilité du fond, le calme de son maintien et la prestesse de ses revirements, la vulgarité de ses principes et l'art de ses nuances, tout en lui surprend et déconcerte le lecteur inexpérimenté ou distrait. Professant un égal dédain pour les lois de la logique et les croyances du genre humain ; résolu à « tenir ferme contre la foi comme Ajax contre les dieux [1], » persuadé que la supériorité intellectuelle peut se passer d'avoir raison, comme « la finesse d'esprit » est dispensée d'avoir du bon sens, véritable *dilettante* littéraire et philosophique, ce qui frappe en lui, c'est le caprice de la fantaisie érigé en système, c'est l'habitude de l'agression hostile et violente, dissimulée sous le voile d'un certain respect, c'est l'hypocrisie d'une langue qu'il emprunte à Platon et à l'Évangile, pour en parer les dogmes d'un La Mettrie ou d'un Épicure : vêtement

1. *Liberté de penser* t. IV p. 133.

magnifique qu'il arrache aux doctrines les plus sublimes pour le jeter, déchiré et profané, sur l'aride formule des plus détestables erreurs.

M. Renan maintient, en effet, les mots de Dieu, de Providence, d'immortalité « autant de bons vieux mots, dit-il, un peu lourds peut-être, que la philosophie interprétera dans des *sens* de plus en plus *raffinés* ». Veut-on savoir comment M. Renan les interprète pour sa part ? Prenons le mot Dieu. Ce mot lui sert à désigner, tour à tour, et le monde réel et le monde idéal, le monde de l'expérience et le monde de la raison. « Dieu, dit-il, est *immanent*, non-seulement dans l'ensemble de l'univers, mais dans chacun des êtres qui le composent. Seulement, il ne se connaît pas également dans tous. Il se connaît plus dans la plante que dans le rocher, dans l'animal que dans la plante, dans l'homme que dans l'animal, etc. Voilà la thèse fondamentale de toute notre théologie. Si c'est bien là ce qu'a voulu dire Hégel, soyons hégéliens [1] ». Voilà donc Dieu devenu synonyme de l'*univers*, et le mot Dieu désignant l'ensemble des choses. Ce Dieu-univers aidé du « temps, facteur universel » et de « la tendance au progrès, germe fécond, sans lequel le temps reste éternellement stérile, » ce Dieu, dis-je, est engagé dans un « éternel *devenir* ». Quand le dernier terme du progrès sera atteint, « alors Dieu sera complet, si l'on fait

1. *Revue des Deux-Mondes* 15 oct. 1863.

du mot Dieu le synonyme de *totale* existence. En ce sens, Dieu sera plutôt qu'il n'est : il est infini, il est en voie de se faire [1] ». Ce Dieu est-il libre et conscient ? Non, puisqu'il est la substance immanente de la plante et du rocher. Est-il parfait ? Évidemment non, puisqu'il est en voie de progresser et de se perfectionner tous les jours. Qu'est-ce donc ? Ni plus, ni moins, la *substance* de l'univers. Et cette substance de l'univers, voilà le Dieu *réel* de Hégel et de M. Renan.

Est-ce tout ? Le Dieu-univers est-il l'unique Dieu de M. Renan ? Gardons-nous de le croire. Sa piété s'accommoderait mal du Dieu *imparfait* et progressif que nous venons de voir, et bien qu'il l'appelle Dieu, il lui en faut un second, le Dieu *parfait*, le vrai Dieu, celui que l'humanité, croit-il, *aime* et *adore*. Or quel est ce Dieu, dans le sens *raffiné* de M. Renan ?

« Dieu, dit-il, est pour l'humanité, le résumé transcendant de ses besoins supra-sensibles, la *catégorie de l'idéal*, c'est-à-dire, la *forme* sous laquelle nous concevons l'idéal, comme l'espace et le temps sont les catégories des corps, c'est-à-dire, les formes sous lesquelles nous concevons les corps [2] ». Cet idéal correspond-il à quelque objet *réel* ? Non, « toutes les facultés que le Déisme vulgaire attribue à Dieu, n'ont *jamais existé* sans un cerveau. Il n'y a jamais eu de prévoyance, de

1. ibid.
2. *Liberté de penser*, t. VI. p. 348.

perception des objets extérieurs, de conscience enfin, sans un système nerveux [1] ». De plus « les sciences supposent qu'il n'y a pas d'être *libre*, supérieur à l'homme [2]. Par conséquent, « il faut bien appeler les choses par leur nom. S'il n'y a pas d'être libre, supérieur à l'homme, *il n'y a pas de Dieu*, ou tout au moins, il n'y en pas d'*autre* que l'homme [3]». « Ne nions pas, dit-il ailleurs, qu'il y ait des sciences de l'*éternel ;* mais mettons-les bien nettement *hors de toute réalité*.» Qu'est-ce donc que la *catégorie de l'idéal*, qu'il appelle le Dieu de l'humanité ? Une simple idée de la raison, une simple abstraction de la pensée, une simple notion, sous laquelle nous « concevons la vérité, la beauté, la bonté des choses » et que nous *adorons* quand nous sommes « placés devant des choses belles, bonnes ou vraies ». Ainsi donc le Dieu *réel* de M. Renan n'est autre chose que la *matière* du monde ou la *substance* de l'*univers*. Et son Dieu *parfait* est une simple *forme de l'idéal*, une pure abstraction. Quant au Dieu véritable et infini, au Dieu conscient, libre et personnel, il n'y a pas de place pour lui dans la réalité, et la double théologie de M. Renan se résume dans l'athéïsme pur [4].

1. *Opinion nationale*, 4 sept 1862.
2. *Explications*, p. 24.
3. *Opinion nationale*, 4. sept. 1862
4. Bien des personnes ont été étrangement surprises qu'en *récrivant* l'Évangile à sa façon, cet auteur ait osé nier la divinité de Jésus-Christ. Pour nous, ce qui nous eût étonné de sa part, c'est qu'il l'eût reconnue. Le moyen de croire que J.-C. est Dieu, quand on pose en principe qu'il n'y a pas de Dieu !

Tel est aussi le système de M. Vacherot, à cette différence près, qu'il professe ouvertement, avec l'accent d'une parfaite sincérité, avec une précision rigoureuse, sous la forme la plus nette et la plus catégorique, ce que M. Renan essaie de voiler sous la tactique de ses équivoques et sous les artifices de son langage. Pour lui, comme pour M. Renan, il est un double Dieu : le Dieu *réel*, privé de perfection, et le Dieu *parfait*, privé de réalité. Le Dieu réel est l'univers ou le *cosmos*, « Être véritablement un. Être organique en qui tout naît, croît et se forme par le développement d'une force interne [1] ; Être universel, absolu, nécessaire [2], qui se suffit à lui-même et n'a nul besoin d'un principe hypercosmique [3] ». Cependant, malgré son infinité, le Dieu-Cosmos est soumis aux lois du changement. Il est imparfait, il n'est pas le vrai Dieu, le Dieu immuable, le Dieu de la conscience et de l'humanité. Le vrai Dieu est le Dieu parfait et immuable ; mais ce Dieu n'existe pas. C'est un « être de raison dont la perfection est tout idéale. C'est le Dieu de la pensée pure, le Dieu que Platon et Descartes poursuivent *en vain* comme un *être réel*. Ce Dieu là n'a d'autre trône que l'esprit, ni d'autre vérité que l'idée. Quand les théologiens lui assignent pour objet un être réel, ils réalisent une abstraction [4] ». Et pourquoi le Dieu par-

1. *La méthaphysique et la science* t III p 394.
2. ibid. avant Propos p. XVIII.
3. ibid. T. III. p. 248.
4. ibid. T. III p, 217. La même doctrine se trouve développée

fait n'existe-t-il pas ? parceque *perfection et réalité* sont *incompatibles.* Et pourquoi ces deux termes sont-ils incompatibles ? Parce qu'ainsi le veut M. Vacherot; parce qu'il érige cette prétendue incompatibilité en un axiôme *à priori*, qui s'impose de lui-même, et sans qu'il fournisse l'ombre d'une démonstration à l'appui d'une si prodigieuse affirmation. Et voilà toute la base de la nouvelle théologie ! Comme si l'infinité, la perfection et tous les autres attributs de l'absolu n'étaient pas identiques ! Comme si le mouvement de la raison ne s'élevait pas, du même coup, à l'idée du *parfait* et de l'*infini*! Mais arrêtons ici nos réflexions et bornons-nous à constater que la métaphysique de M. Vacherot, aussi bien que celle de M. Renan, se résume dans ces deux propositions qui, à leur tour, résument tout le positivisme. 1° Il n'y a de *positif* et de *réel* que les existences de l'univers, comprises dans ce qu'on appelle le domaine de l'expérience ; 2° Tout ce qui dépasse les bornes de l'expérience, tout ce qui est du domaine propre de la raison, Dieu, le parfait, l'idéal, tout cela n'est qu'une *abstraction* de l'esprit, ne correspond à aucun être substantiel; tout cela est en dehors de la réalité.

Ce n'est donc pas Dieu, le Dieu vivant et personnel,

plus abondamment encore dans un autre ouvrage du même auteur, publié en 1869 sous ce titre significatif, *la Religion*, où il cherche à établir par des considérations analogues à celles de MM. Comte et Littré, que l'état *positif* sera le terme final du mouvement intellectuel et scientifique de l'esprit humain.

c'est le néant de Dieu qu'adore l'humanité. Et c'est le même néant auquel MM. Renan et Vacherot adressent, avec un sérieux qui désarme la pitié, leurs prières, leurs hommages, leurs adorations. Ils ont créé, ce dernier surtout, je ne sais quel athéïsme mystique ou quel mysticisme athée, qui prétend maintenir au-dessus du vide éternel, dans les régions désertes du néant, ces grandes et saintes choses qui s'appellent dans la langue et dans la vie des peuples, l'éternelle morale, l'éternelle prière, l'éternel culte, l'éternelle religion. Ils s'animent et s'exaltent, dans les effusions d'un enthousiasme étrange, et dans les élans d'un lyrisme plus étrange encore, pour ce néant où ils placent leur idéal, et qu'ils décorent, par un renversement d'idées sans exemple, de tous les attributs et de toutes les perfections qu'ils refusent au Dieu véritable et vivant. Témoins tristement éloquents de l'opposition redoutable qui peut s'établir dans un seul et même esprit, entre la sophistique du système, dont la marche, selon le mot de Platon, aboutit au *non-être* ; et la logique, invinciblement rebelle, non de la seule raison, mais de l'âme tout entière, qui se cramponne, en dépit du système, à une ombre telle quelle d'être et de divinité.

Veut-on connaître enfin la formule qui marque le terme extrême du positivisme et constitue l'essence même de l'*esprit* dont se nourrissent et se pénètrent les négations modernes ? La voici telle que la donne

M. Edmond Scherer, ancien pasteur protestant, croyons-nous, auteur des *Mélanges de critique religieuse*, rédacteur du journal le *Temps*, et dont nous pourrions entretenir plus longuement nos lecteurs, si nous n'avions à porter un jugement sévère sur la morgue et la suffisance insupportables avec lesquelles, dans sa médiocrité philosophique et scientifique, il affiche en même temps la plus risible infatuation de son propre savoir et le mépris non moins risible dont il honore quiconque ne pense pas comme lui [1]. Or voici ce que dit M. Scherer : « Il est un principe qui s'est emparé avec force de l'esprit moderne et que nous devons à Hégel. Je veux parler du principe en vertu duquel une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion opposée. »

« La loi de la contradiction, tel est, dans ce système, le fond de cette dialectique qui est l'essence même des choses. Cela veut dire que *tout est relatif* et que les jugements *absolus* sont faux. Cette découverte du *caractère relatif* des vérités est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine. Il n'y a pas d'i-

1. Il faut voir de quel ton il régente des hommes qui n'ont pas su atteindre à la hauteur *transcendante* de sa critique et qui s'appellent Cousin, Guizot, Gratry etc. Certes, nous pouvons le dire en toute sincérité, nous n'éprouvons que de la bienveillance pour les personnes dont nous avons à combattre les idées et les systèmes. Mais il est un ton d'orgueil, de mépris et d'injustice systématiques, qui est détestable partout où il se rencontre. On ne saurait trop le flétrir.

dée dont la portée soit plus étendue, l'action plus irrésistible, les conséquences plus radicales. Aujourd'hui *rien* n'est plus parmi nous *vérité*, ni *erreur*. Il faut inventer d'autres mots. Nous ne voyons plus partout que degrés et que nuances, nous *admettons jusqu'à l'identité des contraires*. Nous ne connaissons plus la religion, mais des religions; la morale, mais des mœurs ; les principes, mais des faits. Nous expliquons tout ; et comme on l'a dit, l'esprit finit par approuver ce qu'il explique. La vertu moderne se résume dans la tolérance. »

« Tout n'est que *relatif* ; bien plus, tout n'est que relation... Le vrai n'est plus vrai en soi, le vrai, le beau, le juste même se fond perpétuellement. Ainsi nous comprenons tout, parce que nous admettons tout... [1]» «L'*absolu* est mort dans les âmes, qui le ressuscitera ?[2]»

Ce qu'il aurait pu traduire ainsi : La raison est morte dans les âmes, qui la ressuscitera ? Car, dans le fond, l'absolu et la raison, comme nous le verrons plus loin, sont une seule et même chose. La raison, dans son essence, est la *faculté de* l'ABSOLU, et elle n'est que cela. Supprimez l'absolu et vous supprimez la raison. Altérez la valeur des notions absolues et vous brisez, au même dégré, l'admirable instrument de la raison. Et c'est là, en dernière analyse, le terme fatal du positivisme et de tous les systèmes de négation qui se

1. *Hégel et l'hégélianisme.*
2. Revue des Deux-Mondes, 15 fév , 1861.

résument dans ce nom. C'est donc en vain qu'ils se flattent d'en avoir fini avec tous les *êtres théologiques* et *métaphysiques*. Il faut être conséquent, pousser jusqu'au bout la franchise du langage et proclamer hautement qu'ils en ont fini, dans leurs systèmes, avec l'homme, avec l'humanité, avec la raison.

CHAPITRE III

LE POSITIVISME ET L'ÉTAT ACTUEL DES ESPRITS

Le positivisme des mœurs — Le règne de la fantaisie — Procédés logiques et littéraires des doctrinaires du positivisme — Erreurs qui sont le résultat de ces procédés.— Méthode que nous suivons pour les combattre.— Marche et ordre des questions.

Le plus grand danger de l'erreur n'est pas dans l'erreur elle-même, mais dans les trompeuses apparences de vérité dont elle aime à se parer. Habile à séduire l'ignorance de l'esprit et les passions du cœur, elle se trouve, par son fond, dans une opposition radicale avec tout ce qu'il y a de noble et de divin dans l'homme, et dès qu'elle se montre à visage découvert, la raison et la conscience, même la raison obscurcie, même la conscience humiliée, se révoltent contre le joug dégradant que le sophisme voudrait leur imposer. Le danger, l'immense danger de certaines doctrines d'erreur, se trouve dans le masque dont elles se couvrent, dans la langue équivoque qu'elles parlent, dans le simulacre de vérité qu'elles retiennent, dans l'appareil d'ostentatiou qu'elles étalent, dans l'habileté avec laquelle elles savent dérober leur véritable but et

leurs véritables tendances, bref, dans un ensemble de moyens et d'artifices qui dissimulent le mensonge, en imposent aux esprits inconsidérés, et souvent étonnent, sans les ébranler, les raisons les plus fermes et les convictions les plus profondes. Qu'on relise les annales de l'esprit humain, et l'on se convaincra que cette tactique de l'erreur, aidée de la corruption des mœurs, explique seule la fortune de certains systèmes que les contemporains avaient acclamés avec passion, et pour lesquels la postérité n'a eu que du mépris.

Le danger que nous signalons a été de tous les temps. Jamais cependant, il faut le dire, il ne s'est produit dans des proportions plus menaçantes que de nos jours. Non que le génie des positivistes ait découvert des armes nouvelles. Ils se bornent, la plupart, à en effacer la rouille du temps et s'agitent, comme par le passé, avec les mêmes forces et les mêmes faiblesses, dans le cercle infranchissable qu'une main toute-puissante a tracé autour d'eux. Ce qui fait leur force, c'est la faiblesse du public qui les écoute; faiblesse telle, que jamais peut-être elle n'a été plus grande, et dont partout nous rencontrons de si alarmants symptômes, que l'infatuation même ne saurait la nier.

Quels sont, en effet, les traits distinstifs de la situation actuelle des esprits? Ce qui frappe avant tout l'observateur attentif, c'est cette poursuite des intérêts matériels, ce culte de l'or, cet attrait du luxe et des

plaisirs, cette surexcitation des besoins factices, ce branle donné à tous les instincts de jouissance, en un mot, ce *positivisme* des mœurs, qui, partout et toujours, provoque, engendre et soutient le positivisme des idées et des croyances. De là, l'oubli ou le dédain de tout ce qui s'élève au-dessus du monde des sens, le mépris des principes, l'aversion pour toute discipline logique, l'avilissement systématique de la raison, la prédominance de l'imagination, la manie de l'arbitraire et du caprice, le règne de la *fantaisie*. Ce qu'on demande à un ouvrage ou à un système, ce n'est pas l'évidence des principes, l'enchaînement des preuves, la rigueur des conclusions; ce n'est pas la clarté des idées, la rectitude du jugement, la précision du langage ; ce n'est pas, en un mot, la marque de la raison et de la vérité. Ce qu'on cherche, ce qu'on exige, c'est le mérite de la nouveauté ; c'est ce qu'on appelle l'originalité, et ce qu'on devrait appeler le plus souvent l'étrangeté ou la bizarrerie des idées ; c'est la hardiesse des opinions, l'assurance du ton, la vivacité des saillies, la souplesse des allures, l'habileté des procédés, l'art et le chatoiement du style, disons le mot, la fantaisie : la fantaisie en philosophie et en religion, en histoire et en littérature, la fantaisie artistique ou critique, la fantaisie bouffonne ou sérieuse, la fantaisie devenue souveraine ; souveraine de théâtre, il est vrai, revêtue d'une autorité d'emprunt, chargée, non de conduire ou de corriger, mais d'amuser et de

distraire un public affamé d'affaires et de plaisirs.

Qu'un auteur répande les principes les plus négatifs, qu'il use son talent aux enseignements les plus corrupteurs ; qu'il mette en question Dieu, l'âme, l'immortalité, la distinction du bien et du mal, les vérités les plus élémentaires et les plus sacrées ; qu'il porte des coups redoublés à ces dogmes fondamentaux, qui soutiennent la moralité de l'individu, la sainteté de la famille, le respect de la propriété, la paix et la prospérité des États ; qu'il renverse, sans réserve et sans pitié,la dernière consolation des malheureux, le dernier appui de la faiblesse, et l'espérance même de l'humanité ; pourvu qu'il sache, tour à tour, affirmer ce qu'il nie et nier ce qu'il affirme ; pourvu qu'il garde le nom, tout en supprimant la chose: pourvu qu'il tempère ses impitoyables négations par l'artifice de ses réticences, par la nuance de ses équivoques, par l'apparente modération du langage; pourvu qu'il couvre les tours et les détours du sophisme, des agréments de son style, le but sera atteint, et le lecteur inattentif le suivra à travers le labyrinthe de ses contradictions, les yeux couverts du fatal bandeau, dans l'abîme ouvert de l'indifférence, du doute et de l'incrédulité.

C'est ce que savent les écrivains que nous combattons, et c'est en sacrifiant au goût d'un certain public, c'est en flattant ses tendances, en exploitant ses faiblesses, qu'ils assurent le succès de leur propagande et la vogue étrange de leurs doctrines. Affirmations

ardies, dénuées de toute espèce de preuve [1]; négaions superbes et sommaires sans l'ombre d'une éfutation [2]; mépris arrogant pour les plus grands génies qui aient honoré l'esprit humain [3]; dédain *ranscendant*, comme ils disent, pour quiconque ne pense pas comme eux [4]; infatuation risible de leur propre génie, de leur culture intellectuelle, de leur science et de leurs systèmes [5]; nous ne savons quelle infaillibilité personnelle qu'ils doivent à leur discipline

1. « Notre *principe* consiste à se tenir constamment en dehors du *surnaturel*, c'est-à-dire de l'*imaginaire*. » (*Revue des Deux-Mondes*.) Or, le *surnaturel*, pour eux, ce n'est pas seulement le miracle; c'est tout ce qui est supérieur à l'homme et à la nature ; c'est, selon M. Renan, « tout être libre, *supérieur* à l'homme, » c'est Dieu. La négation de Dieu est donc le premier axiome de la critique, le premier principe de la science positive. « Ceux, disent-ils, qui refuseraient d'admettre ce principe, n'ont rien à faire de nos livres, et nous, de notre coté, nous n'avons pas à nous inquiéter de leur opposition et de leur censure ; car nous n'écrivons pas pour eux. » HAVET, *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1863.

2. « C'est le principe *dominant* de la *vraie* histoire, comme de la *vraie* science, que ce qui n'est pas dans *la nature*, *n'est* RIEN, *et ne saurait être compté pour* RIEN, si ce n'est pour une *idée* » (HAVET, *Revue des Deux Mondes*) Voyez LITTRÉ, *Conservation*, etc., p. 29. RENAN, *Explications*, p. 24.

3. « La métaphysique de Platon, Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, Clarke peut bien faire illusion aux esprits novices. On l'admire comme histoire ; on ne la prend pas au *sérieux* comme science. » (RENAN, *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1860.)

4. « Le dédain est une fine et délicicieuse volupté qu'on savoure à soi seul. » (RENAN, *Essais de morale*, p. 188.)

5. « L'histoire est notre contemporaine.. Au temps de Bossuet, elle n'était pas... La critique était inconnue à Montesquieu. »

scientifique, et qui leur fait prendre en pitié toutes les objections de leurs adversaires [1]; romantisme historique et philosophique qui, sans rien préciser, sans rien démontrer, se joue, avec aisance et souplesse, sur les limites du rève et de la réalité, de l'idée et de l'image, de la thèse et de l'antithèse, mêlant les notions les plus contradictoires, les principes les plus disparates, les phrases les plus creuses et les plus vides de sens, et donnant à l'esprit, sous le coup de tant de secousses et de tant d'oscillations contraires, une sorte de vertige intellectuel, sous lequel la raison ploie et succombe [2]. Et pour achever l'illusion, la prédiction certaine d'un *dogme* nouveau et d'un *régime* nouveau [3]; bien plus, la proclamation d'un *axiome* nouveau [4], d'une nouvelle logique, d'une « nouvelle

(TAINE, *Philos. français*, p. 298). — « L'histoire n'a pas quarante ans. » (RENAN, *Essais*, p. 106.) « La théorie scientifique commence à M. Comte. » LITTRÉ. *Dictionnaire de médecine.*)

1. « Ce qui nous est objecté n'est autre qu'un thème, que nous avons dépassé et laissé derrière nous, et qui, ayant été impuissant à nous arrêter, est encore plus *impuissant* à nous ramener. » (LITTRÉ. *Paroles de phil. positiv.*, p. 50). « La critique, sans disputer avec des esprits *bornés* et décidés à rester tels, poursuivra sa route. » (RENAN, *Liberté de penser*).

2. « Il est un principe qui s'est emparé avec force de l'esprit moderne et que nous devons à Hégel. Je veux parle du *principe* en vertu duquel *une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion opposée.* » — « *Nous admettons* jusqu'à *l'identité* des *contraires.* » (E. SCHERER, *Hégel et l'hégélianisme.*) « A le bien prendre, l'homme *ne se contredit* jamais » (RENAN.)

3. LITTRÉ, *Conservation*, p. XXX.

4. TAINE, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1862.

institution des intelligences [1] » ; le lyrisme du prophète [2], rehaussant l'impertubable assurance, la parfaite sérénité du penseur ; l'artifice du style et l'équivoque du langage ajoutant, s'il se peut, au sophisme du raisonnement [3]: tels sont les procédés habituels, telle est l'invariable tactique, telles sont les prétentions et les espérances de l'École dont il s'agit, et qui s'annonce au monde comme la conquête définitive de la science et de la civilisation.

De tels principes, de tels procédés venant à prévaloir, faut-il s'étonner si la raison se renverse, si une sorte de mythologie philosophique et littéraire remplace partout la réalité, si le caprice de l'imagination devient l'unique loi de la pensée et de la science ? Faut-il s'étonner si ces hardis docteurs mêlent, à leur gré, les éléments de la philosophie et de la science, de la critique et de l'histoire, de l'idéal et du réel, pour les faire entrer, bon gré mal gré, dans le moule étroit de leur tyrannique formule ? Faut-il s'étonner s'ils se font un jeu des évidences de la raison et de l'histoire, des lois

1. Littré, *Conservation*, etc.

6. « Ce que l'imagination et *l'entendement* regardent comme *absurde* et *contradictoire* est *précisément* ce que la *raison* proclame *nécessaire* et *absolument vrai.* » (Vacherot, *La Métaphysique et la Science* T. III, p 15.)

2. Littré, *Conservation*, etc , p. 129, 291, etc.

3. C'est ainsi que dans leurs écrits, les mots Dieu, Providence, Religion, Culte, Immortalité, etc , sont constamment maintenus et constamment dépouillés du sens propre et naturel qu'y attachent tous les hommes.

de la science et de la logique, des convictions du génie, des croyances des peuples, des nécessités les plus impérieuses de l'individu et de la société, pour immoler ces grandes et saintes choses à l'infaillibilité de leur nouveau *principe des existences*, qui est le principe de l'athéisme ; à l'évidence de leur nouveau *principe de connaissance*, qui est la formule propre de l'absurde ; à l'omnipotence de leur nouvelle méthode scientifique, qui est la dictature du caprice ou l'autocratie du bon plaisir ? Faut-il s'étonner enfin, si la semence sophistique, jetée par des mains infatigables à tous les vents du siècle, et venant à tomber sur la poussière inconsistante de tant d'esprits de notre temps, nous voyons s'élever partout tant de désastreuses erreurs ? erreurs *religieuses* qui bannissent Dieu du monde et de la conscience, tuent l'espérance et la prière, détruisent le culte et désolent les croyances ; erreurs *philosophiques* qui proclament « qu'aujourd'hui rien n'est plus pour nous vérité, ni erreur, et que nous ne connaissons plus la religion, mais les religions ; la morale, mais des mœurs ; les principes, mais des faits [1] » : erreurs *historiques* qui ne voient dans la vie de l'humanité qu'une évolution pour ainsi dire mécanique des lois de la fatalité ; dans le fait immense de la religion et du *surnaturel*, qu'un mensonge et « une chimère [2] ; » dans le tableau des vertus et des crimes, qu'une mosaïque

1. Edmond Scherer, *Hégel et l'hégélianisme.*
2. Havet, *Revue des Deux-Mondes.*— Littré, *Conservation.*

nuancée où nous expliquons tout et où l'esprit finit par approuver tout ce qu'il explique [1] : erreurs *morales* qui sont la négation même de la morale, et réduisent la vertu, le devoir à n'être que des *faits*, disons mieux, des modes passagères, variables suivant les temps, les préjugés, les tempéraments et les climats : erreurs *politiques* et *sociales*, dignes corollaires de toutes celles qui précèdent, et qui se résument, on ne le sait que trop bien, dans le mépris systématique des principes, dans l'apothéose des faits, dans l'idolâtrie du nombre et de la force, dans nous ne savons quelles menaces sauvages qui s'élèvent, on ne sait de quelles associations ténébreuses, contre la famille et la propriété, contre l'Église et l'État, contre tout ce qui était et tout ce qui est ; logiciennes impitoyables, mais conséquentes, qui écrivent avec du sang et du feu sur le pavé des rues et sur les palais des capitales, les théories *positives*, *progressives et humanitaires*, qu'un scribe élégant élabore en silence entre deux fêtes et deux révolutions.

Oui, ce qui est menacé de nos jours, ce n'est pas seulement l'Église catholique, la révélation chrétienne, l'ordre religieux et surnaturel ; c'est l'ensemble des vérités naturelles, c'est la grande idée de Dieu, la liberté humaine, la distinction même du bien et du mal ; c'est la raison et la conscience, c'est-à-dire, l'éternelle philosophie, l'éternelle religion, l'éternelle morale.

1. EDMOND SCHERER, ibid. — TAINE,

Après avoir essayé d'ébranler les colonnes du temple, ils portent une main téméraire sur le fondement même qui soutient tout l'édifice. Dieu et la conscience renversés, tout le reste, se disent-ils, tomberait du même coup. De ce moment, plus de luttes, plus de contestations. Le régime politique serait d'accord avec le régime *mental*. Ce qui reste de croyances et de mœurs disparaîtrait peu à peu dans le scepticisme des esprits et dans le matérialisme des cœurs, et la France entrerait, pour ne plus en revenir, dans cette période de désorganisation religieuse et sociale qui marque invariablement la fin des peuples.

Pour combattre ces doctrines du positivisme, nous les mettrons en regard des principes et des évidences qui dominent la logique, la science, la morale, l'art et l'histoire. Nous montrerons qu'elles sont la négation absolue de ces évidences et de ces principes. Dans l'analyse des lois de la logique, nous combattrons surtout ce scepticisme *métaphysique* qui sert de base à à toutes les erreurs modernes, et nous ferons ressortir l'importance capitale, la portée décisive, la valeur objective de l'idée de Dieu, lumière de notre raison et centre de toutes nos idées,

En étudiant les lois de la science, nous examinerons avec un soin spécial le problème du *mouvement* et le problème de la *vie*. Nous verrons ensuite ce que deviennent la morale, la science politique et sociale, la théorie esthétique et critique entre les mains de ces

nouveaux docteurs. Puis nous examinerons la valeur de leurs preuves, et après avoir défendu scientifiquement la vérité du *surnaturel* contre leurs négations, nous tirerons la conclusion logique et pratique qui résultera de cette étude. Et nous avons l'espoir d'établir ainsi dans l'esprit de nos lecteurs, une conviction raisonnée qui les fixera pour toujours sur la faiblesse et l'inanité de ces dootrines.

———

CHAPITRE IV

LE POSITIVISME ET LES PRINCIPES DE LA LOGIQUE.

Principe qui sert de point de départ au positivisme. — Importance capitale de la question de Dieu ou de l'absolu. — Dieu est-il une hypothèse ? — L'absolu, axiome de la raison et base de la connaissance. — L'absolu, impliqué dans les affirmations mêmes du positivisme. — Hypothèses et contradictions de ce système.

N'admettre que les faits de l'expérience, nere connaître aucune valeur au raisonnement en dehors du domaine de l'expérience, en d'autres termes, considérer le *relatif* ou le *fini* comme l'unique objet de la science et de la certitude, tel est, nous l'avons vu, le principe fondamental de l'École positiviste. La théologie et la métaphysique sont supprimées. «L'immutabilité des lois naturelles, dit M. Littré, à l'encontre des théologies qui introduisent des interventions surnaturelles ; le monde spéculatif *limité*, à l'encontre de la métaphysique qui poursuit l'*infini* et l'*absolu*, telle est la double base sur laquelle repose notre philosophie [1]. » « Le dogme nouveau, poursuit-il, éliminant définitivement toutes les volontés surnaturelles connues sous le

1. *Conservation* p. 60.

nom de dieux, d'anges, de démon, de Providence, montre que tout obéit à des lois naturelles qu'on appellera, si l'on veut, les propriétés immanentes des choses. C'est là notre catéchisme[1]. » Dieu, par conséquent, ne sera dans l'esprit qu'une « idéalisation fictive, » une pure *abstraction* ; il ne sera hors de l'esprit, qu'une vaine *hypothèse*. « L'idée d'un être théologique quelconque, dit encore M. Littré, est une *hypothèse* désormais inutile.[2] »

Ainsi tout roule autour de la grande question de Dieu. Là est le nœud de la controverse. De la solution qui lui sera donnée dépend tout le reste. Avec l'idée de Dieu, principe de toutes les idées universelles, centre du monde intelligible, lumière de la raison, point d'appui et règle de nos affirmations, avec cette idée, dis-je, tombent ou se relèvent toutes les autres vérités. C'est donc là le point qu'il faut mettre dans tout son jour ; le débat sera fini, le problème sera résolu, la négation sera vaincue, dès que cette grande idée de Dieu ou de l'absolu resplendira au sommet de l'intelligence, *apex mentis*, de tout l'éclat de sa valeur objective, de son infinie et substantielle réalité.

L'être absolu est-il donc une hypothèse vaine et gratuite, comme le répètent les doctrinaires du positivisme, ou n'est-il pas plutôt la vérité la plus invincible de la science et de la raison, comme il est l'affirmation

1. ibid. p. 26.
2. *Conservation* p. 279.

la plus constante et la plus universelle de la foi des peuples ? Telle est la question capitale qui se pose entre nous et nos adversaires et dont la solution veut être mise dans tout son jour,

Et d'abord, qu'est-ce qu'une hypothèse ?

Quand un savant cherche à feuilleter ce livre immense qu'on appelle la nature, il aperçoit une foule de phénomènes dont les causes échappent à son observation. Ces secousses formidables qui ensevelissent des cités entières ; ces fléaux qui ravagent nos campagnes; ces météores qui éblouissent nos regards ; ces montagnes qui se soulèvent ; ces continents qui s'affaissent ; cette pointe aimantée, toujours tournée vers le nord ; ce mécanisme de l'univers, mu par des ressorts si sûrs et si prodigieux : autant de faits dont nous constatons l'existence et dont nous ignorons la mystérieuse raison.

Que fait le savant ? Il cherche à pénétrer ce mystère. Il y a là des effets, se dit-il, il doit donc y avoir quelque cause immédiate et directe de ces effets. Quelle est cette cause ? Quelle en est la nature ? Quelles en sont les lois ? Pour résoudre ce problème, il observe le détail des phénomènes, il prend acte des données déjà acquises de la science ; il consulte les principes de la raison ; il fait appel à son imagination et à son intelligence, et sous leur influence combinée, *imagine* et *conçoit* une *cause* déterminée qui puisse donner une raison probable de ces faits. Il imagine ce qu'il ap-

pelle le feu central, les courants électriques, l'attraction magnétique, les astéroïdes, la gravitation, en un mot, il construit des *hypothèses*. L'hypothèse est donc une cause ou une force que l'on conçoit et imagine pour rendre compte de phénomènes dont on ignore la cause réelle. Faite à l'aventure, elle est vaine et chimérique ; soumise à la discipline de la raison et de la logique, elle peut acquérir, dans des cas donnés, un degré de probabilité qui équivaut presque à la certitude. Telle est, si l'on veut, l'hypothèse de la gravitation universelle et du feu central. Mais peut-elle être entièrement certaine ? Qu'il n'y ait pas d'effets sans cause, voilà une vérité invincible au doute. Qu'il n'y ait pas de cause dont l'action ne soit régie par des lois universelles et constantes, c'est ce qui n'est pas moins certain. Mais que l'hypothèse que j'imagine soit précisément la cause des phénomènes dont je cherche l'explication, c'est ce que je ne puis affirmer avec certitude, à moins de connaître avec évidence que mon hypothèse rend *parfaitement* compte des phénomènes en question, et qu'elle *seule* rend compte de ces phénomènes.

Or, pour arriver à cette double évidence, il faut de deux choses l'une : ou bien une observation directe et positive qui vérifie mon hypothèse ; c'est ainsi que l'observation astronomique a vérifié l'hypothèse de Huyghens touchant l'anneau de Saturne, et celle de Leverrier touchant la planète *Neptune* ; ou

bien, une induction rigoureuse de la raison qui, en vertu des prémisses données, affirme comme une nécessité logique, mathématiquement démontrable et démontrée, ce qui, à première vue, n'avait apparu peut-être à l'èsprit que comme une simple hypothèse. Or, dans l'un et l'autre cas, l'hypothèse tombe et s'évanouit devant la certitude ; ici devant la certitude du fait, là devant la certitude de la raison ; ici devant l'évidence de l'observation directe, là devant l'évidence de l'induction précise. De ce moment, plus de doute, plus d'hésitation, plus d'erreur. Certitude empirique ou rationnelle, peu importe, ce sera toujours la certitude, et comme telle, elle restera définitivement acquise à la logique et à la science.

L'hypothèse, philosophiquement analysée, n'est donc jamais qu'une *cause* ou une force plus ou moins imaginaire, plus ou moins probable, essentiellement relative et contingente, presque toujours ignorée pendant des siècles, toujours inconnue au grand nombre, souvent même le rêve d'une seule École ou d'un seul homme. Son essence propre, son caractère constitutif et inaliénable est de ne jamais s'imposer comme une vérité absolue, immuable, éternelle et nécessaire ; de ne jamais exercer sur les intelligences de tous les temps et de tous les lieux l'empire d'une évidence en quelque sorte irrésistible et mathématique. Toute affirmation absolue et nécessaire, universelle et perpétuelle ; toute affirmation qui naît, pour ainsi dire, du

mouvement spontané de la logique, du sens commun, de la raison ; toute affirmation qui assujettit l'humanité tout entière au joug de son évidence ; toute affirmation de ce genre, loin d'être une hypothèse, est donc le contre-pied formel, la contradiction absolue de l'hypothèse. Elle est la lumière de la certitude ; elle tient à l'essence de la raison ; elle est un principe de la science ; elle a la valeur d'un axiome ; elle n'est pas, elle ne saurait être en aucun cas une simple hypothèse.

Eh bien ! Dieu, le Dieu vivant et personnel, dont tous les siècles ont redit le nom, dont tous les peuples ont invoqué le secours, dont toutes les religions ont proclamé la grandeur et la puissance ; le Dieu dont l'invisible présence a fait fléchir tous les genoux, courbé tous les fronts, mis la prière sur toutes les lèvres, et trouvé dans chaque conscience un asile inviolable et sacré, le Dieu des puissants et des faibles, des plus grands esprits comme des plus humbles intelligences, Dieu est cet AXIOME. Centre logique et substantiel où convergent toutes les idées de la raison, toutes les lignes de l'existence, toutes les certitudes de la science, toutes les révélations de l'histoire, il est, pour qui sait réfléchir à l'enchaînement des pensées et des êtres, la base première, la loi essentielle, la raison dernière et *absolue* de toute science.

Cela est tellement vrai que, malgré leur dédain de l'*absolu*, les positivistes sont obligés de l'affirmer dans

les théories mêmes d'où ils prétendent l'éliminer. Ils enseignent non-seulement que les faits de l'expérience sont *positifs* et réels ; mais qu'ils sont régis par des lois *universelles* et *constantes*, non moins *positives*, non moins réelles que ces faits. Or, puisque partout et toujours, les sens ne leurs révèlent que des faits *particuliers* et *successifs*, où prennnent-ils que ces faits obéissent à des lois universelles et constantes, si leur raison ne leur impose l'existence d'un ordre universel et constant, par conséquent métaphysique et *absolu*, sans lequel l'idée de loi n'est pas même possible ? Les formules mathématiques dont ils font la base de leur système, ne sont-elles pas autant de vérités éternelles, immuables, *absolues*, que les sens ne peuvent nous révéler, puisqu'ils ne voient que le contingent, le variable, le relatif, et qui dépassent ainsi, à l'infini, le domaine de l'expérience dans lequel le positivisme voudrait nous confiner ? Bien plus, peuvent-ils établir scientifiquement une seule de leurs affirmations, sans proclamer quelque principe de vérité universelle et *absolue?* Peuvent-ils tirer une seule conclusion d'une prémisse sans affirmer le principe d'identité ; *Ce qui est*, *est* ; le principe de contradiction : *une chose ne peut pas être et n'être pas en même temps* ? Peuvent-ils affirmer, comme ils le font, l'existence de la matière, sans proclamer le principe des substances : *Nul phénomène qui ne soit inhérent à quelque substance*? induire, comme ils s'en vantent, les lois *imma-*

nentes de la nature, sans souscrire au principe de causalité : *Nul effet sans cause* ; sans promulguer le principe de raison suffisante : *Nul être, nul phénomène qui n'ait une raison suffisante de son existence ?* En un mot, peuvent-ils émettre une seule pensée, constater une seule vérité générale, sans franchir le cercle du relatif, sans proclamer l'*absolu ?* Ils affirment donc l'absolu dans le raisonnement même qui a pour but de le nier. Que s'ils l'admettent, pourquoi le nient-ils ? Et s'ils le nient, comment ont-ils le courage de raisonner, et quel cas veulent-ils que nous fassions d'une pensée sans principe, d'un raisonnement sans raison ? Bizarre logique, en vérité, qui a trouvé le secret d'affirmer du même coup ce qu'elle nie et de nier ce qu'elle affirme !

Ainsi donc, malgré le soin que mettent les positivistes à n'affirmer que des faits, à se renfermer strictement dans le domaine expérimental et sensible, l'*absolu* de la raison les contraint, à tout moment, à sortir de ce cercle étroit pour faire, quoi qu'ils en aient, de la *métaphysique*. Eux aussi parlent des *substances*, des *causes*, des *lois* universelles et constantes de la nature. Eux aussi nous entretiennent d'un « univers infini » et des « moteurs illimités » de cet univers. Eux aussi cherchent dans les « propriétés *immanentes* des choses, c'est-à-dire, dans les *forces* de la *matière*, l'explication du mouvement, de la vie, de l'âme, de la société, en d'autres termes, de l'ordre

physique, intellectuel et moral. M. Taine qui prétend nier les causes et les substances, pour les réduire à de simples faits, et ne veut voir dans l'univers qu'un « système de faits liés par la nécessité », M. Taine nous parle de « l'axiôme éternel qui se prononce au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, » de la « formule créatrice dont le retentissement prolongé compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers. » Cette formule est « l'indifférente, l'immobile, l'éternelle, la toute-puissante, la créatrice.»

Les positivistes sont donc tenus, sous peine de contradiction systématique, de rejeter les principes, les causes, les lois, les substances qu'ils affirment, ou bien d'admettre une substance *absolue*, cause et raison première de toutes les substances qu'ils soumettent à leur analyse ; un législateur *absolu*, cause et raison première de toutes les lois qu'ils proclament dans leurs inductions ; un moteur *absolu*, cause et raison première de tous ces mouvements prodigieux qu'ils soumettent à leurs formules ; une vie, une intelligence, une raison *absolue*, cause et raison première de toutes les vies, de toutes les intelligences, de toutes les raisons dont ils parlent dans leur *biologie* ; une personnalité, une conscience, une liberté *absolue*, principe et raison première de toutes les existences libres, conscientes, personnelles qui sont du domaine de leur *sociologie* ; enfin, une sainteté, une justice absolue, principe, loi et raison suprême de tous les droits,

de tous les devoirs qu'ils développent dans leur morale.

S'ils l'admettent, ils affirment le Dieu personnel et vivant, et leur raison fait justice de leur système. S'ils s'obstinent à le répudier, l'abîme de contradictions où tourbillonne leur pensée, se creuse davantage encore, et dans le vain espoir d'échapper aux nécessités de la logique, ils se condamnent, eux, les dédaigneux ennemis de l'*hypothèse*, à accumuler des hypothèses sans nombre, dont le ridicule le dispute a l'absurde. Ils *supposent* des myriades d'effets sans une cause première et absolue, c'est-à-dire sans aucune cause. Ils *supposent* une série de mouvements sans un premier moteur, c'est-à-dire, sans aucun moteur. Ils *supposent* une chaîne immense sans un premier chaînon, un fleuve sans source, des lois sans législateur, un ordre sans ordonnateur. Ou plutôt, ils *supposent* que la vie sort de la matière brute et inorganique, c'est-à-dire, du néant de la vie ; que l'intelligence et la raison dérivent de la matière aveugle et inconsciente, c'est-à-dire, du néant de toute raison et de toute intelligence ; que l'ordre merveilleux de l'univers sort du concours *fortuit* ou instinctif des molécules de la matière, c'est-à-dire, du néant même de l'ordre ; que la liberté, la moralité, la justice, la vertu émergent d'une masse inerte, soumise aux lois d'une inexorable fatalité, c'est-à-dire, du néant de toute liberté et de toute moralité[1]. Ils renversent donc tous les principes de la

1. Voir surtout : RENAN, *les Sciences de la nature et les sciences*

raison et du raisonnement; ils posent la formule propre de l'absurde. Ils sapent les bases de leur propre système, et, semblable à ces révoltés de la Fable, ensevelis sous les montagnes qu'ils soulevaient contre le ciel, leur raison ploie misérablement sous les ruines de l'édifice dont elle a ébranlé d'avance toutes les colonnes.

historiques (*Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1863). — ABOUT, les premiers chapitres de son livre : *Le Progrès*.

CHAPITRE V

LE POSITIVISME ET LE SCEPTICISME DE KANT.

La raison limitée au domaine de l'expérience. — Scepticisme *métaphysique*, base des négations modernes. — Contradiction du scepticisme théorique de Kant et de son dogmatisme moral. — Les positivistes, disciples infidèles de Kant. — Ils ne gardent que le principe *négatif* de son système. — Examen de ce système. — Des prétendues *antinomies* de la raison. — Conséquences de ces antinomies. — Réfutation du scepticisme de Kant. — Conséquences du subjectivisme. — *Objectivité* essentielle et nécessaire de la raison humaine. — Analyse de la raison. — Conclusion.

Pour échapper à ces conclusions, les positivistes se jettent dans un parti désespéré qui consiste à *nier* la logique ou la raison dans le domaine de la raison par excellence, disons mieux, dans le domaine *propre* et *exclusif* de la raison. Je m'explique: ils n'admettent, disent-ils, la valeur des principes et des idées de la raison que dans les limites de l'expérience sensible. Au delà de ces limites ils refusent à ces idées et à ces principes toute application légitime, toute réalité objective, toute valeur démonstrative ou probante. C'est le scepticisme de Kant, non plus limité, comme le voulait ce philosophe, à la raison théorétique ou spéculative toute

seule, mais étendue même à la raison pratique ou morale, à la raison tout entière. Ils n'osent pas revenir complétement au sensualisme du dernier siècle que l'impitoyable critique de Hume a poussé au scepticisme absolu, en prouvant que la philosophie de la sensation ne peut établir ni l'idée de substance, ni celle de cause, ni celle de Dieu, ni celle de la loi morale, et qu'elle ne saurait, par conséquent, arriver à une connaissance scientifique et certaine quelconque. D'un autre côté, ils n'osent pas davantage reconnaître la valeur intégrale de la raison, puisque ses idées et ses principes sont la négation pure et simple de leur système. Ils prennent donc le parti de la *mutiler*. Nous ne nions pas, disent-ils, les idées et les lois de la raison. Mais ce ne sont que des *formes* de l'entendement ; elles n'ont qu'une valeur subjective. Elles ne nous apprennent rien sur la nature même des choses. Ce sont des abstractions, des « idéalisations fictives »; c'est un simple idéal dont nous ne pouvons jamais affirmer s'il correspond ou non à quelque être *réel*.

Ce scepticisme *métaphysique*, inauguré par un des plus puissants analystes de la raison humaine, et introduit dans l'histoire de la philosophie sous l'autorité de son nom, ce scepticisme, dis-je, est devenu la base et le fond commun de tous les systèmes négatifs de notre temps. C'est sur lui que repose le positivisme *pur* de M. Littré, le positivisme *naturaliste* de M. Taine, le positivisme *panthéistique* de MM. Renan et Vache-

rot. C'est donc à lui qu'il faut demander compte de son principe. C'est en montrant combien cette base est faible, qu'on pourra juger de la fragilité de l'édifice qu'elle supporte.

Et d'abord Kant a fait lui-même justice de son scepticisme en accordant aux idées et aux lois de la raison morale la valeur objective et la force de démonstration qu'il refuse aux idées et aux lois de la raison pure. «Agis conformément à la raison, de telle sorte que ton acte puisse être considéré comme une loi universelle pour l'activité de tout être libre. » Voilà, selon Kant, le principe suprême de la raison morale. C'est là, « l'*impératif catégorique* » qu'il pose comme la loi absolue, éternelle et immuable du monde des intelligences. Or, suivant Kant, pour être la loi obligatoire des êtres intelligents, l'impératif catégorique exige une *condition* indispensable. Cette condition, c'est la liberté. Mais, à son tour, la spiritualité est la condition nécessaire de la liberté ; l'immortalité, la condition de la sanction morale ; Dieu, la condition non moins indispensable de la liberté, de la spiritualité, de l'immortalité ; et c'est ainsi que Kant relève avec une logique inflexible, sur le terrain de la raison morale, toutes les vérités *métaphysiques* dont il avait fait table rase dans sa critique de la raison pure. Or qui ne voit ici la mutilation arbitraire dont le père du *criticisme* s'est rendu coupable envers la raison ? Qui ne voit la contradiction palpable dans laquelle il est tombé ? Que nous en-

seigne, en effet, l'expérience dont personne, dans ce débat ne conteste la valeur ? Elle constate et affirme les existences contingentes de l'univers, l'ordre merveilleux du monde, la raison et la liberté de l'homme, l'idée de l'absolu, de l'infini, du parfait dans la raison. Or, je le demande, l'Existence absolue n'est-elle pas la *condition* des existences contingentes, au même titre que la liberté est la condition de l'impératif catégorique, ou de la loi morale ? L'Intelligence ordonnatrice n'est-elle pas la condition de l'ordre universel, au même degré que la spiritualité est la condition de la liberté ? La Raison et la Liberté absolues ne sont-elles pas la condition de la raison et de la liberté humaines, tout aussi bien que l'immortalité est la condition de la sanction morale ? Enfin l'existence réelle et actuelle de l'absolu, du parfait, de l'infini n'est-elle pas la condition de l'idée que nous avons de l'infini, du parfait, de l'absolu, à tout aussi bon droit que l'existence de Dieu est la condition de la liberté, de la sanction morale, de l'immortalité ?

De part et d'autre, les faits *conditionnés* sont également réels. De part et d'autre, les *conditions* logiques et rigoureuses de ces faits auront donc la même réalité. Le principe de raison suffisante et de causalité n'est pas moins absolu, moins universel, moins évident que « l'impératif catégorique » de la raison morale. De part et d'autre, c'est la même logique, la même évidence, la même certitude ? Et il est visible qu'il faut

accorder aux idées et aux lois de la raison pure, la même réalité objective, la même valeur qu'aux idées et aux lois de la raison morale, ou bien nier absolument et du même coup toute logique, toute vérité, toute évidence de la raison.

Les positivistes et leurs alliés sont donc des disciples infidèles du philosophe dont ils invoquent l'autorité. Celui-ci admettait les grandes vérités métaphysiques. Eux, les nient toutes avec le même dédain. Il arrêtait son scepticisme au seuil de la raison morale ; eux l'étendent à la raison tout entière. Bien plus, le critique de Kœnigsberg reconnaissait à la raison pure toute sa force et toute sa valeur, quand, l'appliquant aux données de la raison morale, il confondait pour ainsi dire les deux raisons, spéculative et morale, en une seule et même raison. Et parce que, pour pénétrer dans le monde mystérieux de l'absolu, ce puissant esprit exigeait le concours des deux *yeux* de la raison, ses prétendus continuateurs, aussi vains et superficiels qu'il était profond et sérieux, en ont conclu que la raison n'avait absolument pas d'yeux pour voir, et qu'il faut rayer l'absolu de la science ; semblables à un écolier qui proposerait, non-seulement de supprimer l'astronomie dans nos programmes, mais de ne plus employer ni les yeux, ni les télescopes à une observation astronomique quelconque ; et pourquoi ? parce que Newton aurait déclaré que les yeux seuls ne suffisent pas à nous révéler les secrets du ciel et que les instruments

sont indispensables au savant qui veut les connaître.

C'est donc à tort que les positivistes invoquent le scepticisme *métaphysique* de Kant. Ce scepticisme ne frappe ni la raison morale, ni la raison spéculative en tant qu'elle est unie à la raison morale. Il ne s'applique qu'à la raison pure *isolée*. C'est une erreur née des scrupules d'une critique à outrance. Mais enfin, telle quelle, cette erreur est devenue le principe commun des négations modernes, et c'est pourquoi il faut pousser à bout ce scepticisme, lui ôter ses dernières armes et son dernier refuge,et rétablir la raison, si audacieusement méconnue, dans la plénitude de ses vérités et de ses droits.

Quelles sont donc les raisons qu'on allègue pour briser entre nos mains l'instrument de nos connaissances ? Ces raisons portent un nom devenu célèbre dans l'histoire de la philosophie : ce sont les *antinomies* de Kant. Et qu'est-ce que ces *antinomies* qui condamnent, assure-t-on, la raison théorétique à l'impuissance absolue de rien établir au delà du monde des sens ? Le voici en peu de mots. Kant appelle antinomie une contradiction naturelle, par conséquent inévitable, qui résulte, non d'un raisonnement vicieux, mais des lois mêmes de la raison, toutes les fois qu'elle veut franchir les limites de l'expérience, pour savoir de l'univers quelque chose d'absolu. Le monde est-il éternel ou a-t-il commencé dans le temps ? Le monde est-il infini ou est-il limité dans l'espace ? Est-il

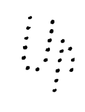
composé de substances simples ou n'existe-t-il nulle part de pareilles substances ? Y a-t-il au dessus de l'univers, une cause absolument libre, ou tout est-il soumis aux lois aveugles de la nature ? Existe-t-il enfin un être nécessaire, ou n'y a-t-il partout que des existences contingentes ? Sur toutes ces questions la raison peut soutenir, suivant Kant, par des arguments d'*égale* valeur le *pour* et le *contre*, le oui et le non. Il existe, pour toutes ces antinomies, un parfait *équilibre* et par conséquent la raison est impuissante à rien affirmer sur ces questions. Tel est le scepticisme de Kant. On voit qu'en dehors des limites de l'expérience, il enlève toute force, toute valeur objective aux idées et aux lois de la raison et renverse ainsi la base de toute métaphysique.

Et maintenant est-il vrai qu'on peut soutenir avec une *égale* force que le monde est fini ou infini, éternel ou limité dans le temps, créé par un Dieu personnel et libre ou produit par une aveugle nécessité ? Est-il vrai qu'il y a ici parfait équilibre du pour et du contre ? Oui, si l'imagination et la fantaisie ont le même droit, la même valeur que les principes évidents de la raison. Non, mille fois non, si l'évidence des principes est l'*unique* loi de la raison et la règle éternelle de nos jugements. Le principe de contradiction est-il une loi nécessaire de la raison. Est-il absolument *évident* qu'une chose ne peut pas être et n'être pas en même temps ? Que des qualités contradictoires ne peuvent pas résider

dans un seul et même sujet? Qu'on ne peut pas affirmer d'une seule et même chose des attributs qui se contredisent et s'excluent ! Oui,tout cela est l'évidence même; tout cela est si nécessairement et si invinciblement évident *de soi*, que le principe de contradiction est le premier principe de la raison et la raison elle-même. Par conséquent, le monde se composant de parties et de distances finies, il est absolument *contradictoire*, partant *impossible* que le monde soit infini. Les êtres du monde étant visiblement successifs et limités dans le temps, il est absolument contradictoire, partant impossible que le monde soit éternel. La liberté existant visiblement dans l'homme, il est contradictoire et par conséquent impossible, que tout soit soumis aux lois de la fatalité; il est impossible qu'il n'y ait pas une cause libre d'où émane la liberté humaine. C'est donc un prodigieux non-sens de prétendre qu'il y a des antinomies naturelles et *inévitables* de la raison, que le pour et le contre ont la même valeur, que le oui et le non sont en parfait équilibre. Pour le dire, il faut mettre l'imagination et le caprice dans la même balance que la raison ; il faut nier tous les principes et toutes les évidences de la raison ; il faut nier la raison elle-même, et loin de faire appel à de prétendues antinomies pour battre en brèche cette faculté, il faut commencer par ruiner tout d'abord la raison, pour avoir le droit de supposer et d'invoquer ces antinomies. Y a-t-il donc, ou n'y a t-il

pas une raison ? Tout est là. S'il y a une raison, la question est tranchée ; s'il n'y en a pas, elle est encore tranchée et le scepticisme a prononcé son éternelle condamnation.

C'est ainsi que l'a entendu la raison des plus grands philosophes, non moins que la raison du genre humain. Que nous dit, en effet, cette tradition philosophique non interrompue que Leibnitz appelait l'*éternelle* philosophie, *perennis philosophia*, et que représentent, dans tous les siècles et chez tous les peuples, ceux que Cicéron appelait les *patriciens* de l'intelligence ? Que nous annonce cette grande voix de l'humanité religieuse, que tous les pays et tous les âges ont entendue, et qui de nos jours ne retentit pas avec moins de puissance? Partout et toujours elles ont affirmé Dieu, la Providence, la liberté, l'immortalité, la loi morale, toutes les impérissables vérités qui sont le patrimoine de notre race. Elles n'ont donc tenu aucun compte des prétendues antinomies de la raison. Elles n'ont pas cru à ces antinomies. Elles n'ont pas cru que le pour et le contre, le vrai et le faux, ce qui est et *ce qui n'est pas*, jouissent des mêmes droits, s'appuyent sur des preuves d'une valeur et d'une certitude égales et érigent le scepticisme en loi suprême de la raison.



Il est visible, en effet, que si les antinomies qu'on allègue étaient autre chose que des chimères de l'esprit de système, il faudrait frapper sans pitié la raison

tout entière. Les contradictoires auraient la même valeur. Le vrai et le faux pèserait du même poids dans la balance des doctrines. Les solutions et les raisonnements les plus contraires s'imposeraient avec la même force, la même nécessité, à notre raison. Il y aurait contradiction,non seulement entre les solutions de la raison pure et de la raison morale, mais entre les idées et les principes nécessaires de la raison pure elle-même. La contradiction serait donc la loi et l'essence de la pensée, et c'est dans la formule rigoureuse de l'absurde qu'il faudrait chercher le principe suprême de la logique et de la raison.

Les disciples l'ont compris, et c'est dans cette formule de l'absurde, dans l'identité des contraires, que Hégel en Allemagne, M. Vacherot et les critiques hégéliens en France, ont placé le principe fondamental de toute raison, de toute logique, de toute vérité.

Ils ont ainsi mis à jour le néant du système. En brisant entre leurs mains l'instrument de la philosophie et de la science, ils ont renoncé, du même coup, à la raison philosophique et scientifique, pour se confiner dans le domaine de l'absurde palpable et de l'erreur sans remède.

Nous sommes donc en droit d'affirmer que les antinomies de Kant sont des fantômes sans réalité et que la base logique du positivisme est absolument nulle. Nous pourrions nous en tenir à cette conclusion. Mais puisque nous sommes ici à la racine des

systèmes que nous combattons, puisque le scepticisme *métaphysique*, le scepticisme dans le domaine des vérités *absolues* est l'erreur première, le πρωτον ψευδος de toutes les négations modernes, nous voulons pousser jusqu'au bout cette démonstration et en finir, de notre mieux, des attaques non moins passionnées qu'insensées dont, depuis tant d'années, hélas, la raison est la victime.

Remarquons d'abord que si les idées et les lois de la raison n'ont, comme on le prétend, qu'une valeur *subjective*, une valeur purement abstraite et idéale, sans que nous puissions affirmer qu'elles correspondent à des objets réels, le doute sera la loi fatale non seulement de la raison humaine, mais de l'intelligence angélique et de Dieu lui-même, ce qu'il nous est bien permis de supposer contre Kant, puisque ce philosophe démontre avec une force merveilleuse l'existence de Dieu. Car enfin, comment Dieu voit-il la vérité ? Avec son intelligence, apparemment, et non avec l'intelligence d'un autre. Mais si les idées et les lois de l'intelligence n'ont qu'une valeur subjective, si elles ne nous révèlent que la constitution et les formes de l'esprit qui connaît, et non la réalité et la nature de l'objet à connaître, il s'ensuit que Dieu lui-même ne saurait atteindre l'objet de la connaissance infinie, et le scepticisme de Kant serait la loi de tous les esprits. « Dieu lui-même, dit excellemment M. de Margerie [1],

1. THÉODICÉE, ouvrage philosophique de premier ordre, non

ne peut pas nous faire autrement qu'en nous donnant un esprit pour connaître la vérité ; et si l'on prétend que c'est précisément notre esprit qui l'empêche de la connaître, il ne reste plus à dire qu'une chose, c'est que le seul moyen de nous mettre en rapport avec l'objectif, ce serait de supprimer le subjectif, ou que, pour atteindre la vérité, la première condition serait de ne pas penser. » Conclusion, on le voit, « qui serait tout à l'honneur des arbres et des pierres. »

Chose étrange, nous avons la conviction intime que les idées et les principes absolus de la raison ne sont la loi de notre esprit, que parce qu'elles sont la loi des choses. Nous avons la conviction invincible que ces idées et ces lois n'existent pas, parce nous les voyons, mais que nous les voyons, parce qu'elles existent, et que si elles n'avaient pas une réalité objective et absolue, il nous serait impossible de les voir et de les concevoir. Et cependant, par une étrange aberration de l'esprit de système, Kant et les positivistes s'obstinent à ne voir que des *formes subjectives* de l'entendement, des *idéalisations fictives*, un *idéal* sans réalité dans ce qui porte au plus haut degré le caractère de l'*objectivité*. Qui ne voit, en effet, que l'objectivité est le caractère essentiel des vérités *à priori*, des vérités de la raison ? Pourquoi Kant a-t-il refusé de les rapporter à l'expérience, sinon parce qu'elles sont conçues comme



moins remarquable par l'analyse des systèmes que par la rigueur de ses démonstrations.

éternelles, absolues, universelles et nécessaires ? « Or tout cela veut dire *objectif*. Une vérité éternelle, c'est une vérité qui existe avant moi, et par conséquent hors de moi ; une vérité absolue, c'est une vérité qui ne dépend ni de ma constitution intellectuelle, ni de celle d'aucun être créé ; une vérité universelle, c'est une vérité qui s'impose à tout être pensant, quelque planète qu'il habite ; une vérité nécessaire, c'est une vérité que personne ne peut nier sans tomber dans l'absurde, et qu'aucun fait réel ne peut démentir, parce qu'en le démentant, il cesserait non pas seulement d'être réel, mais d'être possible. Et vous, après leur avoir reconnu psychologiquement tous ces caractères, vous venez les détruire en disant que ces vérités sont *subjectives*, c'est-à-dire, que ces vérités éternelles sont périssables, que ces vérités absolues sont relatives, que ces vérités universelles sont particulières, que ces vérités nécessaires sont contingentes ! Pouvons-nous désirer une contradiction plus décisive contre le scepticisme et plus rassurante pour nous[1] ?»

Pour mieux marquer l'*objectivité* essentielle et inaliénable des idées et des vérités de la raison, citons les paroles d'un de ces génies immortels qu'on se plaît à considérer comme les représentants les plus illustres du savoir humain :

« Toutes ces vérités, dit Bossuet, et toutes celles

1. A. De Margerie. *Théodicée* I, p. 115.

que j'en déduis par un raisonnement certain, subsistent indépendamment de tous les temps. En quelque temps que je mette un entendement humain, il les connaîtra; mais en les connaissant, il les trouvera vérités et ne les fera pas telles. Car ce ne sont pas nos connaissances qui font leurs objets, elles les supposent. Ainsi ces vérités subsistent devant tous les siècles, et devant qui il y ait eu un entendement humain ; et quand tout ce qui se fait par les règles des proportions, c'est-à-dire, tout ce que je vois dans la nature serait détruit excepté moi, ces règles se conserveraient dans ma pensée, et je verrais clairement qu'elles sont toujours bonnes et toujours véritables, quand moi-même je serais détruit, et quand il n'y aurait personne qui fût capable de les comprendre [1]. »

Citons encore ces mots par lesquels Fénelon termine son immortelle analyse de la raison humaine :

« Voilà donc deux raisons que je trouve en moi : l'une est *moi-même*, l'autre est *au-dessus* de moi. Celle qui est en moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée, enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes et supérieure à eux, elle est *parfaite, éternelle, immobile,* toujours prête à se communiquer

1. BOSSUET. *Traité de la connaissance de Dieu et de soi même.* Chap. IV.

en tous lieux, et à redresser tous les esprits qui se trompent, enfin incapable d'être jamais ni épuisée, ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi? Où est-elle? Il faut quelque chose de *réel; car le néant ne peut être parfait,* ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle cette raison suprême? N'est-elle pas le Dieu que je cherche [1]? »

Impossible de mieux caractériser les deux raisons qui sont en nous : l'une individuelle, changeante et *subjective* qui voit la vérité; l'autre universelle, immobile et *objective*, qui est la vérité éternelle elle-même, aperçue par notre esprit. Et c'est de cette vérité éternelle et universelle que Kant et ses imitateurs voudraient faire une forme *subjective* et individuelle de notre entendement! Est-il possible, je le demande, de porter plus loin la contradiction des idées et la confusion du langage? Est-il possible, tranchons le mot, de se moquer plus audacieusement du bon sens et de la raison elle-même?

La réalité objective des idées et des vérités de la raison est donc invinciblement marquée dans les caractères constitutifs de ces idées et de ces vérités elles-mêmes et il ne reste plus au scepticisme un seul refuge. La toute-puissance de la vérité éclate à tra-

1. FÉNELON. *Traité de l'existence de Dieu*. Ch. II.

vers le réseau des sophismes humains et la négation, si radicale et si absolue qu'elle veuille paraître, finit par se prendre dans ses propres piéges.

Telle est cette puissance de la vérité et telle est l'impuissance logique du scepticisme, qu'il affirme la réalité objective et la force *transcendante* de la raison dans la formule même qui a pour objet de les nier. Que dit, en effet, cette formule ? Elle énonce comme une loi universelle, absolue et nécessaire, que puisqu'il est impossible qu'un être pensant connaisse autrement qu'avec son esprit organisé d'une certaine façon, et que connaître ainsi c'est connaître subjectivement, tout esprit, quel qu'il soit, est nécessairement enfermé dans le subjectif. Elle fait donc du scepticisme une loi qui vaut universellement. Elle accorde au doute la valeur objective qu'elle refuse aux vérités de la raison. Elle affirme donc l'objectif au moment où elle le nie. Elle aboutit à l'impasse et se brise contre l'écueil qui attend tous les scepticismes, à savoir, que douter, c'est penser; penser, c'est affirmer; affirmer c'est croire à l'objectif, et que les sceptiques qui se mêlent de parler, d'écrire, de discuter, de raisonner, sont les plus inconséquents des hommes et les plus conséquents des sophistes.

Que penser dès lors de cette assertion de M. Littré : « L'esprit humain ne peut pas connaître l'absolu, parce qu'il n'est pas absolu lui-même? » Autant vaudrait dire que l'œil ne peut pas voir le soleil, par

cette raison profonde que lui non plus n'est pas le soleil. Si nous ne pouvons connaître l'absolu, d'où vient donc que nous avons, non pas une idée telle quelle, mais l'idée *nécessaire* de l'*absolu* ? D'où vient que nous concevons, avec une nécessité logique, un ensemble de vérités qui, toutes, ont le caractère de l'absolu ? Est-ce parce que « l'esprit humain ne peut pas connaître l'absolu », que M. Littré fait des vérités *absolues* de la « mathématique » comme il l'appelle, la base de sa classification des sciences ? Et faut-il croire que pour l'honneur de la raison humaine, la contradiction perpétuelle est à la fois le premier principe et le dernier châtiment des systèmes qui portent une main téméraire sur la raison ?

CHAPITRE VI

LE POSITIVISME ET LE SCEPTICISME ABSOLU.

Lien logique des évidences et des certitudes. — Mutilation arbitraire de la raison. — Conséquences. — Affirmations *métaphysiques* du positivisme. — Affirmations métaphysiques de la raison. — Identité de procédé et d'évidence. — Scepticisme absolu. — Synthèse des *critériums* et des vérités. — Méthode de l'erreur. — Méthode positiviste.

C'est en vain que nos adversaires essaieraient de retenir la certitude dans le domaine de la morale et de l'expérience, après l'avoir renversée dans le domaine de la logique et de la raison pure. On ne fait pas la part du scepticisme, et quand il a envahi l'esprit par un côté, il le domine bientôt tout entier. Les scepticismes se tiennent comme les certitudes, et qu'il s'agisse de les admettre ou de les rejeter, une logique implacable nous montre bientôt qu'on essaierait en vain de faire des exceptions. L'évidence des principes est la base première et la règle suprême de toute certitude. L'évidence des faits ou des idées, l'évidence de l'objet ou du motif, l'évidence de l'expérience directe ou du témoignage, l'évidence du sens com-

mun ou de la révélation, toute évidence sans exception, est contrôlée, vérifiée, constatée par l'évidence des principes. Cette évidence des principes de la raison, constitue, en tout temps, en tout lieu, pour tout homme, la lumière, la règle, le critérium souverain de la certitude. La repousser, c'est donc repousser la raison. La mutiler, c'est paralyser la raison. Bien plus, la mutiler, c'est la nier; et la nier, c'est anéantir du même coup, toute évidence et toute raison. De quel droit puis-je affirmer l'évidence des principes de la raison morale, si, par un caprice insensé, je récuse l'évidence non moins lumineuse, non moins absolue des axiomes de la raison pure? De quel droit puis-je maintenir l'évidence des faits, quand je renverse témérairement l'évidence des principes et des idées? De quel droit puis-je nier l'autorité et l'évidence d'un axiome, quand ailleurs, ou peut-être dans le raisonnement même où je la nie, je reconnais et proclame l'autorité de cette même évidence?

Or que font les philosophes que nous combattons? Kant affirme Dieu et l'immortalité de l'âme, parce qu'il les conçoit comme l'*unique* raison suffisante de la loi et de la sanction morales. De leur côté, MM. Renan, Littré et Taine affirment l'existence de la matière, la réalité du monde extérieur, les lois constantes et générales de la nature, l'unité et l'immutabilité de l'ordre universel, la substances des êtres organiques, la

vie des êtres organisés, la sensibilité des bêtes, l'intelligence et la raison des autres hommes (toutes choses qu'ils ne sauraient percevoir directement par les sens), parce qu'ils les conçoivent comme l'*unique* raison suffisante des faits et des phénomènes qui frappent leurs regards. A son tour, la raison des plus grands philosophes, appuyée de la raison universelle du genre humain, affirme, d'une affirmation invincible et constante, un Dieu absolu, souverainement puissant, intelligent et libre, par conséquent un Dieu conscient, personnel, infini, parfait, comme l'*unique* raison suffisante des existences contingentes de cet univers, de l'ordre et du mouvement des êtres, de la raison et de la liberté de l'homme, de la loi et de la responsabilité morales, de l'idée même que nous avons de l'infini et du parfait, ainsi que des principes d'éternelle vérité qui sont la base et la lumière de notre raison. De part et d'autre, c'est le même point d'appui, le même procédé rationnel, la même nécessité logique, par conséquent la même évidence et la même certitude.

De part et d'autre, le point de départ se résume dans les faits concrets et positifs, directement soumis à notre observation. De part et d'autre, le point d'appui de la raison se trouve dans le principe éternel et nécessaire de causalité ou de raison suffisante. De part et d'autre, le procédé dialectique de l'esprit n'est autre chose que l'induction logique ou rationnelle, prise dans toute sa rigueur. De part et d'autre, en un mot, l'évidence pré-

sente les mêmes caractères, porte les mêmes titres, resplendit du même éclat.

Elle est donc tout d'une pièce. Il faut l'admettre ou la rejeter tout entière. Si vous la repoussez en un seul point, vous vous enlevez le droit de l'invoquer en quoi que ce soit. La mutiler arbitrairement, c'est logiquement l'anéantir ; c'est briser le ressort de tout raisonnement et de toute certitude ; c'est se condamner à un scepticisme sans remède. Si vous niez le Dieu personnel, infini et parfait, que la raison la plus sévère conçoit comme l'unique raison suffisante et suprême des manifestations de l'ordre physique, intellectuel et moral, je nierai, au même titre, la matière, les forces, les lois, les causes et les substances que vous concevez, dites-vous, comme l'unique raison immédiate et directe des phénomènes que vous soumettez à votre analyse. Donc de deux choses l'une : ou vous admettrez le Dieu de la raison naturelle et philosophique, ou vous nierez les substances et les lois du monde ; vous nierez votre entendement, seule raison suffisante de vos pensées ; votre volonté, seule raison suffisante de vos actes ; les facultés de notre être, seule raison suffisante des phénomènes de notre vie ; vous nierez le principe de contradiction, puisque vous mettez la contradiction systématique dans votre logique ; vous nierez le principe de causalité et de raison suffisante, puisque vous posez en principe qu'on peut affirmer l'univers sans la cause

qui seule peut le produire, et sans la raison qui seule peut l'expliquer. Vous nierez donc la raison ; vous vous nierez vous-mêmes, et votre système tout entier, ne sera plus qu'une affirmation sans principe, un édifice sans base, un rêve sans objet, un fantôme sans réalité ; chimère bizarre d'une pensée déracinée d'elle-même, et qui retombe, bon gré, mal gré, sous le poids des principes outragés, dans l'abîme sans fond de l'absurde palpable et du doute absolu.

Oui, on ne saurait trop le redire, la raison, la logique, la vérité, l'évidence, forment un tout indivisible qu'on ne saurait ébranler en un seul point sans s'exposer à le briser en son entier. Elles sont la règle éternelle et absolue du vrai dans l'esprit. S'affranchir arbitrairement, en un cas donné, de la souveraineté de cette règle, c'est abolir la règle elle-même ; c'est décréter le règne de l'anarchie systématique dans le monde des intelligences. Et cependant à quoi s'emploient le génie de la négation, la manie des systèmes, l'infatuation des opinions personnelles, la mode du paradoxe, l'esprit de secte et de division, à quoi, sinon à mutiler, à briser et à disperser, au gré d'un aveugle caprice, le faisceau indissoluble de la raison, de la vérité et de l'évidence ? Que font-ils sinon rouler, avec une incurable obstination, dans le même cercle d'opinions étroites, incomplètes, exclusives et fragmentaires, qui, sans cesse, se heurtent, se renversent, s'annullent les unes les autres, également impuissantes soit à atta-

quer, soit à se défendre, parce que, en tronquant la vérité et l'évidence, elles brisent entre leurs mains l'arme de la logique, sans laquelle rien ne vaut, rien même ne se conçoit ? Que font ils, en un mot, sinon isoler, voiler et égarer en tous sens les rayons multiples de la vérité, au lieu de les associer et de les fixer dans l'unité d'une vaste et lumineuse synthèse ?

Passant sans cesse aux extrêmes les plus intolérables, l'esprit de vertige et d'erreur s'emprisonnera tantôt dans un *idéalisme* effréné qui niera toutes les réalités du monde des sens, tantôt dans un *sensualisme* superficiel qui, à son tour, repoussera toutes les réalités du monde de la raison. Aujourd'hui ce sera un *fidéisme* illusoire qui aura la prétention d'asseoir l'ordre surnaturel sur les ruines de la raison naturelle ; demain, un *rationalisme* systématique qui, par un sophisme inverse, se flattera d'établir l'empire de la raison sur les débris de l'ordre surnaturel et divin. Epris de sa grandeur et de sa force, l'esprit des uns, emporté par un *mysticisme* outré et chimérique, se promet d'arriver directement à la pleine possession de l'absolu ; tandis que d'autres fatigués de leurs déceptions, désespérant à la fois de la vérité et d'eux-mêmes, s'en vont chercher, dans un *scepticisme* énervant, je ne sais quel repos triste et lugubre qu'on dirait le sommeil même de la mort.

Telle est surtout la méthode du positivisme. Ah ! ne serait-il pas temps de recueillir les leçons du passé et d'en finir, une fois pour toutes, avec ces tentatives

égoïstes de systèmes incomplets, de principes mutilés, de logiques renversées, de méthodes exclusives, d'excentricités raisonnées ; tranchons le mot, de badinage, de romantisme ou de charlatanisme philosophiques, qui ont été de tout temps le désespoir de la raison, et auxquelles on peut prédire d'avance une prompte et honteuse ruine ? Ne serait-il pas temps de comprendre qu'il n'est pas plus en notre pouvoir d'anéantir les éléments constitutifs du monde intellectuel et moral, que de supprimer les lois et les atomes du monde physique, et que la force des choses écrasera, tôt ou tard, toutes ces théories éphémères qui promettent aux dupes de l'avenir une raison, une vérité, une religion, une logique *nouvelles ;* comme si toutes ces grandes et saintes choses dataient d'aujourd'hui seulement ; comme si, dans leur essence, elles n'étaient pas éternelles, ainsi que Dieu lui-même ; comme si tout homme, par cela seul qu'il est homme, n'en portait dans son âme la puissante et ineffaçable empreinte ; comme si, depuis son apparition sur cette terre jusqu'aux révélations du XIXe siècle, les lois de la vérité, de la logique et de la conscience avaient été ignorées ou suspendues ; comme si enfin, pour vivre de la vie intellectuelle et morale, de la vie religieuse et sociale, elle avait dû attendre qu'un empirique privilégié de notre temps lui révélât les lois de la vie ?

Oui, sous peine de n'être qu'une ironie ou une illusion, toute doctrine doit admettre toute vérité, tout

axiome, toute raison, toute évidence. Si elle ne reconnaît pas tout cela, dans toute son inflexible rigueur, elle se se condamne à n'être rien. Or, le scepticisme positiviste, aussi bien que celui de Kant, méconnait cette loi suprême de toute investigation doctrinale. L'un et l'autre, nous l'avons vu, violent les axiomes, mutilent la raison et l'évidence ; l'un et l'autre renversent la base sur laquelle ils prétendent s'appuyer ; l'un et l'autre, par conséquent, sont condamnés, par la logique la plus élémentaire, à l'alternative d'affirmer les évidences qu'ils nient, ou de nier les évidences qu'ils affirment. Le dilemme ne laisse pas de milieu. On admet l'évidence logique des axiomes ou on ne l'admet pas ; si on la reconnaît, il faut admettre le Dieu parfait et infini qu'elle nous révèle au même titre, avec la même nécessité, et, si j'ose le dire, avec plus d'éclat encore que tout le reste ; si on la rejette, il faut renoncer à tout, se parquer dans le scepticisme absolu, et porter à jamais le deuil de toute vérité. D'accord avec la foi des peuples, la raison des plus grands d'entre les philosophes a fait son choix : aux positivistes de faire le leur.

CHAPITRE VII

LE POSITIVISME ET LE PROCÉDÉ DIALECTIQUE DE LA RAISON.

Loi dialectique. — Procédé transcendant. — Nécessité invincible de ce procédé. — Son point de départ est la réalité du monde ; son point d'arrêt, la *réalité* de Dieu. — Analogie rigoureuse de la *finalité* ou des intentions finales dans les œuvres de l'homme et dans les œuvres de la nature. — L'absolu et l'infini de la raison. — Réalité substantielle de cet infini. — Le procédé dialectique dans toutes les manifestations historiques de l'homme et de l'humanité. — Conclusion.

Le principe fondamental du positivisme, principe qui consiste à ne rien voir, à ne rien admettre en dehors de l'expérience sensible, et, par conséquent, à chercher dans la matière seule l'explication de tous les faits de l'univers physique, intellectuel et moral, ce principe, nous l'avons vu, est le renversement de toute raison, et aboutit nécessairement au scepticisme absolu. La base étant si ruineuse, l'édifice, cela va sans dire, ne saurait être bien solide, et les esprits logiques et sincères, les seuls qui comptent en matière de doctrine, pourraient, en toute rigueur, s'en tenir à cette démonstration. Mais dans un si grave sujet, en face de négations si capitales et si formelles, il importe de donner à la vérité tout le relief dont elle est suscep-

tible, il importe de montrer que le principe des positivistes n'est pas seulement une erreur palpable, mais une pure impossibilité ; que cette impossibilité les domine et les subjugue en dépit de leur système ; que là où il plaît à leur caprice de tracer les limites extrêmes de la raison, là précisément commence le domaine propre, nécessaire, absolu de cette même raison, et que là où ils n'aperçoivent, disent-ils, que « du chimérique et de l'imaginaire, » là précisément se rencontre la réalité la plus haute et la plus *positive*.

Oui, on a beau dire et répéter sans fin, que la raison doit s'arrêter au fait expérimental, qu'elle n'a point à s'occuper « des questions d'origine et de fin dernière ; qu'elle n'a point à rechercher s'il est une cause première, ni quelle est cette cause ; s'il est une fin dernière, ni quelle est cette fin ; que ce problème la déborde [1], » et que, pour en finir, le plus simple est de supprimer le problème et de se passer de solution. Autant vaudrait dire, qu'au nom de la physique ou de l'astronomie, on doit, d'un trait de plume, supprimer la respiration de l'homme ou la gravitation des mondes. Autant vaudrait dire qu'on doit intimer l'ordre, à la flamme de ne pas monter, aux corps pesants de ne pas graviter vers le centre de la terre, à l'océan de ne pas prendre son niveau, à la terrre et aux autres planètes de ne pas suivre leur route autour

1. Littré, *Conservation etc.*

du soleil. La raison se rit de ces décrets hautains et de ces vaines barrières. En dépit de toutes les défenses et de tous les sophismes, elle brise, avec un irrésistible élan, le cercle des faits et des lois expérimentales où on voudrait l'enfermer. Pressée par la nécessité logique de ses principes, elle va forcément d'une idée à une autre idée, jusqu'à ce qu'elle se repose dans l'*idée divine*, centre et substance de toutes les idées. Elle monte d'un effet à sa cause, d'une cause seconde à une cause plus haute, d'une série de faits au premier terme de la série, jusqu'à ce qu'elle atteigne la cause première, la cause absolue qui seule soutient et explique la chaîne immense de tous les effets et de toutes les causes. Elle s'élève du phénomène à la loi, d'une loi de détail à la loi d'ensemble qui la renferme, et du système de toutes les lois à la loi primordiale, absolue et absolument suffisante, qui seule contient la raison première et dernière de tous les phénomènes et de toutes les lois.

Et dans cette marche en quelque sorte fatale de sa logique, rien ne la fatigue, rien ne la rebute, rien ne l'arrête. Nulle trève, nul repos, avant qu'elle ait trouvé dans l'Être immuable, éternel, absolu, dans l'Être nécessaire, parfait, infini, la raison complète des faits mobiles, fugitifs et temporaires, la cause première des êtres relatifs, contingents et limités de cet univers. Bien plus, elle ne s'empare du fini que pour y trouver un point d'appui qui lui permette de s'élancer vers l'infini. Elle ne

considère le fait concret et sensible que pour en saisir le prototype éternel et intelligible, déposé, pour ainsi dire, dans le sein de l'entendement infini. Elle ne fixe les yeux sur le monde que pour les élever à Dieu. Elle estime qu'elle ne sait rien, ni d'elle-même, ni de l'ensemble des choses, tant qu'elle n'a pas trouvé le *principe* et la *fin dernière* de son être, tant qu'elle ignore la cause première et la destinée finale des choses.

Telle est la marche que suit la raison dans le plus grand des génies comme dans le plus humble des croyants. Telle est la dialectique qu'elle applique sous les feux de l'équateur comme sous les glaces du pôle, dans la cabane du pâtre, aussi bien que dans les demeures les plus fastueuses de l'extrême civilisation. Partout et toujours elle affirme que l'univers est l'œuvre révélatrice de l'éternel créateur ; que la science de l'homme et de l'univers est le vestibule de la science de Dieu; que sans Dieu il ne saurait y avoir de véritable science, et que la pensée n'a pas trouvé son centre de gravitation, la conclusion de ses prémisses, le terme de son labeur, tant qu'elle n'a pas trouvé Dieu.

Et cette loi ou plutôt cette dialectique impérieuse de la raison, l'histoire de tous les temps n'en est que l'universelle et éloquente application. Toutes les religions, toutes les philosophies, toutes les législations, que dis-je ? toutes les manifestations quelconques de la vie des peuples, ne sont en quelque sorte qu'autant de formules et de corollaires de cette loi constante et

souveraine. Toute institution morale ou sociale, tout droit, tout devoir, toute autorité légitime, toute obéissance raisonnée, tout acte de vertu ou de dépravation, toute sanction morale; tout, sans exception, implique une affirmation directe ou indirecte, mais inébranlable de cette cause *première* et absolue, intelligente et morale que M. Littré et ses disciples voudraient bannir a jamais du domaine de la science, non moins que de celui de l'existence.

Que nous dit en effet la raison ? *Sans une première cause, pas de premier effet ; sans un premier effet, nul effet*, Or l'univers, dans son ensemble, offre une vaste série de mouvements et d'effets. Il y a donc une cause *première.* Étant la première, elle est indépendante de toute autre cause et par conséquent absolue. Absolue, elle est éternelle et nécessaire ; « qu'un seul instant rien ne soit, dit Bossuet [1], éternellement rien ne sera. » Eternelle, elle est infinie en durée ; infinie en durée, elle est infinie en tous sens. Nécessaire et absolue, elle n'est pas tel ou tel être, relatif et limité, mais l'Être simplement, partant l'Être sans limites, l'Être sans mélange de non-être, l'Être parfait ou la plénitude de l'Être. Être infini et parfait, il est immense et immuable. Principe premier de tout ordre, de toute intelligence, de toute conscience, de toute liberté, de toute personnalité et de toute moralité dans les créatures, il

1. *Connaissance de Dieu et de soi-même.*

est lui-même un Être *intelligent, conscient, libre* et *personnel*, puisque autrement il y aurait dans l'effet ce qui n'est pas dans la cause, par conséquent, ce qui est impossible, un *effet sans cause*. Intelligent et libre, en même temps que parfait et infini, il possède la raison, la science, la puissance et tous les attributs de la personnalité dans la mesure de l'infini. Il est donc, en toute rigueur démonstrative, la Raison première, réelle et substantielle de toute raison ; la Cause première, réelle et substantielle de toutes les autres causes ; l'Être premier et parfait, principe réel et substantiel de tous les êtres. Il est donc la réalité la plus haute, l'évidence la plus rationnelle, la certitude la plus inébranlable. Il est, en un mot, le suprême axiome de la science. Voilà Dieu ! Et voilà ce que les sophistes du temps appellent une vaine hypothèse ! Voilà ce que leur fanatisme impie voudrait arracher de la conscience de l'humanité ! Voilà ce que leur dialectique mutilée et renversée se flatte de rayer de la langue même des hommes !

Non, ce qui existe de toute nécessité ; ce sans quoi rien n'existerait ; ce qui est la base logique de toutes les idées et de tous les principes, la base réelle de tous les faits, de toutes les lois et de toutes les existences ; ce qui est la donnée nécessaire, et en quelque sorte mathématique, de l'induction la plus rigoureuse et la plus précise ; ce qui resplendit de tout l'éclat de l'évidence axiomatique et rationnelle, cela, n'en déplaise à

nos nouveaux docteurs, n'est pas une hypothèse, mais la Réalité la plus concrète, la plus positive, la plus certaine. Quand, en présence d'une pyramide de l'Egypte, d'un vieux temple d'Athènes, d'un arc de triomphe de Rome; quand en face d'une toile de Raphaël, d'une statue de Michel-Ange, de l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg, ou de la cathédrale elle-même ; quand a la vue d'une locomotive qui vole sur ses rails, d'un vaisseau qui fend les flots, que dis-je? d'une simple montre que je tiens dans ma main, d'un simple soc de charrue que je vois tracer un sillon, quand alors je me dis : Cela n'est pas né du hasard ; cela ne s'est fait pas de soi-même ; une *intelligence* a passé par là pour *concevoir* ce plan, pour former ce dessin, pour établir ces combinaisons ; une *volonté* a passé par là pour les *réaliser* ; cette intelligence a eu conscience d'elle-même, conscience de son acte, conscience de la fin qu'elle voulait atteindre ; cette volonté n'était pas aveugle, elle savait où elle allait, — alors, certes, je ne rêve pas une *abstraction*, je n'imagine pas une *hypothèse*; j'affirme un fait positif et certain ; j'énonce une évidence éclatante et absolue. En affirmant cette intelligence, cette volonté, cette conscience, je suis certain de ne pas me tromper ; j'en suis tout aussi fermement assuré que de ma propre existence.

Eh bien, je ne le serai pas moins, si j'applique ce même procédé à l'art de la nature. Quand je considère

ce vaste mécanisme de l'univers, ce cours harmonieux des globes célestes, cette proportion parfaite de leurs masses, de leurs distances et de leurs vitesses ; ces rouages infinis de l'ensemble des choses, cette perfection, ce rapport précis, cette *finalité* adéquate de ces rouages et de leurs combinaisons ; quand j'étudie l'immense hiérarchie des organismes animés, le lien qui les unit, la différence qui les sépare, la gradation qui les échelonne, le milieu où ils vivent, la fin de conservation individuelle et de propagation spécifique qu'ils poursuivent, les instruments dont ils disposent, la proportion mathématiquement précise, avec laquelle ces instruments s'adaptent au *milieu* et à la *fin* de chacun ; — quand j'examine surtout l'organisme humain, l'art presque infini de ses appareils de nutrition et de perception, la savante disposition de leurs moindres détails, la corrélation étroite de chaque organe et de ses fonctions, la subordination harmonieuse de la série des fonctions et des organes, le nœud qui les relie, le concours qu'ils se prêtent, l'échelle suivant laquelle ils se groupent et se soutiennent ; — bien plus, quand je vois, quand je touche en quelque sorte des mains, l'intention évidente, le dessein marqué, la *finalité* palpable qui a présidé à la structure du système osseux, de l'appareil ganglionnaire, sensitif et locomoteur ; finalité empreinte, si j'ose le dire, en traits saisissants, dans l'œil que j'ouvre pour voir, dans la langue que je remue pour

parler, dans le pied que je meus pour marcher, dans la main que j'emploie pour les fonctions les plus diverses, bref, dans le moindre des organes de mon corps ; quand ensuite j'analyse le mécanisme plus admirable encore de mon âme, de mon esprit, de ma raison, le ressort de mes facultés, leurs procédés et leurs lois, la correspondance de ces mêmes facultés avec le corps, avec mes semblables, avec le monde, avec Dieu; quand dans l'homme tout entier, je vois tout adapté, disposé, coordonné avec une prévoyance et une sagesse qui confondent, pour qu'il puisse atteindre, à la fois, la fin complexe de sa vie physique, intellectuelle, morale, religieuse et sociale ; — quand je vois ce même prodige de combinaison se reproduire partout, dans les phénomènes de la dernière grandeur comme de la dernière petitesse, à tous les dégrés de l'incommensurable création, et réaliser, si je puis le dire, dans la merveille de l'ensemble, une infinité de merveilles infinies ; quand, à la vue de ces œuvres, au prix desquelles les créations les plus admirées du génie, de l'art, de l'industrie humaine, ne sont que d'informes essais, des ébauches grossières, disons le mot, de vrais jouets d'enfants, oui, quand alors je me dis : Ceci n'est pas un jeu du hasard, un caprice du sort, le résultat fortuit d'une agrégation de molécules inorganiques, inconscientes, inertes, asservies au joug d'une nécessité fatale; ici a passé une Intelligence puissante qui a

conçu le plan, la fin, les moyens, les proportions, les rapports de structure et d'intention, de moteurs et de mouvements de cette prodigieuse machine; ici a passé une Volonté non moins puissante qui a exécuté ce plan et réalisé ces rapports; et cette Intelligence a eu conscience de son but, de son acte et d'elle-même; cette Volonté était éclairée par l'intelligence dont elle a réalisé le vaste et profond dessein, et l'ouvrier d'une telle œuvre savait ce qu'il faisait — ah! certes, alors aussi, pas plus que dans le premier cas, je n'invente une *abstraction*, je n'imagine une *hypothèse*. Une *abstraction* ne produit pas des réalités. Des effets *réels* veulent une cause *réelle*. J'affirme donc une vérité absolument positive et certaine. Dans les deux cas, les prémisses sont les mêmes. Je me trompe, elles sont incomparablement plus fortes dans le second que dans le premier, par la raison, que le mécanisme de toutes les parties de l'univers est incomparablement plus merveilleux que ne le sont toutes les œuvres de l'homme. Dans les deux cas, c'est donc la même induction rigoureuse, la même nécessité logique, la même force de démonstration.

Or, nous l'avons vu, la conclusion du premier argument est l'évidence même, évidence absolue, souveraine, qui n'admet ni doute, ni contestation. La conclusion du second sera donc d'une évidence également souveraine, et je suis en droit de me dire tout aussi certain de l'existence d'un Dieu créateur, intelligent, cons-

cient, personnel, antérieur et supérieur à la création, partant distinct de son œuvre, que je suis certain de ma propre existence. S'il en était qui s'élevassent contre cette double évidence des faits et des principes, de l'expérience et de la raison, il faudrait certes les plaindre. Mieux que tous nos discours, ils prouveraient à quel point l'habitude du sophisme peut anéantir les derniers éléments de toute logique et de toute certitude.

Oui, il existe une parenté si intime, un lien si indissoluble entre Dieu et la raison ; l'être absolu et parfait est tellement l'objet propre, la certitude fondamentale de notre entendement, que *par là seul* nous différons de la brute qui s'agite ou rampe à nos pieds. Bornée au fait sensible et matériel, elle reste éternellement étrangère à la connaissance de l'absolu, de l'éternel, de l'immuable. Le domaine de la matière est l'unique horizon de son intelligence ou de son instinct. Or, tel est le renversement logique des théoriciens du positivisme, telle est l'humiliante tendance de leur système, qu'ils admettent l'objet du sens animal et nient l'objet de la raison. Ce que voit l'animal, est, à leurs yeux, l'unique réalité ; ce qu'aperçoit la raison, n'est qu'une illusion et une chimère. Le relatif, qui se révèle aux sens de la brute, est tout l'être. L'absolu qui s'impose au regard de la raison, n'est qu'une fiction mensongère et trompeuse. Le monde du sens animal résume toute existence et toute vérité. Le monde de la raison n'est qu'une illusion et un sophisme. C'est le privilége

de l'animal de saisir la réalité ; c'est le privilége de la raison ou de l'homme, de ne voir que des ombres et des fantômes. Qui ne voit que c'est là le découronnement même de l'homme, et la dégradation de son intelligence jusqu'au niveau de la brute ?

Il est vrai que les positivistes daignent accorder à l'homme la faculté de *réfléchir* et *d'abstraire* des notions générales, et cette faculté, ils la décorent du nom de raison. Le réel, le relatif, le fini étant donnés, la raison, disent-ils, en abstrait l'idéal, l'absolu, l'infini. Voilà l'origine de ce que vous appelez Dieu. C'est une pure *abstraction*. De cette façon tout se concilie. Nous gardons le réel et nous vous laissons le chimérique. — Ah ! vraiment, vous trouvez donc qu'une abstraction, c'est-à-dire, un vrai néant d'existence suffirait à expliquer le mécanisme des mondes ? A ce compte, je ne vois pas pourquoi des *abstractions* ne suffiraient pas à créer nos machines à vapeur, nos télégraphes, et tant d'autres merveilles enfantées par le génie humain. Mais encore faut-il s'entendre sur le sens des mots. Qu'est-ce qu'*abstraire* sinon détacher d'un objet et considérer séparément une qualité qui y est contenue. Cela étant, comment pouvez-vous abstraire ou détacher d'une donnée quelconque ce qui n'y est pas ? Comment pourrez-vous abstraire l'absolu du relatif, le nécessaire de ce qui est contingent, l'infini de ce qui est fini ? Pour l'en détacher il faudrait évidemment que l'absolu fût contenu, comme qualité

intégrante, dans le relatif, le nécessaire dans le contingent, l'infini dans le fini. Or, cela n'est pas, et ne saurait être. Autant vaudrait chercher l'être dans le néant et puiser l'océan dans une goutte d'eau. L'idée de l'Infini, de l'absolu, du parfait n'est donc pas et ne peut jamais être le résultat d'une *abstraction*.

D'où nous vient donc cette grande idée de l'Infini, règle et lumière de toutes nos idées? Vient-elle du néant? Mais le néant est éternellement infécond ; que pourrait-il produire ? Vient-elle de nous-mêmes, êtres contingents et finis, ou vient-elle de l'univers, vaste assemblage d'êtres finis et contingents comme nous? Mais comment le fini pourrait-il voir l'Infini dans le fini ? Comment le fini pourrait-il, sans une contradiction monstrueuse, produire l'Infini ? L'Infini seul peut donc donner à l'entendement l'idée de l'Infini. Dieu seul peut faire briller dans notre raison un reflet de Dieu. Ou plutôt notre raison elle-même, qu'est-elle autre chose, sinon le reflet de Dieu dans notre esprit ? *Refulgentia divini luminis in mente nostrâ*, comme dit l'Ange de l'École. Elle est l'image de Dieu, comme les perceptions des sens sont l'image des objets sensibles qui nous entourent. Si le monde matériel et fini n'était pas une réalité, pourrions-nous avoir la perception du monde? Et si le Dieu parfait et infini n'était pas une réalité, pourrions-nous avoir l'idée de Dieu ? *Voir le rien et ne rien voir, c'est tout un*, a dit un grand philosophe. Comment donc dans l'hypothèse de

ces étranges docteurs, comment le néant de Dieu nous donnerait-il l'idée nécessaire, fatale, inévitable de Dieu ? Comment le néant nous imposerait-il l'irrémédiable illusion de la plus parfaite réalité ?

Il faut donc renoncer à tous les principes de la logique, ou admettre que la Réalité la plus haute peut seule nous donner l'idée de cette réalité. Il faut sacrifier la raison et le raisonnement, ou proclamer à haute voix que Dieu seul a pu mettre l'idée de Dieu, comme une empreinte ineffaçable, au fond de notre raison. Oui, de deux choses l'une : ou le néant peut créer en nous la vérité éternelle et nécessaire, lumière, type et mesure de toute vérité ; ou bien, l'idée que nous avons de la vérité éternelle, infinie, immuable et nécessaire, est gravée en nous par la Vérité éternelle et substantielle, c'est-à-dire, par Dieu lui-même. Or, le premier cas serait la formule rigoureuse de l'absurde. Reste donc que l'idée de Dieu est gravée dans notre entendement par Dieu, comme l'image du soleil ou de toute autre réalité est imprimée dans notre œil, par la présence ou l'énergie substantielle de cette réalité. Dire, dès lors, comme le font les positivistes, que Dieu n'est qu'une *hypothèse* et que l'idée de Dieu n'est qu'une *abstraction*, qu'est-ce sinon un de ces non-sens sonores qui impliquent l'apostasie de tous les principes et le suicide même de la raison ?

Dieu ne serait qu'une hypothèse ou une abstraction !

Le néant de Dieu serait seul notre père, notre loi, notre espérance et notre suprême rémunérateur ! Et la prière qui s'élève des lèvres tremblantes de tout homme ; et la foi qui courbe l'humanité de tous les temps devant les symboles de la majesté divine ; et les lois éternelles de la morale qui retentissent, sans que rien puisse les abolir, au fond de toutes les consciences ; et les législations immortelles qui se sont abritées, partout et toujours, sous le nom sacré de Dieu ; et les magistratures vénérées qui, au nom de la justice éternelle, ont frappé le crime insolent et vengé la vertu outragée ; et les souverainetés glorieuses, qui, sous la mitre du pontife comme sous la couronne des rois, ont emprunté leur prestige et leur autorité, à l'autorité de celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires [1] ; et la flamme divine de l'héroïsme, de l'abnégation du sacrifice ; les saints transports du patriotisme et de l'humanité ; la conscience invincible de la liberté de nos âmes ; l'inviolabilité de nos droits ; la responsabilité de nos actes ; les élans de la piété ; les inspirations de la poésie ; les obstinations de l'espérance et les consolations célestes de la douleur ; le mépris du plaisir et de la souffrance, de la vie et de la mort ; le sublime dédain de tout ce qui passe et l'amour inénarrable de ce qui ne passe point ; tout ce qui nous arrache aux bassesses de l'égoïsme ; tout ce qui nous élève au dessus de la pous-

1. Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*.

sière ; tout ce qui donne du prix à la vie, un ressort à la vertu, des ailes à notre pensée, un but à notre existence, une solution à l'énigme de notre passé et de notre avenir; tout ce qui peut mettre un frein aux ruses de la cupidité, aux débordements de la licence, aux attentats de la force, aux insolences de la fortune, aux fureurs de la tyrannie, — tout ceci ne serait qu'une contradiction vivante, un éternel sophisme ! Tout ceci ne serait, depuis six mille ans, que le produit d'une illusion, la réalité d'un mensonge, le résultat forcé d'une incorrigible déraison ! Tout ceci serait la génération universelle, perpétuelle et nécessaire, d'une incompréhensible erreur, ou pour parler plus exactement, d'un incompréhensible néant !

Quoi ! éternels jouets d'un rêve éternel, misérables victimes de la fatalité, poussés et repoussés en tout sens, comme une vile écume, dédaigneusement brisée par le caprice des flots, nous serions tombés à cet excès d'indigence et de mépris, d'être rivés par notre raison, par notre conscience, par nos mœurs, par nos lois, par nos institutions, par toutes nos espérances et tous nos souvenirs, par tous nos instincts de vérité, de grandeur, de perfection, que dis-je ? par toutes les fibres de notre existence, par tous les battements de notre cœur, au plus grossier des paralogismes, au plus insensé des rêves, à la plus niaise des absurdités ! L'humanité, prise dans son ensemble, ne serait, dans ses manifestations les plus élevées, dans ses

œuvres les plus saintes, qu'un prodige d'hallucination, une perpétuelle et incorrigible aberration ! Ah ! rendons grâce à Dieu d'avoir entouré sa majesté de l'éclat d'une telle évidence, et d'avoir voulu que la ruine de toute croyance dans l'âme fût, en même temps, la ruine de tout principe et de toute logique dans la raison !

Résumons. Le principe du positivisme se réduit à la négation de tous les principes. Son procédé est la contradiction de tous les procédés de la raison : son empirisme systématique, une pure impossibilité ; sa conséquence logique et avouée, la négation de Dieu, de la liberté, de l'immortalité ; son résultat direct, la ruine de tout ordre religieux et moral. Il repousse l'*absolu* et prétend le retrouver dans l'*atome*. Il proscrit l'hypothèse, et sa théorie sur la formation automatique de l'univers et de l'humanité n'offre qu'une série d'hypothèses bizarres et gratuites. D'un autre côté, Dieu qu'il écarte comme une *hypothèse*, s'impose à la raison comme la plus mathématique des certitudes. L'idée divine qu'il dédaigne comme une pure *abstraction*, correspond à la plus parfaite des réalités. Ce qu'il met au ban de la science se trouve donc être la vérité la plus *positive*, et ce qu'il décore fastueusement du nom de science *positive*, s'évanouit, en dernière analyse, dans une immense négation. Faut-il s'étonner qu'appuyé sur une logique si péremptoire, le Positivisme, fort de lui-même, réclame si impérieusement l'admiration des contemporains et s'arroge d'avance la royauté de l'avenir ?

Non, grâce à Dieu, ce code de la contradiction n'est pas encore devenu et ne deviendra jamais la foi de l'humanité. Dieu ne s'est pas désarmé à ce point dans la raison et dans le cœur de ses enfants. S'il a écrit son nom trois fois saint au front du firmament et dans le brin d'herbe de la vallée, au frontispice des temples et dans le sanctuaire des lois, dans les annales de la nature et dans celles de l'humanité, il l'a imprimé bien plus profondément encore dans les idées nécessaires et dans les principes éternels de notre raison, et c'est parce qu'il en porte lui-même les inébranlables assises, qu'il trouve dans le bon sens des peuples, ou pour mieux dire, dans la raison droite et spontanée de l'humanité, un rempart invincible à tous les efforts du doute et de la négation.

Oui, tous les courants de la pensée, toutes les lois de la logique, toutes les évidences du raisonnement sont une révélation de Dieu, un indice de sa mystérieuse présence, une marque de son action incessante et universelle, un effet de sa perpétuelle création. Les défaillances de la négation, comme la force interne de l'affirmation ; l'angoisse du vide créé par l'absence de Dieu, comme l'extase de la possession ; les remords du crime, comme les saintes joies de la vertu ; l'anarchie qui règne là où n'est pas Dieu, comme l'ordre qu'il réalise dans les cœurs qui l'adorent et qui l'aiment ; en un mot, la vérité et l'erreur, le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, le

ciel et la terre, la vie et la mort, tout atteste, à sa manière, l'existence d'une Puissance, d'une Intelligence, d'une Justice, d'une Raison, d'une Pensée, d'une Conscience, d'une Liberté, infiniment supérieures à tout ce que nous voyons dans les attributs de la matière, dans les facultés de l'homme, dans toutes les propriétés et toutes les énergies du monde visible.

Dieu garde donc, si j'ose le dire, toutes les avenues et toutes les issues du labyrinthe de notre pensée. Quoi que nous fassions, quoi que nous disions, où que nous allions, nous rencontrons Dieu. La toute-puissance logique de l'idée divine enveloppe et pénètre, de son impalpable réseau, tous les plis et replis de notre pensée, comme la toute-puissance substantielle de l'essence divine enveloppe et pénètre, du souffle immatériel de sa vie, tous les éléments et toutes les énergies de notre être. De même qu'elle s'est imposée à la foi du passé, elle s'imposera à la foi de l'avenir. En vain, quelques aveugles s'obstineront à nier la lumière. Le soleil d'où elle émane, continuera de luire à nos regards et l'humanité continuera de croire au soleil. Les menaces de l'athéisme n'y peuvent rien. Dieu a voulu que la lumière soit *et la lumière fut*. Que les positivistes en prennent donc leur parti. Ils peuvent bien nier la lumière ; ils essaieraient en vain de l'éteindre. Il leur est loisible de s'aveugler ; mais il ne leur est pas donné d'arracher les yeux du genre humain. Ils attendent, disent-ils, la réponse de l'avenir. Vaine illu-

de l'impuissance et de l'orgueil. Cette réponse, ; la savons d'avance. Nous savons que les flots de er se brisent éternellement contre le rempart de ivages, et que les positivistes, pas plus que les pre-'s défenseurs de l'athéisme, ne pourront rien, lument rien, contre l'invincible force des choses.

CHAPITRE VIII.

LE POSITIVISME ET LA SCIENCE

Cosmologie de l'Ecole positiviste. — Est-ce une religion ? — Est-ce une philosophie ? — Théorie cosmogonique de M. Littré. — de M. About. — de M. Taine. — de M. Renan. — Atomisme. — Les atomes et le monde astrononique. — Problème de la mécanique céleste. — Les atomes et le problème de la vie et de l'intelligence. — Comment les atomes doivent servir à expliquer tous les phénomènes du monde organique, intellectuel et moral. — Système d'Epicure. -- Système de Lamark. — Système de Darwin.

Nous avons constaté, dans les chapitres précédents, le bilan négatif du positivisme. Nous avons vu la logique, ou pour parler plus exactement, l'invariable sophistique de son principe, de sa méthode, de son résultat doctrinal, c'est-à-dire, de son scepticisme philosophique et religieux. Ces points établis, reste à examiner le côté positif du système et à déterminer la valeur scientifique des théories qu'il met à la place de nos dogmes. Quelles sont ces théories ? Quels titres font-elles valoir ? De quel poids ces titres pèsent-ils dans la balance de la science ? Questions importantes que nous allons aborder de front, et dont l'ana-

lyse approfondie fixera définitivement, nous l'espérons, les convictions du lecteur.

Ecoutons d'abord M. Littré, exposant, en disciple fidèle de M. Comte, la doctrine de son maître :

« M. Comte, dit-il, distingue six sciences pures : les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, la science sociale. Des mathématiques relèvent les lois de l'étendue et du mouvement. A l'astronomie appartiennent la distance, la grosseur, la forme du soleil et des corps planétaires, les orbites qu'ils parcourent et les forces qui les meuvent. La physique étudie tous les phénomènes dûs à la pesanteur, à l'électricité, au magnétisme, au calorique, à la lumière, aux vibrations sonores. La chimie pénètre dans la constitution moléculaire des *substances*, reconnaît les éléments indécomposables, ou du moins indécomposés, et détermine les conditions qui président aux combinaisons définies. La biologie recherche toutes les formes que revêt la vie depuis le dernier végétal jusqu'à l'homme, embrasse la hiérarchie de ces êtres de plus en plus compliqués et élevés, se familiarise avec les modes qui règlent la manifestation des phénomènes vitaux, travaille à préciser le rapport constant qui existe entre la structure anatomique et la fonction, constate des facultés de plus en plus hautes dans les animaux supérieurs, et, combinant la considération de l'organe et des facultés, elle *dispute* l'étude de l'homme *intellectuel et*

moral à la *métaphysique*. Enfin, la science sociale suit l'évolution des sociétés, en distingue les phases nécessaires et assigne la loi de ces changements; plus générale et plus vraie que la doctrine de Bossuet ou celle de Condorcet, elle rend compte du fétichisme, du polythéisme, du monothéisme et de l'ère de révolution, démontre l'instabilité nécessaire de ces états transitoires et prévoit dès lors *l'avénement complet des idées positives*. Ce résumé succinct comprend *l'ensemble* du savoir humain. Rien n'est omis, *rien*, si ce n'est ce qui est *inaccessible* à l'esprit de l'homme, la recherche des *causes premières* et des *causes finales* [1]. »

Veut-on savoir quel est est le caractère distinctif de cette philosophie? « C'est que chaque série de phénomènes apparaît régie par des *lois immuables*. Ces lois, il est impossible d'aller au-delà; mais il est possible d'y arriver. Toute recherche qui prétend les dépasser se perd dans le vague; toute recherche qui les étudie dans leur action et leurs combinaisons est fixe, déterminée, et, partant, *positive* [2]. »

Qu'est-ce donc que la philosophie? « Elle est, dit M. Littré, dans *l'ensemble* des sciences qui donnent la connaissance de *l'ensemble* des choses. « Elle est « une *classification systématique* des sciences et *l'ex-*

1. Littré, *Conservation etc.* p. 51.
2. *Ibid.* p. 52 et 53.

position des principes les plus généraux que renferme chaque science. [1] »

En résumé, « la détermination de la loi qui régit les sociétés passant par l'état théologique et l'état métaphysique pour arriver à l'état positif ; la nature des questions qui doivent cesser d'être *absolues* pour devenir *relatives ;* la méthode qui marche du monde vers l'homme, et non pas de l'homme vers le monde; » tels sont « les points essentiels de l'œuvre philosophique de M. Comte[2], » et, par conséquent, du système positiviste lui-même.

Nous tenons ainsi la formule exacte et, pour ainsi dire, *officielle* de cette « future Religion de l'humanité. » Nous cherchons le Dieu de ce nouveau culte, et nous nous demandons à quelle divinité les disciples de M. Littré offriront désormais leurs hommages. Dans la logique du système, le mathématicien adorera le chiffre, le géomètre s'inclinera devant le cercle, le triangle ou le carré ; le physicien se prosternera devant la *maïa*, ou, s'il le préfère, devant l'âme universelle et le grand Tout des Indiens. Quant au chimiste, ce qu'il peut faire de mieux, c'est de proclamer l'éternité de la molécule et la divinité de l'atome. L'embarras paraît plus grand pour le *biologue*. Mais qu'est-ce qui l'empêchera de replacer les

1. Littré, *Conservation etc.*, p. 65.
2. *Ibid., etc.*, p. 54.

espèces végétales et animales, soumises à son analyse, sur le piédestal sacré que leur dressa jadis l'antique Égypte ? Et le *sociologue* ! ne trouvera-t-il pas naturel d'adorer, dans sa propre personne, cette humanité collective dont il fait partie et dont il connaît si bien l'organisatlon et l'histoire ? Les phénomènes et les lois du monde peupleront ainsi le nouveau panthéon, et « tout sera Dieu excepté Dieu même. »

Le polythéisme des Grecs, il faut le reconnaître, était plus pittoresque et plus poétique que celui de M. Littré et de ses fidèles. En revanche, ce dernier se proclame plus méthodique et plus savant. Derrière l'idole des Hellènes, la foi du croyant entrevoyait une puissance surnaturelle, une intelligence mystérieuse, une volonté bienfaisante ou redoutable, en un mot, une vision sacrée, un indice et comme une ombre de Dieu. Derrière les idoles de M. Littré, le croyant du positivisme ne voit rien, absolument rien. Vainement sous le voile sacré des phénomènes voudrait-il surprendre un mystère divin. Ce voile n'est qu'un linceul qui recouvre, dans un silence infini, le vide infini du néant. Le progrès est visible, et l'on ne peut nier que la « future Religion de l'humanité » n'ait fait un pas.

Eh bien, idoles pour idoles, les dieux des Grecs me paraissent moins insensés et moins désolants que ces froides catégories et ces pesantes abstractions de nos

modernes hiérophantes. Le Cafre qui se prosterne devant son fétiche, adore, sous ce grossier symbole, quelque puissance surhumaine, *intelligente* et *consciente*, capable de l'exaucer et de le secourir. Si informe que soit ce culte, il y a là du moins certains éléments d'un culte, et, à travers ces ténèbres, brillent quelques rayons de lumière. Mais le culte de la matière, mais le culte de l'humanité, mais le culte de ces forces sourdes et aveugles, de ces lois fatales et inexorables, que je ne puis ni invoquer, ni fléchir, qui ne peuvent ni m'entendre, ni me porter secours, et dont l'impitoyable mécanisme pourrait me broyer, à toute heure, avec l'insouciant dédain que mettrait une locomotive à écraser en passant un brin d'herbe jeté sur ses rails, — eh ! qui donc, je le demande, a jamais entendu parler d'un tel culte, et qui pourrait se soucier d'invoquer de tels dieux ?

Le positivisme, quoi qu'en disent ses prôneurs, n'est donc pas et ne saurait être une religion. Est-ce une philosophie ? Le lecteur en jugera. Tout philosophe, sous peine de mentir à son nom, doit se poser cette triple question : D'où suis-je ? Que suis-je ? Où vais-je ? Il n'y a pas d'exemple, que je sache, d'un système philosophique quelconque, vrai ou faux, illustre ou obscur, qui ne se soit proposé de faire connaître, à sa manière, le principe et la fin des choses. La philosophie, disent-ils, est l'ensemble de sciences qui donnent la connaissance de *l'ensemble* des

choses [1]. Mais le principe et la fin des choses, ne font-ils point partie de *l'ensemble*? Et comment s'y prendre pour tenir cet *ensemble*, si, d'un trait de plume, on en retranche le principe, l'origine et la fin ? Ce n'est pas tout. Qu'est-ce que la philosophie, sinon, comme le mot l'indique, la recherche et l'amour de la sagesse ? Or, qu'est-ce que la sagesse, sinon la connaissance et la pratique des lois de l'esprit et de la volonté, des lois de la vérité et de la justice, en d'autres termes, des lois de la vie? Mais qu'est-ce qu'une loi, pour me servir du mot de Montesquieu, sinon l'expression des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses [2] ? Comment puis-je donc connaître les lois ou les rapports essentiels de mon être et de ma vie, si je ne connnais pas le *principe premier* qui me domine, la *fin dernière* qui m'attend, et qui, seuls, déterminent les rapports nécessaires de mon être, les lois essentielles de ma vie ? Dès lors, toute doctrine qui s'en tient à l'écorce des faits ou des lois sensibles, toute doctrine qui retranche de son programme la recherche des causes premières et des causes finales, ne touche pas même au problème philosophique. Elle passe à côté de la question et se condamne à n'être qu'une parodie dérisoire et la négation même de toute philosophie.

1. LITTRÉ, *Conservation etc.*, p. 54.
2. MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, Liv. I. c. 1.

Qu'est-ce donc que le Positivisme ? C'est, M. Littré nous l'apprend, une classification, ou, si vous le préférez, une *nomenclature scientifique*, un simple bureau d'enregistrement à l'usage des savants. M. Littré, il est vrai, veut y voir, à tout prix, le type parfait et définitif de la Religion et de la philosophie. Heureuse foi du disciple de M. Comte, qui s'imagine pieusement qu'un amphithéâtre d'anatomie peut passer pour une cathédrale, et que le fourneau d'un chimiste ne diffère en rien d'un autel !

Le positivisme authentique et officiel n'est donc qu'une nomenclature scientifique. Il n'est ni une philosophie, ni une religion. M. Littré et ses disciples le sentent si bien, qu'ils mettent au rebut leur formule de parade, trahissent à tout moment leur premier principe, et construisent une métaphysique à leur façon, en rajeunissant les hypothèses les plus caduques du matérialisme des anciens temps, pour leur demander, eux aussi, cette explication des causes premières et des causes finales, qu'ils rejetaient tantôt avec un si présomptueux dédain. Le nom et la formule du système sont donc un pur mensonge, une étiquette de contrefaçon, un masque illusoire qui doit en imposer aux esprits crédules. Percez le masque ; allez au fond de la doctrine, et vous y trouverez, nous l'avons déjà fait remarquer, cette bizarre et audacieuse métaphysique, stigmatisée, dans l'histoire de la philosophie, sous le nom de matérialisme cosmologique et anthro-

pologique, et sous cet autre plus significatif encore, d'*Athéisme atomistique* ou de *Matérialisme athée*.

Pour s'en convaincre, qu'on médite les déclarations suivantes des maîtres de la doctrine :

« Le dogme nouveau, dit M. Littré, montre que dans le monde tout obéit à des lois naturelles qu'on appellera, si l'on veut, les propriétés *immanentes* des choses [1]. »

« L'humanité, continue-t-il, a été régie dans son enfance et dans sa jeunesse par les lois de la *transcendance*. Elle le sera, dans sa maturité, par les lois de *l'immanence*. » Or « la *transcendance*, c'est la *théologie* ou la *métaphysique*, expliquant l'univers par des *causes qui sont en dehors de lui. L'immanence*, c'est la science *expliquant* l'univers par des *causes qui sont en lui*. » [2]

Est-ce clair ? M. Littré qui ne voulait rien expliquer se met en devoir de nous expliquer l'univers. Lui, qui ne sait rien des causes premières, il nous apprend, de science certaine, que ces causes ne sont pas *hors* de l'univers, mais *dans* l'univers lui-même ; il sait que ces causes sont les *propriétés immanentes* des choses. Dans ses *Paroles de philosophie positive*, il nous enseigne que ces propriétés résident originairement dans

1, LITTRÉ. *Conservat. etc. XXVI.*
2. ID., *Paroles de phil.* 34.

les corps simples, analysés par la chimie ; que certains de ces corps simples, tels que l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone, ont la propriété de s'organiser ; que ces corps et leurs propriétés immanentes suffisent à rendre compte de tous les êtres, et que, par eux, nous sommes en rapport *immédiat* « avec les *éternels* moteurs d'un univers illimité. » Veut-on connaître l'âme ? M. Littré nous dira qu'elle « est l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moëlle épinière [1] ; » il nous dira que la pensée est inhérente à la substance cérébrale, comme la contractilité aux muscles, l'élasticité aux cartilages et aux ligaments jaunes [2]. » Avions-nous raison de dire que le positivisme n'est qu'un mot de passe, destiné à tromper les simples, et qu'au mépris de ses déclarations, M. Littré, comme tous les matérialistes du passé, demande à la métaphysique atomistique d'Épicure, une explication telle quelle du *principe* des choses ?

Nous tenons la métaphysique du maître. Ce qui va suivre, prouvera qu'elle a servi de type à celle des disciples :

Selon M. About « il fut un temps où l'organisation était absente et même impossible ici-bas [3]. » Fort bien, et nous n'avons rien à redire à un axiome de la science. Mais poursuivons : « Sur ce globe inorganique il se

1. Littré, *Dictionnaire médical*. Art *Ame*.
2. *Ibid.* art. *Idée*.
3. About *Progrès*, p. 13.

produit un phénomène nouveau appelé *la vie* [1]. » Or, qu'est-ce que la vie ? « Une efflorescence de la matière brute. » — « L'animal, comme la plante, est un composé de molécules simples, de matériaux inorganiques. » — « La matière prend en lui des propriétés nouvelles [2]. » Pour former des espèces plus parfaites « la matière inorganique, après un lent affinage, se sublime, pour ainsi dire, et prend des ailes. » Produit de la matière, la vie, à son tour, « affine la matière, et produit enfin son chef-d'œuvre qui est l'organisme pensant » [3] ou l'homme. Quant à la manière dont ce dernier a paru dans le monde, « qu'il soit éclos par *génération spontanée*, ou qu'il se soit formé, par un suprême *affinage*, dans la *cellule de l'animal immédiatement inférieur*, c'est une question de médiocre importance. » — « Le *certain*, c'est qu'entre les grands singes passionnés et intelligents de l'Afrique centrale et les premiers hommes nus, désarmés, ignorants, farouches, *toute la différence* consistait dans un degré de perfectibilité [4]. » Le certain, c'est que « l'homme n'était jadis qu'un sous-officier d'avenir dans la grande armée des singes ; » qu'il n'est qu'un « *animal* à deux pieds, un *bimane* » et que « les *singes* sont nos *aînés*. » [5] On ne saurait

1. *Progrès*.
2. *Ibid.* p. 17.
3. *Ibid.*
4. *Ibid*, p 17.
5. *Ibid.*

croire, à quel point M. About tient à descendre de ces intéressants quadrumanes. Voudrait-il donc, à tout prix, faire partie de leur famille ? Quoi qu'il en soit, le *certain*, pour parler comme M. About, c'est que la matière inorganique lui suffit à expliquer l'organisation de la vie et du monde, et que son positivisme, comme celui de M. Littré, n'est, en dépit de ses réserves, qu'une solution métaphysique du problème des choses.

Cette solution peut paraître un peu légère comme tout ce qui tombe de la plume de M. About. Ainsi n'en va-t-il pas de M. Taine. Ce hardi réformateur de l'histoire philosophique et littéraire se plaît dans la profondeur. Qu'on en juge par ce qui va suivre :

« Si quelqu'un recueillait, dit-il, les trois ou quatre grandes idées où aboutissent nos sciences, et les trois ou quatre genres d'existence qui résument notre univers ; s'il comparait ces deux étranges quantités qu'on nomme la durée et l'étendue, ces principales formes ou déterminations de la quantité qu'on appelle les lois physiques, les types chimiques et les espèces vivantes, et cette merveilleuse puissance représentative qui est l'esprit ; s'il découvrait entre ces trois termes, la quantité pure, la quantité déterminée et la *quantité supprimée,* un ordre tel, que la première appelât la seconde, et la seconde la troisième ; s'il établissait ainsi que la quantité *pure* est le *commencement nécessaire* de la nature, et que la pensée est le *terme extrême* au-

quel la nature tout entière est suspendue ; si ensuite, isolant ces éléments de ces données, il montrait qu'ils *doivent* se combiner comme ils se sont combinés, et non autrement ; s'il prouvait enfin *qu'il n'y a point d'autres éléments et qu'il ne peut y en avoir d'autres*, il aurait esquissé une *métaphysique*. »[1]

Comprenne qui pourra. Cela ne nous regarde point. Tout ce qui nous importe, c'est de constater que cet intrépide tenant du positivisme a cru devoir réhabiliter *l'espace infini* d'Anaximandre, et faire de cette lumineuse donnée le pivot de sa métaphysique et le principe générateur du monde[2].

Bien que tout cela paraisse assez obscur, ne désespérons pas de comprendre. La science a des révélateurs plus intelligibles que M. Taine, et M. Renan qui sait expliquer tant de choses, se chargera de nous raconter, à son tour, la genèse des mondes.

« Ne nions pas, dit-il solennellement, qu'il n'y ait des sciences de l'éternel, mais mettons-les bien nettement *hors de toute réalité*. Dans l'ordre de la *réalité*, ce que nous voyons, c'est un développement éche-

1. Taine, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1861.

2. En y regardant de plus près, on voit que M. Taine entend par la quantité *pure*, l'espace *pur*, l'étendue *vide* et *abstraite*; par la quantité *déterminée* la matière physique, chimique et organique; par la quantité *supprimée* (!) la *pensée* ou les phénomènes de l'intelligence. Ainsi donc, selon lui, l'espace *abstrait* ou le *vide* produit la *matière*, et la matière produit la pensée ; en d'autres termes, le néant produit toutes choses et voilà comment on s'y prend pour expliquer le monde !

lonné selon le temps, et dans lequel nous distinguons :

1° Une période atomique, au moins virtuelle, règne de la mécanique pure, mais contenant déjà le germe de tout ce qui devait suivre.

2° Une période moléculaire, où la chimie commence, où la *matière* a déjà des groupements distincts.

3° Une période solaire, où la matière est agglomérée dans l'espace en masses colossales, séparées par des distances énormes.

4° Une période planétaire, où se détachent de la masse centrale des corps distincts ayant leur développement individuel, et où la planète Terre, en particulier, commence à exister.

5° Période du développement individuel de chaque planète... où la vie apparaît, où la botanique, la zoologie, la physiologie commencent à avoir un objet.

6° Période de l'humanité inconsciente qui nous est révélée par la philologie et la mythologie comparée.

7° Période historique « commençant à poindre en Egypte, et comprenant environ cinq mille ans dont 2500 seulement avec quelque suite, et 3 ou 400 seulement avec une pleine conscience de toute la planète et de toute l'humanité. » [1]

Remarquons que Dieu n'est pour rien dans le développement des existences à travers les diverses périodes

1. Renan, *Revue des Deux-Mondes*. 15 oct. 1863.

de leur histoire. Car, selon M. Renan, « le principe le mieux assis de la philosophie naturelle, c'est que le développement du monde se fait sans l'intervention *d'aucun être extérieur* agissant par des volontés particulières [1]. » D'ailleurs pour M. Renan, le Dieu parfait et absolu, le Dieu *conscient* et *personnel*, n'est qu'un *idéal*. Ce qu'il appelle Dieu, n'est que la substance aveugle, inconsciente, fatalement agissante de l'univers. « Dieu, dit-il, est *immanent* non-seulement dans l'ensemble de l'univers, mais dans chacun des êtres qui le composent. Seulement *il ne se connaît pas également dans tous*. Il se connaît *plus* dans la *plante* que dans *le rocher*, dans l'animal que dans la plante, dans l'homme que dans l'animal etc. Voilà la thèse fondamentale de toute notre théologie. [2] »

Passons sur la *conscience divine* du *rocher* et de la *plante*, et bornons-nous à constater que le Dieu de M. Renan, n'est autre que la *substance même de l'univers*, passant successivement de l'état atomique à l'état moléculaire, de l'état moléculaire a l'état solaire, de l'état solaire à l'état planétaire, et ainsi de suite, sans trève ni repos, jusqu'à ce qu'elle arrive enfin à la conscience d'elle-même dans la période historique de l'humanité. Ainsi, pour M. Renan comme pour les autres positivistes, les seules réalités éternelles, pri-

1. *Revue des Deux Mondes*. 15 oct. 1864.
2. *Ibid*.

mordiales, principe permanent de toutes les existences successives de ce monde, ce sont les atomes ou les molécules inorganiques de la matière. L'*atome* est le principe et le terme des choses. Tout émane de lui ; tout se résout en lui. Il a son tout-puissant levier ; c'est le *besoin de marche* et *de progrès.* [1] Il a son immanquable point d'appui ; « c'est le *temps*, le grand coëfficient de l'éternel *devenir.* » [2] Le besoin de marche et le temps, en faut-il davantage aux atomes pour créer le système des mondes ?

Pour écarter toute équivoque, notez qu'il s'agit bien ici des atomes de ces soixante-cinq ou soixante-dix corps simples qu'on a vus passer jusqu'à ce jour par le creuset des savants. Notez que la nomenclature chimique nous fait connaître les noms de ces diverses catégories d'atomes. Notez qu'il suffit de parcourir un manuel de chimie ou de physique, pour être renseigné sur les propriétés constitutives, élémentaires et permanentes de ces *principes* des choses. Notez que les atomes primitifs n'ont pas péri ; que, malgré leur « besoin de progrès, » des myriades d'atomes n'ont pas éprouvé jusqu'ici le moindre besoin de progresser, de se développer, de se transformer, et qu'en dépit « du grand coëfficient de l'éternel devenir, » la presque totalité de ces corpuscules a persisté à croupir dans l'état

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1863.
2. *Ibid.*

primitif, sous le régime mécanique, moléculaire, inorganique pur. Notez enfin que ceux mêmes des atomes qui ont la bonne fortune d'arriver à l'organisation, ne font que la traverser en toute hâte et que ni le besoin de progrès, ni le grand coëfficient de l'éternel *devenir*, ne peuvent les empêcher de retomber misérablement dans la barbarie de leur premier état.

Ceci entendu, il faut nous engager sur les pas de M. Renan, faire abstraction de ses grands mots et de ses vagues formules, et nous expliquer en détail, aussi clairement que possible, comment les atomes, armés de leur besoin de *progrès* et munis de leur grand *coëfficient*, s'y sont pris pour construire, dans son ensemble et dans ses détails, le prodigieux univers que nous avons devant nos yeux.

Purement mécaniques d'abord, les atomes, poussés par un ressort interne, se transforment un jour en molécules chimiques, capables de s'unir, de se combiner et de se grouper. Agglomérés, comme telles, en une masse informe et indistincte, elles se mettent, un autre jour, à se séparer les unes des autres, à franchir des distances énormes, inégales, il est vrai, mais mathématiquement proportionnées à leur nombre, à s'agglomérer de nouveau en masses colossales suivant « *un cadre tracé d'avance*[1] » (apparemment par les molécules elles-mêmes), et à créer ainsi

1. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, 15 oct. 1863.

tous ces innombrables soleils, disséminés, comme autant de centres lumineux, dans l'espace sans bornes. Arrivées là, elles se donnent une nouvelle impulsion, se mettent une seconde fois en marche, se groupent et s'unissent de nouveau, se disposent en globes dociles, sur un plan uniforme, autour du soleil central : en ayant soin, bien entendu, de ne pas se heurter, de ne pas se confondre, de ne pas s'aventurer dans des positions excentriques, de bien tracer leur orbite, d'en respecter la tangente, d'en calculer la courbe, de régler leur vitesse en conséquence, d'équilibrer la *force centripète* et la force *centrifuge*, de combiner le mouvement de rotation sur elles-mêmes avec leur mouvement de translation autour du soleil, d'établir une proportion géométriquement précise entre leurs masses, leurs vitesses, et leurs distances, et de réaliser ainsi, tout aveugles qu'elles sont et sans avoir jamais étudié les mathématiques, ce prodige de mécanique et de calcul, qui confondait d'admiration le génie d'un Kepler et d'un Newton.

Le problème aurait pu embarrasser un lauréat de l'école polytechnique. Pour les molécules, ce n'était qu'un jeu. On ne sait pas trop, sans doute, en vertu de quelle loi les molécules du soleil se sont avisées de se mettre en mouvement et de se disperser dans l'espace. On ne sait pas non plus, en vertu de quelle entente cordiale, celles de Mercure, de Jupiter, de Neptune et des autres planètes, lancées par la même

impulsion, se sont si sagement rangées sur la tangente des orbites les plus inégalement concentriques. Mais peu importe. Elles y sont : c'est leur affaire. Seulement comme les molécules de Mercure risquent d'être à tout moment absorbées par le soleil, elles on pris la précaution d'accélérer le pas. Celles de Neptune, au contraire, moins menacées de ce côté, ont pu adopter une marche plus lente et plus majestueuse. Celles des autres planètes sont arrivées, sans le savoir, à une intelligence tout aussi nette de leur situation. Toutes ont compris, avec une touchante unanimité, que l'attraction *s'exerce en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances*. C'était, il faut le croire, le mot d'ordre des molécules et l'on doit leur rendre la justice que nulle n'a manqué à la consigne.

En prévision des futures saisons de l'année, les molécules de notre Terre n'ont pas manqué d'incliner leur axe de rotation sur l'écliptique de leur orbite. Pour charmer nos longues nuits d'hiver, un certain nombre s'est détaché a une certaine distance et voilà la terre escortée de son satellite. Même procédé pour les satellites de Jupiter. A en juger par les lois de l'analogie, les molécules planétaires des autres systèmes ont eu la chance de découvrir et de réaliser des combinaisons non moins étonnantes. Partout ce sont les mêmes évolutions à la fois compliquées et harmonieuses. Partout les problèmes les plus formidables du

calcul sont résolus avec une précision qui frappait d'épouvante l'esprit d'un Leibnitz ou d'un Pascal. On s'étonne parfois qu'il faille tant d'intelligence pour faire une simple horloge astronomique. Cet étonnement cessera si l'on réfléchit que les molécules chimiques, poussées par « le besoin de marche et de progrès », ont combiné, dessiné, réalisé, sans le moindre embarras, tous les rouages les plus compliqués, tous les mouvements les plus délicats et les plus gigantesques de ce mécanisme des mondes astronomiques dont chaque scintillement et chaque oscillation marquent, en traits de flamme, sur le cadran du temps, l'éternelle harmonie des sphères.

Le monde sidéral et planétaire existe. Notre terre roule sur son orbite. Mais ce n'est encore, ainsi que le fait observer M. About, qu'une masse inorganique, inanimée, tandis qu'à l'heure où nous traçons ces lignes, la vie circule sous des myriades de formes, à travers des myriades d'organismes, sur tous les points de ce vaste globe. D'où vient cette vie? D'où viennent ces innombrables espèces, disposées, comme autant de types immuables, à tous les degrés du règne végétal et animal? Comment la distance qui sépare la matière brute de ce torrent de vie organique, comment cette distance a-t-elle été franchie? Qui a jeté un pont sur ces abîmes? Qui a semé la vie, à pleines mains, dans l'empire jusqu'alors silencieux de la mort?

Question pressante, mais à laquelle il n'est pas difficile de trouver une réponse. Puisque les molécules ont tant fait que de résoudre, à elles seules, le problème de la *mécanique* céleste, il serait étrange qu'elles fussent arrêtées par le problème de la *vie*. La méthode de construire une cellule végétale ou animale serait-elle, par hasard, plus inabordable que celle de mettre en branle et de gouverner, sans défaillir, l'armée des étoiles? Comment le serait-elle, puisque la science constate trois méthodes d'organisation vitale, et que l'embarras de choisir était le seul qui pût entraver les ingénieuses ouvrières de la vie? De ces trois méthodes la première a été indiquée par Démocrite et Épicure;[1] la seconde par Lamark;[2] la troisième par l'anglais Darwin.[3] Cette dernière, au dire de M. Renan, est sans *contredit* dans la voie de la grande explication du monde et de la vraie philosophie. Elle est supérieure, paraît-il, aux deux premières; mais toutes, sans exception, sont dignes de remarque, et c'est le cas, ou jamais, de les faire connaître au lecteur.

Et, d'abord, que fallait-il aux atomes d'Épicure et de Lucrèce pour construire, non-seulement le mécanisme de la terre et des cieux, mais tous les organismes les plus variés et les plus ingénieux de la vie? Un crochet attaché aux flancs de chacun; un mouvement

1. RENAN. *Revue des Deux-Mondes* 15 oct. 1863.
2. LAMARK, *Histoire des animaux sans vertèbres*, t. I.
3. DARWIN, *De l'Origine et de la formatiou des espèces.*

éternel et nécessaire les emportant à travers le vide infini ; un *clinamen* bien ménagé qui leur permît de se rencontrer, et par dessus tout, le hasard, régnant, en souverain, au milieu de cette mêlée des éléments. Grâce à cet ensemble de moyens, les combinaisons nécessaires se sont établies, et des millions de vies ont jailli, sur des millions de mondes, du choc en apparence si désordonné des atomes. Le seul inconvénient de ce système, c'est de paraître un peu trop rudimentaire. Lamark l'a senti. Il a jugé convenable de le perfectionner, et voici quelle est, selon lui, la méthode suivie par les atomes pour créer les espèces vivantes.

Il y a deux facteurs de la vie: un facteur *essentiel*, que Lamark appelle le *pouvoir de la vie*, et qui tend à réaliser, dans un ordre parfaitement gradué, une série non interrompue d'organismes animaux ; un facteur *modifiant*, qu'il appelle *l'action des milieux*, et qui a pour effet de déterminer des interruptions et des déviations dans la marche ascendante du pouvoir de la vie. L'action des milieux étant une cause perturbatrice, ce n'est pas elle, on le conçoit, qui crée l'échelle des formes organiques. Ce qui la crée, c'est le facteur essentiel, c'est le pouvoir de la vie. Qu'est-ce que ce pouvoir ? Selon Lamark, il se résume dans un double agent, à savoir: le *besoin* et l'*habitude*. Le besoin *crée* les organes, et l'habitude les *modifie*. Certaines molécules, par exemple, placées dans certains milieux, éprouveront le besoin de respirer, de marcher,

de nager, de voler. Le besoin leur créera des poumons, des pieds, des nageoires ou des ailes. Le besoin de dévorer une proie vivante armera tel agrégat de molécules déjà organisées, de dents, de griffes et d'organes de digestion, en harmonie avec leur besoin et leur milieu. Celui de brouter l'herbe et de la ruminer en fera tout autant pour d'autres agrégats moléculaires, et ainsi en va-t-il pour toutes les espèces vivantes. Ce que la baguette magique du besoin ne saurait produire, l'*expérience* ou l'*habitude* se chargera de le réaliser. Sous l'empire du besoin, certaines molécules n'auront réussi d'abord qu'à façonner un simple nerf optique ou acoustique, un simple canal intestinal, un simple rudiment de bras, de jambe ou de moëlle épinière. Mais qu'on ne s'y trompe pas : à force d'exercice, le nerf optique deviendra le mécanisme de l'œil ; le nerf acoustique, le savant appareil de l'ouïe ; le canal intestinal se transformera en un organisme très-compliqué, qui se mettra en rapport avec des appareils de respiration et de circulation plus compliqués encore. Le grossier rudiment, attaché d'abord à l'omoplate, s'allongera en bras ; celui que le besoin avait soudé aux os du bassin, s'étendra en jambe. L'expérience et l'exercice aidant, les jambes seront munies de pieds, les bras seront armés de mains ; la moëlle épinière, s'épanouissant à son tour en une masse encéphalique, élargira la vertèbre supérieure, la transformera en crâne, et fournira de la

sorte à ces infatigables ouvrières du progrès qu'on appelle les *molécules*, le puissant instrument de la pensée. C'est ainsi que toutes les formes de la vie ont surgi sur le globe. C'est ainsi que s'est organisée, depuis l'infusoire jusqu'à la baleine, depuis le mollusque enchaîné à son rocher jusqu'à l'aigle qui plane dans les airs, depuis la mousse des terres primitives jusqu'au roi de la civilisation, cette immense hiérarchie d'existences, à travers lesquelles passe et repasse, d'un courant perpétuel, la flamme sacrée de la vie.

CHAPITRE IX.

LE POSITIVISME ET LA THÉORIE DARWINIENNE DES ÊTRES VIVANTS.

Principe de la *sélection naturelle*. — Principe de la *concurrence vitale*. — Action de ce double principe. — Résultats de cette action. — Application de la méthode darwinienne à l'organisation de l'œil. — La théorie de Darwin et la finalité. — Équivoques du système. — Analyse et critique de ces équivoques. — Véritable état de la question.

Quelque ingénieuse que fût la méthode de Lamark, elle a eu le malheur de ne plus se trouver à la hauteur de la science contemporaine. C'est à M. Darwin qu'il fut réservé de rétablir le niveau, et de nous livrer enfin le secret, ou si vous aimez mieux, le dernier mot de l'industrie des atomes. Ce dernier mot le voici. Pour créer toutes les formes de la vie et de l'organisation, il ne faut à la molécule inorganique que deux agents ; mais il en faut deux : l'*élection naturelle* et la *concurrence vitale*. Qu'est-ce que l'élection naturelle? Une comparaison nous le fera comprendre. Quand un éleveur se propose d'améliorer une race de chevaux qui se fassent remarquer par une qualité spéciale, soit la taille, soit la force, soit la finesse, soit l'intelligence,

il choisit deux individus qui se distinguent par l'une ou l'autre de ces qualités. Cette qualité, ce caractère saillant, combiné et accumulé, pour ainsi dire, se retrouvera, à un degré supérieur, dans le produit de ce premier choix. En associant ce produit avec d'autres produits analogues, leur caractère distinctif sera de plus en plus accentué. Que l'on continue ainsi pendant quelques générations ; qu'on ait soin de choisir toujours les individus qui réalisent le mieux le même type, et l'on aura créé, pour ainsi dire, une race de chevaux nouvelle. Qu'on applique la même méthode à d'autres espèces, et l'on obtiendra les mêmes résultats. Eh bien, cette méthode, c'est l'*élection* ou la *sélection artificielle*. Cette méthode a servi de point de départ et de modèle à celle de M. Darwin. Cette méthode, en un mot, lui a révélé le procédé d'*élection naturelle*, mis en usage, depuis des siècles, par le génie trop longtemps incompris des atomes.

Qu'à la place du cheval, en effet, l'on suppose, pour un instant, certaines molécules douées *accidentellement* de certains caractères analogues. Que ces molécules, se rencontrant, s'associent et se combinent entre elles ; que les produits de cette première association se rencontrent et s'associent à leur tour; qu'elles persévèrent fidèlement, sans erreur et sans déviation, dans la pratique de leur système ; en d'autres termes qu'elles se combinent toujours avec les molécules, douées, par hasard, du *même* caractère, et l'on trou-

vera, qu'à chaque nouvelle combinaison, ce caractère sera d'un relief plus saillant, d'une énergie plus profonde et mieux trempée. Ce qui n'était d'abord qu'une qualité *fortuite*, un simple accident, finira par devenir le caractère indélébile d'un *genre* ou le type permanent d'une *espèce*. Eh bien, ce que certaines molécules ont su produire dans une direction donnée, d'autres le réaliseront dans une direction différente. Les caractères primitifs iront se précisant, se ramifiant de plus en plus, et de la sorte, s'explique, sans l'intervention d'un plan ou d'une intelligence quelconque, la génération de toutes les espèces vivantes sur notre globe.

S'il existait quelque doute sur l'efficacité du merveilleux éclectisme que savent si bien pratiquer les atomes, le second principe de M. Darwin, le principe de la *concurrence vitale*, suffirait à le faire disparaître. En veut-on la preuve? Qu'on jette un regard sur la nature. Tous les êtres luttent pour subsister. Or, pour un nombre déterminé d'êtres, il n'y a qu'une quantité donnée de subsistances. De là, *concurrence* et conflit. Dans cette lutte, les faibles périront; les forts garderont le champ de bataille. Quelques individus d'une espèce animale, par exemple, auront acquis, grâce à la méthode d'élection, un poil plus long et plus touffu. Survient un changement de milieu, tel qu'un froid plus intense ou plus durable; ceux qui se sont pourvus d'une meilleure fourrure se conserveront; ceux qui

n'ont pas eu la chance ou l'adresse de se pourvoir succomberont au froid. De la sorte, les qualités ou les avantages acquis par l'hérédité seront toujours appropriés aux *milieux*, où ils se maintiennent. Il y aura rapport ou harmonie entre les formes organiques, produites par l'élection, et les conditions extérieures, déterminées par le changement des milieux. La nature, pour nous servir de l'expression de M. Renan, « sera comme un van qui ne laisse passer que ce qui a droit de vivre, c'est-à-dire, ce qui est harmonieux. » L'énigme sera résolue et l'*atome* aura suffi à expliquer toute l'échelle des espèces organiques et tous les mystères de la vie.

Élection naturelle et *concurrence vitale*, tel est donc, selon M. Darwin, le double ressort du monde des êtres animés. Ainsi s'est réalisé, sans l'ombre d'un plan, tout le plan de l'univers. Certaines molécules d'hydrogène et d'oxygène, d'azote et de carbone, pénétrées de chaleur ou d'électricité, se sont recherchées, *choisies*, unies et combinées de manière à produire on ne sait quel type primitif, doué de je ne sais quel caractère *accidentel*, qu'on est convenu plus tard d'appeler l'organisation. Armé de tous les organes necessaires à sa nutrition, ce type originaire s'est dédoublé en deux éléments sexuels, désormais impérissables, doués de la faculté de reproduire et de multiplier indéfiniment la forme primitive, ainsi que la vie étrange, si extraordinairement engendrée et envelop-

pée dans cette forme. C'est beaucoup assurément ; mais ce n'est pas tout, et il s'agit de comprendre encore, comment, de ce rudiment primitif, est sortie cette prodigieuse variété d'espèces vivantes, qui peuplent, avec une si intarissable profusion, toute la surface de notre globe.

C'est ici qu'éclate, dans toute sa puissance, la merveille de la *sélection* naturelle pratiquée par les atomes. Comprenons donc que, sous l'influence variable du milieu où ils se trouvaient placés, les éléments sexuels ont dû se modifier d'une certaine manière. Comprenons que cette modification fortuite est devenue un caractère *accidentel* des éléments générateurs ainsi modifiés. Comprenons que le caractère accidentel des facteurs de la vie a dû se combiner et se doubler dans les produits de la génération. Comprenons que l'élection naturelle a permis aux éléments, doués d'un certain caractère, de rencontrer toujours quelque élément pourvu d'un caractère analogue. Comprenons que cette élection, bien qu'aveugle et inconsciente, n'a pas commis la faute d'unir, au hasard et pêle-mêle, des caractères différents, sans quoi elle n'eût fait que reproduire des variantes ou de simples nuances du type originaire, sans même réussir à produire un commencement, une ébauche, un rudiment de type nouveau. Comprenons qu'à l'instar de nos éleveurs, les atomes ont procédé, sans le savoir et sans le vouloir, bien entendu, avec une élection suivie,

parfaitement harmonique et conséquente, puisque autrement elles auraient tourné, pendant des myriades de siècles, dans le cercle étroit du premier organisme, s'agitant toujours sans progresser jamais, défaisant le lendemain ce qu'elles avaient fait la veille, commençant, à leur façon, une toile de Pénélope qu'ils ne terminaient jamais, produisant toujours ce qu'ils s'obstinent à produire depuis les quatre ou cinq mille ans que nous pouvons les observer, à savoir : des *variétés* circonscrites d'un même type ou d'une même espèce, jamais un seul type original, jamais une seule *espèce nouvelle*.

Mieux avisés que de nos jours, les atomes, cela est évident, n'ont pas pratiqué, dans les temps primordiaux, une sélection aussi inintelligente et aussi confuse. Du premier type végétal ou animal, ils ont su tirer, par une série de transformations logiques et graduelles, ces innombrables espèces de plantes ou d'animaux qui étonnent nos regards. Le type générateur, il est vrai, a péri ; la souche, mère de toutes les autres, a disparu. En revanche, les espèces sont prospères, les rameaux vivent et se multiplient. La Flore et la Faune de notre terre sont créées, et ce sera pour longtemps.

Si, dans ce long travail des atomes, il s'est rencontré des unions mal assorties, s'il en est résulté des produits faibles, des individus mal nés, des rétrogrades indignes de vivre, la *concurrence vitale* en aura eu

raison. Elle aura passé les générations par son crible. Les sourds, les aveugles, les bossus, les rachitiques, les éclopés, les hybrides, tous les pauvres, tous les faibles, tous les *petits* du monde végétal ou animal, n'auront pas trouvé de quoi vivre. La concurrence les aura exterminés; ce qui aura survécu à l'immolation sera toujours d'accord avec le milieu qui l'entoure.

Avouons donc que l'intelligence, la science et l'étude; avouons que les spéculations sublimes et les profondes méditations du génie sont peu de chose, puisque, pour résoudre les difficultés les plus inextricables de la science, de l'art, de l'industrie, du calcul, les molécules de quatre ou cinq corps simples, pénétrées d'un peu de fluide impondérable, ont pu se passer de tout cela. Avouons aussi que l'ingrate humanité n'a pas eu pour les molécules toute la considération qu'elles méritent, et qu'il serait temps, ce semble, de faire valoir leurs droits, soit aux primes de nos comices agricoles, soit aux prix de l'Institut.

Nul, d'ailleurs, ne sera tenté de contester ces droits, s'il veut réfléchir seulement à tout ce qu'il a fallu de génie, de persévérance et d'infaillible *sélection*, pour créer l'appareil optique le plus parfait que nous connaissions, je veux dire l'œil de l'homme : organe « admirablement construit, dit M. Darwin lui-même, pour admettre plus ou moins de lumière, pour ajuster le foyer des rayons visuels, pour en corriger l'aberration sphérique ou chromatique. » Rappelons-nous que les

molécules n'ont passé par aucune Faculté, qu'il leur serait difficile d'exhiber un diplôme, qu'elles ignorent absolument tout ce qui s'appelle plan, dessein, proportionnalité de la fin et des moyens, intention finale ou *finalité*. Ce serait donc une grave erreur et une ignorance profonde de s'imaginer que l'œil est organisé pour voir. Non, l'œil n'est pas fait pour voir, pas plus que le pied n'est fait pour marcher, ni la langue pour parler, ni l'oreille pour entendre, ni les appareils de nutrition, de circulation, de respiration et de locomotion, pour se nourrir, pour faire circuler le sang, pour respirer l'air, pour mouvoir les organes. Non, tout cela n'a été d'abord qu'un fait accidentel, une chance heureuse, une découverte imprévue des molécules. L'élection naturelle des premières ébauches moléculaires a perfectionné ces divers systèmes, et, sans rien savoir, sans rien prévoir, sans rien vouloir, les molécules ont si bien réussi dans leur travail, qu'elles ont *pipé*, selon l'expression de Pascal, le genre humain tout entier, et l'ont jeté dans une si persistante hallucination que, depuis six mille ans, il s'entête à voir des myriades de chefs-d'œuvre, admirablement conçus, et encore plus admirablement organisés en vue d'une fin manifeste, là où la science positiviste n'a constaté, avec son puissant et infaillible scalpel, que des myriades de cas fortuits, de chances aveugles, d'heureux accidents.

Il est vrai que c'est à s'y tromper, et il ne faut rien

moins que la finesse et la pénétration d'un savant de cette École, pour nous faire comprendre enfin , en un langage intelligible, que les montres ne sont pas faites pour marquer le temps, ni les chemins de fer pour transporter les voyageurs, ni les télégraphes pour transmettre les dépêches, ni les *selfactings* pour filer du coton, ni les vaisseaux pour passer les mers, ni les maisons pour y loger, ni rien enfin de ce qui sert à notre usage pour l'usage que nous en faisons. Non, toutes ces idées ont fait leur temps. La science *positiviste* y a mis bon ordre. Il est entendu désormais que l'instrument le plus parfait, que l'appareil le plus délicat et le plus précis, que le mécanisme le plus vaste, le plus savant, le plus sûr, bref, que les moyens les mieux appropriés à un but, les plus ingénieusement proportionnés à une fin, les plus mathématiquement adaptés et disposés en vue d'un résultat, ne supposent absolument aucune intelligence, aucun plan, aucune intention de but, aucune combinaison de moyens, et que, joignant l'exemple à leur théorie, les maîtres du positivisme ni ne formulent leurs doctrines pour les faire comprendre, ni n'écrivent leurs livres pour trouver des lecteurs.

Veut-on un exemple? Qu'on se figure les difficultés que l'élection naturelle avait à surmonter pour construire l'œil de l'homme. Pour y aboutir, il a fallu traverser la gradation de toutes les formes de l'œil. Du système des nerfs optiques ou des simples points ocu-

ıires, il a fallu passer à celui des yeux à facettes, omposés d'une infinité de cônes transparents qui ne ransmettent la lumière à la membrane visuelle que lans le sens de leur axe, ainsi que cela se voit chez les crustacés et les insectes. Puis, du système des yeux coniques, il a fallu s'élever à celui des yeux à lentilles, qui ont la propriété de faire converger les rayons lumineux sur la rétine. Dans le premier système, nul appareil visuel ; dans le second, un appareil isolateur ; dans le troisième, un appareil convergent ; mais tous les deux parfaitement conformes aux lois de l'optique.

Comment s'est opéré le passage du simple point oculaire à ces appareils si compliqués dont Newton disait : « *Celui qui a créé l'œil pouvait-il ne pas connaître les lois de l'optique?* » M. Darwin, lui, n'est pas aussi difficile. Ne trouvant aucun degré intermédiaire entre le simple nerf optique et les deux autres systèmes, il a recours aux hypothèses. « Il faut nous *représenter*, dit-il, un nerf sensible à la lumière derrière une épaisse couche de tissus transparents renfermant des espaces pleins de liquides ; puis nous *supposerons* que chaque partie de cette couche transparente change continuellement et lentement de densité, de manière à se séparer en couches partielles, distinctes par la densité et l'épaisseur, à différentes distances les unes des autres, et dont les surfaces changent lentement de formes. » C'est-à-dire qu'il

faut supposer un nerf sensible à la lumière ; supposer une couche de tissus ; supposer ces tissus transparents; supposer le nerf derrière les tissus ; supposer que ces tissus changent de densité ; supposer qu'ils se séparent en couches partielles ; supposer que ces couches sont à différentes distances les unes des autres ; supposer enfin que leurs surfaces changent de formes. Moyennant ces suppositions et ces rencontres, l'on s'explique sans peine, comment, le nerf optique étant donné, l'œil a dû sortir un jour, comme un instrument de précision, de la fabrique des atomes. Ce procédé, il est vrai, ne donne que l'œil à lentille. Resterait à connaître le procédé qui le transforme en œil à facettes coniques. M. Darwin n'a pas cru devoir l'indiquer ; les atomes, non plus. Au fait, sont-ils tenus de livrer tous leurs secrets ? Qu'il nous suffise de constater, par ce seul échantillon, comment ils s'y prennent d'habitude pour semer, comme en se jouant, sur tous les points de l'espace et du temps, leurs merveilleux produits.

Dirons-nous maintenant qu'en métamorphosant un seul organe d'un seul animal, les atomes ont soin d'entreprendre une métamorphose analogue pour tous les autres organes? Dirons-nous qu'en changeant une dent de ruminant en une dent de carnassier, ils ne manquent pas de modifier, du même coup, et dans le même sens, ses muscles, ses pieds, son appareil de nutrition, ses instincts, ses facultés ? Dirons-nous, en un mot, qu'à l'aide de la *concurrence vitale*, ils réalisent, sur toute

l'échelle, cette *corrélation harmonique des parties*, dont Cuvier a trouvé la loi et dont il ne se lassait pas d'admirer la merveille ? A quoi bon insister sur tous ces détails ? L'univers tout entier n'est-il pas, depuis six mille ans, une exposition universelle des produits livrés par les atomes ? Cette exposition ne peut-elle pas lutter, à la rigueur, avec celles de Londres ou de Paris ? L'honneur de ces deux dernières elles-mêmes, ne revient-il pas, à le bien prendre, aux atomes ? Si les chefs-d'œuvre qu'elles étalaient étaient l'œuvre du génie humain, ce génie, à son tour, ainsi que l'homme tout entier, n'est-il pas l'ouvrage des atomes ? N'est-ce pas de leur laboratoire qu'est sortie l'humanité avec ses lois, ses arts, ses sciences, ses mœurs, ses progrès, ses civilisations ? N'est-ce pas à leur « *besoin de marche*, à leur *élection naturelle*, à leur *concurrence vitale* », à leur industrie inconsciente, mais partout *réussie*, que nous devons tout cela ? Et n'est-ce pas une chose admirable de penser que la cornue d'un chimiste tient, à elle seule, le secret des mondes ?

La science positiviste le déclare, ce sont les propriétés *immanentes* des *atomes* qui ont tout créé, depuis la plus imparfaite des molécules jusqu'au plus parfait des hommes. Inorganiques, ils ont créé son organisme; inanimés, ils ont créé son âme ; aveugles et inconscients, ils lui ont donné l'intelligence, la raison, la conscience ; soumis à l'empire de la fatalité, ils lui ont départi la liberté et la moralité ; inertes, s'il faut en

croire la physique, ils ont été le ressort et l'instrument de tout progrès. Ce qui pense, ce qui veut, ce qui délibère et combine dans l'homme, ce sont les atomes. Ce sont eux qui ont fondé l'ordre des sociétés humaines, comme ils ont constitué la hiérarchie des globes et des espèces vivantes. Ce sont eux qui ont révélé l'idéal du vrai et du beau, le secret du sublime et de l'infini, à l'orateur domptant les multitudes par la magie de sa parole ; au chantre inspiré redisant, comme une harpe d'Éolie, les voix mystérieuses du ciel et de la terre ; à l'artiste reproduisant sur le marbre, sur la toile, sur l'airain et jusque dans les vibrations fugitives de l'air, les formes immatérielles de l'éternelle beauté. Ce sont eux qui ont évoqué tour à tour ces civilisations puissantes que notre admiration garde contre la double conspiration du temps et de l'oubli, et sur les ruines desquelles, après tant de siècles de silencieux ravages, plane encore, comme une vision surhumaine, la majesté du souvenir.

Ce sont quelques corps simples, combinés sous l'influence d'un peu de calorique, qui expliquent toutes les manifestations du monde physique, intellectuel et moral, et l'énigme de l'univers, se simplifiant de plus en plus, se trouve être devenu un simple problème de chimie. On parle des intuitions du génie, des merveilles de la pensée, du monde infini qui brille sur notre raison ; on parle de sagesse, de justice, de sublimes abnégations, d'héroïques vertus ! Simples réac-

tions chimiques, simple choc de quelques molécules d'hydrogène et d'oxygène, etc., dont la science trouvera la formule précise et qu'elle traduira un jour en équations algébriques. Léonidas mourant, aux Thermopyles, pour Sparte et ses saintes lois ; Codrus enchaînant à son trépas volontaire le destin d'Athènes et de la Grèce ; le Romain des anciens temps immolant sa fortune, sa vie et ses plus invincibles affections à cette image sacrée qu'il appelait la patrie ; et, dans un ordre de choses plus élevé, l'apôtre d'un dogme éternel, s'arrachant à son pays, à son foyer, à sa propre faiblesse, pour porter, à travers toutes les fatigues, tous les dangers et tous les outrages, jusqu'aux confins de la terre, le plus parfait des codes, appuyé sur la plus sublime des croyances ; le martyr de la foi, également invincible aux adulations et aux menaces de la tyrannie, plus heureux dans son ergastule que ses persécuteurs dans leurs palais, plus libre dans ses fers que les Césars sous leur diadème, plus souverain au milieu des instruments de supplice que les maîtres du monde traînant, à travers le pâle cortége de leurs esclaves, l'esclavage de leurs hontes et de leurs terreurs ; lutteur indomptable, qui entonne dans la mort l'hymne de la vie et de l'immortalité ; contempteur étrange de toutes les séductions et de toutes les tyrannies de la matière, et dont le dernier soupir retentit, de siècle en siècle, comme une protestation victorieuse de l'esprit contre la chair, du droit contre le fait, de

l'idée contre la force, de la liberté contre la fatalité, de l'immortalité contre le néant; tout cela sera classé désormais parmi les propriétés *immanentes* de la *molécule* matérielle et des *fluides* qui la pénètrent; tout cela figurera parmi les différentes nuances de fermentation qui sont du ressort de la chimie organique. On parlera du génie des molécules et de la sainteté des atomes. Molécules ou atomes, peu importe, il sera démontré que tout en dérive, que tout y retourne, que toute réalité se résume dans ces deux mots, et que hors de là, il n'y a que des « *idéalisations fictives* ou des *chimères.* » [1] Ainsi le veut le progrès de la science. Avec un levier et un point d'appui, Archimède se chargeait de soulever le monde. Donnez des atomes à MM. Renan et ses amis, et moyennant le procédé Darwin, ils créeront les mondes.

Ainsi, tout s'explique naturellement. Dieu, comme le dit M. Littré, se trouve réduit à « un office purement nominal et surérogatoire », et c'est la gloire du positivisme de nous apprendre à nous passer de lui.

Avant de traduire ce système à la barre de la science dont il est justiciable, écartons les équivoques, et hâtons-nous de préciser le sens des mots.

Et, d'abord, qu'est-ce que cette *élection* naturelle avec laquelle, depuis quelques années, on se flatte si arrogamment de nous réduire au silence ? Examinons

1. M. Littré.

cette étiquette, et voyons si elle est de bon aloi. Qui dit élection, dit choix; qui dit choix, dit délibération, et suppose que celui qui délibère et choisit a conscience de lui-même, conscience de ce qu'il choisit, conscience de l'acte de choisir. Hors de là, il y aura tout ce que l'on voudra; mais il n'y aura ni élection, ni choix, ni délibération, ni pensée, ni rien de ce qui en approche. Or, la psychologie n'a pas encore analysé, que nous sachions, la pensée des molécules, la délibération des atomes, ni même, pour monter plus haut, la conscience d'un chêne ou d'un concombre.

Mais on parle de la pensée d'une huître et de la conscience d'un spongile! Admettons, puisqu'on le veut, que l'huître sache philosopher à sa manière, et que le spongile, dans la république des zoophytes, soit muni du brevet de maître-ès-arts. En quoi la question sera-t-elle avancée? Avez-vous oublié que, selon vous-mêmes, la vie n'a pas toujours existé sur le globe, que les animaux dérivent des plantes, les plantes des molécules inorganiques; que, sous peine de ne rien dire et de ne rien expliquer, il faut prêter *l'élection* naturelle, c'est-à-dire le *choix*, la *délibération*, la *pensée*, la *conscience*, à toutes ces molécules brutes, à tous ces éléments microscopiques de la matière où l'on ne saurait même concevoir l'ombre d'une pensée, d'une conscience, d'une délibération, d'un choix quelconque? Forces aveugles, nécessité, fatalité, voilà tout ce que vous y trouvez. Que pouvez-vous donc expli-

quer, que le *clinamen* des premiers atomistes n'ait expliqué aussi bien que vous ? Qu'est-ce donc que votre méthode *d'élection* naturelle, sinon la méthode des *rencontres fortuites* ? Qu'est-ce, sinon la seconde ou la troisième édition du *hasard* d'Épicure ? Si le système d'Épicure, au dire de M. Renan, est tombé dans l'absurde, quel nom faut-il donner au vôtre ? Permis au savant Darwin de travestir une *rencontre accidentelle* en une *élection* naturelle et de confondre le choix avec le hasard ; permis à un hégélien de glorifier la *pensée immanente* des molécules inorganiques et de parler de la *conscience* d'une plante et d'un rocher.[1] Mais quand on a l'honneur d'écrire en français, il faudrait au moins consulter le Dictionnaire de l'Académie ; il faudrait ne pas doubler le sophisme de la pensée du sophisme de l'expression, et ne pas pousser la théorie du libre échange jusqu'à enrichir notre langue des solécismes d'outre-Rhin ou des barbarismes d'outre-Manche.

L'*élection naturelle* n'est donc qu'une fantasmagorie dérisoire qui s'évanouit au simple contact de l'analyse grammaticale, et avec laquelle s'écroule tout le laborieux échafaudage du système. J'en dirai autant des « propriétés immanentes » de M. Littré, de « l'éternel axiome » et de « la force contraignante » de M. Taine, ainsi que du « besoin de progrès » que M. Renan prête

1. RENAN, *Revue des Deux-Mondes*, déjà cité.

aux atomes. Autant de grands mots qui en imposent aux simples et ne signifient absolument rien quand on les regarde de près. N'oublions pas qu'il s'agit ici des propriétés essentielles, élémentaires et primitives. N'oublions pas qu'il s'agit ici du *principe* des choses, c'est-à-dire du principe qui doit expliquer toutes choses. Or ce principe, c'est vous qui le dites, c'est la molécule inorganique ; c'est l'atome brut de la matière ; c'est tout au plus quelque fluide impondérable inhérent à cet atome. Voulez-vous connaître les *propriétés* qui les caractérisent, l'*axiome* qui les régit, la *force contraignante* à laquelle ils obéissent ? Consultez vos manuels de chimie et de physique et vous aurez la réponse. Or, je vois bien qu'on parle de l'inertie des atomes ; je cherche en vain le chapitre qui constate leur besoin de marche et de progrès. Je parcours l'énumération de leurs propriétés élémentaires, physiques ou chimiques. L'analyse scientifique constate l'élasticité, la compressibilité, la porosité, etc., ainsi que les diverses affinités des éléments de la matière. Mais quelle analyse, je vous prie, a jamais constaté l'intelligence des atomes, la pensée, la conscience, le choix délibéré des molécules ?

Et cependant les atomes, et les atomes seuls, selon vous, ont créé le monde. Ils ont résolu le problème le plus effrayant de l'ordre, de la sagesse, de la pensée, du calcul, de la combinaison consciente, harmonique, librement délibérée, librement appliquée. Prouvez-

nous donc qu'il y a de l'intelligence, de la pensée, de la conscience, de la délibération, de la liberté, de l'élection véritable dans tous les atomes en général et dans chaque molécule en particulier. Tant que vous ne l'aurez pas fait (et j'ose croire que vous ne le ferez jamais), vous n'aurez prouvé qu'une chose, savoir, que « vos propriétés immanentes », votre « axiome éternel », votre « conscience de l'univers », et tout ce jargon panthéistique emprunté à la langue des sibylles, ne sont qu'un fatras sonore absolument vide de sens ; des hiéroglyphes de fantaisie dont vous n'avez jamais tenu la clef ; un vain bruit qui frappe les oreilles sans rien révéler à la pensée ; et nous serons en droit de vous dire : Veuillez vous donner la peine de vous entendre, avant d'exiger que les autres vous entendent.

Citons encore un exemple de cette phraséologie vide de sens, qui est la monnaie courante de nos modernes docteurs, et la question préalable sera tranchée, et nous saurons à quoi nous en tenir sur le vocabulaire de l'École. S'agit-il d'expliquer la formation de l'univers suivant la méthode Lamark et Darwin, M. Renan pose, d'un ton magistral, la formule suivante : « L'*organe* fait le *besoin* et le *besoin* fait l'*organe*.[1] » Si je comprends, cela veut dire que l'organe qui n'existe pas encore crée le besoin, et que le besoin qui ne se fait pas encore sentir crée l'organe. Voilà certes un axiome

1. Revue des deux Mondes. *Avenir des sciences naturelles.*

bien lumineux. Ici cependant se présentent quelques difficultés. Pourquoi toutes les molécules susceptibles d'organisation n'ont-elles pas éprouvé le même besoin de se créer des organes? Pourquoi celles qui sont tourmentées du besoin de se créer des organes laissent-elles tomber leurs organismes en ruine? Pourquoi se hâtent-elles de redevenir inorganiques? Pourquoi ne créent-elles plus de nouvelles espèces vivantes? Pourquoi ne vont-elles pas au moins jusqu'à ressusciter les espèces éteintes? Le besoin de conserver un organe est-il donc moins fort que celui de le créer? Qu'en pense M. Renan?

Ce n'est pas tout. Si le besoin crée les organes, je ne vois pas à quoi serviront désormais la chirurgie et la médecine. Vous avez perdu les deux jambes dans une bataille. Patience; le besoin de marcher les a créées; le besoin de marcher vous les rendra. Vous êtes borgne ou aveugle : consolez-vous; le besoin de voir a formé es premiers yeux; il saura bien vous donner des yeux nouveaux. Vous ne vivez que d'un poumon et vous vous désespérez. Ayez confiance, le besoin de respirer à l'aise vous rendra le précieux appareil qu'il a construit. Ainsi en sera-t-il de tous les cas semblables. La recette de M. Renan pourvoira à tout. Le patient gardera son argent et le pharmacien ses drogues. En attendant, nous recommandons la panacée de M. Renan à nos facultés de médecine. La thérapeutique se trouvera simplifiée. MM. Lamark et Renan auront bien

mérité de l'art d'Hippocrate, et un jour, sans aucun doute, l'humanité souffrante leur élèvera des statues.

Rangeons de suite dans la catégorie des mêmes inepties et des mêmes non-sens, les locutions suivantes qui se rencontrent, à chaque page, dans les ouvrages de ces docteurs : *L'art de la nature, le plan de la nature, la conscience de l'univers, l'intelligence universelle, la nature a prévu, la nature a compris, la nature a combiné, la nature a discerné, la nature a choisi, la nature a voulu*, etc. etc. La vérité est, que la nature *inorganique* à laquelle ils décernent la gloire d'avoir créé le mécanisme du monde sidéral et planétaire, n'a ni intelligence, ni pensée, ni conscience d'aucune sorte; qu'elle ne sait ni combiner, ni choisir ; qu'elle serait très-embarrassée de concevoir un plan, de prévoir un résultat, de discerner des moyens, de vouloir une fin. La vérité est que la nature *végétale* n'en sait pas plus long que la nature inorganique qui ne sait rien. La vérité est que la nature *animale* inférieure n'est pas beaucoup plus avancée que la nature végétale. La vérité est, enfin, que tous ces phénomènes de l'intelligence n'existent qu'à l'état d'ébauche imparfaite, même dans les animaux les plus parfaits, et que ces locutions n'ont un sens authentique et réel que lorsqu'elles s'appliquent à l'intelligence *raisonnable* et à la volonté *libre*, c'est-à-dire à l'esprit humain ou à la raison de Dieu.

Hors de là, c'est un monstrueux abus de langage

de prêter les attributs de la pensée et les opérations de la liberté à ce qui est radicalement dépourvu de toute pensée et de toute liberté. Veulent-ils ainsi en imposer aux esprits faibles qu'ils endoctrinent, et voiler, sous ces formules d'emprunt, l'indigence de leur système? Ou bien leur est-il impossible de renier Dieu sans outrager en même temps leur langue, et la logique du langage proteste-t-elle, à leur insu, contre le sophisme de leur doctrine? Quoi qu'il en soit, une chose est certaine, c'est que ce mensonge *phraséologique* est tout le ressort, toute la nouveauté, toute l'originalité de ce futur dogme de l'humanité. Démasquez ce mensonge, écartez ce verbiage soppistique, corrigez ces fautes de français, appelez les choses par leur nom, qne reste-t-il ? Ni plus ni moins que l'atomisme matérialiste et athée d'Épicure. L'athéisme, moins sa brutale franchise, tel est donc, nous l'avons déjà dit, le fond doctrinal du positivisme français, du matérialisme anglais, du panthéisme allemand, et c'est ce masque hypocrite qu'ils appellent triomphalement le *progrès* de la science!

Oui, c'est là ce qu'ils prétendent être la science. Pour nous, nous disons que ce n'en est que la moquerie, et nous allons le prouver.

CHAPITRE X.

LE POSITIVISME ET LE PROBLÈME DU MOUVEMENT.

La vérité scientifique, philosophique et religieuse. — Accord nécessaire de cette triple vérité. — Affirmations prétendues scientifiques du positivisme mises en regard des lois de la science —Énumération de ces lois. — Lois du mouvement. — Conséquences de ces lois. — Objection tirée de la force d'attraction ou de la gravitation universelle des sphères. — Réponse. — Analyse de la force *centripète* et de la force *centrifuge*. — Nécessité d'un premier moteur. — Conclusion.

La vérité est l'objet et la règle de la science, comme elle est la règle et l'objet de la philosophie et de la religion. Or, qu'est-ce que la vérité, soit dans son principe essentiel, soit dans ses manifestations diverses, soit dans la forme idéale qu'elle revêt dans notre entendement ? Si on la considère dans son immuable essence, elle s'affirme comme l'éternelle Raison de l'Être éternel, comme l'Idée adéquate de l'Infini, comprenant, dans sa plénitude, les idées prototypes de toutes les réalités existantes et possibles; image parfaite de la substance incréée; exemplaire parfait de toutes les substances créées ; foyer vivant des idées éternelles; loi suprême de toute intelligence et de toute connaissance; source de toute lumière et de toute intelligibilité, Verbe de Dieu et Dieu lui-même.

Envisagée dans le domaine des choses contingentes et finies, c'est en vain qu'on essaierait de la concevoir, si elle n'apparaissait à notre intelligence, comme une imitation, je dirais volontiers, comme un calque, comme une copie imparfaite de l'archétype divin, comme une incarnation multiple des idées éternelles; comme le déroulement du plan primordial à travers la chaîne des êtres et des phénomènes; comme un reflet du Vrai, du Bien et du Beau absolu dans le prisme de la nature et de l'humanité ; en un mot, comme un rayonnement incessant de la Raison primitive dans toutes les manifestations de l'ordre naturel et surnaturel, dans toutes les harmonies du monde physique, intellectuel et moral.

Il y aura donc vérité dans notre entendement, si notre pensée est *assimilée*, selon le mot de saint Thomas, *à ce qui est*; en d'autres termes, si elle est en même temps l'*image finie de la Raison infinie*, et l'*image idéale* de la *raison réalisée* dans les choses. L'entendement fondé dans la vérité sera donc un reflet fini du Verbe de Dieu, comme le Verbe est l'image infinie de l'Infini et le type parfait des chose finies. De là l'unité de la vérité dans l'immense variété de ses manifestations. De là, aussi, l'union nécessaire des intelligences dans l'harmonie des vérités qui dérivent toutes, comme autant de rayons directs ou réfléchis, d'un seul et même soleil des esprits, d'un seul et même Verbe de Dieu.

Cette vérité, une dans son principe, multiple dans ses manifestations, la Science la découvre et la détermine dans les phénomènes et les lois de la nature, comme la Philosophie la constate et la formule dans les principes de la raison, comme la Religion la puise et l'affirme dans les données de la révélation. Seulement,la première s'arrête aux limites du temps, tandis que les deux autres rattachent le temps à l'éternité. Celle-là ne franchit pas le domaine du relatif et du fini ; celles-ci découvrent la raison de ce domaine dans celui de l'absolu et de l'infini. Toutes les trois, cependant, s'éclairent et s'appuient l'une l'autre, et forment, si j'ose m'exprimer ainsi, le trépied sacré d'où l'éternelle vérité fait entendre ses oracles.

Misérablement défigurées et plus misérablement opposées l'une à l'autre, soit par l'ignorance, soit par la passion, soit par l'esprit sophistique ou la petitesse d'esprit, elles n'en ont pas moins servi, entre les mains des grandes intelligences, à organiser la plus puissante et la plus lumineuse synthèse doctrinale où l'esprit humain puisse se reposer ici bas. Cette synthèse sera-t-elle maintenue ? Ou sera-t-elle sacrifiée, comme dans le passé, aux tristes calculs de l'esprit de parti et de discorde ? L'avenir le dira. Ce qui est certain, c'est qu'en dehors de l'union des vérités, il ne reste que le choc et le conflit des sophismes. Ce qui est certain, c'est que hors de là, l'esprit est condamné à s'agiter perpétuelle-

ment dans des labyrinthes sans issue et dans des problèmes sans solution.

Il ne peut donc y avoir ni contradiction, ni opposition d'aucune sorte entre la vérité scientifique, la vérité philosophique et la vérité religieuse. D'où vient donc qu'au nom de la science, le Positivisme proclame la déchéance de toute théologie et de toute métaphysique ? D'où vient que M. Havet et ses confrères posent la négation de Dieu comme le premier principe de la science ? D'où vient que pour eux l'anéantissement de la plus haute vérité philosophique et religieuse est la première condition de la vérité scientifique ? Hélas ! faut-il le dire ? Ces étranges logiciens commencent par nier Dieu. Cette négation, ils la posent en axiome ; cet axiome, ils l'identifient avec la science, et ils en concluent très-sérieusement que Dieu est incompatible avec la science.

Notre premier principe, disent-ils [1], c'est qu'il n'y a pas de *surnaturel*, pas de Dieu. Donc, nous expliquons l'univers sans Dieu. Or, cette explication de l'univers sans Dieu, c'est la Science. Donc, la science démontre qu'il n'y a pas de Dieu. — Triste parodie de la science et de la raison ! Eh quoi ! ce sophisme se rencontre en toutes lettres dans leurs écrits ! Ce *cercle vicieux* est tout le fond de leur système ! Ce *cercle vicieux* insulte depuis

1. RENAN, *Vie de Jésus* ; HAVET, *Revue des Deux-Mondes* ; LITTRÉ *Paroles de phil.*

un trop grand nombre d'années au bon sens de notre pays, et telle est l'indigence philosophique d'un certain public, qu'il s'incline devant ce leurre comme devant la suprême révélation d'un grand mystère, et fatigue de ses béates acclamations ce jeu puéril de la fantaisie et de l'absurde.

Chose étrange ! les représentants les plus illustres de la science moderne, que dis-je ? les génies immortels qui l'ont créée, un Copernic, un Kepler, un Galilée, un Descartes, un Newton, un Leibnitz, un Pascal, un Euler, un Linnée, un Buffon, un Lavoisier, un Cauchy, un Cuvier, etc,, non-seulement croyaient en Dieu, mais au christianisme, et voici quelques sectaires du jour qui osent écrire, sans que la plume leur tombe des mains, que le premier principe de la science, c'est qu'il n'y a pas de Dieu ! On rirait d'une telle forfanterie, si l'on n'était attristé d'un tel mépris de l'évidence. Pour nous, redisons avec le grand chancelier Bacon : *Peu de science mène à l'athéisme* ; *beaucoup de science ramène à la religion*. Cette sentence du génie, le génie l'a vérifiée. Que les positivistes s'en prennent donc à ces grands hommes, si nous trouvons leur athéisme d'un poids bien léger dans la balance de la science!

Le système qu'on agite devant nos yeux n'est donc pas la science, mais je ne sais quelle conception bâtarde et fantastique, qu'à défaut d'un autre nom, nous pouvons appeler la chimère de la science. Et,

que dit-il, ce système ? Le voici en peu de mots :

1° Les atomes bruts de la matière se sont mis d'*eux-mêmes* en mouvement, et ont produit, eux seuls, toute la mécanique de l'univers.

2° Les atomes inorganiques ont engendré *spontanément*, sous la seule influence des lois physiques et chimiques de la matière, l'organisation et la vie sur notre globe.

3° Les atomes organisés ont produit, par une série de *métamorphoses graduelles*, toutes les espèces végétales et animales qui peuplent notre planète.

4° Et toutes ces merveilles de combinaison et d'harmonie, les atomes les ont produites sans l'ombre d'un plan, d'une intention ou d'une intelligence quelconque.

Ces propositions, ne l'oublions pas, résument non-seulement tout le positivisme moderne, mais tous les athéismes panthéistiques ou autres, qui proclament, à la place du Dieu personnel et vivant, le règne d'une force *impersonnelle*, régie par des lois aveugles et fatales. Les réfuter, c'est donc faire tomber du même coup toutes les formules qui, niant la personnalité divine, recouvrent sous le nom de Dieu un véritable athéisme.

La quatrième proposition n'est que le corollaire des trois premières. Nous en avons discuté la valeur dans les chapitres qui précèdent. Nous n'y reviendrons plus.

Quant aux trois autres, elles tombent sous les coups de l'autorité même qu'on invoque. Nous avons entendu ce que dit le semblant de la science. Voici maintenant ce que dit la science elle-même.

1° C'est une loi de la science que tous les éléments de la matière sont *inertes*. Les atomes n'ont donc pu produire, d'eux-mêmes, les prodigieux phénomènes du mécanisme des mondes.

2° C'est une loi de la science qu'il n'y a pas de *générations spontanées*. Les atomes inorganiques n'ont donc pu engendrer les phénomènes innombrables de l'organisation et de la vie.

3° C'est une loi de la science que toutes les espèces vivantes sont *fixes* et *immuables*. Le métamorphisme des matérialistes et des panthéistes de toute nuance n'est donc qu'une pure mythologie, et l'homme n'a pas l'honneur de descendre de l'animal primitif de M. Darwin, ni du champignon de M. Lamarck, ni des singes de M. About.

Nous verrons plus loin le rapport intime de ces lois de la science avec la grande question de l'existence de Dieu. Bornons-nous à constater ici qu'elles sont en quelque sorte autant de barrières où viennent se briser fatalement tous les athéismes avoués ou déguisés, sortis, en si grand nombre, de l'anarchie intellectuelle des temps modernes ; et c'est ce qui explique l'acharnement que mettent les docteurs de la négation à renverser, de fond en comble, ces simples et puissantes for-

mules. Ils sentent très-bien que ces deux ou trois axiomes condamnent leur système à n'être jamais qu'un roman. Éternelle illusion de l'esprit d'erreur, qui se flatte de plier la réalité aux caprices changeants de son rêve, au lieu de plier sa conception aux immuables décrets de la réalité ! Comme s'il était en notre pouvoir de mettre l'océan dans le creux de notre main ou d'asseoir la pyramide de la science sur la pointe d'un sophisme !

Quelle que soit l'importance des lois scientifiques que nous venons de citer, gardons-nous cependant de croire que la première et la plus fondamentale des vérités soit tellement enchaînée à leur sort, qu'elle doive se soutenir ou tomber avec elles. Non, grâce à Dieu, cette vérité capitale trouve dans les principes de la raison, dans les lois de la conscience, dans l'ordre du monde, dans la constitution de l'humanité, des assises sur lesquelles ne pourront jamais rien les vicissitudes les plus extrêmes de la science. Fût-il vrai, comme il est faux, que les atomes peuvent se donner le branle et diriger leurs mouvements ; fût-il vrai, comme il est faux, que les forces inorganiques peuvent engendrer la vie et l'organisation ; fût-il vrai, comme il est faux, qu'un seul type organisé peut produire, par une série de transformations, toutes les espèces vivantes de notre terre, dans ces cas même, les arguments de la raison logique et morale n'en conserveraient pas moins leur invincible évidence, et suffi-

raient amplement à défendre les croyances du genre humain contre les efforts de la négation. Ecoutons donc avec respect les oracles de la science et rendons grâce à Dieu de l'appui qu'elle prête à la vérité. Mais ne nous en laissons pas imposer par les prétentions et les menaces intéressées de la pseudo-science ; ne subordonnons pas les destinées des choses éternelles au cours variable des choses du temps, et tenons pour certain que le courant du scepticisme contemporain passera, comme tant d'autres, sans déraciner un seul des fondements qui portent notre foi.

L'état de la question ainsi précisé, montrons comment les lois scientifiques entourent d'une évidence, pour ainsi dire, mathématique et palpable, la grande vérité de l'existence de Dieu.

Analysons d'abord les lois du *mouvement*. Nous verrons ensuite quelles conséquences dérivent de ces lois.

Tous les éléments de la matière sont *inertes*, c'est-à-dire, indifférents au mouvement et au repos. Là dessus, nulle contestation. C'est, nous l'avons déjà dit, un axiome de la science [1]. Nul atome en mouvement ne peut donc s'arrêter de lui-même ; nul atome en repos

1. « Un point en repos ne peut se donner le mouvement... Cette tendance de la matière à persévérer dans son état de mouvement et de repos est ce que l'on nomme l'*inertie*. C'est la première loi du mouvement des corps. » (LAPLACE, *Système du monde*.)

« Corpus omne perseverare in statu suo quiescendi vel movendi uniformiter in directum, nisi quatenus a viribus impressis cogitur statum suum mutare. » (NEWTON, *Principia philosophiæ*).

ne peut, de lui-même, se mettre en mouvement. Ni le mouvement, ni le repos ne sont donc essentiels à la matière. Ni le mouvement, ni le repos n'ont un caractère nécessaire et absolu. Cependant la matière n'existe qu'à la condition d'être, soit en mouvement, soit en repos. Si donc cette double condition de son existence est purement relative et contingente, il s'ensuit que la matière elle-même est purement contingente et relative [1]. Or, ne l'oublions pas, nulle existence contingente, sans quelque existence nécessaire ; nulle existence relative, sans quelque existence absolue. Il y a donc quelque être nécessaire et absolu qui n'est pas la matière, et cet Être est Dieu.

Ce n'est pas tout. La matière étant inerte, elle ne peut ni s'arrêter d'elle-même, si elle est en mouvement, ni se mouvoir d'elle-même, si elle est en repos. Si donc un élément matériel est en repos ou en mouvement, ce n'est pas lui-même, c'est un *autre*, qui l'a contraint soit au mouvement, [soit au repos. Tout mouvement de la matière est donc un mouvement *communiqué*. Tout atome en mouvement est donc mu par un autre atome, et celui ci par un autre, et

1. Ajoutons que chaque atome, pris en soi, est limité, contingent, relatif, conditionné. Or, la matière de l'univers n'est que la *collection* ou la *somme* de tous les atomes. Elle est donc nécessairement contingente, relative, conditionnée comme chacun des éléments dont elle se compose. Elle n'est donc ni absolue, ni nécessaire, ni éternelle, ni infinie. Dès lors comment serait-elle la raison suffisante du monde, puisqu'elle n'a pas même en elle la raison suffisante de sa propre existence?

ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive à un premier moteur qui n'est pas la matière. Direz-vous que chaque atome se meut de lui-même? Direz-vous que chaque atome est emporté d'un mouvement éternel et nécessaire? Mais, dans l'un et l'autre cas, vous niez l'inertie qui est la première loi des atomes ; et en niant la loi des atomes, vous niez les atomes eux-mêmes. Direz-vous qu'il n'y a pas de premier moteur? Mais sans premier moteur, pas de premier mouvement ; sans un premier mouvement, pas de second mouvement ; sans premier, ni second mouvement, nul mouvement du tout, et vous nierez ainsi le mouvement même de l'univers. Donc de deux choses l'une : ou vous nierez la matière et le mouvement ; ou vous admettrez un premier moteur qui n'est pas la matière, et ce premier moteur est Dieu.

Sans doute, reprennent nos adversaires, si la matière était cette masse inerte que vous supposez, la démonstration serait rigoureuse et nous n'aurions que vous répondre. Mais vous oubliez qu'il existe une *force d'attraction* inhérente à chaque élément de la matière ; force essentielle, inamissible, en vertu de laquelle chaque élément est attiré par un autre élément, chaque atome tend vers un autre atome ; force universelle et constante, qui s'exerce partout en raison directe des masses, en raison inverse du carré des distances, et qui devient ainsi la base et le ressort de toute la mécanique des mondes. Ou supprimez la

force d'attraction, ou cessez de nous parler de l'inertie de la matière, et n'allez pas tirer des conclusions que repoussent nos prémisses.

Cette objection est la plus spécieuse du système. Elle en impose par le vague et le mystérieux qui entourent la force d'attraction. Nous allons donc l'analyser en détail et la réfuter avec le plus grand soin.

La force d'attraction préside à la gravitation des globes et détermine la pesanteur des corps sur notre terre. Elle est donc un principe de mouvement pour tous les éléments de la matière. Or, en parlant tout à l'heure du mouvement des atomes, nous paraissions supposer des corps *poussés* par d'autres corps ; nous paraissions supposer des *impulsions* mécaniques, communiquées et propagées en vertu des lois du mouvement. Mais, remarquons-le bien, il s'agit ici, non plus de corps qui se poussent, mais de corps qui s'*attirent* ; non plus d'impulsions mécaniques, mais d'*attractions dynamiques*, déterminées suivant la loi énoncée plus haut. Qu'on suppose deux molécules en présence ; si rien ne les arrête, elles s'attireront réciproquement et s'uniront l'une à l'autre. L'attraction est donc inhérente à chaque molécule. Le principe du mouvement attractif ne sera donc plus *hors* de la matière, mais *dans* la matière elle-même. Le premier moteur de l'univers sera dans l'univers, et il deviendra inutile de chercher dans Dieu, la raison des mouvements du monde.

On le voit, la différence est réelle et nous n'avons garde de la dissimuler. Mais cette différence ôte-t-elle la valeur des premiers arguments ? La force d'attraction détruit-elle la force d'inertie ? Enlève-t-elle à la matière et aux mouvements qui l'emportent, leur caractère relatif et contingent ? Remplace-t-elle la force d'impulsion ? Peut-elle être ce premier moteur que nous concevons nécessairement comme étant hors de la matière ? A toutes ces questions nous répondrons hardiment que non, et nous allons le démontrer.

Qu'il s'agisse d'attraction ou d'impulsion, ce qui reste toujours vrai, c'est que nul atome de matière ne peut s'arrêter de lui-même, s'il est en mouvement, ni se mettre de lui-même en branle, s'il est en repos ; ce qui reste toujours vrai, c'est que tout atome est toujours déterminé par quelque *autre*, soit à s'arrêter, soit à se mouvoir. Il n'attire que parce qu'il est attiré. Il ne se meut que parce qu'un autre le met en mouvement. Supprimez le second atome, le premier restera éternellement immobile, s'il est en repos ; éternellement en marche, s'il se meut. Or c'est là l'essence même de l'*inertie*. Donc, avec ou sans attraction, chaque atome de matière est inerte. Tout mouvement attractif d'une atome est donc conditionné par un autre atome. Tout mouvement attractif est contingent, dépendant et relatif. Dès lors, la gravitation des globes se compose d'une série de mouvements contingents et successifs, conditionnés les uns par les autres, et

se rattachant les uns aux autres comme autant d'anneaux d'une vaste chaîne. Or toute série à un commencement, toute chaîne compte un premier anneau. Supprimez le premier anneau, vous supprimez tous les autres, et la chaîne entière se rompt entre vos mains. Si donc le mouvement attractif est inhérent à la matière ; si, d'un autre côté, tous les mouvements attractifs sont contingents, relatifs, successifs et conditionnés ; si tous ces mouvements, ont commencé, il s'ensuit que la matière est contingente, relative et conditionnée comme eux ; il s'ensuit qu'elle a commencé comme les mouvements attractifs qui en sont inséparables. Il s'ensuit, en un mot, avec une évidence logique et mathématique, que la matière n'a en elle-même, ni la raison dernière de son existence, ni celle de ses mouvements ; que cette raison dernière se trouve dans un être supérieur à toutes les forces de la matière, et que cet être est Dieu.

Loin donc de supprimer soit la force d'inertie, soit la contingence de la matière, soit la succession des mouvements, la force d'attraction ne fait que mettre ces caractères dans un relief plus saillant, et montre qu'elle relève, comme tout le reste, d'une cause première qui ne saurait résider dans la matière elle-même. Mais rend-elle inutile au moins un premier moteur immatériel ? Ils le disent et le proclament hautement. A les en croire, l'attraction seule suffit à expliquer toute la mécanique céleste. L'attraction rend inutile le rôle de

Dieu. Or, par un singulier contraste, c'est ici surtout où l'athéisme se croit invincible, que se révèlent, avec le plus d'éclat, la faiblesse de ses illusions et l'action manifeste de Dieu. C'est ce que peu de mots suffiront à démontrer.

Deux forces immenses harmonieusement combinées engendrent tous les mouvements du monde astronomique, et maintiennent, à travers toutes les vicissitudes de la durée, le parfait équilibre des sphères. Ces deux forces, dont Newton a découvert la loi et déterminé la formule, sont la force *centripète* qui attire certains corps vers le centre de quelque autre corps, et la force *centrifuge* qui tend à éloigner les corps du centre d'un autre corps. De la juste balance de ces deux forces naît le mouvement ordonné des globes. Qu'on anéantisse par la pensée, une seule de ces forces, et c'en sera fait à jamais de l'ordre de l'univers. Suspendez l'action de la force *centripète*, tout en maintenant celle de la force *centrifuge*, et tous les corps célestes, s'échappant à l'instant même par la tangente de leurs orbites, s'emporteront en ligne droite, d'un mouvement éternel et fatal, suivant les directions les plus excentriques et les plus opposées, à travers l'espace sans bornes. Supprimez, au contraire, la force qui fuit les centres, en ne laissant subsister que celle qui attire les corps vers le centre d'un autre corps, qu'arrivera-t-il ? Dominés par cette force unique et exclusive, tous les atomes disséminés dans l'espace iront s'attirant et se rapprochant

sans cesse, jusqu'à ce qu'ils soient unis les uns aux autres. Les atomes de la lune tomberont, d'une chute uniformément accélérée, vers la terre. La terre et les autres planètes se précipiteront d'un mouvement analogue vers le soleil. Toutes les masses planétaires de notre système se confondront avec leur centre solaire, pour ne former ensemble qu'une seule et même masse compacte, indivisible, uniforme. Les satellites et les planètes des autres systèmes s'agglomèreront de même autour de leurs centres de gravitation, et tous les globes de tous les systèmes grossiront ainsi, de leur masse collective, la masse de leurs soleils.

Mais asservies, à leur tour, à cette même force *centripète* agissant à l'exclusion de toute autre, ces masses s'attirant toujours, s'agglomèreront les unes aux autres ; toutes les quantités, toutes les fractions de la matière, disséminées dans l'espace, s'uniront de proche en proche, et, de la sorte, l'universalité des atomes, ou pour mieux dire, l'univers tout entier, si admirablement disposé dans les vastes champs de l'espace, ne sera plus qu'une seule agglomération gigantesque, indistincte, uniforme, où viendront échouer, s'accumuler et disparaître pêle-mêle, les mouvements et les débris de tous les mondes.

Je dis les mouvements des mondes ; car le mouvement par lequel deux corps s'attirent, cesse du moment qu'ils se sont rencontrés. Les globes une fois agrégés et confondus, tout mouvement aura expiré ; les derniers



battements de l'univers se seront évanouis dans la dernière rencontre des atomes. Sous l'empire exclusif de la force *centripète*, la masse entière se reposera dans une irrémédiable inertie ; et stationnaire désormais dans je ne sais quel coin de l'immensité, rien ne pourra troubler jamais l'éternelle immobilité de son repos.

Or qu'est-ce que la force *centripète ?* Ni plus, ni moins que ce que nous appelons pesanteur, gravité des corps ou force d'*attraction*. En un mot, la force centripète est la force d'*attraction* elle-même. Loin donc que l'attraction puisse produire et perpétuer le mouvement des globes, elle n'engendre, par elle-même, au terme d'un mouvement relatif et transitoire, qu'un éternel repos.

Pour expliquer les mouvements de la terre et des cieux, il faut donc, indépendamment de la force d'attraction, cette autre force génératrice du mouvement, qu'on appelle la force *centrifuge*. Qu'est-ce que cette force ? Ce n'est pas l'attraction, puisqu'elle produit des effets diamétralement opposés ; ce n'est pas l'attraction, puisqu'elle agit en sens contraire et neutralise son action. L'une attire sans cesse les globes vers leur centre de gravitation ; l'autre tend sans cesse à les éloigner de ce même centre. La première agit dans le sens des rayons de l'orbite ; la seconde, dans le sens des tangentes, perpendiculaires à ces rayons ; l'une ressemble à la corde de la fronde qui retient la pierre toujours prête à s'échapper ; l'autre est figurée par l'impulsion



que le frondeur imprime à son projectile, en le faisant tournoyer dans sa fronde, impulsion qui tend sans cesse à lancer la pierre au loin. Ce sont donc deux forces non-seulement distinctes et différentes, mais radicalement opposées. Or il n'y a, il ne peut y avoir que deux forces motrices des corps, à savoir, l'attraction ou l'impulsion. Si donc la force *centrifuge* n'est pas, ni ne peut être une force d'*attraction*, il reste qu'elle est une force d'*impulsion*. Mais d'où vient l'impulsion qui lance les globes sur leurs orbites ? D'où vient l'impulsion qui projette au loin la pierre du frondeur ? Elle vient d'une force qui agit, nous l'avons déjà dit, dans la direction des tangentes et détermine, en se combinant avec la force centripète, tout mouvement circulaire, c'est-à-dire tout mouvement de *rotation* ou de *translation* des corps. Donc tout mouvement circulaire est *produit* par une force d'impulsion *centrifuge*, en équilibre avec une force d'attraction *centripète*. Tout mouvement de rotation ou de translation est donc produit par une force dont l'attraction seule ne peut pas rendre compte et qui, loin d'être l'attraction, lui est en tout hostile et contraire.

Si maintenant nous jetons les yeux sur l'univers qui nous entoure, que trouvons-nous ? Partout des globes gigantesques qui tournent sur eux-mêmes et autour d'autres globes. Ici, le mouvement de rotation du soleil sur lui-même ; là, le mouvement de rotation de chaque planète sur elle-même, combiné avec son mou-

vement de translation autour du soleil. Plus loin, des mouvements semblables pour les satellites des planètes.

Eh bien, je le demande, quelle main a donné le branle à la masse des atomes ? Quelle main a contraint le soleil à sortir de son immobilité et à tourner une première fois sur lui-même ? Quelle main a lancé les planètes, à de si prodigieuses distances, sur la tangente de leurs orbites ? Quelle main a poussé la terre et les autres planètes à opérer une première fois leur révolution périodique sur elles-mêmes et autour de leur soleil ? Quelle main a proportionné si admirablement l'impulsion de la vitesse à leurs masses et à leurs distances ? Quelle main a su équilibrer l'attraction centripète et l'impulsion centrifuge de telle sorte, que les diverses causes de perturbation se corrigent les unes par les autres, et font servir les anomalies partielles à l'ordre général ? Quelle main a non-seulement produit, mais réglé et déterminé la triple révolution de la lune sur elle-même, autour de la terre et autour du soleil ? Quelle main, en un mot, a disposé toutes les pièces, tous les rouages, tous les cercles du mécanisme des globes célestes, et donné à toutes ces pièces la formidable impulsion qui met en jeu tous ces ressorts, fait mouvoir tous ces rouages, distribue à chacun la quantité de mouvement qu'il faut, remonte et règle pour toujours la mécanique de l'immense appareil, et dont l'irrésistible action se propage et se continue, d'atome en atome, de monde en monde, sans que rien



puisse en altérer la précision, sans que rien puisse en arrêter l'élan ?

Cette main, nous l'avons prouvé, ce n'est pas celle de la *nécessité*, puisque tous les éléments de la matière sont inertes, puisque le mouvement ne leur est ni essentiel, ni nécessaire ; puisqu'en un mot, ils sont absolument indifférents au mouvement et au repos. Ce n'est pas la force d'*attraction* puisqu'elle ne peut pas produire la force centrifuge, et que loin d'engendrer le mouvement des globes, elle ne peut déterminer, d'elle-même, que l'éternelle immobilité de l'univers. Ce n'est pas une force d'impulsion *matérielle* puisque toute impulsion mécanique est *communiquée ;* puisqu'aucun atome ne peut se *pousser* lui-même, mais est toujours poussé par quelque *autre ;* puisque la matière ne peut que transmettre les impulsions, et ne saurait être en aucune façon le principe premier et générateur des impulsions mécaniques. Ce n'est pas le *hasard*, puisque le hasard n'est rien ; puisque le hasard n'est qu'un mot qui exprime l'ignorance où nous sommes des causes réelles d'un fait ou d'un phénomène. La main qui a donné le branle à l'univers, est donc une puissance supérieure à toutes les forces de la matière, à toutes les substances de la Nature ; une puissance qui a en elle-même le principe d'une souveraine activité ; une puissance autonome, spontanée, libre, et cette puissance, c'est le Dieu que nous adorons.

Toute autre conclusion serait celle d'un logicien qui

prétendrait, qu'à le bien prendre, une usine, une manufacture, une locomotive, pourraient non-seulement se construire elles-mêmes, mais se mettre d'elles-mêmes en mouvement, sans qu'il fût nécessaire d'employer soit l'eau, soit la vapeur, soit des moteurs vivants, soit une force motrice quelconque, prise en dehors du mécanisme. Nous laissons aux constructeurs et aux mécaniciens le soin de qualifier ce nouveau procédé, et nous allons considérer le positivisme en face d'un problème plus formidable encore que celui du mouvement, le problème de la Vie.

CHAPITRE XI

LE POSITIVISME ET LE PROBLÈME DE LA VIE.

Notion de la vie et de l'être vivant. — Principe vital. — Système des organiciens. — Système des vitalistes. — Origine de la vie. — *Hétérogénisme* ou génération spontanée. — Examen du système. — Loi de la vie. — Expériences de M. Pasteur, de MM. Van Beneden, Ehrenberg, Siebold, Balbiani. — Sentence de l'Académie des sciences. — Conclusion.
Du *métamorphisme* des espèces vivantes. — Loi fondamentale des espèces vivantes. — Expériences de M. Flourens. — Conséquences. — Immutabilité des espèces. — Réponse aux objections. — Conclusion.

Un abîme sépare la molécule brute de la vie organisée. Production, formation, accroissement, mode d'existence, tout est différent. L'être vivant naît d'un germe produit lui-même par un être vivant de même espèce. Il se développe par *intussusception*, et non par *juxtaposition* des éléments matériels. « Il forme, dit Cuvier, un système clos dont toutes les parties se correspondent mutuellement et correspondent à la même action définitive par une réaction réciproque. » Naître, croître, atteindre l'apogée de son développement, se reproduire et mourir : tel est le cycle de la vie qu'une loi fatale lui ordonne de parcourir. Rien de

semblable dans les corps inorganiques, et la différence qui les sépare des premiers est si profonde et si manifeste, qu'il n'est pas même donné à l'ignorance de s'y tromper.

Or, l'ensemble des fonctions de l'être organisé, c'est ce qu'on appelle la *Vie*. Ce même nom sert encore à désigner le principe ou la cause de ces fonctions, c'est-à-dire le *principe vital*, et c'est de la vie prise dans ce dernier sens qu'il s'agit ici.

Quel est donc le principe de la vie d'un organisme? Où est-il? D'où vient-il? tel est le problème à résoudre.

Ici se présentent deux solutions. Ce principe, disent les *organiciens*, c'est la matière organisée elle-même. Non, répondent les *vitalistes*, c'est une force organisatrice, motrice et reproductrice, qui emploie la matière comme instrument de ses opérations. Pour les premiers, l'organisation est le principe de la vie ; pour les seconds, le principe *vital* est la cause génératrice de l'organisation. A la première théorie se rattachent généralement les matérialistes et les athées de toute nuance. A la seconde se rallie quiconque ne voit pas dans l'*Atome* ou dans une substance inconsciente, soumise à la fatalité, la raison dernière des choses.

Pour les Positivistes, cela va sans dire, c'est l'organisation qui domine et engendre la vie. Reste à savoir ce qui engendre l'organisation. Il y eut une époque, ne l'oublions pas, où la vie et l'organisation n'ont pas existé sur notre globe. Ce fait, la science le proclame

et les positivistes n'ont garde de le nier. Mais si la vie n'est que le résultat de la matière organisée, si la Matière n'a pas été toujours organisée, si, dans l'hypothèse, il n'existe nulle autre substance que la Matière, il s'ensuit, avec la dernière évidence, que la matière inorganique a engendré elle seule l'organisation ; il s'ensuit que la seule action des lois physiques et chimiques de la nature inanimée a produit *spontanément* la vie ; il s'ensuit, en un mot, que la *génération spontanée* est le principe de toute vie et de toute organisation sur notre globe.

Eh bien, c'est ici que la science, d'accord avec la logique, met à néant ces audacieuses hypothèses, en posant en loi que *jamais, ni nulle part, la vie n'est le produit d'une génération spontanée.* Nous disons : d'accord avec la logique. Que nous dit en effet la raison ? Elle proclame qu'il n'y a pas d'effet sans une cause suffisante ; par conséquent, qu'il n'y a pas d'effet supérieur à sa cause. Or, il va de soi que les propriétés de la vie, telles que l'organisation, la nutrition, la reproduction, et, dans un ordre plus élevé, la sensibilité, la spontanéité, la locomotion, l'intelligence, la volonté, ne sont pas des propriétés radicales, primitives, essentielles, inhérentes à chaque atome, à chaque molécule de matière. Jamais, ni le scalpel de l'anatomiste, ni le creuset du chimiste, ni l'analyse du physicien n'ont constaté l'ombre même d'une seule de ces propriétés dans un seul élément ou dans un seul agrégat inorga-

nique. D'un autre côté, il n'est pas moins évident que l'organisation est supérieure à la composition inorganique, que la vie est supérieure à la mort. L'être organique et vivant, produit par la matière brute et inanimée, serait donc un effet supérieur à sa cause ; en d'autres termes, un *effet sans cause*, et la raison seule, on le voit, fait justice du système.

Or, ce que la raison proclame, la science, une science positive et certaine, fondée sur l'observation la plus minutieuse, le ratifie sans exception et sans réserve. Jetons un regard sur ces espèces innombrables qui forment, à tous les degrés de l'organisation, l'immense échelle des êtres vivants : que trouvons-nous ? Que nous révèle l'expérience des siècles ? Que nous enseignent les constatations les plus précises de la science ? Partout et toujours, la vie naissant d'un germe organique préexistant. Partout et toujours, le concours des sexes présidant à la génération des espèces vivantes. Aussi loin que vont les regards de l'observateur, aussi loin que portent les plus puissants microscopes du savant, aussi loin qu'atteint l'art des expériences les plus ingénieuses et les plus délicates, dans tout le vaste domaine de notre expérience, il n'y a pas d'exemple, *pas un seul*, d'une *génération spontanée* scientifiquement constatée, pas un exemple d'un seul être vivant produit sans le concours d'autres êtres de même espèce.

Les *hétérogénistes*, ou partisans des générations

spontanées, ne vont pas jusqu'à invoquer à leur appui la production des espèces supérieures, observables à tous les regards. Ici les faits, ils le savent bien, démentent leur hypothèse. Repoussés peu à peu de tous les retranchements où ils s'étaient cantonnés, ils se sont réfugiés, en dernier lieu, dans le monde des infiniment petits ; ils se barricadent, si j'ose ainsi parler, derrière la génération soi-disant spontanée des *microzoaires* ou infusoires. La science les a suivis sur ce nouveau terrain, et là comme ailleurs, ainsi que nous le verrons un peu plus loin, elle a détruit impitoyablement toutes les espérances et tous les rêves de ces hardis réformateurs de la vie. Les faits palpables les condamnent ; les faits scientifiques leur arrachent, suivant le mot d'un chimiste distingué, leur *dernière illusion*. Qu'ont-ils donc à l'appui de leur *hypothèse*, eux qui n'admettent, disent-ils, que les faits positifs, constatés, certains ? Rien, absolument rien. Je me trompe. Ils ont l'imagination complaisante et l'obstination de l'esprit de système. Et ces deux qualités, on le conçoit, dispensent du reste.

Mais, disent-ils, la nature est infinie. On n'a pas tout vu, on n'a pas tout observé. Qui sait ? Peut-être.... Et c'est ce *peut-être* qu'ils opposent à tout ce qu'on a vu, à tout ce qu'on a observé, à tout ce qui renverse leurs rêves désespérés ! Comment ! vous proclamez à satiété que les lois de la nature sont *universelles* et *constantes* ! Vous vous appuyez sur l'universalité et

la stabilité de ces lois, pour conclure de l'existence de certains faits à l'existence de certaines lois générales, qui règlent tous les faits possibles du même genre ! Là est la base de toutes vos inductions et de toute votre science de la nature. Et voici que, d'un trait de plume, vous supprimez la loi que vous proclamez et que nous proclamons avec vous. Vous niez des lois de la vie, ce que vous affirmez de toutes les autres lois sans exception. La loi de la génération sexuelle s'applique partout où la science a pu observer la génération des êtres vivants. Et à cette loi scientifiquement démontrée, à cette loi générale et constante, vous posez arbitrairement des exceptions que vous jugez anti-scientifiques, absurdes et intolérables pour toutes les autres lois ? Partout où l'observation est possible, cette loi règne et domine ; et là où l'observation s'arrête, dans nous ne savons quelles régions inabordables, que vous creusez en quelque sorte aux bords du néant, là cette loi serait suspendue ; là elle plierait devant le bon plaisir de votre système ; la loi de la vie ne serait plus la loi de la vie, et l'inflexible géométrie de la nature serait à la merci de votre scepticisme !

S'il pouvait en être ainsi, que deviendraient les lois de l'ordre ? Que deviendraient les conquêtes de la science ? Que deviendrait la Science elle-même ? Prenons les lois de la physique. Comment la science les a-t-elle déterminées ? Elle a observé un certain nombre

de phénomènes. Elle a constaté l'ordre ou le rapport *constant* de ces phénomènes dans les cas observés ; elle a séparé ce qu'il y avait de *constant* dans la nature et l'ordre des phénomènes, de tout ce qu'il y avait d'accidentel et de variable. Et cet *élément constant*, elle l'a formulé en loi générale. Elle a prononcé que cette loi régit tous les faits possibles du même ordre. Mais pour porter un décret aussi absolu, a-t-elle eu besoin d'observer tous les faits ? Non, mille fois non ; une telle observation était physiquement et mathématiquement impossible. Néanmoins vous affirmez ces lois ; et ces lois vous les dites constantes et universelles. Vous le dites ! Mais y avez-vous songé ? « La nature est infinie ; on n'a pas tout vu ; on n'a pas tout observé; qui sait ? peut-être....» Et vos inductions sont brisées ; votre science est à terre ; vos lois s'écroulent ; l'ordre du monde s'évanouit et l'étude de la nature est livrée au hasard des accidents et des interprétations. Vous vous récriez ! Hommes inconséquents, mais c'est vous qui l'affirmez ; c'est votre logique qui se retourne contre vous ; c'est elle qui vous condamne. Ou renoncez à votre hypothèse, ou renoncez à la science. Celle-ci fera justice de celle-là, et c'est au nom de la science même que vous briserez l'idole qui la déshonore.

En attendant, voici l'arrêt que porte contre les générations spontanées, M. Flourens, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de toutes les académies et sociétés savantes de l'Europe,

l'une des autorités scientifiques les plus imposantes de notre temps : « Quoi de plus *absurde*, dit-il, que d'imaginer qu'un corps *organisé* dont toutes les parties ont entre elles une connexion, une corrélation si admirablement calculée, si *savante*, puisse être produit par un assemblage aveugle d'éléments physiques ? Ce corps organisé aurait puisé sa vie dans des éléments qui en sont dépourvus ! On prétend faire venir le mouvement de l'inertie, la sensibilité de l'insensibilité, la vie de la mort ! »[1]

Nous pourrions donc, à la rigueur, opposer une simple fin de non-recevoir à toutes les découvertes que les *hétérogénistes* prétendent avoir faites dans le monde des animalcules microscopiques, et leur dire : la loi de la *génération par sexes* se constate et se vérifie, sans exception, partout ou l'observation s'exerce sans erreur et sans illusion possibles. La loi des *générations spontanées*, au contraire, vous ne l'appuyez que sur le monde des infiniment petits, où l'erreur est si facile et si fréquente. Notre loi se démontre partout où l'on voit. La vôtre vous ne l'invoquez que là où l'on ne voit plus, où, tout au moins, l'on ne voit plus bien. Nous affirmons parce que nous voyons ; vous niez parce que vous ne voyez plus. Une loi générale, basée sur des myriades de faits connus serait donc renversée par l'ignorance qui entoure les

1. *Cours de physiologie*, p. 46 et 47.

faits inconnus ! La limite de notre regard serait donc la limite de la nature elle-même ! Ne voilà-t-il pas, en vérité, une argumentation puissante, et n'est-il pas évident, qu'appuyé sur de telles preuves, l'athéisme doive être le dernier mot de la science ?

Mais cet asile même que la complaisance des infusoires semblait offrir à l'athéisme scientifique, la science le lui arrache sans merci et sans pitié. Un chimiste distingué, M. Berthelot, avait réussi à recomposer chimiquement, par ce qu'on appelle l'action *lente* des affinités, non, bien entendu, des êtres vivants, ni même une simple cellule d'un tissu *organisé*, mais ce qu'on appelle des substances *organiques*, telles que les sucres, les alcools, qui entrent dans la composition des êtres vivants. A cette découverte, les espérances de l'athéisme se réveillèrent plus ardentes que jamais. Tiendrait-on enfin le secret de la vie ? Serait-on sur la voie du grand mystère ? Verrait-on l'organisation sortir manifestement des flancs de la matière inanimée ?

C'était le moment de remettre en honneur la thèse des générations spontanées. Au siècle dernier, l'anglais Needham l'avait tirée de l'oubli. Spallanzani l'y fit rentrer. Un expérimentateur contemporain, M. Pouchet, la remit en vogue en prouvant, disait-il, que certaines substances fermentescibles, où l'action d'une forte chaleur avait préalablement détruit tout germe vivant, n'en produisaient pas moins tout un monde de *vibrions*, de *bactériums* et d'autres infusoires. En vain le

savant micrographe Ehrenberg [1] avait-il réussi, par des prodiges d'analyse, à décrire toutes les merveilles de ces animalcules. En vain avait-il prouvé qu'ils ont une organisation très-complète et très-compliquée. En vain avait-il classé les diverses espèces et constaté, dans chaque espèce, l'existence des deux sexes et de leurs organes de génération. En vain avait-il analysé et décrit les germes qui les produisent. Qu'était-ce que tout cela en présence du vase fatidique qui contenait les merveilleuses infusions de M. Pouchet ? Ces infusions n'étaient-elles pas purement inorganiques? Tous les germes n'y avaient-ils pas été calcinés par la chaleur ? Et cependant des milliers d'infusoires ne sortaient-ils pas de ces infusions, comme Minerve du cerveau de Jupiter ? Donc les infusoires naissent de la matière brute. Donc la matière peut engendrer, à elle seule, la vie, et nous tenons le procédé qui a fait sortir de l'atome primitif le génie de Bossuet et l'âme de saint Vincent de Paul !

Malheureusement pour la jeune science, ce triomphe ne fut pas de longue durée. Un chimiste éminent, M. Pasteur [2], professeur à la Faculté des sciences de Paris, reprit, une à une, toutes les expériences de M. Pouchet, et fit crouler, un à un, tous les fon-

1. *Organisation der Infusions Thierchen.*
2. *Mémoires sur les corpuscules organisés qui existent dans l'atmosphère. Examen de la doctrine des générations spontanées*, 1862.

dements de la théorie des générations spontanées [1].

« Encore une illusion qui s'en va ! » s'écria un chimiste distingué, grand partisan des générations spontanées, après qu'il eut étudié en détail les beaux travaux de M. Pasteur. « Ces expériences sont décisives et sans

1. M. Pouchet avait contesté l'existence des germes d'infusoires, parce qu'en analysant la poussière déposée sur les meubles des appartements, il avait trouvé, disait-il, peu ou point de ces germes. M. Pasteur démontra que ces germes sont disséminés dans l'air libre et non pas dans la poussière en repos. Il recueillit ces germes en faisant passer un courant d'air sur du coton-poudre. Il fit dissoudre cette substance dans un mélange d'alcool et d'éther. De la sorte, toutes les poussières recueillies se retrouvaient dans la solution et retombaient lentement au fond de la liqueur. « Ces manipulations fort simples, dit-il lui-même, m'ont permis de reconnaître qu'il y a constamment dans l'air un nombre variable de corpuscules dont la forme et la structure annoncent qu'ils sont organisés. Les uns sont parfaitement sphériques, les autres ovoïdes. Leurs contours sont plus ou moins nettement accusés. Beaucoup sont tout à fait translucides, mais il y en a aussi d'opaques avec granulation à l'intérieur... Ces corpuscules sont évidemment organisés, ressemblant de tout point aux germes des organismes inférieurs [1]. »

Ces germes sont féconds. On peut les semer dans des infusions où l'on a, par l'ébullition, détruit tous les germes ; infusions que l'on conserve dans une atmosphère artificielle qui a traversé un tube de platine chauffé au rouge, et qui, par conséquent, ne peut plus contenir aucun organisme vivant. L'on y voit apparaître aussitôt une grande quantité de *monades*, de *bactériums*, de *vibrions* et d'autres infusoires. Là où les germes font défaut, nulle production de ce genre. Preuve évidente que les *microzoaires*, comme tous les autres animaux, naissent des germes organisés, et que la vie n'est engendrée que par la vie.

M. Pouchet prétendait avoir tué tous les germes en chauffant ses infusions jusqu'à ébullition, et en brûlant l'air dans lequel il

[1]. PASTEUR, *ibid.*

réplique, dit à son tour M. Flourens; il n'y a pas à revenir sur les travaux de M. Pasteur. »

L'Académie des sciences, saisie de la question et prononçant en dernier ressort, a pleinement ratifié le jugement de son illustre secrétaire perpétuel. La science a donc porté son arrêt. La solution du problème est

les plaçait ensuite. Malgré ces précautions, il avait obtenu des infusoires. Ils étaient donc, disait-il, le produit d'une génération spontanée. — Non, lui répondit M. Pasteur, votre opération a été défectueuse. Vous avez employé la cuve à mercure. En l'introduisant dans vos ballons, vous y avez fait entrer, sans vous en douter, des germes adhérents au mercure. En voulez-vous la preuve ? Variez votre mode d'opérations. Laissez la cuve de mercure, et il ne se produira point de génération. Prenez au contraire une seule goutte de mercure dans la cuve d'un laboratoire ; mettez-la dans le liquide le plus pur, et, malgré la calcination de l'air, malgré l'ébullition du liquide, vous obtiendrez des infusoires. Ce qui les produit, ce n'est donc pas l'infusion elle-même, ce sont les germes adhérents au mercure qui y ont été introduits.

Enfin, M. Pasteur obtient ou supprime *à volonté* la production d'infusoires, en introduisant ou en supprimant, tour à tour, les germes recueillis sur du coton-poudre ou de l'amiante. Qu'on mette, par exemple, une liqueur très-fermentescible dans un ballon ; qu'on donne au col du ballon diverses courbures ; qu'on chauffe le liquide jusqu'à ébullition ; qu'on laisse l'extrémité du col ouverte sans autre précaution. Eh bien, malgré le contact de l'air extérieur, le liquide reste indéfiniment sans altération. Aucune génération ne se produit. D'où vient cela ? Uniquement de ce que la courbure du col empêche les germes disséminés dans l'air de pénétrer jusqu'au liquide. En veut-on la preuve ? Qu'on détache, d'un trait de lime, le col du ballon ; qu'on laisse ce col ouvert de façon à laisser tomber dans l'infusion les germes tenus en suspens dans l'atmosphère. Aussitôt le liquide s'altère, et l'on obtient immédiatement des productions organisées. Qu'on répète autant de fois qu'on le voudra, ce double procédé, et l'on obtiendra toujours les mêmes résultats. Preuves, contre-épreuves, rien ne manque aux expériences de M. Pasteur. Toutes établissent que

complète et décisive, et la thèse des générations spontanées a succombé sous des coups dont elle ne se relèvera plus.

Indépendamment de la génération des infusoires,

les germes des infusoires sont disséminés dans l'air ; que ces germes déterminent la fermentation des liquides ; que sans germes il n'y a ni fermentation, ni génération d'êtres organisés ; que loin d'être le *résultat* de la fermentation des substances inorganiques, les infusoires en sont le *principe* et l'*agent* le plus actif ; et que la vérité, dans cette question, est précisément l'inverse de la thèse soutenue par les hétérogénistes [1].

Mais, reprenaient M. Pouchet et ses partisans, MM. Joly et Musset, s'il en est ainsi, comment expliquer qu'un si petit nombre de germes répandus dans l'air puisse produire une si prodigieuse quantité d'infusoires ? — Il n'est pas nécessaire, répondait M. Pasteur, que ces germes soient aussi abondants. Ehrenberg a prouvé que les infusoires se reproduisent avec une rapidité surprenante, et il suffit d'*un germe* ou *deux* pour qu'une population nombreuse envahisse rapidement le liquide au milieu duquel ces germes sont tombés. L'air n'est donc point saturé de corps organisés. Loin de là, il en est quelquefois dépourvu. « Ici il y a des germes ; à côté il n'y en a pas ; plus loin il y en a de différents. Il y en a peu ou beaucoup, suivant les localités. »

Cette réponse, M. Pasteur l'appuya d'une expérience décisive. *Soixante* ballons purgés d'air et contenant des matières altérables, préalablement bouillies, furent transportés, les uns sur le Jura, les autres sur le Montanvert, régions où l'air est d'une remarquable pureté. Ouverts pour recevoir l'air, puis immédiatement refermés, ces ballons furent rapportés à Paris. Restées en repos pendant des mois, les matières qu'ils renfermaient se peuplaient les unes d'êtres organisés, parce qu'elles avaient reçu des germes ; d'autres restaient *inaltérées*, parce qu'elles n'en avaient pas reçu. Voici donc des infusions fermentescibles, restées pendant des mois en *contact* avec l'*air pur* sans s'*altérer*, sans produire un seul infusoire ! L'expérience, on le voit, tranchait la question ; MM. Pou-

1. Pasteur. *Mémoires sur les fermentations alcooliques*, 1860. *Recherches sur la putréfaction*, 1861.

les *hétérogénistes* s'appuyaient sur celle des *vers intestinaux*. Cet argument vient de leur être enlevé sans retour. Déjà au XVIIe siècle, Vallisnieri avait découvert

chet, Joly et Musset le sentirent. Ils reprirent l'expérience avec *huit* ballons seulement, sur les glaciers de la *Maladetta* dans les Pyrénées. Après quelques jours, ils examinèrent au microscope les substances putrescibles contenues dans les ballons, et découvrirent dans toutes des *microzoaires*.

En face de ces résultats contradictoires, il fallait un juge en dernier ressort. L'Académie des sciences nomma une commission composée de MM. Flourens, Dumas, Brongniart, Milne-Edwards et Balard. Il s'agissait de reprendre et de *vérifier* l'expérience de M. Pasteur. La commission fit connaître à ce savant, ainsi qu'à MM. Pouchet, Joly et Musset, de quelle façon elle entendait sa mission. Ces derniers, on ne sait pourquoi, récusèrent d'avance le verdict que porterait l'aréopage de la science. La commission n'en continua pas moins ses travaux. Elle refit l'expérience sur une grande échelle, opéra avec *soixante* ballons, s'entoura de toutes les précautions imaginables, et attendit le résultat. Aujourd'hui ce résultat est connu. Après cinq mois d'attente, la matière fermentescible, renfermée dans un grand nombre de ballons, *toujours en contact avec l'air* recueilli dans divers endroits, est restée sans *altération* et sans *génération* d'aucune sorte. Donc la matière inorganique ne produit pas, d'elle-même, des êtres organisés. Il n'y a donc point de génération d'infusoires, quand l'air, qui est en contact avec l'infusion, ne contient pas de germes. Les matières *altérables* ne s'*altèrent* donc qu'à la condition de contenir de ces germes. Ce sont donc les germes *seuls*, disposés dans certaines substances inorganiques putrescibles, et non pas ces substances elles-mêmes qui produisent les *infusoires*, et la thèse de M. Pasteur, vérifiée par la plus haute autorité scientifique du monde, reste désormais une loi de la science.

MM. Pouchet et Joly ayant contesté une seconde fois la valeur des expériences de M. Pasteur, l'Académie des sciences, confirmant son premier jugement, a prononcé au mois de janvier 1872 que ces expériences réunissaient toutes les conditions voulues, et répondaient complétement aux exigences les plus rigoureuses de la science.

dans les intestinaux des organes de la génération et des œufs. Dans un Mémoire couronné en 1856 par l'Institut de France, M. Van Beneden, professeur à l'Université de Louvain, dévoilait tous les mystères de ces singulières existences. Il étudie l'anatomie, les fonctions, le mode de génération des *trématoïdes* et des *astoïdes*, groupes de vers intestinaux. Il décrit avec précision leurs œufs, leurs organes de reproduction, et, chose merveilleuse ! la complication de ces organes y est portée plus loin que dans les animaux supérieurs. Enfin, il poursuit et analyse, dans les moindres détails, les métamorphoses et les migrations de ces étranges parasites [1]. Ainsi le mystère s'évanouit, et la génération de ces êtres est ramenée à la loi universelle et normale, qui préside à la production de *tous* les êtres vivants de la nature.

Cette loi de la génération par sexes, tous les travaux des zoologistes modernes concourent à la mettre dans sa plus grande évidence.

M. Ehrenberg, que M. Janet appelle à juste titre le Christophe Colomb du monde microscopique, a décou-

1. « Tout ver parasite passe par trois phases : la première est celle de l'œuf pondu dans l'intestin du carnivore et rejeté par celui-ci ; la seconde, celle de l'embryon : l'œuf est avalé par l'herbivore avec l'herbe qu'il broute, et il éclot dans son estomac ; la troiième est celle de l'adulte ; celle-ci a lieu dans le corps du carnivore qui se nourrit d'herbivores. » (Janet, *le Matérialisme contemporain en Allemagne* : ouvrage non moins remarquable par sa dialectique vigoureuse que par l'érudition scientifique de l'auteur.)

vert les sexes dans les hydres d'eau, M. Siebold dans les méduses, M. Siebenkuhn dans les éponges ; Van Beneden, nous venons de le voir, dans les vers intestinaux ; Balbiani dans les infusoires [1].

Disons donc avec un des représentants les plus autorisés de la science contemporaine, M. de Quatrefages : « Médiatement ou immédiatement, tout animal remonte à un père et à une mère (appareil mâle ou femelle) ; et la même observation s'applique aux *végétaux*. L'existence des sexes, dont la nature inorganique ne présente pas même la trace, se montre donc comme un caractère *distinctif* des êtres *organisés*, comme une de ces *lois primordiales* imposées dès l'origine des choses, et dont il faut renoncer à chercher la raison [2]. »

Disons avec M. Flourens : « *La vie ne naît que de la vie.* Tout être vivant vient d'un parent. Les individus périssent, mais la vie ne périt pas. Avant de périr, ils l'ont transmise. La vie de chaque espèce est comme une chaîne dont tous les anneaux viennent et, si je puis ainsi dire, sortent les uns des autres. Qu'un anneau manque, et l'espèce est perdue. *Pour chaque espèce,* la vie n'a commencé qu'une fois. Toutes les espèces où une rupture s'est produite, où le fil continu de la vie s'est rompu, sont aujourd'hui des espèces perdues, et ces espèces ne renaissent plus [3]. »

1. JANET. *Le matérialisme contemporain en Allemagne.*
2. *Métamorphoses de l'homme et des animaux.*
3. *De la longévité humaine.*

La doctrine des *générations spontanées* n'est donc qu'une mythologie prétendue scientifique, dont la science a fait justice. Le même sort est réservé à la théorie du *Métamorphisme* ou de la *Transformation des espèces*, reléguée désormais, comme la précédente, dans le pays des fables, et dont MM. Renan et Darwin se résigneront, quoi qu'ils fassent, à porter le deuil.

Les savants ont défini l'*espèce :* une collection d'êtres *semblables* qui *produisent ensemble* des individus lesquels, à leur tour, peuvent en produire d'autres.

Cette définition comprend deux idées : celle de *ressemblance* et celle de *reproduction*. De ces deux idées, la première n'est qu'accessoire, la seconde seule est fondamentale. Écoutons, à ce sujet, l'homme de notre temps qui a porté le plus loin la solution des problèmes de la vie, non, il est vrai, par le commode procédé des hypothèses plus ou moins gratuites qu'enfante sans peine une aventureuse imagination; mais par l'observation personnelle et infatigable des faits, unie à une sagacité merveilleuse et à un imperturbable bon sens. Voici ce que dit M. Flourens sur la loi fondamentale des espèces vivantes :

« Le caractère de l'espèce est la fécondité *continue;* le caractère du genre est la fécondité *bornée*..... Tous les individus d'une *même* espèce peuvent s'unir, et leur union est d'une fécondité continue; toutes les espèces d'un même *genre* peuvent s'unir aussi; mais leur union n'est que d'une fécondité bornée.

« Le métis de l'âne et du cheval est infécond dès la première ou dès la seconde génération; le métis du chien et du loup est infécond dès la seconde ou dès la troisième génération, etc. La fécondité de chaque espèce prise en soi est *éternelle*.

« La fécondité des races l'est donc aussi, car *la race n'est qu'une variété, qu'une modification de l'espèce*. Toutes nos races de chevaux sont fécondes entre elles, et d'une *fécondité continue*. Il faut en dire autant de toutes nos races de chiens, de béliers, etc. Toutes les races d'hommes sont fécondes entre elles d'une fécondité *continue* : fait qui prouve *l'unité de l'espèce humaine*, *l'unité physique* de l'homme [1]. »

Veut-on savoir la différence essentielle qui distingue les *races* des espèces? La voici : « Les modifications, dit M. Flourens, qui donnent les races sont toujours *superficielles*, bornées ; le fond de l'espèce n'est point altéré; ce fond subsiste. Toutes les *races* d'une *espèce*, quelque variées, quelque nombreuses qu'elles soient, ne s'écartent jamais assez les unes des autres pour cesser d'être fécondes entre elles, et c'est là le grand fait ; leur fécondité *commune* est la preuve la plus directe, la *marque la plus sûre* de la *permanence* de leur *unité première* [2]. »

Et il ajoute : « La *race* une fois produite, a toujours une *fécondité continue ;* le produit croisé d'*espèces*

1. *De l'instinct et de l'intelligence des animaux.*
2. *Ibid.*

diverses n'a jamais, au contraire, qu'une fécondité *bornée :* là, entre la parenté des races et la parenté des espèces, est le fait tranché, la limite vraie [1]. »

Cette différence, il la marque avec plus de précision encore, en disant : Ceci est « le caractère profond qui distingue le *croisement* des *races* de celui des espèces :

« Le croisement des *races* donne *toujours* des *races nouvelles*.

« Le croisement des *espèces* ne donne jamais des *espèces nouvelles*.

« Quant aux animaux appartenant à des *genres* ou à des *ordres* différents, leur union est absolument inféconde [2]. »

Chaque espèce forme donc un cercle fixe, permanent, infranchissable. Toute union entre les individus de *genres* différents est impossible. L'union entre les individus d'espèces voisines ne donne que des métis inféconds, par conséquent ne produit jamais d'*espèces nouvelles*. L'union entre les individus de *même espèce*, mais de *race différente*, peut produire *indéfiniment* des *races* nouvelles de cette même espèce, mais *jamais* une *seule* espèce nouvelle.

Telles sont les lois qui président à la constitution et à la reproduction des êtres vivants. Ces lois fondées

1. *Ibid.*
2. *De l'instinct et de l'intelligence des animaux.* A l'appui de ces lois, M. Flourens cite des faits sans nombre qu'il a observés la plupart lui-même.

sur l'observation, démontrées par la science, se trouvent encore confirmées par l'histoire. Jamais les partisans du métamorphisme des espèces n'ont pu citer un *seul fait* à l'appui de leur système. En revanche, tous les faits s'unissent pour en montrer l'inanité. Qu'on examine les momies d'hommes ou d'animaux rapportés de l'Égypte. L'ibis du temps des Pharaons est absolument le même que celui de nos jours. Depuis des milliers d'années, l'espèce humaine n'a pas varié. Même observation pour les momies de bœufs, de chiens, de crocodiles. Dans son histoire naturelle, Aristote décrit tout le règne animal, depuis les orties de mer jusqu'aux animaux supérieurs. Eh bien, de la lecture d'Aristote il ressort ce fait : que non-seulement aucune espèce n'a changé ; mais que tout le règne animal est resté le même.

L'évidence des faits a emporté la conviction des savants, et l'*immutabilité des espèces* est posée en axiome de la science.

On voit dès lors l'erreur de M. Darwin. Il a confondu les *races* qui sont indéfiniment *variables*, avec les *espèces* qui sont essentiellement fixes et *immuables*. Il a affirmé des caractères essentiels et primitifs, ce qui n'est vrai que des caractères accidentels et secondaires. C'est le paralogisme, qu'on appelle en bonne logique l'*erreur* de la *substance* et de l'*accident*. Il suffit à faire apprécier la valeur de la théorie.

En face de cette fixité, de cette immutabilité absolue

des espèces, que signifient les *lois immanentes* de M. Littré, la *force contraignante* de M. Taine, la *force plastique* et l'action des *milieux* de Lamark, l'*élection* naturelle et la concurrence *vitale* de M. Darwin ? Que signifie le *besoin* de *marche* et de *progrès* que MM. About et Renan ont découvert dans les atomes ? Rien, ou le contraire de ce qu'on leur fait signifier. Les *lois immanentes* des espèces les condamnent précisément à rester toujours les mêmes ; la *force* qui les régit, les *contraint* bon gré, mal gré, à ne jamais franchir le cercle immuable qui les enserre ; l'*action des milieux*, dont on raconte tant de merveilles, se borne à modifier les caractères *accidentels* des races, et ne peut rien, absolument rien sur les caractères *constitutifs* des espèces ; l'*élection naturelle* qui dirige les individus, s'arrête strictement à la limite de l'espèce, et quand il plaît à l'homme de la fausser, de l'égarer, de la corrompre, elle est absolument impuissante à produire des espèces nouvelles. Enfin, quel que soit le *besoin de marche et de progrès* qu'on prête aux atomes, toujours est-il qu'aux yeux de la science, ils n'ont jamais réussi à franchir l'abîme qui sépare un genre d'un autre genre, une espèce d'une autre espèce. Qu'est-ce donc que tout ce prétendu métamorphisme des espèces vivantes, sinon une chimère de pure fantaisie, imaginée pour le besoin d'un athéisme réduit aux abois, chimère démentie par les faits, réprouvée par les savants, et condamnée, quoi qu'on fasse, à

rentrer dans l'oubli d'où elle n'aurait jamais dû sortir. Et c'est ainsi, entendons-le bien, que l'athéisme est le dernier mot de la science !

Eh bien non ; Dieu a voulu, pour l'éternelle confusion de ses contempteurs, que les lois et les découvertes scientifiques nous fournissent la démonstration la plus saisissante de son existence. Que nous disent, en effet, ces lois et ces découvertes ?

Elles proclament qu'il y eut un temps où notre globe n'était qu'une masse inorganique et inanimée ; un temps où la vie était impossible sur ce globe ; un temps par conséquent, où nul être vivant n'existait sur notre terre.

Elles proclament, en second lieu, que toutes ces innombrables espèces qui, en ce moment, vivent et s'agitent sous nos regards, forment, selon le mot de M. Flourens, autant de *chaînes distinctes*, fixes et immuables, qui ne peuvent ni dériver les unes des autres, ni se transformer les unes dans les autres.

Elles proclament enfin qu'il n'y a pas de générations spontanées, « que la vie ne vient que de la vie » ; en d'autres termes, que les espèces vivantes, ou les innombrables chaînes de la vie, ne dérivent, ni ne peuvent dériver d'aucun élément de la matière, d'aucune force inorganique de la nature.

Ainsi donc la vie n'a pas toujours existé, et maintenant elle existe. Notre terre n'était qu'une masse inorganique, et maintenant elle est peuplée d'espèces

vivantes. Or, nulle espèce vivante ne peut dériver d'une autre espèce ; nulle espèce vivante ne peut naître des forces inorganiques de la nature. Donc, ou bien toutes les espèces vivantes sont des effets sans cause, ce qui est impossible, ou bien elles ont été créées par une cause toute-puissante, supérieure à toutes les forces de la nature inorganique, par conséquent par une cause qui n'est pas cette nature, par une cause vivante, supérieure à tous les éléments de la matière inanimée ; et cette cause vivante, distincte de toutes les substances de la nature, et supérieure à ces substances, c'est Dieu.

En d'autres termes, il y a eu un *premier* couple de *chaque* espèce vivante, ou bien il n'y a pas d'espèces. Il y a eu un *premier* anneau de *chaque* chaîne distincte de la vie, ou bien il n'y a pas de chaîne. Or, aucune force de la nature inorganique n'a pu produire spontanément le premier couple de chaque espèce; aucune n'a pu former le premier anneau de chaque chaîne. Le premier couple de chaque espèce a donc été créé par une Puissance *surnaturelle*, c'est-à-dire supérieure à toutes les forces, à toutes les substances de la nature [1]. Le premier anneau de chaque chaîne se rencontre donc entre les mains de Dieu.

Cet argument, nous ne craignons pas de le dire, a

1. Nous employons ici le mot *surnaturel*, non dans son acception théologique, mais dans le sens que lui donnent nos adversaires qui en font invariablement le synonyme de Dieu.

toute la force et toute l'évidence d'un théorème de géométrie. Il s'appuie sur tant de raisons démonstratives, que les concessions mêmes que nous ferions à nos adversaires, ne réussiraient pas à en diminuer la portée, à en ébranler la solidité.

Fût-il convenu que les *infusoires* naissent spontanément, il serait toujours vrai que la génération spontanée ne produit pas les espèces *supérieures* ; il serait toujours vrai que ces espèces étant immuables, elles ne peuvent dériver des espèces inférieures ; qu'elles ne se maintiennent et ne se propagent que par l'union des sexes ; que cette loi de génération est une loi constante de l'espèce ; que, par conséquent, les premiers représentants de chacune de ces espèces ne sont pas nés spontanément, et qu'ainsi il faut admettre de deux choses l'une : ou bien que ces espèces sont des effets sans cause, ce qui est absurde, ou bien qu'elles ont été créées primitivement par la toute-puissance de Dieu.

Fût-il accordé que les espèces supérieures sont nées spontanément des éléments bruts de la matière, toujours est-il que l'espèce humaine étant immuable comme toutes les autres espèces, elle n'a pu dériver des singes ou des champignons; toujours est-il que le premier couple humain n'a pu être le résultat d'une métamorphose, et par conséquent, quelle que fût son origine, il a dû être produit tel quel, d'un premier jet et tout d'une pièce ; toujours est-il qu'à l'état d'em-

bryon ou d'enfant, sans père, sans mère, sans secours, exposé à toutes les injures des éléments, il n'aurait pu subsister, je ne dis pas une année, mais pas même une semaine, pas même un jour, pas même une heure ; toujours est-il que pour vivre, pour subvenir à ses besoins, pour se défendre, pour se perpétuer, il a dû naître à l'état d'homme adulte, complétement développé ; toujours est-il que les hétérogénistes les plus décidés n'ont osé pousser l'extravagance jusqu'à prétendre qu'un beau jour, sans antécédents, sans transition, sans métamorphose ou transformation d'aucune sorte, le premier couple humain est sorti soudainement, de toutes pièces, à l'état d'homme adulte, du sein des éléments primitifs de la matière ; toujours est-il donc qu'il faut nier l'humanité elle-même ou admettre avec une invincible évidence qu'elle est sortie des mains de Dieu.

Nous allons plus loin et nous disons : même en admettant que les conditions physiques de notre globe ont été profondément modifiées par les révolutions qui ont agité et bouleversé sa surface, même en admettant qu'à travers les diverses périodes géologiques, l'action variable des *milieux* a dû changer et altérer notablement les conditions de la vie, il n'en reste pas moins vrai que l'*essence constitutive* des êtres et des existences reste *une* et *immuable* ; il n'en est pas moins vrai que l'action des *milieux* ne peut modifier que les formes, les habitudes et les caractères acci-

dentels des êtres, et qu'elle ne peut rien, absolument rien sur les caractères constitutifs de leur essence.

Qu'on dise et qu'on suppose tout ce que l'on voudra, il restera éternellement vrai que les lois fondamentales de la vie et de la génération sont des lois universelles et constantes; il restera éternellement vrai que les contraires ne peuvent engendrer les contraires, que les effets ne peuvent être supérieurs à leurs causes, et qu'aucune hypothèse ne saurait, sans une déraison monstrueuse, « faire venir le mouvement de l'inertie, la sensibilité de l'insensibilité, la vie de la mort [1].»

Vous nous parlez de l'action *créatrice des milieux*, des *conditions* primordiales de notre globe; de la puissance *génératrice* de la matière, etc., etc. Mais, de grâce, sur quoi reposent ces hypothèses? Où sont les raisons de votre système? J'entends bien vos phrases. Mais je cherche en vain vos preuves. La matière, dites-vous, avait jadis une vertu *créatrice*. Qu'en savez-vous? Quelle analyse vous a livré les propriétés génératrices de la matière? L'atome a-t-il cessé d'être l'atome? Les lois essentielles de la matière ne sont-elles plus des lois? Si la matière a éte primitivement féconde, pourquoi a-t-elle cessé de l''être? Et si elle ne l'est plus, ni jamais, ni nulle part, de quel droit affirmez-vous qu'elle l'a été? Vous invoquez l'*in-*

1. FLOURENS. *Cours de physiologie.*

fluence des milieux. Je vois bien que cette influence peut développer, tuer ou modifier les germes vivants. Mais qu'elle produise un seul de ces germes, qui donc oserait le dire ? Qu'on nous montre un seul germe, un seul organisme produit par cette influence, et nous nous inclinerons. Il est vrai, on n'a garde de le faire, et l'on a raison. Mais alors, pourquoi parler de ce que vous ignorez? Pourquoi ériger en loi ce qui serait le renversement de toutes les lois de la vie? Pourquoi asseoir la réalité sur le néant d'un rêve? Pourquoi chercher la vie dans les entrailles de la mort?

Vous insistez et vous croyez résoudre le problème en faisant appel aux conditions primordiales de notre globe. Si la vie ne sort plus du sein de la matière, c'est que les conditions sont changées. Jadis un grand nombre d'atomes étaient féconds. Depuis lors, le malheur des temps et des circonstances les a condamnés à une lamentable stérilité. — Et la preuve ? Où sont les preuves ? Si les conditions sont changées, pourquoi dites-vous que la matière peut engendrer des infusoires et d'autres organismes vivants ? Et si elles ne sont pas changées, pourquoi les invoquez-vous à l'appui de votre thèse ? D'ailleurs la question n'est pas de savoir si ces conditions ont changé. La question est de savoir si, dans une hypothèse quelconque, elles ont pu produire des espèces vivantes et organisées. Or, nous avons démontré que, dans aucun cas, ni le mouvement ne peut naître de l'inertie, ni l'ordre du

hasard, ni la sensibilité de l'insensibilité, ni l'intelligence de l'*inintelligence*, ni la conscience de l'*inconscience*, ni la liberté de la fatalité, ni la lumière des ténèbres, ni la vie de la mort. Dire le contraire, ce serait affirmer que le *néant peut engendrer l'être* ; ce serait ériger la formule de l'absurde en loi suprême de la pensée. Ce serait faire, en un mot, de la déraison systématique la base absolue de la science.

Toutes ces hypothèses, inventées en désespoir de cause, sont donc autant d'assertions gratuites et puériles, qui ne reposent sur rien ; autant d'assertions anti-scientifiques, qui sont démenties par les faits ; autant d'assertions illogiques et absurdes, qui sont en contradiction avec les lois de la raison et les axiomes de la science.

Mais les concessions mêmes que nous venons de faire à nos contradicteurs, la science s'y refuse, et elle prétend faire valoir tous ses droits. Elle proclame bien haut, par l'organe de ses représentants les plus illustres et de ses plus fameuses assemblées, que les infusoires ne naissent pas spontanément ; que nulle génération spontanée n'a pu produire l'espèce humaine ; que la génération par sexes est la loi universelle et constante des êtres organisés et vivants ; que cette loi domine les espèces les plus infimes, tout aussi bien que les espèces les plus élevées ; que l'influence des *milieux* peut bien agir sur l'exercice et les résultats de cette loi ; mais que nulle influence, que nulle condition

extérieure ne peut renverser ou anéantir la loi elle-même.

Ainsi donc, au berceau de tous les organismes que pénètre le souffle de la vie, comme à l'origine de tous les mouvements qui emportent les mondes et les atomes à travers l'espace sans bornes, nous trouvons l'action immédiate, directe, personnelle, d'une Vie et d'un Moteur supérieurs à toutes les forces et à tous les éléments de la nature. Au point de départ de ces chaînes puissantes du Mouvement et de la Vie, nous rencontrons, nous touchons, nous tenons en quelque sorte la main de Dieu, et subjugué par les clartés d'une irrésistible évidence, l'esprit de l'homme s'abat et se confond dans un sentiment inexprimable de reconnaissance et d'adoration, devant la vision à la fois formidable et paternelle de la Puissance, de l'Intelligence et de la Bonté infinies.

CHAPITRE XII.

LE POSITIVISME ET LES LOIS DE LA MORALE.

Caractère absolu et universel de la loi morale. — Incompatibilité absolue du positivisme et de la loi morale. — Fatalisme positiviste. — Conséquences logiques du fatalisme. — Contradictions des positivistes. — Tout en niant la base et la condition essentielle de toute morale, ils n'osent pas nier ouvertement les règles mêmes de la morale. — La sanction morale. — Le mal physique ou la douleur. — Rapports de ces faits avec la question de Dieu. — Conclusion.

La loi morale, c'est Dieu lui-même parlant perpétuellement à notre âme. Quelles que soient les défaillances de la raison spéculative, la loi du devoir, ou pour mieux dire, la voix de Dieu dans l'homme n'en retentit pas moins au fond de la Raison morale. Et telle est la souveraineté de cette loi, tel est l'éclat de son caractère supra-naturel et divin, que le scepticisme de Kant, si impitoyable pour tout le reste, s'est incliné, vaincu et brisé, devant cette intime et toute-puissante manifestation de Dieu dans la conscience.

S'il est, en effet, une loi qui se maintienne toujours debout, toujours impérieuse, toujours immuable, en dépit des passions les plus tumultueuses et des crimes

les plus effrénés, c'est assurément la loi qui affirme une distinction absolue entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste ; la loi qui nous impose l'obligation absolue de faire le bien et d'éviter le mal ; la loi qui reconnaît un mérite intrinsèque, essentiel, inaliénable, à toute action moralement bonne, et imprime le stigmate d'un démérite ineffaçable à toute action immorale et honteuse ; la loi enfin qui établit un lien indissoluble entre la récompense et la vertu, entre le châtiment et le crime.

Demandez à n'importe quel homme, s'il faut approuver, admirer, aimer la vérité ou le mensonge, la loyauté ou l'hypocrisie, la fidélité au serment ou le parjure, l'humanité ou la cruauté, l'abnégation ou l'égoïsme, la justice ou l'injustice, le respect de la propriété ou le vol, le respect de la vie ou le meurtre, le respect de ses parents ou le parricide, le respect de soi-même ou le culte des basses jouissances, les saintes lois de l'honneur ou les détestables procédés de l'infamie, les généreuses inspirations du dévouement ou les calculs égoïstes de la tyrannie, le sacrifice de soi-même aux autres ou le sacrifice des autres à soi-même ; en un mot, les scélératesses qui peuplent nos bagnes ou les vertus que nous vénérons sur nos autels. Interrogez le témoignage des siècles et la voix de votre conscience. Consultez les méchants et les pervers eux-mêmes; partout vous obtiendrez la même réponse. Le crime, sans doute, restera le crime ; mais partout il

parlera le langage de la vertu, et nulle part, j'ose le dire, la loi de la conscience ne m'apparaît plus éclatante et plus souveraine, que sur le masque vengeur qu'elle impose, comme une protestation et comme un châtiment, à tous ceux qui lui prodiguent l'outrage de leur infidélité et de leur révolte.

Or, quelque effort que fassent les sectaires soit de l'athéisme *positiviste*, soit de l'athéisme *panthéistique*, soit d'un athéisme quelconque ; en dépit de leurs dénégations et de leurs réticences, cette grande loi dont nous venons de parler, disparaît tout entière dans la logique de leurs systèmes. En effet, sans un Dieu personnel et libre, nulle liberté ; sans liberté, nulle obligation, nulle responsabilité morales; sans liberté et sans responsabilité morales, nulle morale. On concevrait plus facilement un triangle sans ses trois côtés, qu'une seule de ces idées sans les deux autres. Un lien absolu les unit et il n'est donné qu'à la démence de s'insurger contre cette divine géométrie des faits et des vérités. Niez le Dieu personnel et vivant, le Dieu *conscient* et *libre*, le Dieu parfait et infini, et il ne reste que les forces aveugles, nécessitantes et nécessitées de la nature ; il ne reste que l'inexorable fatalité qui asservit à sa domination, soit la substance impersonnelle des panthéistes, soit les atomes primitifs du positivisme ; il ne reste que le mécanisme inflexible de la matière inorganique, ou le jeu automatique de la matière organisée. De ce moment, l'âme n'est qu'une

résultante de la matière[1]. La volition n'est qu'un *phénomène actif de l'encéphale*[2]. — L'acte libre n'est que le résultat *de l'activité* PRÉPONDÉRANTE *de telle ou telle des fonctions cérébrales autre* que celle *qui l'a* EMPORTÉ[3]. — L'esprit est *une machine aussi mathématiquement construite qu'une montre. L'impulsion donnée nous* EMPORTE ; *nous allons* IRRÉSISTIBLEMENT *dans la voie tracée et* L'AUTOMATE *spirituel qui fait notre être ne s'arrête plus que pour se briser*[4]. — L'ancienne hypothèse *de deux substances accolées pour former l'homme* n'est *vraie que si l'on entend parler de deux ordres de phénomènes* ; *elle est* FAUSSE, *si on l'entend d'un* NOUVEL ÊTRE..., *venant s'adjoindre à l'embryon*[5]*?* En un mot, *les forces qui gouvernent l'homme sont* SEMBLABLES *à celles qui gouvernent la nature*[6].

Dès lors, plus de Dieu; plus de substance spirituelle; plus de volonté libre, et par conséquent, plus de loi absolue de la justice ; plus de législateur de l'ordre moral ; plus de rémunérateur infaillible de la vertu ; plus de vengeur assuré du crime; plus de sanction certaine et adéquate du bien et du mal. On me parle de

1. RENAN, *De l'École spiritualiste.* (*Revue des Deux-Mondes* avril 1858.)
2. LITTRÉ, *Dict.* art. *Volition.*
3. *Ibid. Libre arbitre.*
4. TAINE, *Essais de critique,* p. 339.
5. RENAN, *Revue des Deux-Mondes,* p. 504.
6. TAINE. *Les philos. du XIXe siècle.*

devoir et je ne suis qu'un *automate irrésistiblement emporté* ! On me parle de responsabilité morale, et les *forces* qui me *gouvernent* sont *semblables* à celles qui *gouvernent la nature* ! On veut que je me fatigue à pratiquer la vertu, que je m'évertue à fuir le vice, et l'on a soin de m'apprendre que je ne suis qu'un appareil de matière organisée, que mon âme n'est qu'une *résultante* de cet appareil, et que cette résultante s'évanouira quand mon *organisme sera dissous !* Mais que n'allez-vous proclamer, au même titre, la liberté d'un rocher qui tombe, la responsabilité d'un ouragan qui se déchaîne, le devoir et l'obligation d'un tremblement de terre qui ensevelit des cités entières ? Que n'allez-vous recommander la modération à la république des carnassiers et prêcher le respect de la vie aux plantes qui nous empoisonnent ?

Que les ressorts soient un peu plus, un peu moins délicats, que nous importe ? La loi est la même ; elle nous entraîne *irrésistiblement*, comme tout le reste de la nature. Qu'est-ce donc sinon le règne de la servitude universelle sous le sceptre de la fatalité ? Et vous voulez nous maintenir le privilége, ou plutôt, nous imposer, par surcroît, la servitude de la loi morale ! Logiciens inconséquents, ne voyez-vous pas que *l'automate* humain se redresse contre la folie d'une telle prétention? qu'il repousse avec dédain ce privilége aristocratique que vous avez proclamé déchu? et qu'il vous demande, au nom de vos principes, de ne plus

lui parler une langue qu'il a cessé de comprendre ?

Voulez-vous lui parler une langue qu'il comprenne ? Supprimez ces législations civiles et politiques qui protestent contre le régime de la fatalité ; supprimez ces pénalités qui ne frappent que des crimes imaginaires ; abolissez ces tribunaux qui ne condamnent que des innocents ou des martyrs. Auriez-vous donc oublié que l'*automate* humain fait irrésistiblement tout ce qu'il fait ? Que ses actes sont aussi *mathématiquement réglés* que ceux d'une *montre* ? Que les crimes les plus abominables, ou ce qu'il vous plaît d'appeler ainsi, sont aussi inévitables dans les cas où ils se produisent, que le seraient, dans d'autres cas, l'explosion d'une poudrière, le déraillement d'une locomotive, le choc de la foudre, le naufrage d'un vaisseau, l'écrasement d'un brin d'herbe sous le pied qui le foule ? Auriez-vous oublié que tous les actes de notre vie sont autant d'anneaux d'une chaîne que forge la nécessité ? Décrétez donc la responsabilité morale des mécanismes qui peuplent les ateliers de l'industrie, ou supprimez la responsabilité de l'*automate* humain qui fonctionne aussi fatalement que ces machines. Vous reculez devant cette conclusion. Mais cette conclusion est le fond même de votre principe ! Elle s'attache à votre système, comme la tunique vengeresse dont parle la Fable s'était attachée aux flancs du demi-dieu. Vous ne voulez pas de l'importun vêtement ; nous le savons bien. Mais attendons la fin de la lutte. En dépit de vos

efforts, on verra qui l'emportera, de la tunique ou du demi-dieu.

Non, il faut le redire bien haut. Sous le poids d'un tel système, toutes les grandeurs morales disparaissent sans retour dans les abîmes de la matière. Ce qui retentit d'un pôle de l'existence à l'autre pôle, c'est le bruit lugubre, monotone, perpétuel de la force. Ce qui emporte et dévore toutes choses, c'est le flux et le reflux des courants de la matière et de la nécessité. S'il existe encore un bien, ce ne sera pas la vertu, mais le plaisir ou la jouissance ; s'il existe un mal, ce ne sera plus le vice, ni le crime, mais la peine et la douleur ; s'il subsiste encore une loi, ce sera la loi de l'intérêt ; s'il est encore un droit, ce sera le droit de la tyrannie ou le droit du plus fort ; s'il reste enfin un devoir, ce sera le devoir de tout immoler, dans la mesure du possible, à ses convenances et à ses désirs. Bref, s'il y a encore une morale, ce sera la morale en vertu de laquelle nous voyons l'avalanche écraser le hameau des Alpes, l'océan engloutir les trésors et la vie des hommes ; le tigre déchirer sa proie, le renard surprendre sa victime, le vautour emporter le passereau ; un politique formé à l'école de Machiavel se courber sur ses cyniques combinaisons ; un Domitien se repaître de l'agonie de ses suppliciés, et dans le cours des siècles, quelque autocrate asiatique laver ses mains dans le sang et dans les larmes de tout un peuple.

C'est ici, nous ne craignons pas de le dire, c'est ici surtout que se révèle toute l'impuissance, tout le néant de la doctrine que nous combattons. Cette morale dont l'athéisme pose le principe, l'athéisme n'ose en accepter ni le programme, ni les conséquences. Ce je ne sais quoi de divin que Dieu a déposé au fond de la conscience, et que rien ne saurait en arracher, se révolte contre ce code de l'anarchie et de la force. Et jusque dans les plus extrêmes aberrations de la pensée, l'homme proclame, au nom du devoir, le Dieu que nie le sophiste.

Pressés entre la logique de leur système et les répugnances du sens moral, les positivistes formulent tour à tour les maximes les plus corruptrices d'un épicuréisme raffiné et les sentences les plus pompeuses d'un stoïcisme âpre et hautain. Lisez telle page de leurs écrits, et ils vous diront que Dieu n'est qu'un être *imaginaire* [1] ; — que la matière est la seule *réalité* [2]; — que la liberté n'est qu'un *mode de l'activité cérébrale* [3]; — que *les instincts altruistes* sont la base de la morale [4] ; — qu'une *belle pensée* vaut une *belle action* [5] ; — que l'homme fait la *sainteté* de ce qu'il croit [6] ; que l'*idéal moral varie* avec les circonstances qui le *façonnent* ;

1. Havet.
2. Littré.
3. Id.
4. Renan.
5. Id.
6. Taine.

— que l'humanité a tout fait et *tout bien fait*[1] ; — que la conscience n'est qu'un *mécanisme très-simple* que l'analyse démonte *comme un ressort*[2] ; — que l'homme est un *théorème* qui marche[3] ; — que la vertu humaine a pour *matériaux* les *instincts* et les *images animales*[4] ; — qu'elle a pour soutiens et pour *maîtresses* les forces inférieures et simples qui tantôt la maintiennent par leur harmonie, tantôt la défont par leur désaccord[5] ; — que les mouvements de l'*automate spirituel* sont aussi réglés que ceux du monde *matériel*[6] ; — que la vertu et le vice sont des produits comme le sucre et le vitriol[7]. — Que, pour les penseurs modernes, il n'y a plus de *morale*, mais des mœurs ; plus de *principes*, mais des faits[8] ; Tournez la page où ces maximes vous étonnent et vous scandalisent, et vous entendrez M. Renan vous dire : « La morale est la chose sérieuse et vraie par excellence. — Le bien, c'est le bien; et le mal, c'est le mal.[9] » Et vous lirez d'éloquentes considérations sur la sainteté du devoir, sur le désintéressement de la vertu, sur le dévoue-

1. Renan.
2. Taine.
3. Id.
4. Id.
5. Id.
6. Id.
7. Id. *Histoire de la littérat. anglaise.*
8. Scherer.
9. Renan. *Essais de morale,* p. II.

ment à la chose publique, sur le sacrifice de nos intérêts à la sainte cause de l'humanité, en un mot, sur les devoirs et les vertus, qui sont du ressort de la morale humaine, et qui ont inspiré quelques-unes des plus belles pages de Platon, de Cicéron, de Sénèque et de Marc-Aurèle.

Si ce n'est là un simple artifice de rhétorique ; si ce n'est pas une pure concession faite au sens commun et à la conscience du genre humain ; s'il y a bien là, comme nous le croyons, un cri du cœur, un élan spontané du sentiment moral, une conviction intime et profonde de la conscience, qu'est-ce, je le demande, sinon une répudiation catégorique du dogme de la *Fatalité*, par conséquent, une affirmation solennelle de cette liberté humaine, de cette responsabilité morale, de cette loi absolue de justice, partant, de cette puissance souveraine, intelligente, consciente, personnelle et libre, sans laquelle toutes choses, au ciel comme sur la terre restent soumises à la loi *contraignante* de la fatalité ? Qu'est-ce, sinon un acte de foi implicite au Dieu que nie leur système ? Qu'est-ce, en un mot, sinon l'aveu du triomphe absolu de Dieu sur l'homme, par l'impuissance absolue où nous sommes de le nier ?

En est-il un seul, en effet, parmi nos adversaires, qui osât dire à haute voix : « Je nie la liberté ; je nie la justice ; je nie le devoir ; je nie la responsabilité de nos actes. » Non, il n'en est pas un qui aurait le triste

courage de répudier ces grandes et saintes choses. Eh bien, cet aveu nous suffit, et nous leur dirons : « Votre cœur repousse votre système, et au nom de la liberté et de la vertu, la conscience vous impose, malgré que vous en ayez, un acte de foi solennel au Dieu que vous niez. »

Bien plus, en est-il un seul qui osât nier que la vertu a droit à une récompense, que le crime est passible d'un châtiment ? Un seul qui osât contester la légitimité des lois pénales, la nécessité des magistratures, la sainteté des tribunaux ? Non, et la loi de la sanction morale est aussi impérieuse que celle de la justice, ou plutôt, elle est la loi de la justice elle-même. Non, il n'y a pas d'équation algébrique qui s'impose à la raison avec une évidence aussi subjuguante que cette équation morale qui unit, d'un lien indissoluble, la récompense et la vertu, le châtiment et le crime. Eh bien, qu'on nous le dise. Cette équation est-elle maintenue à travers le drame agité de nos destinées sociales ? L'équilibre de la justice n'est-il jamais rompu ? La loi de la sanction, base de l'ordre moral et social, n'a-t-elle jamais été ébranlée jusque dans ses fondements ?

Voulons-nous le savoir ? Prêtons l'oreille aux voix qui s'élèvent vers nous de tous les points de l'espace et du temps. Que nous disent ces foules infortunées, courbées si souvent et pour des siècles, sous la verge sanglante de l'orgueil, de l'arbitraire, de l'inhumani-

té ? Que nous apprennent ces millions d'âmes innocentes et virginales, immolées à d'infâmes passions ; ces millions de martyrs de la vérité et de la conscience, sacrifiés à d'implacables préjugés ; ces millions d'esclaves gémissants, foulés, sans pitié et sans remords, sous le talon de leurs exploitateurs? Que nous demandent tant d'orphelins dépouillés, tant de veuves opprimées, tant de proscrits du sort, réduits à l'indigence et à la faim, tant de victimes de l'iniquité, torturées, écrasées, anéanties, par les calculs égoïstes de la cupidité, par les convoitises insatiables de la sensualité, par les rêves meurtriers de l'ambition et de l'orgueil? Et ces spoliations sans nombre commandées par les triomphateurs d'un jour ; ces nations expropriées, ces populations décimées, ces consciences outragées; toutes ces victimes défaillantes, livrées en si grand nombre, tantôt au grand jour de l'histoire, tantôt à l'ombre d'un impitoyable silence, soit à l'égoïsme du plaisir, soit aux perfidies de la ruse, soit aux profanations de la violence et du crime, que nous disent-elles ?

Oui, que disent-elles en face de ces machiavélismes triomphants, de ces spoliations impunies, de toutes ces iniquités adulées, encensées, divinisées, dont l'ignominieux cortége traverse insolemment le labyrinthe de l'histoire, comme un éternel défi jeté à la conscience, comme un éternel anathème jeté à la vertu ? — Justice ! ô mon Dieu ; justice pour vos

pauvres enfants abandonnés ! Voilà le cri de l'humanité opprimée ! Voilà le cri du droit violé et de la conscience outragée ! Et l'on voudrait que ce cri immense, incessant, universel, restât sans écho ! On voudrait qu'il expirât dans le vide d'une éternelle nuit! On voudrait qu'il ne fût que le leurre du désespoir, la trahison de la conscience, la tromperie de la vertu ! Et cette ironie serait la sainte, l'immuable justice ! Ce mensonge serait la règle du droit et du devoir ! C'est sur ce néant que reposerait la foi indéracinable de l'humanité! C'est dans ces scandaleux contre-sens de nos annales, que nous trouverions le dernier mot de la justice !

Non, quelque chose de plus fort que tous les sophismes proteste contre ce code de l'immoralité. Non, ces défaites de la justice ne sont pas la justice elle-même; non, ce n'est pas ici-bas qu'elle prononce son suprême arrêt. En vain les ruines accumulées du monde moral semblent-elles consacrer l'apothéose du crime et le désespoir de la vertu. Du sein de ces ruines, s'élève un cri de douleur, et ce cri demande justice. Et c'est assez pour faire pâlir à jamais tous les triomphes du mal. Car une voix répond à ce cri ; voix sainte et immortelle que chercheraient en vain à étouffer tous les crimes de la terre : « *Tressaillez de joie et d'allégresse, vous tous qui souffrez persécution pour la justice ; car votre récompense sera grande dans le ciel.* [1] »

1. S. Matthieu, V, 12.

Et cette voix ne saurait tromper; car c'est la voix, disons mieux, c'est la Loi même de l'éternelle Justice.

J'ai nommé la Douleur, et même, il faut le dire, la douleur la plus sainte, puisque c'est celle qui naît de l'oppression du droit et de la conscience. Mais combien d'autres douleurs qui pénètrent, semblables à l'air que nous respirons, dans les fibres les plus intimes de notre corps et de notre âme, ou, pour parler plus exactement, naissent et s'épanchent des replis les plus profonds de notre être, comme les flots qui jaillissent du sein des mers? Douleurs de l'indigence et de la faim ; douleurs de la fatigue et de la lutte; douleurs de la maladie et de la mort. Et qui dira les peines de l'âme, les tristesses de la séparation, les souffrances de l'exil, les accablements de l'abandon, les terreurs des calamités publiques et sociales? Qui dira l'amertume des espérances trompées, des illusions évanouies, des croyances tombées, des amitiés brisées, des grandes causes humiliées ou abandonnées?

Qui dira les larmes brûlantes, ou plutôt ces pleurs de l'âme, répandues sur les tombes froides et muettes, où chacun de nous voit disparaître tour à tour, depuis des milliers d'années, père, mère, frères, sœurs, parents, amis, tout ce qui était ici-bas l'âme de son âme, la vie de sa vie? Qui dira ces douleurs, dont les gémissements ont suivi la trace de la famine, de la guerre, des catastrophes de notre globe et de tant de fléaux dévastateurs qui ont

creusé un si large et si lamentable sillon à travers les longues périodes de notre histoire ? Pouvons-nous faire un pas sans fouler un sol trempé de larmes, sans heurter du pied quelque ruine d'une existence humaine, sans surprendre quelque mystère ou quelque tressaillement de la douleur ? Et du fond de ces ruines où s'abritent tant de misères et de souffrances, ne semble-t-il pas qu'il s'élève une plainte universelle et déchirante, la plainte éternelle de l'exilé qui ploie sous le fardeau de sa destinée ?

Ah ! oui, l'humanité souffre et, depuis soixante siècles, elle jette au ciel le cri de sa souffrance, depuis soixante siècles, elle écrit dans ses annales, sur ses monuments et sur ses ruines, les lamentations sans cesse renaissantes que lui arrache une existence chargée de tant de douleurs. Depuis soixante siècles, un désir invincible du bonheur cherche, au delà des horizons de la terre, au sein de Dieu et de l'immortalité, un refuge contre les maux de la vie, un démenti aux mécomptes et aux trahisons de nos espérances, une réponse définitive et victorieuse aux ironies et aux injures du sort. Depuis soixante siècles, la prière s'élève de tous les cœurs comme le mouvement spontané et irrésistible de notre faiblesse et de notre douleur. Depuis soixante siècles enfin, la malédiction de ceux qui souffrent n'expire que sur les lèvres tremblantes qui ont appris à murmurer le nom saint et béni de Dieu.

Or, à toutes ces plaintes et à tous ces désespoirs de

la douleur que répond la *future Religion de l'humanité?*

Souffre et meurs ! Ton âme est meurtrie et brisée sous les coups de la fortune. C'est regrettable, assurément. Mais qu'y faire? Il faut laisser passer l'orage. Dans quelques jours la mort va mettre fin à tout cela. Le néant ne connaît plus la plainte, et c'est une grande consolation de penser que la vie et la douleur vont cesser ensemble et pour toujours dans le silence du tombeau.

Ainsi donc, s'il faut en croire la *future Religion de l'humanité*, l'existence humaine ne vaudrait pas même le flocon d'écume qui monte, on ne sait comment, ni pourquoi, du sein de la mer, se balance un instant à la surface des flots, et va se dissiper bientôt sur je ne sais quelle plage aride, triste jouet des vents et des vagues ; car enfin, cette écume ne souffre pas, et l'homme, né comme elle d'un caprice du sort, comme elle, sans passé et sans avenir, objet de pitié et de dédain comme elle, l'homme souffre, et chaque page de l'histoire nous redit le cri de son éternelle souffrance. Et dans ce monde aveugle et tyrannique d'où vous avez banni Dieu, le cri de sa détresse se perd dans le vide comme le bruit d'une vague inconnue s'évanouit sur un rivage désert ; et ces larmes qui creusent ses joues ne sont que les pleurs d'un enfant abandonné qui se meurt loin de son père, loin de sa mère, loin de tout secours, au fond de quelque muette et immobile solitude. Sa vie est un cauchemar, son espérance un

leurre, sa prière un mensonge ; sa pensée, la torture d'un supplicié; sa douleur et son désespoir, le brisement d'un aveugle ressort. Et cet univers qui l'engendre, le pousse et le dévore avec une impassible insouciance; cet univers qui ne voit pas ses larmes, qui n'entend pas ses plaintes, qui ne se soucie pas de ses supplications; cet univers désormais notre Dieu, que sera-t-il, sinon la déification de toutes les tyrannies les plus oppressives de la matière? divinité monstrueuse, qui ferait pâlir jusqu'à ces repoussantes idoles auxquelles les femmes de Syrie offraient jadis en holocauste les membres palpitants de leurs enfants.

Vertu, devoir, sainteté, justice, abnégation, dévouement, humanité, bonheur! noms sacrés et sublimes qui ne sont que les formes diverses du nom de Dieu, qui empruntent à ce nom leur sens et leur valeur, qui tombent et se relèvent avec lui, et dont le culte, invincible au torrent des siècles, aux préjugés de l'ignorance, aux efforts du sophisme, au choc des passions, aux endurcissements même de l'impiété et du crime, survit, au fond de la conscience, au naufrage de toutes les vérités, comme les assises de nos montagnes survivent aux révolutions de notre globe ; culte étrange, qui s'impose au cœur de l'athée, comme l'air que nous respirons s'impose à notre vie, et subsiste ainsi, au milieu des obscurités qui nous assiégent, comme une révélation intime et permanente de la toute-présence de notre Dieu.

Il n'est rien sans doute qui ne puisse servir à démontrer, avec une entière certitude, l'existence d'un Dieu *conscient*, *libre*, *personnel*, le seul, assurément, qui mérite le nom de Dieu. Mais, nous ne craignons pas de le dire, pour qui sait réfléchir, pour qui sait tenir, d'une main ferme, le lien qui rattache notre liberté et notre responsabilité morale à la personnalité divine, cette grande et fondamentale vérité sera plus qu'une certitude métaphysique ; elle sera une évidence de fait qu'on touche, pour ainsi dire, des mains, et qui s'empare avec une force surnaturelle de tous nos sens et de toutes nos facultés. Évidence à la fois bienfaisante et vengeresse qui sera l'éternel effroi du méchant, l'éternelle consolation de la douleur, l'éternel asile de la vertu. Évidence fortifiante qui étend notre vie fragile et misérable jusqu'aux derniers confins de l'immensité et de la durée, fait passer dans notre âme un souffle de la vie infinie, et nous élève, sans effort, à cette hauteur sereine d'où nous voyons s'évanouir à nos pieds, sans envie et sans terreur, le flot des vicissitudes terrestres, le faste des pompes et des grandeurs humaines, le tourbillon des convoitises et des passions inassouvies, le jeu immoral des tyrannies de la ruse ou de la violence, le scandale des iniquités triomphantes, en un mot, tout ce drame confus et attristant qui se déroule, sous le regard de Dieu, sur le vaste théâtre de la conscience et de l'histoire.

Et quand on considère tout cela, l'on bénit Dieu de

nous avoir donné une telle révélation, que dis-je ? une telle possession de sa vie substantielle et vivante, et, dans cette possession, la pleine conscience de notre vie intime, de notre destinée finale, de notre immortalité. L'on bénit Dieu de nous avoir livré, dans l'inébranlable conviction de sa bonté et de sa justice, la solution de l'énigme qui pèse sur les destinées irrégulières et en apparence si contradictoires du monde, de l'homme et de l'humanité. Et au sein des débris où disparaissent, pêle mêle, les jours et les siècles, les hommes et les empires, les berceaux et les tombes, l'âme oppressée du poids de tant de tristesses se prend à tressaillir d'espérance ; car, à travers les obscurités qui l'environnent, elle a rencontré la main de son Père et respiré le souffle de son Dieu.

CHAPITRE XIII.

LE POSITIVISME ET LES PRINCIPES DE L'ART.

Nature du Beau. — Le Beau dans les objets. — Le Beau idéal. — Principe du Beau. — L'art. — Le génie artistique. — L'art consiste-t-il dans la simple imitation ? — Réalisme. — Conséquences du réalisme. — L'art exige l'union du réel et de l'idéal. — L'art dans le temple de la nature. — L'art dans le temple chrétien. — L'art, expression des idées et des mœurs d'un peuple et d'une époque. — L'art en Orient. — En Grèce. — A Rome. — Dans l'Europe chrétienne. — Dans les temps modernes. — Le positivisme et l'art.

Aux trois facultés élémentaires de l'âme correspondent trois idées primordiales, d'où dérivent toutes les autres, et qui sont autant de révélations distinctes de l'Etre absolu ou de Dieu. De même, en effet, que le Vrai est l'objet de l'entendement, le Bien, l'objet de la volonté, de même le Beau se trouve dans un rapport intime et direct avec la sensibilité. Le Beau, dit Platon, avec sa simplicité et sa profondeur ordinaires, le Beau est la splendeur du Vrai. En d'autres termes, le Beau est le Vrai lui-même, revêtu d'une telle forme et brillant d'un tel éclat, qu'il ne se révèle pas uniquement à l'intelligence comme une idée, mais touche et ravit le cœur, comme la forme ou la manifestation sensible

et, pour ainsi dire, vivante de l'idée. Il s'adresse donc à tout l'homme ; il met en jeu nos facultés les plus puissantes. Il pénètre l'esprit de sa lumière et commande en même temps l'admiration et l'amour. De là l'émotion étrange et profonde qui nous saisit à la vue du Beau ; de là le charme mystérieux qui nous attire à lui et nous suspend, en quelque sorte, dans le ravissement d'une contemplation muette ou dans le transport d'un enthousiasme divin, à tout ce qui l'annonce ou le révèle.

Quel homme, en effet, ne subit ce charme vainqueur, quand il aperçoit les rayons de la beauté dans les merveilles sans nombre qu'offre à nos regards le spectacle de la nature? Ce soleil qui nous inonde de ses clartés, ces étoiles qui scintillent dans l'azur des cieux, ces campagnes qui, tour à tour, étalent toutes les parures du printemps et toutes les richesses de l'automne; ces créations infiniment variées qui manifestent, à tous les degrés de la nature vivante, la délicatesse et la puissance d'un art infini: et dans un ordre plus élevé, cette splendeur des idées, cet éclat des facultés de l'esprit, cette majesté de l'intelligence empreinte sur le front de l'homme, cette flamme du génie qui brille dans son regard; enfin cet immortel honneur de la vertu, ce spectacle des dévouements héroïques et des abnégations sublimes qui assurent le triomphe de l'être moral, quel homme peut les considérer, sans se sentir élevé au dessus de lui-même, sans éprouver l'émotion

pénétrante et délicieuse d'une religieuse admiration?

Quel homme enfin ne connaît le tressaillement, disons mieux, la sainte terreur du *sublime*, quand il lui est donné de voir, dans ces spectacles divers, un tel caractère de puissance et de grandeur, que les limites s'effacent, qu'un éclair de Dieu passe devant son regard, et que son esprit se perd et s'absorbe, ne fût-ce que pour un moment, dans les horizons de l'infini ? Que ce soit l'immensité du désert ou la grande voix de la tempête, le calme et le tumulte de l'océan, ou bien ces profondeurs incommensurables des cieux dont le « silence éternel », dit Pascal, nous effraie, toujours est-il qu'en face de tout ce qui porte la marque de l'infini, un sentiment singulièrement profond s'empare de nous, arrache nos âmes aux préoccupations de la terre, et nous transporte, par un enchantement soudain, dans un monde plus grand et plus beau.

Il y a donc un beau, un sublime réel qui se manifeste dans les œuvres de la nature aussi bien que dans la vie de l'humanité, dans l'ordre physique et sensible aussi bien que dans l'ordre intellectuel et moral. L'esprit le perçoit ; l'âme en a le sentiment. Partout nous en découvrons les rayons épars. Mais quelle est la source d'où émanent ces rayons ? Quel est le principe qui ramène à l'unité cette variété infinie de manifestations belles ou sublimes ? Où est la règle universelle et supérieure qui nous guide dans les jugements que nous portons sur la beauté ou la laideur des choses ? D'où

vient que nous pouvons donner à nos jugements esthétiques, aussi bien qu'à nos jugements logiques et moraux, une valeur indépendante des circonstances, une valeur absolue et illimitée ? D'où vient que la beauté des choses ne suffit, ni à notre esprit, ni à notre cœur, et qu'au delà de toute œuvre belle, nous concevons une forme plus parfaite, qui non-seulement nous permet de distinguer les choses belles de celles qui ne le sont pas, mais encore nous met à même d'apprécier le degré de beauté qu'elles renferment et de signaler les imperfections qui les déparent ?

C'est qu'il existe un *idéal* de beauté, comme il existe un idéal de vérité, de justice et de vertu ; idéal éternel, parfait, immuable, type et exemplaire des choses créées, que l'esprit aperçoit dans les pures régions de l'intelligible et qui devient, dès qu'il est aperçu, la lumière de l'entendement, la règle et la mesure de nos jugements, le principe du génie critique ou artistique, toutes les fois qu'il s'agit d'apprécier ou de réaliser une œuvre qui se révèle au sens du beau. C'est cet idéal que contemplait Phidias, selon le mot de Cicéron, quand il sculptait la statue de Jupiter ou de Minerve ; c'est lui qu'il essayait de reproduire dans ce marbre qu'il transformait en un immortel chef-d'œuvre. C'est lui qui est à la fois le premier principe et l'objet premier de l'intelligence artistique, et sans lui, rabaissée au rang d'un simple instinct, c'est en vain que l'esprit humain

essaierait de créer cette logique éternelle des arts qu'on appelle la science du Beau.

Or cet idéal que peut-il être sinon l'idée divine elle-même dans laquelle seule nous voyons briller ce caractère d'universalité, d'éternité et de perfection qui forme l'essence de l'idéal. C'est donc en Dieu, c'est dans l'entendement ou le Verbe de Dieu, que réside comme dans sa substance propre, l'idéal du Beau. Là subsistent éternellement et l'idée que Dieu possède de ses infinies perfections, et les idées prototypes des existences innombrables que Dieu réalise, sous les conditions de l'espace et de la durée, dans le vaste poëme de la création. Bien plus, ce monde des idées divines exprimant, d'une part, la plénitude de la Puissance, de l'Intelligence, de l'Amour infinis, d'autre part, les degrés divers auxquels les perfections divines sont communicables aux êtres finis, il s'ensuit qu'il est la forme ou la manifestation intelligible de l'Être absolu lui-même, et par conséquent, la Beauté éternelle et substantielle, principe, source et raison suprême de toute beauté.

Ainsi s'expliquent et le caractère religieux du Beau, et l'enthousiasme qu'il fait naître dans les âmes, et le transport en quelque sorte surnaturel par lequel il les ravit, par delà les bornes des sens et de la matière, dans le monde de l'invisible et de l'infini. Toute beauté créée est un reflet de la beauté divine, un rayon de sa lumière, une révélation de sa vie

et de sa grandeur. Toute beauté, pour qui sait la comprendre, est l'expression sensible et symbolique du monde intelligible, un intermédiaire entre la terre et le ciel, un lien mystérieux qui nous attache plus étroitement à Dieu.

Contempler le Beau *réel* et le Beau *idéal*, les saisir dans toute leur délicatesse et leur puissance, les aimer comme on aime ce qui est sacré et divin, et puis les réaliser, sous des formes concrètes, dans des œuvres aussi parfaites que possible, c'est bien là ce que poursuit cette chose merveilleuse qu'on appelle l'*Art* ou le génie artistique. Par là l'homme imite l'action divine. Il devient créateur comme Dieu, et de même que l'*éternel Géomètre*, pour nous servir de l'expression de Platon, a réalisé ses idées dans l'art de la nature, de même le génie artistique manifeste ses idées et ses conceptions dans les œuvres de l'Art. Faut-il s'étonner dès lors, s'il réclame le concours harmonieux des plus hautes facultés : l'intelligence ou le sens du Beau, pour saisir l'idéal, soit en lui-même, soit dans ses diverses manifestations, pour s'imprégner de sa lumière, et fixer devant les autres facultés le modèle divin qu'elles auront à reproduire ; l'imagination, pour créer le corps de l'idée ou la forme sensible de l'idéal, qu'il s'agisse de l'exprimer par le marbre ou la couleur, par le son ou la parole ; la sensibilité, pour lui communiquer ce souffle de vie qui seul en fait une véritable création; enfin la volonté pour soutenir le génie

dans l'effort douloureux qui lui est indispensable, soit pour concevoir la beauté véritable, soit pour la produire au dehors, par les procédés d'une *technique* difficile, dans l'œuvre d'art qu'il a choisie. Il fait donc appel à tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus profond, de plus brillant et de plus énergique dans l'âme humaine, et mieux que tout le reste, l'excellence de sa nature prouve la noblesse de son origine et la grandeur de la mission qu'il doit remplir dans le monde.

Si tel est l'art et le génie artistique, doit-il se borner, comme le prétendent quelques-uns, à *imiter* la nature ? Ce qui revient à demander si l'art doit se réduire au rôle d'un copiste, d'un appareil mécanique, ou d'une simple photographie. Poser cette question, c'est la résoudre. Sans doute, l'art doit étudier la nature, étudier le modèle vivant, puisque la nature seule lui fournit les éléments sensibles ou les formes *expressives* dont il dispose, et que le Beau réel, disons mieux, les idées divines elles-mêmes, trouvent une manifestation magnifique et souvent sublime dans l'art de la nature. Mais la nature est finie ; ses œuvres sont donc imparfaites et finies. Par l'action des lois du monde, par l'influence des causes perturbatrices, et plus souvent encore, par l'abus de la liberté humaine, les types réalisés dans les objets peuvent s'altérer, se défigurer, se dégrader et ne plus offrir qu'une image lointaine, une copie défectueuse et infidèle du type idéal et divin. Le désordre partiel trouve donc sa place dans le mouve-

ment de l'ordre général ; le *laid* et le hideux se rencontrent à côté du beau et du sublime, et bien que ces contrastes puissent avoir leur raison d'être dans l'ensemble, ils ne laissent pas d'offrir des anomalies et des dégradations profondes dans le détail. Se borner, par conséquent, à *imiter* la nature, à ne copier que le *réel*, reproduire le réel, quel qu'il soit, uniquement parce qu'il est dans la nature, ne faire, en un mot, que du *réalisme* dans l'art, ce n'est plus lui donner pour objet la réalisation du Beau, c'est le condamner à ne plus être que l'instrument humilié des caprices les plus contraires de la réalité. C'est déposer dans son sein le germe d'une anarchie profonde et d'une décadence sans remède.

En effet, si le Beau idéal et parfait, aperçu par l'intelligence dans la source éternelle de toute beauté, n'est pas fixé constamment devant nos regards, pour élever, ennoblir et transfigurer le Beau réel; bien plus, si l'idéal artistique lui-même n'est pas soutenu, dirigé, tout au moins maintenu dans certaines limites par l'idéal moral, alors il arrive inévitablement à l'artiste, dans le domaine de son art, ce qui arrive à tout homme dans la conduite de la vie, quand cessant d'être guidé par l'idéal, il ne suit que les impulsions de l'habitude, des circonstances ou de l'instinct. Tout ce qui tend à nous élever tombe et s'évanouit. Le niveau des objets marque le terme de la perfection. L'idéal seul étant inépuisable et parfait, avec lui disparaît tout ce

qu'il y a de grand, d'original, de vraiment créateur. La source de l'enthousiasme et de l'inspiration est tarie. Le génie ne trouve plus son aliment et sa flamme. Ce je ne sais quoi d'infini et de divin, qui est l'âme même de l'art et de l'artiste, cesse de les soulever au dessus des sens et de la matière ; l'horizon se rétrécit, l'esprit se retire, il ne reste que l'enveloppe froide et morte. Le vulgaire, le commun, le trivial même, envahissent de toutes parts le sanctuaire d'où le dieu s'est retiré. Le procédé se substitue au génie, la copie à l'invention, le mécanisme à l'inspiration. Séparé de son principe, privé de sa sève, l'art, si j'ose ainsi parler, sèche sur place, et sa vie, s'il vit encore, ne sera que d'emprunt.

Ce n'est pas tout. Isolé de l'idéal esthétique et moral, l'art non-seulement se resserre et s'abaisse ; il se dégrade et se corrompt, et trouve dans cette corruption le dernier degré de son abaissement et de sa chute. Le contrepoids divin faisant défaut, la matière domine et les passions règnent. Rien n'arrête plus leurs silencieux ravages. Feu sacré du génie, intuitions sublimes, travail pénible et fécond de la méditation, discipline sévère des facultés, poursuite ardente du parfait, énergie indomptable en face des difficultés, tout devient peu à peu leur proie. Le ressort moral se brise. Le sens esthétique s'obscurcit, les facultés diminuent. Flatter les passions et se laisser flatter par elles ; corrompre le public et subir le contrecoup de cette cor-

ruption ; propager le mal et glisser rapidement sur la pente où l'on pousse les autres et sur laquelle on est poussé par eux, tel est le rôle auquel se condamne l'art qui a rompu avec l'idéal. De la médiocrité il tombe dans l'avilissement. Il n'était plus qu'une routine ; il ne sera bientôt qu'une industrie et un métier. Il ne pratiquait d'abord que le réalisme ; il ne fera bientôt que du matérialisme pur ; et le matérialisme dans l'art, comme le matérialisme dans les mœurs, marque cette limite fatale où le regard attristé ne rencontre plus que les ténèbres, la ruine et la mort.

L'union intime de l'idéal et du réel, telle est donc la loi fondamentale de l'art, la condition de son progrès, le principe de sa vie et de sa perfection. L'idéal indique le but ; la nature fournit le moyen. L'un offre l'élément intelligible et divin ; l'autre, l'élément sensible et concret de l'art. Un idéal sans réalité serait une âme sans corps ; une réalité sans idéal offrirait l'image d'un corps sans âme. Ainsi l'ont compris tous les plus grands génies de l'art, et la *nature idéalisée* nous présente la seule formule qui convienne à l'art digne de ce nom.

C'est ainsi que l'art est devenu créateur, et de même que Dieu a réalisé toutes les formes du Beau dans ce temple de l'univers qu'il remplit de sa divinité, de même nous trouvons dans le temple chrétien, image et symbole du temple de l'univers, toutes les formes par lesquelles le génie artistique a su exprimer ses diverses

conceptions de la beauté. Dans l'art de la nature, la forme, les distances, la disposition des globes nous montrent d'abord les grandes lignes, le grand dessin architectural qui contient et supporte tout le reste. Puis le relief se détache sur l'assise solide du globe, la vie le recouvre de toutes les richesses de sa végétation, la statue animée apparaît et peuple les parvis de l'immense sanctuaire. Viennent ensuite ces infinies combinaisons de la couleur, ce jeu des ombres et de la lumière, et toutes ces innombrables nuances, à l'aide desquelles le pinceau de l'éternel artiste a prodigué, comme en se jouant, au ciel et sur la terre, les plus riches et les plus splendides décorations.

Pour marquer la transition des arts qui frappent la vue à ceux qui se révèlent à l'ouïe, le mouvement rhythmé et cadencé du chœur des étoiles exprime, à sa manière, l'éternelle harmonie des sphères. Et puis du fond des solitudes comme des abîmes de l'océan, du feuillage des arbres comme du sein de la tempête, du mouvement imperceptible des plus petits êtres comme des puissantes aspirations de l'homme et de l'humanité, sort ce je ne sais quoi d'immense et d'infini, qui est en même temps la grande voix, la grande poésie, la grande éloquence de l'œuvre de Dieu. Art merveilleux qu'on ne se lasse de contempler, parce qu'il sera toujours pour l'intelligence la plus humble comme pour l'esprit le plus élevé, la révélation la plus compréhensible et la plus saisissante de l'Infini.

C'est ainsi, qu'à l'imitation de la nature et sous l'empire de l'idéal religieux, le génie artistique a su mettre tous les arts au service du temple qui réalise cet idéal. L'architecture en dessine les lignes créatrices, et comme cet idéal se résume dans une aspiration immense vers le monde invisible, elle en marque l'empreinte, si je puis ainsi parler, dans le caractère essentiellement *ascensionnel* de ces colonnes, de ces voûtes, de ces ogives, de ces flèches, qui toutes semblent s'élancer jusqu'au ciel. La sculpture, à son tour, fouille les flancs de l'édifice, pour y attacher, dans l'inépuisable fécondité de ses inventions, toute une végétation en pierres et tout un peuple de statues. La peinture reproduit sur ses voûtes l'azur du ciel semé d'étoiles, et déploie dans l'encadrement des vitraux toute la magie de ce coloris pour ainsi dire transfiguré, qu'on dirait fait de feu et de lumière. Le rhythme des cérémonies du culte marque le passage des arts plastiques à la musique et à la poésie. Les sons de l'orgue retentissent sous les voûtes de l'édifice comme la voix même du temple, et ses harmonies redisent dans une langue sublime les émotions les plus pures de l'âme et de la prière. L'hymne sacré nous révèle les inspirations d'une poésie qui n'est plus de cette terre, et du haut de la chaire qui s'élève au milieu du temple, l'orateur sacré fait entendre les accents d'une éloquence qui ne se lasse d'annoncer aux hommes du temps les enseignements de l'éternité.

Ainsi tous les arts se rencontrent et se complètent. Un même souffle les pénètre. Le même idéal brille en chacun d'eux, et sous les formes les plus diverses, nous sentons vivre et respirer la même foi, la même adoration, les mêmes espérances, la même prière. Une logique merveilleuse enchaîne le plan à l'idée, les détails à l'ensemble, un art à un autre art, et dans l'édifice qu'elle a élevé, ce n'est plus un simple monument du génie, c'est l'âme même d'un peuple ou d'une époque que nous avons sous les yeux.

Oui, si l'on a pu dire en toute vérité que le style, c'est l'homme, que la littérature, c'est un peuple, à plus forte raison pouvons-nous affirmer, qu'à un moment donné, l'art, pris dans son ensemble, sera l'expression la plus complète d'une période nationale, d'une civilisation, d'une religion. Les vicissitudes de l'art sont l'histoire même de l'esprit humain. Ils ont eu la même grandeur et la même décadence. Le caractère des monuments nous permet de reconstruire, par la pensée, la religion, la philosophie, le génie et les mœurs d'un peuple, comme aussi l'état religieux et moral d'une nation ou d'une époque nous révèle d'avance l'art qui sortira de ce milieu. Cette loi est sans exception. L'analyse philosophique nous en donne la formule et l'histoire du monde nous en offre la permanente et rigoureuse démonstration.

Partout, en effet, les monuments de l'art répondent à l'idée qu'on se faisait de Dieu, du monde et de l'âme

humaine. Dans l'antique Orient, l'homme disparaissait en quelque sorte dans la contemplation de l'univers. Ce qui le domine, c'est l'idée de l'infini qui l'entoure et l'absorbe ; c'est la fragilité de l'existence personnelle qui se perd dans cet infini. Le sentiment de sa liberté s'efface devant celui de sa dépendance, et l'absolutisme, sous la forme théocratique ou politique, régit sa destinée. De là le caractère *hiératique*, traditionnel et immobile des formes de l'art. De là ces dimensions énormes, audacieuses, illimitées, par lesquelles, dans ses hypogées, dans ses temples, dans ses palais, dans ses pyramides, il cherche à symboliser l'infini de Dieu, confondu, à ses yeux, dans l'infini de l'univers. L'image de Dieu et de l'homme se retrouve tout entière dans ces temples qui recouvrent des tombeaux et dans ces statues raides et immobiles qui gardent les abords des temples.

Dans la Grèce, au contraire, ce qui fait le fond de l'Hellène, c'est le sentiment énergique de sa force, de sa liberté, de sa personnalité. L'homme ne disparaît plus dans l'infini de Dieu ou de la nature. C'est Dieu et la nature qui sont ramenés aux proportions de l'humanité. Les forces de l'univers sont autant de personnifications vivantes et conscientes, et les dieux de l'Olympe nous offrent l'image de l'homme idéalisé. L'idéal humain devient ainsi le principe de l'art, et les créations merveilleuses qu'il a su réaliser sur cette terre privilégiée ne sont, à le bien prendre, qu'une apothéose incomparable de

l'homme, de sa beauté et de son génie. Ainsi se comprend ce je ne sais quoi de libre, de mesuré et de pur, si plein de grâce et d'harmonie, de charme et de distinction, qu'on pourrait appeler *l'atticisme* de l'art et qui donne aux monuments du génie hellénique, à tant de chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de poésie, sauvés du naufrage du passé, le cachet d'une perfection si exquise, que l'admiration des plus grands siècles s'est plu à les considérer comme le type et la règle même du Beau dans les arts.

Rome fut l'héritière de la Grèce. Elle imita les modèles que lui offrit son illustre vaincue. Mais tout en les imitant, elle sut garder son originalité. Or la patrie, selon le mot de Bossuet, était le fond du Romain. Il savait qu'elle était appelée à l'empire du monde. Il savait que Rome serait la Ville éternelle, et le peuple romain avait conscience d'être le peuple-roi. De là ce sentiment de force, de majesté et de grandeur qui éclate dans toute l'histoire de ce peuple. En adoptant les formes de l'art grec, il sut donc les modifier suivant les inspirations de son génie. A la colonne grecque il ajouta la voûte ou le cintre romain. Et si les monuments qu'il éleva n'eurent plus, au même degré, la délicatesse harmonieuse et l'exquise distinction de l'art des Hellènes, en revanche, il sut leur imprimer un caractère de dignité, de grandeur, de durée, où se retrouvent encore, après tant de siècles de destructions

violentes ou de silencieux ravages, toute son âme et tout son génie.

L'art chrétien, nous l'avons déjà vu, créa la cathédrale gothique, œuvre profondément originale d'une foi nouvelle et d'un monde nouveau, expression merveilleuse d'un spiritualisme et d'une vertu inconnus jusqu'alors, et qui nous offre certainement la confirmation la plus éclatante de la loi dont nous parlons. C'est le triomphe de l'idée, c'est le symbolisme à la fois le plus puissant et le plus délicat, le plus spontané et le plus logique d'une religion qui, tout en donnant le relief le plus énergique à la personnalité divine et à la personnalité humaine, les unit sans jamais les confondre, de la manière la plus intime, cherche, par un effort constant, à élever la nature jusqu'à l'homme et l'homme jusqu'à Dieu, de même que pour l'élever, Dieu était descendu jusqu'à l'homme, et se résume ainsi dans une aspiration immense de l'âme exilée dans le temps, vers cette région immortelle de la Vérité et de l'Amour, qui seule lui apparaît comme son lieu de repos et sa patrie.

Si nous allons plus loin, nous constaterons toujours, d'une façon non moins évidente, le rapport exact de l'art avec les idées régnantes d'une époque. A la fin du moyen-âge, la *renaissance* des systèmes et des études de l'antiquité classique amena une *renaissance* analogue des lettres et des arts, cultivés par les Grecs et les Romains. Au dix-septième siècle, le triomphe de la

royauté absolue en Europe et notamment en France, l'influence croissante de la Cour faite à l'image de cette royauté, les habitudes aristocratiques qui y régnaient, la décence, la solennité, le décorum de ces habitudes, tout l'éclat de la majesté royale, en un mot, se reflétèrent dans les monuments de l'art et dans les chefs-d'œuvre littéraires que nous a légués cette époque.

Même phénomène dans le siècle suivant. L'élégance maniérée et recherchée de la vie et des mœurs se retrouve dans le style de ses architectes, dans les tableaux de ses peintres, dans les écrits de ses littérateurs. Les exceptions apparentes elles-mêmes confirment la règle. Telles idées, tel art, telle littérature. Si les doctrines d'un spiritualisme élevé règnent dans les esprits, si l'idéal religieux et moral est digne de ce nom, alors tout s'élève et s'ennoblit dans les œuvres d'art, et les siècles de l'idéal sont les grands siècles de l'histoire. Si, au contraire, les opinions et les mœurs entraînent une génération sur la pente des sens et de la matière, alors tout s'abaisse et se corrompt, et des œuvres sans noblesse, sans beauté, sans inspiration, annoncent bientôt que les sources de la vie sont taries, et que la chute de l'idéal dans les âmes amène inexorablement la ruine des plus hautes facultés du génie et les funérailles même de l'art.

D'après ce qui vient d'être dit, il est aisé de voir quelle sera la théorie *positiviste* du Beau et quelles seront les conséquences de cette théorie. Logiquement,

elle n'est et ne peut être que le *réalisme*, disons mieux, le *matérialisme* dans l'art ; et, dans le fait, c'est bien là, comme nous allons le voir, ce que nous enseigne M. Taine, le théoricien de l'École, en matière d'esthétique et de critique littéraire.

CHAPITRE XIV.

LE POSITIVISME ET SON INFLUENCE SUR LES LETTRES ET LES ARTS.

Théorie positiviste du Beau. — Esthétique et critique de M. Taine — Conditions de l'art. — Causes génératrices de l'art : — 1° la race ou le tempérament. — 2° le milieu ou les circonstances. — 3° Le moment ou la faculté. — Caractère, la fatalité. — Réfutation de cette théorie. — Rôle de la liberté dans l'art. — Devoir de la véritable critique. — Conséquences de l'esthétique de M. Taine. — Décadence de l'art et des lettres. — Influence du positivisme sur les lettres et les arts de notre temps. — Conclusion.

Tous les ouvrages de M. Taine contiennent plus ou moins l'exposé de ses principes. Mais nous trouvons surtout le développement de sa théorie esthétique dans sa *Philosophie de l'art*, et la théorie ainsi que l'application de sa critique littéraire dans son *Histoire de la littérature anglaise*. Une rapide analyse de ces ouvrages nous fera connaître son système.

Selon M. Taine, tout art, tout artiste dépend « de l'état général des esprits et des mœurs d'un temps. » L'art est une plante qui ne se développe que dans un certain milieu. De même que chaque zône terrestre a sa végétation propre, de même chaque époque de l'his-

toire produit un art *fatalement* conditionné par l'ensemble des circonstances physiques et morales qui se rencontrent à cette époque. La méthode à suivre dans la théorie du Beau, ce n'est donc pas la méthode dogmatique, mais la méthode historique. Or que nous enseigne cette dernière ? Elle nous apprend premièrement que toute œuvre d'art consiste dans l'*imitation* de la nature ; en second lieu, que cette imitation ne consiste pas à reproduire exactement les êtres réels, mais les rapports et les dépendances des parties, c'est-à-dire la structure ou la logique des êtres réels ; en troisième lieu, que l'art a pour « but de manifester le caractère capital, la manière d'être essentielle d'un objet, c'est-à-dire une qualité dont toutes les autres dérivent par une liaison fixe. » L'art doit mettre en relief ce caractère. Pour y arriver, un don est indispensable à l'artiste. Ce don, c'est la *sensation originelle* du caractère à reproduire. Cette *sensation* une fois produite, « toute la *machine* pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup, » et c'est là ce qui constitue le génie artistique.

En résumé, l'art a pour objet de manifester « les causes permanentes et génératrices desquelles l'être de l'homme et celui de ses pareils dépendent, les caractères dominateurs et essentiels qui régissent chaque ensemble et impriment leurs marques dans les moindres détails [1]. » Or, quelles sont ces causes perma-

1. *Phil. de l'art*, p. 72.

nentes et génératrices ? Nous l'avons vu ; ce sont les lois en vertu desquelles « la *quantité pure*, c'est-à-dire l'espace abstrait, produit la *quantité déterminée*, c'est-à-dire la matière concrète, et celle-ci, à son tour, engendre la *quantité supprimée*[1] ou la pensée. C'est « un ensemble de faits liés par la nécessité. » C'est le mécanisme universel qui ramène tous les phénomènes de la vie et de la pensée à la matière, et fait dériver la matière elle-même de la « quantité pure », c'est-à-dire de la pure abstraction du temps et de l'espace, considérée « comme le commencement nécessaire de la nature ». Dans ce système, plus de liberté, plus d'âme, plus de Dieu, plus de morale. « Le vice et la vertu, dit M. Taine, sont des produits comme le vitriol et le sucre[2]. » Et voilà les *causes génératrices* que l'art doit manifester ! Voilà l'*idéal* que lui offre l'esthétique de M. Taine ! Voilà les sources fécondes où il puisera, grâce à la *sensation originelle*, ses grandes et sublimes inspirations ! Le positivisme dans l'art est-il assez explicite ? Et avions-nous raison de dire que le matérialisme résume le premier et le dernier mot du système ?

Ces principes, on le pense bien, trouvent leur application dans la critique littéraire de M. Taine. Dieu, l'âme, la liberté une fois supprimés, il n'existe que des faits. Ces faits expriment des forces plus ou moins intenses. Ces forces, il faut les apprécier, les mesurer, et

1. *Le positivisme anglais. Etude sur Stuart Mill.*
2. *Hist. de la littérat. anglaise. Introduction.*

c'est là l'objet de la *critique*. Or il n'y a qu'une méthode pour apprécier des faits ou des forces ; c'est celle qu'on emploie en physique ou en histoire naturelle, c'est l'analyse physique ou physiologique, toujours la même, soit qu'on l'applique aux œuvres d'art, soit qu'on l'applique aux êtres vivants ou inanimés. Les faits intellectuels et moraux sont rangés sous la même loi que les faits matériels. « Une hiérarchie de nécessités gouverne le monde moral comme le monde physique. Une civilisation, un peuple, un siècle sont des définitions qui se développent. « L'homme est un théorème qui marche [1] » et l'histoire de l'esprit humain, aussi bien que celle des plantes ou des minéraux, n'est qu'un *problème de mécanique* qui se résout comme tous les autres problèmes de ce genre.

Dans la critique d'une littérature ou d'un art, il s'agit donc de saisir, par l'analyse, les *causes primordiales*, les *faits générateurs* qui expliquent la nature, les transformations de cet art, de cette littérature, et ses rapports avec les autres manifestations de la vie d'un peuple, telles que la philosophie, la politique, la religion. Même procédé pour la critique d'un écrivain ou d'un artiste. Là encore il s'agit de comprendre le fait générateur qui a produit tout le reste. Or quelles sont les causes primordiales, les faits générateurs qui engendrent et expliquent, en se combinant entre eux,

1. *Les philosophes français au XIXe siècle.*

toute la physionomie, toutes les transformations, tout le génie d'un peuple, d'une civilisation, d'un homme ? Ce sont : 1° la *race*, c'est-à-dire cette disposition innée, ce *tempérament* particulier qui varie d'un peuple à un autre, suivant les différences plus ou moins marquées de sa constitution physiologique ou de sa structure organique. 2° Le *milieu*, c'est-à-dire l'ensemble des *circonstances* physiques, politiques et sociales, qui complètent ou altèrent, en la modifiant; l'influence de la race, du tempérament, de la structure. 3° Le *moment*, en d'autres termes, la *faculté* qui résulte, à un moment donné, de l'action combinée du tempérament et des circonstances, de la race et du milieu. Ces forces agissent de concert et la résultante de leur action se traduira nécessairement par ce que nous appelons l'art, la littérature, la civilisation d'un peuple.

Tout se réduit donc, pour le critique, à saisir, suivant l'expression de M. Taine, les *ressorts primitifs*, ou, comme il dit encore, le *mécanisme intérieur* par lequel on rendra compte de toutes les transformations, de toutes les œuvres, de toute l'histoire d'une race. Le ressort primitif sera, pour le peuple romain, le tempérament sec, la faculté égoïste et politique ; pour Shakespeare, le tempérament nerveux et la faculté imaginative ; pour Milton, le tempérament musculeux et la faculté logique ; pour Tite-Live et M. Cousin, la faculté oratoire ; pour Jouffroy, le tempérament anglais, passionné et réfléchi, et ainsi des autres. De cette

façon tout s'explique comme un théorème, et il n'y a pas d'homme, pas de siècle, qu'on ne puisse tenir dans une formule.

Ce système peut se concevoir quand on l'applique au monde physique et matériel, au monde de la nécessité. Il n'est plus qu'un contre-sens inintelligible et une immense erreur, dès qu'on veut l'introduire dans le monde de la liberté, dans le monde intellectuel et moral. Entre la liberté et la nécessité, il y a un abîme que nul sophisme ne saurait combler. Ce qui est vrai pour l'une est absolument faux pour l'autre, et dès qu'il intervient un seul acte libre dans le jeu de cet appareil tyrannique qui enserre toutes les facultés de l'homme, l'appareil se brise, le *ressort primitif* cesse d'être un axiome, l'être moral cesse d'être un automate et la théorie est réduite à néant. Ce n'est qu'à la condition de nier audacieusement ce dont nous avons en nous mêmes l'intime et inébranlable conviction, la *liberté* de nos résolutions, la responsabilité de nos actes, ce je ne sais quoi d'autonome, de dégagé, de souverain, qui constitue l'être moral, la *personne* humaine, l'homme lui-même, c'est à ce prix seulement que la théorie mécanique et fataliste de M. Taine peut se tenir debout.

Oui, c'est sur les ruines de l'homme, et sur ces ruines seulement, que peuvent s'établir ces doctrines systématiquement étroites, basses et serviles, qui se concevraient tout au plus dans la république

des chimpanzés ou des gorilles. On se lasse de remuer, à travers tant de volumes, tout ce fatras à la fois prétentieux et humiliant, pétri d'athéisme, de matérialisme et de fatalisme, où chaque mot semble insulter à la dégradation *voulue* de l'*esclave* humain, disons mieux, de la *chose* humaine, où chaque ligne semble consacrer la sentence de son éternel avilissement et de son éternelle servitude, où l'on n'entend pas vibrer une seule fois, dans une langue intelligible, l'accent de ces grandes et saintes choses qui s'appellent la liberté, la vertu, l'honneur ; où tout froisse et offense en même temps le sens moral, le sens intime et le bon sens ; où les affirmations les plus tranchantes, dénuées de toute preuve sérieuse, sont précisément celles qui reçoivent, nous l'avons vu, le démenti le plus éclatant de toutes les certitudes de la conscience, de la raison, de la science et de l'histoire; système d'épicuréisme raffiné où rien n'égale la prétention âpre et hautaine de la forme, si ce n'est le vide et l'irrémédiable inanité du fond.

L'homme n'étant pas seulement un être libre et moral, mais aussi un être physique et social intimement uni à l'être moral, il est incontestable qu'il subit, comme tel, l'influence du *tempérament* et du *milieu*, de la race et des circonstances. Il est incontestable que la *température morale*, pour nous servir de l'expression de M. Taine, sert à expliquer, dans bien des cas, et dans une certaine mesure, l'art d'une époque, le génie d'un écrivain

ou d'un artiste. A ce point de vue, certaines analyses de M. Taine offrent des indications curieuses et des aperçus qui ne manquent ni d'originalité, ni de justesse. Mais ce qui est intolérable, ce qui viole tous les principes de la vérité, toutes les règles de la justice, c'est ce parti pris de supprimer dans l'homme tout ce qui fait l'être *humain*, de ne laisser subsister que l'automate, d'enchaîner cet automate à toutes les fatalités de la nature, et de vouloir faire entrer dans le moule tyrannique de cet *automatisme* toutes ces prodigieuses manifestations du génie, de la vertu, de la spontanéité, de la liberté, qui s'appellent, dans la langue de tous les peuples, la morale, la justice, le droit, le devoir, la législation, les tribunaux, l'art, la religion. Ce qui est intolérable, c'est de créer d'avance la formule d'un système mutilé, et, sous prétexte de vérification, de torturer les faits, pour les plier aux caprices de la formule; en un mot, d'accommoder, bon gré, malgré, l'histoire au système, au lieu d'accommoder l'analyse à l'histoire. De cette façon tout s'altère, jusqu'à la part de vérité qui peut s'y trouver, et l'on se tient en défiance, même contre les critiques peut-être *réussies* d'un auteur dont nous savons, qu'en toutes choses, il a d'avance formulé sa conclusion et fait son siége.

Non, ce n'est pas ainsi que s'y prend la véritable critique littéraire et artistique. Elle n'a pas de parti pris, pas de système exclusif, pas de formule mutilée, arrêtée d'avance. Elle accepte tout l'homme; elle étudie

tous les faits ; elle tient compte de tous les éléments. Elle fait la part de la race, du milieu social, des influences de tout genre qui agissent, soit au dedans, soit au dehors. Mais elle fait aussi, elle fait surtout la part de la raison, de la liberté, de l'être moral et autonome, d'autant plus libre, d'autant plus souverain, et doué d'un sentiment d'autant plus vif de sa responsabilité, de son initiative personnelle, de l'usage ou de l'abus de son indépendance, qu'il a des facultés plus hautes, un génie plus créateur, une culture plus exquise, une âme plus divine et plus artiste. Ainsi elle comprend tout et elle explique tout, le jeu de la liberté, comme celui de la nécessité, la part de la société, comme celle de l'individualité, le caractère personnel et moral, comme le caractère purement artistique. Rien ne reste en dehors de ses prises, et les générations éteintes, et les œuvres qu'elles ont laissées, revivent sous nos yeux, telles qu'elles ont apparu dans le passé, attestant à la fois et la liberté du génie, quand il lutte contre le goût, les habitudes, ou le courant de son siècle, et la puissance du milieu, quand il laisse, en dépit de la lutte, l'empreinte du siècle sur les œuvres du génie.

Ce qui prouve jusqu'à l'évidence le rôle décisif de la liberté ou de l'être moral et met à néant la théorie critique de M. Taine, c'est que dans le même siècle, chez le même peuple, dans le même milieu social, nous voyons toujours une double tradition artistique et

littéraire, l'une pleine d'élévation et de noblesse, l'autre pleine de caprice et de licence ; l'une résistant au goût, aux instincts, aux passions de la foule, l'autre flattant ce goût, ces instincts, ces passions ; l'une hautement spiritualiste et poursuivant comme une sorte de religion, le culte de l'idéal, l'autre sensuelle, et cherchant avant tout, dans un réalisme facile, le triomphe des sens et de la matière ; l'une, réglée, morale et moralisatrice, l'autre désordonnée, corrompue et corruptrice; l'une traçant, d'un pas libre et souverain, la voie du progrès ; l'autre se laissant aller servilement à la routine des passions.

D'où vient, pour une même *race*, et dans un même *milieu*, cette contradiction ou cette différence? C'est que les uns ont réagi librement contre le torrent des fatalités physiques et sociales, les autres ont abdiqué leur liberté morale devant ces mêmes fatalités. Les premiers ont agi en hommes qui ont conscience de la souveraineté humaine et qui savent la défendre. Les seconds ont agi en automates qui consentent à laisser périr la liberté pour accepter un rôle d'esclaves. Les premiers font éclater la formule de M. Taine et ne sauraient y tenir. Les seconds ne peuvent y entrer qu'à la condition de réduire leur être moral à l'état de machine. Preuve évidente que tout ce qu'il y a en nous de l'homme repousse la formule, et que pour s'en accommoder, il faut descendre dans les tristes régions de l'animalité pure ou de la pure matière.

Impuissante à expliquer l'art, la théorie de M. Taine est bien plus impuissante encore à le produire. Bien plus, l'application d'une telle théorie amènerait infailliblement la ruine de l'art. Dans le passé nous rencontrons de grands siècles artistiques et littéraires. Pourquoi? parce que ces siècles ont cru à l'idéal ; ils ont cru à Dieu, à l'âme, à la liberté, à la vertu. Ils ont cru aux mystères du monde invisible, aux espérances de l'immortalité, à une vie éternelle dans le sein de Dieu. Devant leur regard s'ouvrait l'horizon de l'infini. L'idéal religieux, l'idéal moral et social, l'idéal en toutes choses, illuminait leur intelligence, agrandissait leur pensée, enflammait leur imagination, touchait leur cœur, fortifiait leur volonté, remplissait leur âme d'un enthousiasme divin, et versait, si j'ose ainsi parler, à toutes leurs facultés, cette lumière, cette flamme, cette inspiration créatrice qui est le génie même de l'art. Il y avait là une sève divine fécondée par une divine influence, et dans de telles conditions, l'art devait se déployer, dans toute sa richesse, comme une fleur qui s'épanouit, sur une tige toujours rajeunie, aux rayons d'un éternel soleil.

Mais figurez-vous maintenant des générations façonnées par le positivisme et parfaitement appropriées à la théorie de M. Taine. Au delà de l'enveloppe des sens et de la matière, elles ne voient rien, elles ne croient à rien, elles n'espèrent rien, elles n'aiment rien. Pour elles, Dieu n'est qu'un mythe, la vertu un nom, l'éter-

nité une chimère. Même dans l'ordre visible, ces grandes et saintes choses qui font palpiter nos cœurs, la famille, la patrie, l'humanité, perdent leur grand sens, leur caractère moral, pour ne plus offrir à la pensée que l'idée d'un assemblage plus ou moins vaste de facteurs matériels, de chiffres mécanisés, d'automates irresponsables qui peuvent encore mettre en branle la fibre de la jouissance ou de l'intérêt, mais qui ne sauraient plus faire naître la sublime folie du dévouement, de l'abnégation, du sacrifice. En toutes choses la sensation remplace le sentiment, l'image prend la place de l'idée ; l'instinct aveugle et *passionnel*, pour parler leur langue, se substitue à l'acte libre et moral. Qu'est-ce que l'âme ? un *mécanisme*. Qu'est-ce que la liberté ? l'impulsion fatale d'un *mécanisme*. Qu'est-ce que l'homme tout entier ? un *mécanisme* pur, engrené par une nécessité inexorable dans l'immense *mécanisme* de la nature. Plus de jeu libre des facultés, plus d'initiative morale, plus de direction souveraine de la vie, plus d'horizon pour la pensée. L'infini est effacé ; l'idéal est mort ; la source des grandes conceptions et des émotions désintéressées est tarie. Et l'on voudrait que dans ce froid système de la matière et de la nécessité, il y eût encore une place pour l'inspiration artistique ! On voudrait que l'art qui ne vit que d'idéal, d'élan enthousiaste et de liberté, pût s'alimenter encore de ce réalisme morne et décoloré de l'existence et de la pensée ! Hélas ! autant vaudrait demander la lumière

aux ténèbres et la vie à la mort. Nul sophisme ne saurait prévaloir contre l'invincible logique des choses. Et certes, ce qu'il faut chercher dans l'esthétique de M. Taine et dans toute esthétique du positivisme, ce n'est pas le berceau de l'art, mais son tombeau.

L'histoire de notre siècle nous en offre une preuve qu'on ne saurait trop méditer. Après le délire irréligieux et les ruines sanglantes de la Révolution, il se produisit dans les âmes, fatiguées de tant de doutes et de malheurs, une réaction universelle contre le scepticisme sensualiste et railleur du dix-huitième siècle. Un spiritualisme élevé engagea, sous les formes les plus diverses et dans tous les domaines de la pensée, une lutte victorieuse contre la philosophie de la sensation qu'on aurait pu appeler, à bon droit, le positivisme de l'époque. L'apologétique chrétienne, maniée par des hommes du plus grand génie, sut faire resplendir l'idéal religieux, jusqu'alors si méconnu et si dédaigné, de tout l'éclat de son immortelle beauté. Une philosophie meilleure, reprenant la tradition de Platon et de l'École si hautement spiritualiste du dix-septième siècle, releva l'idéal de la raison et de la conscience, avec une vigueur de logique, un entraînement d'éloquence, une ardeur de propagande qui semblaient devoir assurer pour toujours la défaite des doctrines de la sensation et de la matière. Une émulation généreuse s'empara des esprits. Chacun se proposait quelque noble but, quelque travail digne d'une ambition relevée, quelque

idéal de vérité, de justice, de liberté, de beauté artistique ou morale, qui le défendait contre les préoccupations égoïstes de l'intérêt matériel et des vulgaires jouissances.

Aussi quelle passion de l'étude! Quel mouvement des esprits! Quel élan enthousiaste des âmes! Quelle merveilleuse efflorescence des talents les plus divers dans les lettres, les sciences et les arts! Portée par un souffle nouveau, la poésie prit des ailes, et puisant à la source de la véritable inspiration, elle sut redire, dans une langue sublime, les émotions et les aspirations les plus profondes de l'âme et du siècle, vibrant tous les deux, si je puis ainsi parler, comme des harpes vivantes, au contact de Dieu, de la nature et des événements. Ce que la poésie chantait dans ses vers, la musique l'exprimait, avec non moins de bonheur, dans les œuvres magistrales qu'enfantait à l'envi, avec une fécondité d'invention pour ainsi dire inépuisable, le génie des grands compositeurs. Quant à la peinture, jamais l'École française n'avait jeté un plus vif éclat, et quand on considère ce qu'elle a produit alors, sous ses plus illustres représentants, on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, du dessin des uns, du coloris des autres, de l'inspiration si riche et si variée de tous.

Dans les divers genres de littérature, même renouvellement et même progrès. L'histoire si longtemps complice de l'esprit de parti et du dénigrement systématique, l'histoire prit un caractère plus scientifique

et plus sérieux, et remontant jusqu'aux sources de ses récits, rétablissant les faits dans leur vérité première, elle fut, dans son ensemble, une œuvre de justice et de réparation envers un passé trop ignoré ou trop calomnié.

Et que dire de l'éloquence ? Que dire de cette parole fière et généreuse, qui jaillissait d'un grand esprit et d'un grand cœur comme l'éclair jaillit de la nue, et qui, prêtant à des vérités éternelles un accent nouveau, savait remuer les âmes comme on ne l'avait plus fait depuis Bossuet et saint Bernard, et reconcilier, au pied de la chaire sacrée, les besoins et les aspirations du siècle avec les dogmes et la morale éternelle de l'Évangile ? Que dire de cette langue nouvelle que faisait entendre du haut de la tribune politique, pour la défense des plus grands intérêts de la religion et de la justice, un homme d'une éloquence, d'une générosité, d'une hauteur d'âme incomparables, vrai soldat de la foi et de la liberté, et qui savait unir à l'intelligence la plus profonde de son temps, le dévouement le plus absolu aux causes et aux intérêts qui sont de tous les temps ? Que dire du renouvellement de l'art chrétien et de cet esprit d'équité, de bienveillance, de religieux respect qu'on voyait succéder presque partout aux préjugés, aux défiances, aux rancunes du passé ? Ce fut une véritable renaissance, une véritable régénération de l'esprit humain dans le meilleur sens du mot, et si quelque chose nous console encore des ruines et des tristesses de l'heure présente, c'est assu-

rément le souvenir des grandeurs intellectuelles et des conquêtes morales que nous devons à un passé si si récent et si beau.

Nous savons les défauts que peut relever la critique dans bien des œuvres de cette période. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans son ensemble, la tendance hautement spiritualiste de la première moitié de notre siècle a produit des fruits admirables, et marqué une des grandes phases de l'esprit humain.

Et maintenant jetons un coup d'œil sur la seconde moitié de ce même siècle et jugeons du contraste des tendances par la différence des résultats obtenus. Les idées positives se propagent, les mœurs se mettent à l'unisson des idées. La préoccupation des intérêts matériels et des plaisirs envahit de plus en plus les esprits. Partout se manifeste une certaine disposition à substituer la solution violente des faits à la solution pacifique des idées. L'école positiviste est celle qui obtient le plus de vogue. Les pratiques positivistes sont celles qui obtiennent le plus de succès. L'idéal meurt ou diminue dans un grand nombre d'âmes ; un souffle de servitude passe à travers le monde, et le courant général est loin d'entraîner la société vers les hauteurs.

Aussi quelle décadence visible dans les lettres, dans les arts et en toutes choses ! Comme la médiocrité, la trivialité et moins que cela encore, infestent la littérature, la musique et toutes les productions soi-disant artistiques du temps ! Quelle absence d'idées, de talent,

de style, de sens littéraire et de sens moral, dans la plupart de ces publications courantes qui sont devenues, avec les journaux et quelques revues, la lecture presque exclusive de ceux qui lisent encore ! Quelle stérilité, en fait de talents nouveaux, après la sève si abondante de la première moitié du siècle ! Où sont, depuis vingt ans, ceux qui devraient recueillir l'héritage de leurs éminents devanciers? Où sont les œuvres de la génération actuelle qu'on puisse mettre en balance avec les grands travaux et les grands résultats de l'époque précédente ?

Et ce qui mérite de compter encore, ce qui porte le cachet d'une véritable supériorité, à qui le devons-nous, à peu d'exceptions près, sinon à ces vieillards illustres, à ces survivants d'un autre âge, qui ont su conserver, au milieu de notre décadence actuelle, le rayon de leur intelligence, la flamme de leurs jeunes années, les traditions du grand art et du grand talent, l'ardeur inépuisable de leur activité et de leur âme : représentants glorieux d'un passé évanoui, que l'esprit positif des contemporains comprend à peine, auquel il ne peut pas refuser une certaine admiration, mais dont il ne veut plus suivre la trace et qu'il se sent impuissant à atteindre. Et après eux ? Chacun se pose cette question et nul n'ose y répondre. Mais chacun se dit qu'après eux les sommets du monde intellectuel auront baissé et qu'il se sera fait comme un obscurcissement sur l'horizon de la pensée humaine.

Et pourquoi cette décadence et cet amoindrissement de l'art et des lettres françaises, durant le quart de siècle qui vient de s'écouler ? Parce que le *positivisme* des opinions et des mœurs a tué l'idéal et ces longues ardeurs de travail, de progrès, de perfection, que lui seul peut inspirer, et sans lesquels on ne saurait faire rien de grand ; parce que l'esthétique réaliste de la matière a pénétré dans les systèmes et dans les habitudes, corrompu les esprits, flétri les talents, usé l'activité dans les plaisirs et dans les affaires, et mis le germe d'un dépérissement mortel dans cet art et ces lettres françaises jadis illustrées d'un éclat si beau. Encore si ces ruines étaient les seules que nous eussions à déplorer. Mais la pensée se voile de tristesse, quand on songe à l'abîme qui s'est creusé sous nos pas et dans lequel a disparu la grandeur de la patrie, après vingt années d'un régime qui lui-même n'était que le *positivisme* en grand, appliqué comme un agent de désorganisation universelle, à tous les éléments de la vie sociale, à toutes les forces vives de la nation.

Que faut-il de plus? Le règne du positivisme durant les fureurs de la dernière guerre civile a montré à l'univers entier jusqu'où ses adeptes poussent l'amour et le culte du Beau, et le *vandalisme dans l'art*, pour nous servir d'une expression devenue célèbre, nous apparaît ainsi, en pratique, aussi bien qu'en théorie, comme le dernier mot et la dernière conclusion de l'esthétique de M. Taine.

CHAPITRE XV.

LE POSITIVISME ET LA SOCIÉTÉ.

Influence sociale des idées.—Loi de cette influence.—Théorie sociale de M. Littré. — Fatalisme, règne des passions et de la force. — Égoïsme politique, dégénérant tour à tour en esprit de révolte et de servilité. — Tyrannie et servitude, dernier mot du système. — Liberté psychologique et morale, principe de toute liberté politique. — De la liberté civile et politique des peuples chrétiens. — La ruine de la liberté morale amène la ruine de la liberté politique. — Opposition de l'esprit révolutionnaire et de la liberté. — Ce qui a tué la liberté dans le passé. — Ce qui rend si difficile la solution du problème politique dans le présent. — Conclusion.

Ce qu'on remarque invariablement dans les doctrines, c'est leur tendance à se réaliser dans les faits. Ce qui varie sans cesse en elles, c'est la mesure dans laquelle chacune se réalise. La nature des circonstances, l'ardeur des controverses, l'influence hostile ou favorable des croyances, des mœurs, des lois, des institutions, contribuent, sous mille formes diverses, soit à en étendre, soit à en arrêter l'empire. Il n'est aucun principe dont l'action ne soit plus ou moins combattue, plus ou moins limitée, par l'influence d'un principe contraire. Aucun siècle n'a vu jusqu'ici, ni le triomphe absolu de la

vérité et du bien, ni la victoire complète de l'erreur et du mal. Tous les siècles sont remplis du souvenir de leurs luttes. Oui, la lutte, une lutte ardente et immortelle se poursuivant, sous les latitudes les plus variées, à travers les vicissitudes et les fortunes les plus étranges, tel est le fait qui domine l'histoire de l'humanité. Et partout où elle a passé, cette lutte a laissé sur la trame des événements l'empreinte plus ou moins profonde, la trace plus ou moins durable des principes de vérité et d'erreur, de bien et de mal, de grandeur et de décadence qui se disputent la vie des peuples, et se déroulent, sous l'œil de Dieu, sur le vaste théâtre de l'espace et de la durée.

Vouloir transporter la logique absolue d'un principe dans le domaine relatif des faits, ne voir dans les faits que l'application rigoureuse et exclusive de ce principe, c'est donc s'exposer à faire de l'histoire un contre-sens perpétuel ; c'est osciller sans cesse de la flatterie à l'invective, d'un extrême à un autre extrême, sans qu'il puisse jamais en résulter une appréciation équitable et sensée. On prétendra faire l'histoire des faits, et ce ne sera que la mise en scène d'une théorie dans les événements. Ainsi ne procède pas le juge impartial et sérieux. Il constate l'influence d'une doctrine, mais il n'entend pas méconnaître l'action des doctrines contraires. Il sait en mesurer l'énergie, l'importance, les limites. Loin de confondre ce qui est distinct, de séparer ce qui est uni, il unit sans identifier, il distingue

sans séparer, et faisant la part exacte des doctrines et des événements, des principes et de leurs conséquences, de l'idéal et du réel, il estime que les événements sont un calque, mais un calque plus ou moins relatif et limité des principes et des systèmes. L'absolu dans les idées, le relatif dans les faits, telle est la grande loi des choses. La méconnaître, c'est se condamner à tout défigurer, et réduire l'histoire à ne plus être qu'une vaste exploitation de l'utopie et du roman, de l'esprit de parti et du paradoxe.

Nous pouvons donc considérer comme autant de lois posées par la raison et confirmées par l'expérience, les règles suivantes :

1° Toute idée tend à devenir un fait social, en d'autres termes : toute doctrine, vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, tend à se réaliser, autant qu'il est en elle, dans les arts, les sciences, les lois, les mœurs, les institutions d'une société.

2° Toute doctrine se réalise, ou, pour mieux dire, toute doctrine produit ses conséquences logiques et naturelles, soit dans les individus, soit dans la société, pour autant que le temps et les circonstances n'arrêtent pas son action.

3° L'influence des doctrines est invariable : toujours salutaire quand la doctrine est vraie, toujours funeste quand la doctrine est erronée. Ce qui varie, c'est la *limite* dans laquelle s'exerce l'énergie de son action.

4° Ramenée à ces limites, la *logique des idées* de-

vient, dans la rigueur des termes, la *logique des faits*. Et plus ces limites s'étendent, plus une doctrine se généralise, plus aussi cette logique devient apparente, rigoureuse, inflexible. Un individu peut reculer devant les conséquences d'un principe ; la société, jamais. Elle est entraînée, si j'ose le dire, par le poids de sa masse, et va, bon gré mal gré, jusqu'au bout de ses prémisses.

Ces lois posées et ces réserves faites, nous pouvons déterminer, en toute rigueur, l'influence inévitable que les doctrines positivistes exerceront sur les lois, les mœurs et les institutions d'un peuple.

Suivant MM. Comte et Littré, la *loi de l'histoire* veut que les peuples passent fatalement de l'état théologique et métaphysique à l'état positif. En d'autres termes, après avoir cru à Dieu et aux vérités éternelles, sur la foi de la révélation ou de la raison, les peuples sont nécessairement amenés à se passer de Dieu et de ces vérités. Nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de cette loi. Bornons-nous ici à montrer quelle sera, d'après ces nouveaux législateurs, la condition de la société arrivée à l'état positif, et quelles seront les conséquences inévitables d'une telle situation.

Et d'abord « le dogme nouveau qui ne prend son existence que dans la philosophie positive appelle un *régime* nouveau.[1] » Ce régime, c'est le *socialisme*[2]. Son

1. Littré, *Conservation*, p. XXX.
2. Ibid., p. 198.

triomphe sera celui « du peuple ». Il est l'héritier direct de la Convention « et c'est par la science qu'il sera intronisé dans le monde [1] ». Le socialisme est la religion des classes déshéritées [2] ». Il a pour but « de clore la révolution occidentale » et de montrer « qu'elle a pour aboutissant nécessaire une *régénération* radicale qui, changeant toutes les conditions *mentales*, changera parallèlement toutes les conditions matérielles [3] ».

Pour amener le triomphe définitif du positivisme et du socialisme, il faut enlever tout à la fois l'éducation «à la corporation ecclésiastique » et l'instruction «à la corporation universitaire [4], » supprimer le budget du clergé et celui de l'université, et remettre le gouvernement des affaires aux mains « des prolétaires que leur nombre, leur pauvreté et leur dégagement de la plupart des *préjugés métaphysiques* appellent à ce rôle [5] ». Ce n'est pas tout. « Pour que les prolétaires mettent directement la main au gouvernement, le suffrage universel sera écarté, car il ôte à Paris la prépondérance que cette grande cité a eu sur la transmission du pouvoir [6] ». Or, « le positivisme recherche où est la véritable action électorale dans nos grandes péripéties, et la trouve dans Paris qu'il propose d'investir

1. *Conservation*, p. 96.
2. Ibid., p. 228.
3. Ibid., p. 170.
4. Ibid., p. 162.
5. Ibid., p. 157.
6. Ibid., p. XX.

tien du droit, l'ordre et l'équilibre des intérêts, le développement normal et harmonieux des forces sociales. Et si la Loi s'oppose comme une barrière à nos instincts déréglés, c'est uniquement parce qu'elle apparaît à nos regards avec le prestige d'une inviolable autorité.

Or, à quelque degré qu'elle s'exerce, l'Autorité ne revêt un caractère légitime et sacré que parce qu'elle est, à un degré quelconque, l'expression de l'éternelle Justice ; et l'éternelle justice n'est elle-même la formule et la sanction suprême de l'autorité, que parce qu'elle s'adresse à des intelligences raisonnables qui peuvent la comprendre, à des volontés libres qui peuvent l'accepter et lui obéir dans la plénitude de leur indépendance et de leur liberté. Aussi, voyez la différence profonde qui se remarque entre le régime de l'autorité et le régime de la force. L'autorité commande ; la force contraint. On obéit à la voix de l'autorité ; on cède à la pression de la force. De même donc que la justice est le principe de l'autorité, de même la liberté est la condition de l'obéissance. Otez la justice et la liberté, et l'autorité ne sera plus qu'un leurre, l'obéissance ne sera plus qu'une folie. Otez la justice et la liberté, et il n'y aura plus que des forces qui oppriment et des faiblesses qui seront opprimées. Otez la justice et la liberté, et je ne vois plus que des tyrans qui contraignent et des esclaves qui tremblent ; et le gouvernement des sociétés humaines ne sera plus que le règne de l'arbitraire et de la force.

Que ces doctrines désolantes, complices de tous les penchants déréglés de notre nature viennent à prévaloir et les passions de l'homme, toujours impatientes du frein, toujours ardentes à jouir, enfanteront à l'envi cet esprit d'insubordination et de révolte dont les agitations périodiques annoncent au monde l'heure des grandes épreuves et des grandes ruines.

Sans cesse irrité par les passions, sans cesse amnistié par les sophismes, cet esprit de révolte, devenu à son tour une puissance sociale, recrutera dans tous les rangs et dans toutes les conditions, des courtisans pour le flatter, des docteurs pour l'exalter, des organes pour le propager, des chefs pour le discipliner, des soldats, et au besoin, des pavés et des poignards pour le faire triompher. Et quand l'heure de ses victoires aura sonné, quand on le verra monter et monter toujours, semblable aux vagues d'une mer irritée, contre les vieux remparts de l'édifice social ; quand, secoués de leur long sommeil, les défenseurs de l'ordre verront le flot emporter au loin les sceptres et les couronnes des rois, et l'œuvre des siècles disparaître sans gloire, au milieu d'immenses débris, dans un torrent de sang et de larmes, alors peut-être, mais trop tard, une génération insouciante et frivole reconnaîtra la vanité de ses doctrines sophistiques, et comprendra ce que peut et doit attendre une société, du vide que les négations de l'athéisme auront créé dans les âmes.

Or, par un effet de cette logique vengeresse qui

punit tout excès par un excès contraire, cet esprit d'indocilité et de révolte ajoute à la folie de ses audaces, la honte de ses défaillances, en dégénérant bientôt, sous l'empire de circonstances nouvelles, en un esprit de basse complaisance, de fade adulation et d'ignominieuse servilité. Éphémère, comme tout ce qui heurte violemment les lois de l'ordre, l'anarchie qu'il enfante appelle de tout l'effort de ses violences, les inévitables répressions de la force. Dès lors, un despotisme d'autant plus pesant que le désordre aura été plus profond recueillera dans le naufrage des institutions, les dernières épavesde l'ordre social. Tous les droits, toutes les franchises, toute la vie d'un peuple se résumeront dans l'épée d'un homme. Et comme cette épée distribuera les faveurs du pouvoir, l'égoïsme qui ne vit que de jouissances, l'égoïsme qui, pour jouir, se montrait naguères si rebelle et si turbulent, ce même égoïsme, toujours tourmenté des mêmes besoins, se jettera servilement aux pieds d'un pouvoir qu'il n'a plus l'espoir de séduire ou de briser. Qui sait ? peut-être qu'à force de complaisance et de flatterie, il fera oublier ses anciennes témérités. En retour dé sa docilité, on lui donnera l'or qu'il convoite, et les hochets qui l'amusent. Que lui faut-il de plus ? L'essentiel n'est-il pas de se tirer d'affaire et de bien jouer son rôle ?

Ainsi verra-t-on le factieux de la veille devenir le courtisan du lendemain. Insolent envers tout ce qui est faible, il n'adore, lui, que ce qui est fort. Abrité qu'il

est sous l'aile d'une grandeur armée et vivante, qu'il fait beau le voir insulter à son aise à toutes les grandeurs désarmées et vaincues ! Ne faut-il pas qu'à force d'arrogance et de dédain, il élude, autant qu'il est en lui, le châtiment du mépris? Cette métamorphose vous étonne, et vous avez tort. Ce n'est pas lui qui change ; à Dieu ne plaise ! Ce qui a changé, c'est l'intérêt dont il a fait son Dieu. Pour lui, son égoïsme est resté le même, et gardez-vous de croire qu il trahisse jamais la promesse de lui rester fidèle ! Ne trouve-t-il pas, dans son effacement actuel , l'intérêt qu'il poursuivait dans ses révoltes d'autrefois ? Que chercherait-il au delà ? et voulez-vous qu'il cesse d'être lui-même ?

Mais que le pouvoir dont il est l'incorruptible serviteur vienne à menacer ses intérêts, à gêner ses désirs, à tromper ses espérances et ses ambitions, et le courtisan du jour pourra redevenir le factieux du lendemain. Attentif à saisir les signes de l'avenir, s'il voit que l'idole vient à pencher, il n'attendra que le mo ment opportun pour aider à l'abattre. Ce n'est pas lui, dans tous les cas, qui empêchera les autres de la renverser. Pour peu que les circonstances l'exigent, il poussera l'héroïsme de son dévouement jusqu'à suivre de ses applaudissements la foule qui traîne la victime aux gémonies ; et si les vainqueurs du jour arrivent à se maintenir au pouvoir, ne désespérez pas de le voir un des premiers prodiguer à ces nouveaux maîtres la fumée de son encens adulateur.

Ainsi tour à tour factieux et soumis, tribun et courtisan, vautour et reptile ; les palinodies, les défections, les trahisons, les asservissements les plus lamentables auront rempli l'existence d'un homme dont le sens moral s'est éteint dans le vide de l'incrédulité et des passions.

Oui, disons-le hautement, toute doctrine qui altère ou anéantit la notion du Dieu conscient et libre, vivant et personnel, éternel et infini, du Dieu qui seul mérite le nom de Dieu, est une doctrine de fatalisme et d'anarchie, de tyrannie et de servitude ; elle proclame la déchéance du droit et le règne de la force. Elle humilie l'homme, sous prétexte de l'exalter, et ne lui promet la souveraineté que pour le charger de chaînes. « *Athéisme et servitude vont de compagnie* », a dit un éminent esprit [1], et ce mot est vrai.

L'expérience du passé l'atteste sans réplique. Dans ces pays de l'Orient, dans ces contrées fameuses de l'Asie et d'une partie de l'Afrique, où le panthéisme, le dualisme et la théorie de la fatalité ont altéré si profondément, souvent même renversé le dogme de la personnalité divine et de la liberté humaine, le despotisme règne depuis des siècles ; et le fer d'un conspirateur ou le sabre d'un janissaire est à peu près la seule garantie politique que ces populations asservies et muettes aient su inventer contre l'arbitraire de leurs

1. M. VILLEMAIN.

maîtres, le seul contrepoids traditionnel qu'elles aient su employer, je ne dis pas pour briser, mais pour renouveler, sous quelque despote nouveau, le régime de la même servitude.

Dans l'ancienne Grèce et dans la Rome des consuls, l'antique croyance, ou tout au moins, le sentiment intime de la personnalité divine et de la liberté humaine s'était maintenu vivace dans les âmes. Les fables du polythéisme l'avaient obscurci, il est vrai, en prétendant l'exagérer, et la honteuse plaie de l'esclavage, pour ne rappeler qu'elle seule, est là pour attester jusqu'à quel point la vraie notion de l'homme s'était altérée avec la notion de Dieu. Cependant, — et le polythéisme lui-même en est la preuve, — pour les Grecs et les Romains, ni la divinité n'était une vaine abstraction, ni la liberté une simple métaphore. Aussi ces peuples avaient-ils su constituer et maintenir durant des siècles, à travers bien des luttes et des vicissitudes, un pouvoir assujetti aux lois et contenu par le contrôle des assemblées ; une liberté restreinte à un petit nombre, il est vrai, mais enfin une liberté politique, glorieuse et féconde, balancée, elle aussi, par le contrepoids des institutions et du pouvoir. Mais quand les doctrines de matérialisme et d'athéisme eurent pénétré au sein de ces cités ; quand la corruption des mœurs eut suivi la chute des croyances ; quand les âmes s'énervèrent au sein du scepticisme, du luxe et de la mollesse ; quand les splendeurs de la civilisation

matérielle ne servirent plus qu'à voiler et à dissimuler la décadence de toute grandeur morale ; quand sous ces fastueux monuments de la Grèce des rhéteurs et de la Rome des Césars, ne s'agitèrent plus que les ombres du passé, alors aussi s'écroula l'édifice politique qui avait abrité, pendant des siècles, la gloire et la fortune de ces peuples. La Grèce abdiqua devant l'épée de Rome ; et Rome elle-même, devenue le jouet des monstres les plus exécrables qui aient lassé la patience du genre humain, Rome traîna, à travers les orgies du pouvoir, l'avilissement du Sénat, les fantaisies du prétoire, les exactions du fisc, la ruine des municipes, les saturnales de la plèbe et la misère des peuples, je ne sais quelle vieillesse caduque et avilie que l'épée d'un barbare fit disparaître, en un jour de justice et de vengeance, dans le silence de l'oubli et de la mort.

« *Se dompter soi-même*, a dit l'illustre M. de Tocqueville, *c'est le secret de la force.* » Ce secret, nulle religion n'a su, comme le christianisme, l'enseigner et le pratiquer dans la vie des individus et des peuples. Mais aussi, dans nulle religion, la personnalité divine et humaine n'est mise dans un relief aussi tranché et aussi puissant. Dans aucune, l'action perpétuellement libre de Dieu et de l'homme n'est affirmée avec autant de vigueur et d'éclat. Renoncer à soi, se dompter soi-même, assurer le triomphe de la liberté morale, voilà bien le fond de la doctrine dont le maître a dit : « *Si*

quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive [1] ». Aussi sous le glaive des Césars comme sous la croix des Pontifes, dans les épreuves de la persécution comme dans celles non moins redoutables du triomphe, au sein de la paix comme au milieu des tourmentes sociales, le christianisme a su créer ce qu'il y a de plus grand et de plus difficile : des âmes. Il a su fonder la liberté la plus haute et la plus glorieuse de toutes, la sainte, la parfaite liberté des âmes ; et dans un monde fatigué et brisé du poids de tant de tyrannies, on vit reparaître, grâce à lui, pour ne plus disparaître jamais, la liberté-maîtresse qui est le principe et l'âme de toutes les autres, l'inviolable liberté des enfants de Dieu.

Domptant sous l'effort de la vertu les instincts les plus rebelles, il a su former, comme on ne l'avait jamais fait jusqu'alors, des âmes fortes et héroïques, à la fois humbles et fières, libres et soumises, esclaves du droit et de la justice, mais indomptables à toutes les séductions de la flatterie, à toutes les menaces de la violence ; d'une personnalité d'autant plus haute et plus virile que le sentiment chrétien les marquait d'une plus vive empreinte ; d'une obéissance d'autant plus réglée qu'elles avaient un sentiment plus profond de leur dignité ; d'une indépendance d'autant plus souveraine que la règle de la justice dominait davantage

1. S. Luc, IX, 23

leur vie et leurs actions. Ames parfaitement droites et fermes qui savaient allier le respect de l'autorité avec le souci de leur liberté, l'obéissance aux lois avec la défense de leurs droits, l'honneur du chrétien avec les devoirs du sujet, la dignité de l'homme avec le dévouement du citoyen. Supérieures aux événements, inaccessibles aux tentations de la peur et de la lâcheté, invincibles aux coups de la bonne comme de la mauvaise fortune, à les voir, au milieu de l'instabilité universelle, si parfaitement maîtresses d'elles-mêmes, on eût dit, sous une enveloppe mortelle, quelques-unes de ces intelligences angéliques qui savent dominer les choses du temps de toute la hauteur de l'éternité.

On nous citera des exemples contraires, et l'on aura tort ; car nul chrétien qui ne soit inférieur au christianisme ; nul athée, nul incrédule qui ne soit supérieur à son athéisme ou à son incrédulité. Tout homme vicieux ou criminel est un athée conséquent et le plus inconséquent des chrétiens. Or, nous parlons du chrétien logique et de l'athée conséquent. Nous parlons des effets naturels du christianisme et de l'athéisme, et nous défions nos adversaires de contester une seule des conséquences que nous signalons.

Quid leges sine moribus vanæ proficiunt? disaient les anciens. Qu'est-ce que les lois et les institutions sans les mœurs qui les soutiennent et les vivifient ? Demandez plutôt : Qu'est-ce qu'un organisme sans âme? Qu'est-ce qu'un mécanisme sans moteur ? Donnez-nous

donc des hommes, et nous vous donnerons des citoyens. Toute doctrine qui crée des hommes, crée aussi des sociétés. Toute doctrine qui anéantit les mœurs, anéantit, au même titre, les sociétés. Un corps peut être admirablement organisé ; mais privé de vie, il n'est qu'un cadavre. Une constitution politique peut être ingénieusement élaborée ; mais isolée des croyances et des mœurs qui seules lui donnent la vie et la durée, que sera-ce, sinon une lettre morte qui retentit dans le vide des âmes ? Que sera-ce, sinon une feuille volante qui se disperse au premier souffle des révolutions ?

Ce n'est donc pas seulement dans la vie des individus, c'est dans la vie et dans les institutions politiques des peuples, que le christianisme a su réaliser cette dignité et cette liberté qu'il avait arrachées aux servitudes de l'ancien monde. « A ceux d'entre les détracteurs de l'Église, dit M. de Montalembert, qui réprouvent le passé catholique des peuples occidentaux, sous prétexte qu'il était incompatible avec la liberté, on peut leur opposer le témoignage unanime non-seulement de tous les monuments de l'histoire, mais de tous ceux d'entre les écrivains démocratiques de nos jours qui ont approfondi l'étude de ce passé, de M. Augustin Thierry surtout qui a si bien montré tout ce que le pouvoir royal avait dû renverser de barrières et de garanties, avant de pouvoir tout passer sous son niveau. Il faut bien le reconnaître, *la société d'autrefois était*

hérissée de libertés. L'esprit de résistance, le sentiment du droit individuel la pénétraient tout entière ; et c'est là ce qui constitue toujours et partout l'essence de la liberté. Ces libertés avaient établi partout un système de contrepoids et de freins qui rendaient absolument impossible tout despotisme prolongé. Mais elles avaient surtout pour garantie deux principes que la société moderne a reniés, l'hérédité et l'association. De plus, elles nous apparaissent sous forme de privilége, ce qui suffit pour empêcher plusieurs de les comprendre ou de les admirer [1]. » — « La liberté n'existait pas alors à l'état de théorie, de principe abstrait, revendiqué pour l'humanité en bloc, pour tous les peuples, même pour ceux qui n'en sauront et n'en voudront jamais user. Mais elle était un *fait* et un *droit* pour beaucoup d'hommes, pour un *plus grand nombre* qu'aujourd'hui. Elle était surtout plus facile à conquérir et à conserver pour tous ceux qui savaient l'apprécier et la désirer.

« A qui la liberté est-elle surtout nécessaire ? Aux individus et aux minorités. Les uns et les autres la trouvaient alors (au Moyen-Age) dans les limites imposées par le contrôle réciproque des forces naturelles ou traditionnelles à toute autorité, à toute souveraineté quelconque. Ils la trouvaient encore et surtout dans l'heureuse multiplicité de ces États restreints, de

1. LES MOINES D'OCCIDENT, *Introd.* p. CCLIV.

ces souverainetés indépendantes, de ces républiques provinciales et municipales qui ont toujours été le boulevard de la dignité de l'homme, le théâtre de sa plus salutaire activité ; où le citoyen courageux et capable trouve bien plus de chance pour sa légitime ambition ; où il est toujours bien moins effacé, moins courbé sous le niveau que dans les grands États.

« En outre nos fiers ancêtres ignoraient jusqu'à la notion de ce pouvoir illimité de l'État, aujourd'hui partout si ardemment invoqué ou si facilement accepté. Nul parmi eux n'eût reconnu ce qu'on a appelé « les maux nécessaires de la monarchie sans limites » ..... [1].

« Ce qui assurait d'ailleurs le règne de la liberté au Moyen-Age, c'était le caractère énergique et viril des institutions et des hommes. Tout y respire la franchise, la santé, la vie. Tout y est plein de sève, de force et de jeunesse. On dirait le premier essor d'une nature dont la vigueur spontanée n'est encore nulle part dépouillée de grâce et de charme.... Un levain généreux fermente au sein de cette confusion apparente. Le bien y prend le dessus par les efforts soutenus, par les sacrifices prolongés d'une foule d'âmes admirables. On les retrouve sans cesse, et on les contemple avec bonheur, ces âmes infatigablement

1. *Ibid.*, AUGUSTIN THIERRY, *Introduction aux monuments de l'histoire du Tiers-État.*

dévouées à la lutte contre le mal, contre toutes les oppressions et toutes les iniquités, laborieusement initiées aux triomphes de la force morale, héroïquement fidèles à cette foi dans la justice de Dieu, qu'il est si nécessaire et si difficile de maintenir dans l'attente des manifestations trop rares et trop incertaines de cette justice dans l'histoire.[1] »

Et montrant comment la vertu est le ressort de la grandeur politique des peuples, l'éloquent historien ajoute : « La faiblesse et la bassesse, c'est là ce qu'il y avait de plus inconnu au Moyen Age. Il a eu ses vices et ses crimes, nombreux et atroces; mais la force et la fierté ne lui firent jamais défaut. Dans la vie *publique* comme dans la vie privée, dans le monde comme dans le cloître, ce qui éclate surtout, c'est la force et la grandeur d'âme; ce qui abonde, ce sont les grands caractères, les grands individus. »

« Et c'est là, qu'on le sache bien, la vraie, l'incontestable supériorité du Moyen-Age. C'était une époque féconde en hommes :

Magna parens virûm....[2] »

Or, le grand crime des doctrines d'athéisme est précisément d'avilir l'homme, et de préluder ainsi, par la dégradation des individus, à l'asservissement des

1. Les Moines d'Occident, p. CCLVIII.
2. *Ibid.*, p. CCLVIII.

peuples. Incapables de supporter la liberté et l'autorité, les sociétés atteintes de leur souffle ne savent plus comprendre ni les conditions de l'ordre, ni les lois de la vie; et sans cesse ballottées entre le despotisme et la licence, l'oppression, sous une forme ou sous une autre, devient le régime normal de cette matière humaine misérablement broyée sous le niveau de la fatalité et de la force.

Et que dire de la dissolution violente de tous les liens sociaux les plus indispensables à la vie des peuples? Les lois éludées par la ruse ou renversées par la violence; le pouvoir impuissant à commander le respect dès qu'il cesse d'inspirer la crainte; les constitutions devenues des chartes éphémères que le caprice dicte, que le caprice déchire; les institutions sans stabilité et sans autorité, sans racine dans le passé, sans assurance pour l'avenir; la sainteté des traités sacrifiée aux calculs de l'intérêt et au hasard des événements; le droit de la force substitué à la force du droit; la souveraineté du but érigée en dogme; la légitimité des moyens posée en maxime; la fidélité au serment reléguée au rang des préjugés; en un mot, les principes sacrifiés aux faits, la justice immolée à l'intérêt, l'humanité sacrifiée à la violence, le droit devenu un euphémisme, l'honneur même amoindri dans les âmes : autant d'effets anarchiques qui se produisent dans les événements, dans la mesure même où la notion de Dieu et le sentiment

de la responsabilité morale s'effacent dans les consciences.

Et je n'ai pas encore parlé de ces théories en vogue qui fatiguent le bon sens autant qu'elles désespèrent le sens moral, et qui ne sont, à le bien prendre, que le corollaire de la fatalité et la législation même de la force. Les droits les plus inaliénables de l'individu, de la famille, de la cité, de la province, confisqués au profit de cette fiction tyrannique qu'on appelle l'omnipotence de l'État; l'État propriétaire du sol, maître des individus, régulateur du culte, arbitre de tous les intérêts; l'État investi du droit de penser, de parler, d'agir pour tout le monde, absorbant dans son ambitieuse abstraction toute la vie d'une nation. Le mécanisme artificiel substitué à l'organisme vivant, la théorie prenant la place des faits, les rêves de l'ignorance usurpant l'autorité des lois sociales, et l'âme même des peuples disparue dans le mécanisme oppressif qui remplace et dévore toutes les forces vives d'un peuple.

Et cependant, remarquons-le bien, il n'a pas été donné aux doctrines d'athéisme d'exercer jusqu'ici un empire universel et incontesté. Elles ont rencontré dans la conscience des individus, dans le bon sens des masses, dans les souvenirs du passé, dans la foi et dans l'immortelle vitalité de l'Église, un principe de vie et d'ordre qui lutte sans cesse, avec une infatigable énergie, contre les influences et les emportements de leur funeste empire. Que serait-ce donc si cette grande

chose qu'on appelle le christianisme ou l'Église catholique venant à disparaître soudain, la société européenne se trouvait livrée, sans guide, sans appui, sans défense, à la domination exclusive de tous ces éléments de désordre et de mort? Qu'on en juge par les extravagances et les fureurs qui en ont signalé le triomphe au sein des orgies de la Révolution et de la Commune. La pensée même recule épouvantée devant la perspective d'un tel avenir, et l'on se rappelle involontairement le mot de Voltaire : « Si le monde était gouverné par des athées, autant vaudrait vivre sous le pouvoir immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. »

Mais dans la mesure même où ces pernicieuses folies ont exercé leurs ravages, nous avons le droit de demander aux hiérophantes de l'athéisme un compte sévère des ruines et des folies, des larmes et des angoisses, des fureurs et des défaillances, des oppressions et des servitudes, à travers lesquelles leur funeste génie a poussé, depuis tant d'années, la vie politique et sociale de l'ancien et du nouveau monde.

Ce sont eux qui ont affaibli ou brisé, avec une sacrilége insouciance, ce frein religieux et moral dont la chute appelle toujours et partout l'emploi du frein de la force. Ce sont leurs principes qui ont amnistié, provoqué, encouragé ces passions tumultueuses, ces doctrines insensées, ces entreprises anarchiques, ces crimes odieux, ces attentats sans nom qui souillent tant de

pages de l'histoire des temps modernes. Ce sont leurs principes, c'est leur logique qui a tué la liberté dans les excès de la licence, profané le culte de l'autorité dans les étreintes de l'arbitraire, désarmé l'espérance même, en ébranlant, avec un inepte délire, jusqu'aux bases séculaires de tout ordre et de toute société. Oui, ils ont désenchanté la vie et tué l'espérance, et sur les ruines peut-être irréparables de tout ce qui fait l'honneur, la dignité, la valeur du citoyen ; la force, la grandeur, la stabilité des États ; le prix, le charme, le bonheur de la vie, nous avons le droit de jeter la réprobation de la victime à toutes ces théories meurtrières qui nous obsèdent, et sous lesquelles se débat vainement, dans une agitation incertaine et défaillante, la vie si précaire des hommes et des choses de notre temps.

Ç'à été le crime et ce sera le châtiment de la Révolution française d'avoir faussé et compromis pour des siècles, par le fanatisme de son impiété et de sa haine, l'œuvre de régénération sociale qui devait remédier aux abus de l'Ancien Régime. Une révolution antérieure, non moins réelle et non moins décisive, mais plus lente et plus contenue, et par là même moins remarquée, avait rompu une première fois les véritables conditions de l'équilibre social. Brisant avec les traditions politiques du Moyen-Age, étendant de plus en plus son fatal niveau sur toutes ces libertés, ces franchises, ces institutions représentatives, ces autono-

mies municipales, provinciales et corporatives du passé, qui avaient été la garantie du droit, le frein du pouvoir, l'honneur et l'orgueil du citoyen, la royauté avait dégénéré, en France comme dans le reste de l'Europe, en un absolutisme excessif qui, tôt ou tard, devait appeler le choc et les représailles des réactions populaires. Grâce à cette révolution, un roi de France avait pu dire comme jadis les Césars païens : *l'État, c'est moi,* et la pyramide sociale se trouvait placée, si j'ose le dire, sur sa pointe. Pour la remettre sur sa base, sans l'abattre et sans la briser, ce n'était pas trop, assurément, de tous les efforts réunis du patriotisme et de la religion.

Mais l'Athéisme enveloppant dans une même haine et l'autel et le trône, ne fit prévaloir dans ses conseils que les inspirations de la colère et de la vengeance. Au lieu de compter avec le temps qui ne respecte que ce qu'il fonde ; au lieu de dégager des langes de l'absolutisme les traditions légitimes, les libertés historiques, les institutions acceptables et vraiment nationales du passé, mises en harmonie avec les besoins réels des temps nouveaux ; au lieu de féconder une œuvre de sagesse et de réparation de ce souffle religieux et chrétien sans lequel rien ne saurait durer ; l'athéisme politique, égaré par son ineptie et sa haine, se fit un plaisir sauvage de renverser et d'anéantir, sans choix et sans distinction, tout ce qui était pour l'unique crime d'avoir été. Au lieu de replacer la pyramide sur sa base, il trouva ingénieux de la

mettre en poussière, et cette poussière sociale, il crut digne de son orgueil de la féconder en la jetant dans un abîme de sang. Vaine et sacrilége entreprise! Ce qui pouvait et devait être une heureuse restauration devint ainsi une ruine nouvelle, plus calamiteuse et plus irréparable que les précédentes, et l'histoire, depuis bientôt un siècle, n'est que l'effort douloureux d'une société ébranlée jusque dans ses fondements, qui cherche, avec un effort pénible et le plus souvent infructueux, à dégager de cette ruine immense les débris épars et mutilés qui pourront servir à l'édifice de l'avenir.

Ah ! si les institutions si largement libérales des peuples germaniques avaient pu suivre leur développement logique et régulier; si les champs de Mai de Charlemagne, véritables parlements de notre vieille France, n'avaient pas disparu dans la décadence des derniers Carlovingiens; si les États généraux de notre pays avaient su stipuler, comme les parlements d'Angleterre, leur réunion annuelle et périodique; alors, on peut le croire, le cours des événements n'eût été que le progrès normal de notre génie national. L'éducation politique du pays se serait faite sans interruption et sans effort. Tous les pouvoirs se seraient limités et balancés les uns par les autres. L'autorité royale eût été contenue par le contrôle des assemblées. L'action des assemblées eût trouvé son contrepoids dans les attributions du pouvoir. Une vie puissante eût cir-

culé, par le jeu naturel des institutions, dans tous les membres du corps social. Initié, par une pratique traditionnelle et constante, au règlement des intérêts les plus variés, chacun eût appris ce qui est le secret même des peuples grands et libres : *le respect scrupuleux des droits d'autrui*, la *défense énergique et légale de ses propres droits*. Signalés et corrigés, pour ainsi dire, d'année en année, les abus n'eussent jamais pu s'accumuler au point d'engendrer ces anomalies monstrueuses qui plus tard devaient aboutir à des catastrophes. Défendue par le droit rival des assemblées contre les séductions de la toute-puissance, la royauté n'eût point dégénéré en un lamentable absolutisme pour disparaître ensuite dans une plus lamentable anarchie. Activement mêlée aux affaires de son pays, la noblesse ne fût point tombée dans ce néant politique qui a précipité sa décadence et consommé sa ruine.

Admis à faire entendre chaque année sa voix dans les conseils de la nation, le Tiers-État n'eût point été condamné à la singulière anomalie de voir tomber ses franchises, ses libertés, ses droits, dans la mesure même où il voyait grandir ses richesses, son ambition, son influence et ses lumières. Uni au culte des traditions nationales, l'esprit catholique eût élevé et sanctifié ce sentiment du devoir, cet amour de la justice, ce respect de la loi et de l'autorité, ce souci de la dignité individuelle, cet esprit d'abnégation et de dévouement, cette force et cette grandeur d'âme, sans

lesquelles les institutions les plus parfaites sont frappées d'une irrémédiable stérilité. Au lieu de ces alternatives humiliantes qui fatiguent et désespèrent la société, on eût vu le progrès politique se poursuivre, sans secousse et sans défaites, dans le sens d'un ordre stable et d'une sage liberté. Alors ce régime du *self-government*, qui était le rêve de nos fiers ancêtres, eût été une réalité, et la charte qui l'eût consacré, écrite *ès-cœurs* des Français, eût été autre chose qu'un morceau de papier dédaigneusement emporté par le vent des révolutions. Le problème politique que personne n'ose envisager sans inquiétude et sans tristesse, ce problème qui depuis bientôt un siècle nous a valu tant de mécomptes, eût trouvé une solution que les passions eussent respectée, parce qu'à la force de l'autorité que donnent le droit et la sagesse, elle eût joint la force de la durée que donne le temps.

Le malheur des événements ne l'a pas voulu. Peuple, noblesse et royauté, tous avaient déserté et trahi, avec une coupable imprévoyance, les institutions les plus fondamentales, les franchises les plus salutaires, les garanties les plus sages, les libertés les plus indispensables qui ont fait l'honneur du Moyen-Age et qui sont aujourd'hui encore la gloire et la véritable force de l'Angleterre. Le passé se vengea de cette trahison en nous refusant l'avenir. Grâce à l'empiétement des uns, à l'abdication ou à l'effacement des autres, un abîme se creusa entre le fait et le droit, entre les mœurs et

les institutions, entre ce qui était et ce qui voulait être. Et quand, effrayé de cette situation, on essaya de combler l'abîme, le fanatisme de l'impiété précipita toutes choses dans un abîme nouveau. Et meurtrie de cette double chute, mais toujours obsédée du fantôme de cette même impiété, la société se consume à *vouloir* vivre d'une vie stable et normale, sans qu'elle puisse se flatter d'avoir atteint le but de tant de douloureux efforts.

Résumons. Avec l'obscurcissement ou la chute de l'idée divine, s'altèrent et tombent les saintes notions de droit et de devoir, d'autorité et de liberté, de justice et de responsabilité, de soumission et de respect, de dignité et de force morale, qui sont l'âme et la vie de l'ordre politique et social. Et s'il est un fait qui ressort avec une foudroyante évidence de l'histoire des modernes révolutions, c'est l'impuissance absolue de l'homme à fonder, avec la moindre chance de durée, des mœurs sans morale, une politique sans religion, une société sans Dieu.

CHAPITRE XVI.

LE POSITIVISME ET SES PREUVES.

1° La *conception actuelle* du monde. — Est-elle incompatible avec la théologie et la métaphysique ? — 2° L'opposition des *systèmes* théologiques et métaphysiques — Est-elle incompatible avec la *vérité* théologique et métaphysique ? — Élément universel et constant de la raison et de la foi, de la philosophie et de la religion — 3° Diversité des opinions, sinon sur l'*existence*, du moins sur la *nature* des choses. — Argument rétorqué contre les positivistes. — 4° Le fait des athées et des sceptiques. — Réponse. — Scepticisme scientifique. - Solution. — Part exacte des vérités et des erreurs des affirmations certaines et des opinions probables. — Réponse décisive, la morale.

Ceux qui auront eu le courage de nous suivre jusqu'ici seront fixés, nous en avons l'espoir, sur la valeur des doctrines positivistes. Cependant nous n'aurions pas achevé la tâche que nous nous sommes imposée, si nous n'examinions maintenant, avec un soin tout particulier, ce que nos adversaires appellent leurs *preuves,* et ce que nous pourrions caractériser d'un nom plus exact, en l'appelant leurs *illusions*.

Ce n'est pas que MM. Littré, Renan et leurs disciples se donnent la peine de discuter ou de réfuter nos arguments. A quoi bon ? « Ils les connaissent, disent-

ils, et les ont dépassés pour ne plus y revenir. Ce qu'ils écrivent, n'est pas pour nous ; ce que nous écrivons, n'est pas pour eux. Leur logique n'est pas la nôtre [1] ». — Je le crois bien, et nous en avons eu des preuves. Cependant, quand on se donne la mission de détrôner la logique de l'humanité, la logique des siècles, l'universelle et éternelle logique de l'évidence, celle précisément que nous avons le malheur d'accepter comme la nôtre, c'est bien le moins, ce semble, de lui arracher ses titres et de démontrer, pièces en main, que ses axiomes ne sont que des sophismes, que son évidence n'est qu'un mirage, que sa perpétuelle souveraineté n'est qu'une perpétuelle usurpation C'est une rude entreprise, il est vrai, et nous concevons qu'il soit plus commode d'en finir par une simple fin de non-recevoir ou par le silence. Tout en admirant le procédé de ces nouveaux réformateurs de la logique, nous nous garderons bien de l'imiter et nous avons le préjugé de croire que, pour avoir raison d'un adversaire, il faut, avant tout, avoir raison de ses preuves.

Les considérations dont les positivistes appuient leur système sont empruntées tour à tour à la science, et à l'histoire. Nous les examinerons suivant cet ordre. Nous aurons ainsi la certitude de n'en omettre aucune de quelque valeur, et ce groupement même

1. Voyez Littré, *Paroles de philos. pos.* Havet, *Revue des Deux-Mondes,* 1er août 1863. Renan, *Liberté de penser,* t. III, p. 464.

fera mieux ressortir l'importance et la force qu'elles peuvent avoir.

Toute la démonstration du positivisme peut se résumer dans le syllogisme suivant :

L'état religieux d'un peuple correspond toujours à son état *mental*. En d'autres termes : la *conception* qu'il a du *monde* détermine toujours la nature de ses idées religieuses.

Or, la *conception actuelle* du monde, ou, pour mieux dire, l'état *mental* qui nous caractérise, est *incompatible* avec toute *métaphysique* et toute *théologie*, c'est-à-dire avec toute connaissance *naturelle* ou *révélée* de Dieu et de tout ce qui concerne notre principe, notre nature intime, notre fin dernière ; car de nos jours, le premier principe de la science, c'est que le *surnaturel* n'existe pas.

Donc la métaphysique et la théologie ont fait leur temps et il n'y a plus à s'occuper des morts.

Le Positivisme, au contraire, ou, pour trancher le mot, la suppression de toute métaphysique et de toute théologie, de toute connaissance naturelle et surnaturelle, soit de Dieu, soit de notre origine et de notre destinée; le positivisme est l'unique système qui soit en harmonie avec la conception *scientifique* du monde et l'état *mental* des générations contemporaines. C'est pourquoi le Positivisme s'établira seul désormais sur les derniers débris de toute métaphysique et de toute théologie, de toute philosophie et de toute religion.

Pour apprécier la valeur historique, logique et scientifique de cette démonstration, il suffira de soumettre à une analyse approfondie chacune des propositions dont elle se compose.

La *conception du monde*, disent-ils, détermine la religion des peuples. C'est elle qui a fait passer l'humanité du fétichisme au polythéisme, du polythéisme au monothéisme. C'est elle encore qui la fera passer du monothéisme au positivisme, dogme définitif de l'humanité, parce que seul il est d'accord avec les données actuelles de la science [1]. C'est là ce qu'ils appellent, nous l'avons vu, la *loi de l'histoire*.

C'est pour cette raison, sans doute, que les croyances les plus diverses et les cultes les plus exclusifs ont régné pendant des siècles dans des pays où l'on avait la même *conception* du monde. Quelle idée se faisait-on de l'univers? Celle qu'on trouvait dans l'observation la plus superficielle de la nature. Le système des *apparences*, telle était toute la conception *scientifique* des anciens peuples. En Europe, en Asie, en Afrique, partout, cette conception était la même ; ce qui n'empêchait pas les Hébreux d'être monothéistes, les Grecs et les Orientaux de se complaire dans les fictions du polythéisme, d'autres peuples de l'Asie et de l'Afrique, de s'adonner au fétichisme le plus grossier. Depuis Aristote et Ptolémée jusqu'au berceau des temps mo-

1. Voyez LITTRÉ, *Paroles de philos. posit. Posit. etc.* RENAN, *Avenir de la métaphysique.*

dernes, la science de la nature est restée stationnaire, la *conception* du monde n'a pas changé. Et cependant, au sein de cette immobilité scientifique, l'idéalisme et le sensualisme, le spiritualisme et l'athéisme, le mysticisme le plus exalté et le scepticisme le plus décourageant, tous les systèmes les plus contraires et les plus hostiles inondèrent à l'envi les écoles philosophiques de la Grèce et de l'ancienne Rome. Durant cette même période, le christianisme convertit l'Occident, le mahométisme subjugua l'Orient, tandis que dans d'autres pays, le polythéisme conserva ses idoles, le fétichisme ses manitous.

Depuis trois siècles, la science a progressé, la conception du monde a changé, les anciens systèmes cosmologiques sont abandonnés. Physique, chimie, histoire naturelle et astronomie, tout est entré dans des voies nouvelles, tout tient un langage différent, et jamais, il faut le dire, jamais révolution plus complète n'a modifié plus profondément l'état général de la science.

Eh bien, qu'on nous le dise : le catholicisme est-il mort ou sur le point de mourir ? Le protestantisme a-t-il abdiqué ? Le mahométisme est-il devenu une légende ? Les religions polythéistes de l'Orient, le brahmanisme de l'Inde, le fohisme de la Chine, le bouddhisme de la Tartarie et de l'Indo-Chine ont-ils disparu de la face du monde ? A vous en croire, le Positivisme, ou, pour parler sans phrase, l'athéisme matérialiste est seul en harmonie avec la science moderne. Mais

les plus grands d'entre les savants, où donc avez-vous trouvé qu'ils soient athées ? Mais la science elle-même, dans ses affirmations les plus positives, où donc avez-vous pris qu'elle n'est compatible qu'avec l'athéisme ? La science ! mais c'est elle qui vous porte les coups les plus rudes ; c'est elle qui fait sortir de ses découvertes la démonstration la plus saisissante de l'existence de Dieu ; c'est elle qui accable de l'évidence de ses lois l'orgueilleuse chimère de vos négations ! [1]

Etrange aberration de l'esprit de système ! Voilà trois cents ans que les investigations du génie ont transformé la conception scientifique du monde. Et depuis ce temps, le christianisme continue, comme dans le passé, ses hardies et pacifiques conquêtes. Maintenant comme alors, il est la foi et l'espérance du monde civilisé. Maintenant comme alors, il rallie l'élite des intelligences et vit, d'une immortelle vie, dans la conscience des masses. Et c'est en présence d'un fait aussi éclatant, que certains esprits, condamnés, ce semble, à ne rien voir et à ne rien comprendre au delà de l'étroit horizon de leurs préjugés, s'en vont dire avec une étrange confiance, que l'athéisme positiviste, l'athéisme dans sa propre et rigoureuse formule, est seul compatible avec la *conception scientifique* du monde, et que désormais c'en est fait à jamais de la théologie et de la métaphysique, de l'évangile et de Dieu !

1. Voyez plus haut : *Le positivisme et la science.*

En vérité, quand on entend de si prodigieuses assertions, l'on se demande si l'on est le jouet d'un rêve, et par quel miracle de contradiction, tant d'incroyance peut s'unir, dans les mêmes esprits, à tant de crédulité.

Le principe sur lequel repose la démonstration de nos adversaires, principe selon lequel la religion d'un peuple serait toujours le corollaire de son état *mental*, c'est-à-dire de la *conception* ou de l'idée qu'il a du monde, ce principe, disons-nous, est donc une assertion gratuite, démentie par tous les faits de l'histoire. Elle n'est pas moins repoussée par la raison; nous croyons l'avoir prouvé dans les premiers chapitres de cet ouvrage. La foi en Dieu comme la foi à la vertu, la religion comme la morale, est universelle, perpétuelle, indestructible, tout aussi bien que les lois de la raison, les aspirations du cœur, les règles de la conscience, les évidences de la réalité. Là est sa base, sa raison d'être, son éternel aliment. Que nous font, au point de vue religieux, les conceptions plus ou moins scientifiques du monde? Est-ce qu'elles changent les lois et les besoins de notre raison, de notre cœur, de notre conscience, de notre âme? Est-ce qu'elles peuvent altérer en quoi que ce soit la nature de Dieu, la nature de l'homme, ou la nature des rapports essentiels et immuables établis entre l'homme et Dieu? Est-ce que pour connaître ses droits, ses devoirs, son principe, sa fin, sa destinée, sa loi; pour devenir un être vrai-



ment religieux et moral; pour arriver à la vérité vraïe, et vivre de la vie qui seule mérite ce nom, l'humanité a dû attendre qu'il plût à Kopernic d'imaginer son système, à Newton de découvrir ses lois, à M. Littré d'en dégager le dogme de l'avenir ? Triste aberration d'un dogmatisme renversé qui croit faire merveille, en érigeant le préjugé en axiome, le paradoxe en théorème, l'affirmation en preuve, le verbiage de l'imagination en procédé sommaire de la logique et de la raison !

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de la science, c'est dans les faits de l'histoire que le positivisme cherche des armes contre la vérité métaphysique et religieuse. — Voyez, nous disent-ils avec un amer dédain, voyez l'incurable vanité de vos recherches *transcendantales*. Voici des siècles que vous agitez les mêmes problèmes, sans que vous puissiez vous flatter d'avoir trouvé une solution qui commande l'assentiment de tous les esprits. Depuis des siècles, vous dissertez à perte de vue sur Dieu, sur l'âme, sur votre origine et votre destinée future, et quel est le résultat de votre labeur, sinon un chaos de systèmes qui se heurtent et se renversent les uns les autres ; une incertitude lamentable sur les points les plus essentiels ; une divergence toujours croissante d'opinions et de croyances ; une défiance légitime de tous vos éphémères symboles ; et, ce qui est plus grave encore, la désertion en masse des intelligences qui s'en vont,

désabusées et fatiguées, demander *au dogme de l'avenir* la vérité et la certitude que leur refuse la religion du passé? Vous commencez par la foi et vous finissez par le doute. Le dogmatisme est votre berceau, le scepticisme votre tombe. Ce n'est pas ainsi que nous procédons. Dans l'étude de la nature, nous partons de l'ignorance; nous poursuivons nos recherches à travers le doute; et nous nous reposons enfin dans une inébranlable certitude. Les faits une fois analysés, les lois déterminées, le doute s'évanouit. Les résultats obtenus sont acquis à la science, et l'adhésion permanente des esprits est le prix de notre pénible labeur [1].

De toutes les considérations qu'on fait valoir en faveur du système, celle-ci, nous ne craignons pas de le dire, présente, de prime abord, les apparences les plus spécieuses d'une démonstration. Mais qu'on l'examine de près, et l'on verra la difficulté s'évanouir comme ces mirages fantastiques qui n'abusent un instant le regard du voyageur que pour disparaître, dès qu'il s'en approche, à l'horizon fuyant du désert.

Et d'abord quel est l'objet propre et perpétuel de toute philosophie et de toute religion? Dieu et sa providence; l'homme et sa destinée; le principe et la fin de toutes choses; les rapports essentiels qui unissent Dieu, la nature et l'humanité; c'est bien là le problème inévitable de la raison et de la foi, de la philosophie et

1 Voyez Renan, *Avenir de la métaphysique*. Littré, *Conservation, positivisme*.

de la religion. Eh bien, ce problème, dans ce qu'il a de fondamental, n'est-il pas résolu depuis le jour où l'homme a apparu sur notre globe? Cette solution n'est-elle pas la propriété inamissible du sens commun et des croyances primordiales qui sont le patrimoine du genre humain? Qu'on nous montre un peuple, un siècle qui n'ait pas affirmé sa foi indestructible à la Divinité, à la Providence, à la liberté de l'âme, à son immortalité, aux peines et aux récompenses d'une vie future. Qu'on nous indique un peuple, un siècle où l'on n'ait pas cru à un ordre surnaturel et divin, à l'efficacité de la prière, à la vertu des symboles religieux et du sacrifice, un peuple sans croyances religieuses et morales, un peuple sans culte et sans Dieu. Le problème a donc été agité, qui en doute? Mais qu'il n'ait pas été résolu, dans ce qu'il a de plus essentiel, qui donc oserait le dire?

Sachons le reconnaître. Dans son rapide pèlerinage à travers la vie, l'humanité de tous les temps a participé dans une mesure très-inégale, il est vrai, mais dans une mesure quelconque, à la lumière de la vérité divine, révélée par le double flambeau de la conscience et de la foi, de la raison et de la révélation. Partout où elle a passé, elle a levé le regard au ciel, joint les mains pour prier, fléchi le genou pour adorer. Partout elle s'est inclinée devant la majesté d'une intelligence consciente et souveraine, capable de l'exaucer et de la secourir. Partout sa pensée a franchi l'horizon

de la terre; partout son espérance a brisé les portes du tombeau, et l'attente d'une vie future l'a consolée des tristesses et des revers, des injustices et des douleurs d'ici-bas. S'il est un fait qui domine l'histoire du monde, c'est celui-là. Qu'on produise, si l'on peut, une affirmation *scientifique* qui ose se vanter d'une telle universalité, d'une telle perpétuité, d'une si indomptable, d'une si obstinée certitude. Qu'on mette l'affirmation scientifique en balance avec l'affirmation religieuse ; qu'on pèse la valeur de chacune et qu'on prononce.

Fort bien, nous dira-t-on, mais vous oubliez donc ces religions si diverses et si exclusives qui se sont disputé et qui se disputent encore la foi des peuples. Où est l'universalité dont vous vous vantez ? Où est la certitude que vous invoquez ? Les annales de l'esprit humain sont remplies de vos disputes, et vous osez vous glorifier de tenir dans vos mains la solution de l'éternel problème !

Non, répondrons-nous à nos adversaires, nous n'ignorons pas le fait que vous signalez. Nous savons que l'affirmation *théologique* et *métaphysique*, pour parler votre langage, a traversé les vicissitudes les plus étranges et les plus périlleuses. Nous savons qu'elle a été enveloppée des fables du polythéisme, des superstitions du fétichisme, des erreurs de l'hérésie et de l'incrédulité, comme ces métaux précieux que nous rencontrons mêlés à d'impures scories. Nous savons que

sa lumière a été obscurcie d'immenses ténèbres et que des illusions, des égarements, des défaillances sans nombre ont marqué chaque pas de l'humanité religieuse et croyante. Mais nous affirmons que jamais, ni nulle part, le rayon divin n'a péri tout entier. Nous affirmons qu'en dépit de nos ignorances et de nos aberrations, la lumière de la vérité divine et surnaturelle n'a jamais cessé de présider aux destinées de notre race.

Écartons toute équivoque et allons au fond de la question. Est-il vrai, oui ou non, que sous les symboles les plus imparfaits et les plus contraires, le sens commun de tous les peuples a maintenu la croyance plus ou moins complète, mais enfin la croyance inébranlable à la Divinité, à la Providence, à la distinction de l'âme et du corps, à la loi morale, à la liberté et la responsabilité humaines, à l'immortalité, à la vie future, à toutes ces vérités fondamentales qui résident, pour ainsi dire, au fond de la raison et de la conscience, et qu'on ne saurait ébranler, sans ruiner du même coup notre être intellectuel et moral lui-même ? Est-il vrai, oui ou non, que dans un ordre plus haut, l'Humanité a cru partout et toujours à une révélation divine, au miracle, à la prophétie, à la puissance de la prière, du culte, des sacrifices, à tout ce qui constitue le fond et l'essence du *surnaturel* ? Parcourez les livres sacrés de tous les peuples. Étudiez leurs annales, leurs institutions, leurs monuments ; analysez le chaos même de leurs fables et de leurs su-

perstitions. Sous les créations les plus bizarres de l'ignorance et des passions, vous découvrirez partout les éléments constitutifs de la vérité naturelle et traditionnelle, de la raison et de la foi, de même que, sous les couches les plus disparates accumulées par les révolutions géologiques, vous rencontrez, à une certaine profondeur, le granit primordial où reposent les assises de notre globe.

Il y a donc dans les vicissitudes religieuses des peuples un élément universel, constant, immuable, que nous appelons l'affirmation *métaphysique* de la raison, l'affirmation *théologique* de la foi. Or, cette affirmation est la contradiction formelle non-seulement de l'athéisme positiviste ou de tout autre athéisme; elle est de plus, dans sa partie religieuse et théologique, la contradiction radicale de tout système purement déiste ou rationaliste. Et c'est cette puissante et redoutable affirmation que nous opposons à la négation de nos adversaires; c'est elle que nous mettons en parallèle avec les certitudes prétendues supérieures dont ils réclament le monopole. C'est elle dont l'universalité, la perpétuité et l'incomparable autorité domine le vaste théâtre de nos luttes, de nos disputes, de nos triomphes et de nos défaites mêmes; c'est elle, en un mot, qui échappe absolument au reproche d'instabilité et d'incertitude, de contradiction et d'impuissance, que nous adressent les positivistes, et qui fait crouler ainsi par sa base l'objection qu'ils nous opposent.

Or, quel est l'objet perpétuel et immuable de cette immuable et perpétuelle affirmation? C'est précisément ce monde *métaphysique* et *surnaturel* dont le positivisme a juré la ruine. Elle affirme Dieu, sa réalité, sa substantialité, sa personnalité souveraine, ses attributs les plus manifestes et les plus accessibles à notre pensée. Elle affirme le monde divin, ses lois et ses conditions dominantes, ainsi que les rapports les plus essentiels qui nous unissent à ce monde. Sur ce point, pas de divergence. L'unanimité est aussi complète que possible [1]. Que faut-il de plus? — Mais, disent-ils, dès que l'on veut pénétrer la nature intime de Dieu, de l'âme, de son origine et de sa destinée, les esprits se divisent, les opinions naissent des opinions, les systèmes des systèmes, et l'unanimité dont on fait tant de bruit se brise sous le choc des contradictions.

Mettons qu'il en soit ainsi ; qu'est-ce que cela prouve? Parce que ma pensée ne pénètre pas la nature intime et l'essence même du soleil, parce que je n'en connais pas toutes les propriétés, toute la composition et tous les rapports, est-ce une raison pour que j'en nie l'existence, la lumière, la vertu vivifiante et toutes ces autres qualités dont l'éclat s'impose à mes sens? Comment! parce que vous ne connaissez la nature intime ni du monde, ni de vous-mêmes, pousserez-vous

1. Voyez HUET, *Alnetan quæst.* lib. II, c. IV. LAMENNAIS, *Essai sur l'indifférence*, vol. III, ch XXI.

l'extravagance jusqu'à nier le monde, jusqu'à vous nier vous-mêmes? Étrange contradiction de l'esprit d'erreur! Vous n'admettez, vous n'affirmez d'autres substances que celles de la matière. Toute réalité positive se résume pour vous dans la molécule ou dans l'atome. Eh bien, dites-le nous. Savez-vous quelle est la nature intime, ou l'essence de la matière? Ses éléments sont-ils étendus ou inétendus? Étendus, ils sont divisibles; divisibles, ils sont composés; composés, ils ont des composants. Ces composants sont-ils étendus ? Si vous dites oui, le problème renaît; si vous dites non, ils sont donc simples et inétendus; s'ils sont inétendus, comment produisent-ils l'étendue? Vous n'en savez rien, et quoi que vous fassiez, le mystère vous enveloppe; vos avis se partagent. Le monde de la matière, le seul que vous connaissiez, se dissout en quelque sorte entre vos mains. Et que diriez-vous donc, si nous allions en conclure que la matière n'est qu'une abstraction, l'atome, une chimère? Vous auriez pitié de notre prétention. Et cependant notre unique crime serait de pratiquer votre logique. Eh quoi! vous échouez devant un atome, et vous nous reprochez de ne pas pénétrer tout le mystère de l'infini! Ou cessez d'agiter de si faibles armes, ou résignez-vous à voir disparaître la matière elle-même dans la négation où vous voulez repousser Dieu.

Oui, l'affirmation de Dieu n'est ni moins universelle, ni moins opiniâtre que celle des réalités sensibles, et

il n'est pas une seule de vos objections contre la connaissance de Dieu et des existences métaphysiques que nous ne puissions retourner avec autant de force contre la science du monde et de la matière.

Reste l'argument qu'on tire du fait des athées. Ceux-là, dit-on, n'ont pas seulement contesté tel ou tel attribut de Dieu, ils ont nié Dieu lui-même. Prenez acte de ces négations et renoncez à cette orgueilleuse unanimité que vous réclamez pour vos croyances.

En supposant, ce qui est contestable, qu'il y ait eu des athées systématiques et convaincus ; en mettant que leur voix ait manqué aux suffrages de l'humanité, croit-on qu'une telle anomalie puisse nous créer un embarras? Et depuis quand une imperceptible exception ferait-elle fléchir la règle ? Depuis quand la folie de quelques-uns prouverait-elle contre la raison de tous? Vous nous vantez la certitude des données expérimentales et positives; mais êtes-vous bien sûrs de ne pas avoir de contradicteurs? Avez-vous donc oublié qu'il s'est trouvé des insensés qui ont révoqué en doute les faits les plus positifs de l'expérience? Avez-vous oublié que la foi expérimentale et scientifique a rencontré pour le moins autant de sceptiques et d'incrédules, que la foi philosophique et religieuse? Citez-moi un fait, une vérité, une seule, qui ait échappé aux prises de la négation. Quoi de plus certain que l'existence de la matière et du mouvement, la multiplicité des atomes et des substances, la vie et la sensibilité

des bêtes, la certitude des faits de l'expérience, la vérité de certains événements de l'histoire ? Toutes ces vérités vous les proclamez absolument évidentes et certaines, et vous avez raison. Aussi haut que vous, nous en proclamons l'évidence et la certitude. Est-ce à dire que l'emportement de l'esprit sophistique ou la manie de l'esprit de système les ait épargnées ? Eh quoi ! Zénon n'a-t-il pas nié le mouvement ? Berkeley n'a-t-il pas refusé toute réalité au monde des corps ? Les idéalistes n'ont ils pas révoqué en doute tout ce que vous affirmez comme certain ? Les panthéistes n'ont-ils pas mis au rang d'un pur phénomène ou d'une pure illusion ce que vous considérez comme la seule existence réelle et substantielle ? Descartes n'a-t-il pas réduit les animaux à l'état de simples machines, dépourvues de toute vie et de toute sensibilité ? Les faits les plus authentiques de l'histoire ont-ils trouvé grâce devant la réprobation de Pyrrhon et de ses disciples ? Que dis-je ? ne s'est-il pas rencontré des raisonneurs sans frein, un Ænisédème, un Sextus Empiricus et tant d'autres de leur école, qui ont prétendu abattre sous les coups d'un scepticisme universel, non-seulement la certitude de Dieu et du monde, mais celle de leur propre existence ?

Est-ce la peine de s'arrêter à toutes ces négations et faudra-t il renoncer aux faits les plus *positifs* de l'expérience, non moins qu'aux vérités les plus élémentaires de la raison, parce qu'il aura plu à quelque esprit

excentrique de leur opposer ses futiles et orgueilleux paradoxes ? Qu'on cesse donc de revendiquer pour ce qu'on appelle les affirmations *positives*, le bénéfice d'une certitude qu'on refuserait à l'affirmation métaphysique et religieuse. Pour les unes comme pour les autres, l'adhésion générale des esprits est la règle ; la protestation isolée de quelques visionnaires ou de quelques fanatiques marque l'exception. Et que deviendrait la science la plus positive tout aussi bien que la science métaphysique ou théologique, s'il fallait livrer leurs titres les plus authentiques et les plus évidents au parti pris d'un misérable entêtement ou aux caprices d'une incurable folie ?

C'est le propre des petits esprits et des esprits faux de ne saisir qu'un côté d'une question, de l'exagérer outre mesure, d'en tirer les conséquences les plus extrêmes, sans tenir aucun compte des principes et des vérités qui souvent limitent et modifient ces conséquences. Confondre, avec une incorrigible obstination, l'absolu et le relatif, le certain et le problématique, l'essentiel et l'accidentel, le droit et le fait, et, par là même, le vrai et le faux, le réel et le chimérique ; n'est-ce pas là ce qui caractérise éminemment l'esprit sophistique ou la faiblesse d'esprit ? N'est-ce pas là ce qui remet éternellement en problème ce je ne sais quoi d'invincible et de souverain qui réside, comme un axiome primitif et indiscutable de la foi, de la raison ou de l'expérience, dans l'âme même de l'humanité?

N'est-ce pas là ce qui substitue à l'harmonie de la vérité totale le chaos des systèmes partiels et exclusifs? N'est-ce pas là ce qui éternise les malentendus et les disputes?

Et, pour en venir à l'application, n'est-ce pas là précisément ce que font les positivistes? D'un trait de plume, ils suppriment, si l'on me passe cette expression, tout un hémisphère du monde de la vérité. Ils affirment le monde de l'expérience, et ils ont raison. Ils suppriment le monde de la raison et de la foi, et c'est là leur immense erreur. A ce trait seul, je reconnais le sophisme et je repousse le système. Ah! que ce n'est pas ainsi que s'y prend l'humanité! Elle ne voit pas toute la vérité; mais au moins elle ne repousse aucun de ses éléments essentiels. Elle ne possède qu'une synthèse plus ou moins imparfaite, plus ou moins implicite ou développée, mais au moins ne va-t-elle pas la briser en morceaux, au risque de n'en garder, comme les faiseurs de systèmes, qu'un informe tronçon. Non, elle affirme en même temps, dans toutes ses données fondamentales, la vérité expérimentale et la vérité métaphysique, la vérité naturelle et la vérité surnaturelle, la vérité scientifique et la vérité religieuse. Là, dans cet ensemble, et là seulement, se trouve, sous une forme plus complète, la doctrine de la vérité. Et hors de là, quoi qu'on fasse, et quelle que soit la verve de l'invention, je ne vois que le jeu coupable de l'esprit d'erreur et la mutilation sacrilége de l'image divine qui seule a droit aux hommages de notre foi et de notre amour.

On nous vante les conquêtes de la science, et nous n'avons garde de les contester. Mais encore ici ne faut-il pas que les exagérations de l'enthousiasme prévalent contre les droits impresciptibles de la justice. Combien en est-il de ces conquêtes qui ont été emportées du jour au lendemain comme les grains de sable que chasse la tempête ! Que de systèmes renversés par d'autres systèmes ! Que d'opinions éphémères mises en oubli par des opinions nouvelles ! La lumière se produit-elle par émission ou par vibration ? La gravitation est-elle mécanique ou dynamique? Le calorique est-il un fluide substantiel ou le simple produit du mouvement ?[1] Que de théories, hardiment soutenues, il y a un siècle, comme le dernier mot de la science et qui, en ce moment, ne sont plus que des souvenirs, relégués, si je puis le dire, dans le musée des curiosités scientifiques !

Qui nous assure que, dans un avenir plus ou moins reculé, tant d'explications qui nous paraissent indiscutables, ne subiront pas le même sort ? Science de l'homme ou de la nature, science des existences inorganiques ou des êtres organisés, il n'en est pas une seule qui ne subisse, de siècle en siècle, souvent même de dix ans en dix ans, une profonde métamorphose. Qu'on se rappelle les vicissitudes tragiques de tant de systèmes qui se flattaient de dévoiler à tout jamais les plus intimes mystères de la géologie et de l'astrono-

1. Voyez A. Hirn, *Théorie mécanique de la chaleur*.

mie, de la physique et de la physiologie, de la paléontologie et de l'histoire naturelle. Qu'est-il advenu de tant de hautaines prétentions ! Que l'on consulte les annales de la science et l'on y trouvera presque autant de ruines que de systèmes ; et si quelque chose doit nous guérir de la présomptiou scientifique, c'est, on ne saurait l'oublier, l'histoire même de la science.

Est-ce à dire qu'il faille contester ses résultats sérieux, et proclamer le scepticisme en matière de science, comme les positivistes se plaisent à proclamer le scepticisme en matière de philosophie transcendante et de religion ? Non, ce serait répondre à un excès par un autre excès, à une démence par une démence contraire, à d'odieuses agressions par des représailles non moins odieuses, et, pour tout dire en un mot, à une détestable logique par une autre logique non moins détestable. Mais, de bon compte, que ferions-nous, sinon appliquer leur méthode ? Qu'auraient-ils à répondre qui ne fût une condamnation accablante de leur système ?

Eh bien, non ; nous préférons la synthèse féconde des vérités à l'opposition stérile des erreurs. Quelles que soient les incertitudes, les déceptions et les variations de la science, il est des problèmes qu'elle a résolus pour toujours, des mystères où elle a fait pénétrer à jamais le rayon de l'évidence. Cette évidence scientifique, nous ne disons pas qu'elle soit moins certaine que l'évidence philosophique ou religieuse ; non, nous l'avons déjà déclaré et nous ne sau-

rions trop le redire, partout où elle éclate, l'évidence est souveraine ou elle n'est pas. Mais nous nions qu'elle ait une autorité plus imposante que l'évidence du sens commun et de la foi religieuse ; nous nions qu'on puisse revendiquer pour elle un privilége qu'on refuserait aux deux autres. Nous nions qu'on puisse constituer, au profit de quelques savants, une certitude qu'on refuserait à l'affirmation du genre humain tout entier.

Laissons donc, une fois pour toutes, ces thèses fausses, incomplètes, excessives et désespérées qui ne prouvent rien, parce qu'elles prouvent trop, et dont l'emportement ne sert qu'à entretenir une sophistique parasite, aux dépens de la vérité, de la justice et du bons sens. En toutes choses, sachons démêler le vrai du faux, le certain de l'incertain, le probable du douteux ; et parce qu'il se rencontre des ombres et des nuages, à l'horizon du monde des intelligences, n'allons pas crier, comme des insensés ou des enfants, qu'il n'y a plus de soleil.

Qui ne voit d'ailleurs que la prétention du positivisme est l'injure la plus sanglante qu'on puisse jeter à la raison de l'homme, à la consciences des peuples, à tout le passé de notre race? Quoi ! la théorie positiviste, c'est-à-dire, pour parler sans équivoque, l'athéisme le plus formel et le plus radical, serait l'unique vérité, l'uniqne certitude qui ait jamais paru dans le monde ! Seul, il porterait la signature de la science ; seul, il ne serait pas frappé de l'anathème de

l'erreur! Tout le reste, convictions du génie, inductions de la logique, affirmations du bon sens, verdict du sens moral, foi indéracinable de l'humanité, tout cela n'eût été et ne serait encore qu'un lamentable mensonge! Soixante siècles auraient été enchaînés à l'erreur, comme l'esclave des anciens à son instrument de supplice, et à l'heure qu'il est, des millions et encore des millions d'hommes pour qui la foi au surnaturel, la foi au Dieu personnel et vivant, est l'âme même de leur âme, ne vivraient que d'une illusion puérile ou d'un honteux sophisme, et cela aussi fatalement que nous vivons de l'atmosphère qui nous enveloppe? Franchement, quand un système est réduit à de telles extrémités, l'œuvre de la justice est consommée, et ce serait presque à la pitié, ce nous semble, de commencer la sienne.

Il est d'ailleurs un argument qui tranche la question sans réplique. Les positivistes admettent la loi morale ou ce qu'ils appellent la *morale indépendante*. Bien que leurs principes la renversent de fond en comble; bien que ses préceptes fléchissent dans bien des endroits de leurs écrits [1], cependant, il faut le reconnaître, ils n'osent pas en contester l'autorité et ils tiennent à en proclamer avec nous l'absolu empire. Or, dans le passé, les destinées de la morale se sont identifiées partout et toujours avec celles de la méta-

1. Voyez plus haut : *Le positivisme et la morale.*

physique et de la théologie. Chaque coup frappé sur celles-ci a fait sentir son contrecoup sur celle-là. Chaque objection qui devait emporter le dogme philosophique ou religieux, a entraîné dans la même chute la morale. Ce qui ressort avec le plus d'éclat de l'histoire des doctrines, c'est que la croyance en Dieu et la croyance à la vertu ont eu les mêmes défenseurs et les mêmes adversaires, la même grandeur et la même décadence, le même diadême et le même tombeau.

Si donc la vérité doit être abandonnée, parce qu'elle trouve des contradicteurs; si la raison doit être annulée, parce qu'il y a des sophistes ; si la métaphysique et la religion doivent être abolies, parce que certains métaphysiciens et certains théologiens y ont mêlé des disputes et des erreurs ; si, en un mot, les variations de l'ignorance et des passions prouvent contre la logique immuable de la vérité ; si l'incertitude qui entoure la nature et le mystère intime des choses prouve contre le fait évident de leur existence ; si l'incertain prouve contre le certain, le sophisme contre la raison, l'erreur contre la vérité ; alors, sachez-le bien, ils prouvent contre la morale que vous maintenez, tout aussi bien que contre le dogme que vous répudiez ; ils prouvent contre la vertu dont vous parlez avec tant d'emphase, tout aussi bien que contre la métaphysique dont vous parlez avec tant de mépris ; ils prouvent enfin contre la *science du monde* dont vous faites votre idole, tout aussi bien que contre la *science de Dieu et*

de l'âme que vous traitez en proscrite. Dès lors finissez-en avec la morale comme avec tout le reste, et dans le renversement de toutes les lois et de toutes les certitudes, acceptez franchement le scepticisme sans limites où vous entraîne la logique de votre système et auquel on peut appliquer en toute vérité cette parole du poëte : *Vous qui entrez ici, laissez toute espérance.*

CHAPITRE XVII.

LE POSITIVISME ET LE SURNATUREL.

Les lois de la nature sont générales et constantes, par conséquent immuables. — Le *surnaturel* est-il incompatible avec l'immutabilité de ces lois ? — Analyse du surnaturel. — Notion de Dieu et du monde. — Fait historique du surnaturel. — Action de Dieu sur le monde — Révélation. — Inspiration. — Miracle. Accord de ces faits avec les lois de la nature. — Analyse du jeu de ces lois. — Exemples. — Loi générale de l'ordre. — Le miracle lui-même n'est qu'une application de cette loi. — Miracles de l'Évangile. — Ce qui reste de l'exégèse critique des rationalistes et de M. Renan.

Les difficultés que nous venons d'analyser, viennent d'une interprétation arbitraire des faits de l'histoire. Celles que nous allons examiner maintenant, naissent d'une application erronée des lois de la *science*. Les exposer, c'est presque les réfuter. Elles achèveront de nous donner la mesure des assises logiques sur lesquelles repose le *dogme de l'avenir*.

Jadis, dans l'enfance des sciences naturelles, disent les savants de l'École, l'humanité n'avait aucune idée précise des lois de la nature. Dans sa naïve crédulité, elle confondait tout, le *subjectif* et l'*objectif*, l'idéal et

le réel, le naturel et le surnaturel, le monde et Dieu. Dans l'ignorance où elle était de l'ordre universel, on conçoit qu'elle ait cru au miracle, aux théophanies, à la Providence, sans même se douter que ces interventions divines étaient une infraction solennelle aux lois de l'ordre. Mais dans l'état actuel de la science, la *conception du monde* a tout changé. Les lois de la nature sont *universelles* et *constantes*. L'ordre qui en résulte est immuable et absolu. Tout miracle, toute Providence, toute intervention surnaturelle serait donc une dérogation aux lois de la nature, un renversement des lois de l'ordre, par conséquent, une radicale impossibilité. Fût-il vrai qu'il existe un Dieu, ce Dieu serait pour le monde comme s'il n'était pas. Ne pouvant rien pour nous, de quoi nous servirait de nous embarrasser de lui? Son rôle, on le voit, se réduirait à un office purement *nominal* et *surérogatoire*. Toute existence *métaphysique* ou *théologique*, c'est-à-dire, toute existence, toute action, soit de Dieu, soit d'un être *surnaturel* quelconque, est donc parfaitement incompatible avec les *notions positives*. Seul le positivisme se trouve en harmonie avec la *conception* actuelle du monde. Seul, il s'offre, dans le naufrage des croyances, comme l'asile de l'avenir [1].

Ici, nous avons le chagrin de rencontrer parmi nos adversaires, non-seulement les athées que nous avons

1. LITTRÉ, *Par de phil. Conserv. etc.* RENAN, *Rev. des Deux-Mondes*, oct. 1863. JULES SIMON, *La religion naturelle*.

en vue, mais encore les philosophes spiritualistes d'une certaine école qui, tout en admettant les vérités métaphysiques démontrées par la raison, se prévalent de ce qu'ils appellent *l'immutabilité* des lois de la nature, pour battre en brèche toute croyance à la révélation et au *surnaturel*. Esprits infortunés et généreux dont la foi religieuse a succombé sous le choc de leur temps, mais qui n'en défendent pas moins avec courage, contre le flot montant du scepticisme, les droits sacrés de la raison et de la conscience.

A Dieu ne plaise que nous les mettions en parallèle avec ces modernes *niveleurs* de la libre pensée qui honorent les vérités de la Raison non moins que celles de la Foi, d'un seul et même anathème, d'un seul et même mépris. Nous ne pouvons méconnaître cependant qu'entre le rationalisme déiste et le Positivisme athée, il existe certaines affinités logiques qui trop souvent facilitent le passage de l'un à l'autre. Et si nous consultons l'histoire des doctrines, elle nous apprend que plus d'une fois l'esprit humain, fatigué des lacunes, des inconséquences et de la faiblesse du déisme, a glissé, par une pente naturelle, jusqu'au fond de l'athéisme. Il importe donc de vérifier la base sur laquelle s'appuie, pour les uns comme pour les autres, la négation du *surnaturel*. Quand ils comprendront combien cette base est chancelante, les philosophes spiritualistes seront les premiers à repousser la solidarité d'un si dangereux voisinage, et ils chercheront, plus près de nous, une

place où ils pourront se rencontrer avec l'humanité croyante, devant l'autel du Dieu vivant.

Pour résoudre le problème qui nous occupe, analysons les termes dont il se compose. Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que le monde? Qu'est-ce que les lois de l'ordre qui règlent les rapports de Dieu et du monde? Répondre à ces questions, ce sera indiquer la solution même que nous cherchons.

Pour quiconque sait la valeur des mots, Dieu est une Puissance infinie, souverainement intelligente, consciente et libre, partant, une puissance *personnelle* et *vivante*. Or, c'est le propre d'une puissance ou d'une force quelconque de pouvoir agir sur d'autres forces. Otez le pouvoir d'agir, et vous anéantissez la notion même de la puissance, de la force. Donc de deux choses l'une : ou bien la Puissance infinie peut agir sur les forces créées, ou bien, Dieu n'est pas la puissance infinie; Dieu n'est pas Dieu.

Affirmer Dieu, c'est donc affirmer la possibilité de l'action divine; c'est affirmer la possibilité de la révélation, du miracle, de l'inspiration surnaturelle, en un mot, de l'intervention *directe* et *personnelle* de Dieu dans les affaires du monde et de l'humanité.

Nier la possibilité de cette intervention, c'est condamner Dieu au rôle d'un monarque qui ne règne, ni ne gouverne et à qui l'on jette, comme une aumône ou comme une moquerie, l'inutile appareil de l'infini. C'est dépouiller Dieu de ce qui constitue la vie de

Dieu. Tranchons le mot ; c'est nier Dieu et poser les prémisses de l'athéisme.

Au fond, l'histoire des luttes de l'esprit humain n'est que le jeu de cette double logique. L'une affirmative, qui conduit la raison droite et docile, de déduction en déduction, jusqu'à la formule la plus haute de la vérité universelle, de la vérité *catholique;* l'autre négative, qui précipite la raison égarée et rebelle, de défaillance en défaillance, de négation en négation, jusqu'à la formule définitive de l'erreur extrême ou de l'athéisme.

La première a tenu le sceptre du passé ; la seconde se promet celui de l'avenir. Une étude attentive de la question nous montrera quel cas il faut faire de ces promesses.

Et d'abord un fait immense domine et résout tout le problème. La religion est le grand fait, le fait universel, le fait par excellence de l'histoire du monde. Or, dans tous les siècles, sous tous les cieux, la foi au *surnaturel* a été l'âme et l'essence de toute religion. Qu'on supprime cette foi, et l'on ne conçoit plus même l'acte essentiel et constitutif de toute religion, la *prière*. Si donc la foi au surnaturel n'est qu'un perpétuel mensonge, il s'ensuit que l'humanité en masse n'a vécu, dans sa vie la plus haute, la plus sainte et la plus indispensable, que d'une incorrigible erreur. Ce fait dit tout. Il emporte la conviction, et nous pouvons dire à nos contradicteurs : Si vous avez raison, l'hu-

manité tout entière a tort. Pesez la valeur de ces mots, et dites-nous si vous osez assumer, sans fléchir, le fardeau d'une telle accusation.

Non, dans une question de vie morale et de sens commun, l'avis de quelques-uns ne saurait prévaloir contre la conviction de tous. Non, quelques grains de sable ne sauraient balancer le poids d'un monde. Si convaincue qu'elle puisse être, votre pensée est dupe de quelque illusion, de quelque équivoque, de quelque erreur. Révisez donc les pièces du procès. Le tribunal du genre humain annule votre sentence, et son arrêt est sans appel. Ou cette raison universelle et souveraine qu'on appelle le sens commun n'est rien, ou, en matière de sens commun, elle est juge en dernier ressort.

Est-ce à dire que nous voulions sacrifier les lois de l'ordre ? Non, nous aussi, nous affirmons ces lois ; nous aussi, nous maintenons qu'elles sont universelles et constantes ; nous aussi, nous proclamons que ces lois sont relativement nécessaires et immuables. Que veut-on de plus ? et nos adversaires sont-ils contents ? Mais ces concessions faites, nous nions que l'action de Dieu sur le monde par la révélation, par le miracle, ou par une intervention surnaturelle quelconque, puisse être considérée comme une violation, une abrogation, ou même une suspension proprement dite des lois de l'ordre. Loin d'y porter atteinte, elle les consacre. Loin d'en être la ruine, elle en assure le triomphe ; et c'est

dans le respect de Dieu lui-même pour ces lois que nous en trouvons la plus haute sanction.

C'est ce que nous comprendrons sans peine, si nous cherchons à pénétrer la nature et le jeu de ces lois.

La vie du monde est constituée par ce vaste ensemble de phénomènes et d'effets qui se déploient, avec une fécondité inépuisable, au sein de l'espace et de la durée. Réalisé par les forces et les énergies qui animent et pénètrent toutes les substances de la nature, l'ordre de ces phénomènes et de ces effets se trouve déterminé par des lois universelles et constantes qui sans exception aucune, règlent l'action des substances et des forces. Dérivées de la nature même des êtres, ces lois ne sont que l'expression des rapports qui unissent les unes aux autres les forces et les substances de la nature. Et c'est du jeu incessant de ces forces, réglé par l'action constante de ces lois, que résulte ce poëme harmonieux et sublime que nous appelons *l'ordre* du monde.

Or, quelle est la loi générale qui règle l'action de toutes les autres, régit et détermine la dynamique de tous les êtres, et préside, dans les merveilles de la dernière grandeur comme de la dernière petitesse, aux destinées de l'ordre universel? Cette loi, la voici dans sa simple et puissante formule :

L'effet propre et direct d'une force ou d'une puissance relativement inférieure est toujours annulé, modifié ou suspendu, dans un cas déterminé, par

l'action intervenante d'une force ou d'une puissance relativement supérieure et prédominante.

Remarquons-le bien, ce qui est annulé, modifié ou suspendu, ce n'est pas la force inhérente à la substance; ce n'est pas la loi de cette force; ce n'est pas l'énergie de cette loi. Tout cela, pris en soi, reste inviolable et constant. Ce qui est annulé, modifié ou suspendu, c'est l'*effet* passager de cette force dans un cas donné. Je dis plus : il est de l'*essence d'une loi* que, suivant les circonstances, son action ou son effet soit annulé, modifié, suspendu par l'action d'une loi plus puissante. Il est de l'*essence d'une force* que ses effets habituels soient primés, dominés, remplacés, le cas échéant, par l'effet d'une force plus haute. Ce caractère négatif et passif d'une loi ou d'une force lui est aussi essentiel que son caractère actif et positif. L'un ne se tient pas sans l'autre; l'un ne se comprend que par l'autre. Mettez que toute loi, toute force doive produire, en toute hypothèse, contre toute loi supérieure, contre toute force plus énergique, son effet propre et spécial, et l'action mutuelle des forces devient impossible, l'harmonie des lois est ébranlée, la notion de l'ordre s'évanouit, et de l'éternel conflit des éléments naîtra je ne sais quoi d'irréconciliable et de monstrueux que la pensée ne peut concevoir et qui n'a de nom dans aucune langue, celui de chaos même ne pouvant convenir à ce qui se repousse et se contredit dans les termes.

Telle est la loi dynamique des êtres; et le vaste drame de la nature et de l'histoire qu'est-ce, sinon l'application universelle et la constante vérification de cette loi? Quelques exemples le prouveront. Un grain de sable tombe à mes pieds. Mêlé à d'autres grains de sable, il obéit à la loi des affinités physiques ou chimiques qui président aux combinaisons du monde inorganique. Mais voici qu'un germe s'empare de cette poussière. Elle monte dans le calice d'une fleur ou dans les feuilles d'un arbre. Soumise à la loi d'un organisme vivant, c'est en vain qu'elle voudrait obéir à la *loi chimique* de ses affinités primitives. La loi de la vie s'y oppose. Elle suspend l'action de la loi chimique. Et tant que la poussière sera pénétrée du souffle de la vie, elle restera soumise à l'autorité de cette loi.

Qu'est-ce à dire? La loi chimique est-elle abrogée ? Son énergie est-elle anéantie? Bien plus, sa tendance, son effort, son action même, son action interne et impérissable, est-elle suspendue? Non, cette loi subsiste dans toute la plénitude de son énergie et de sa vitalité. Ce qui est modifié ou suspendu, c'est l'effet direct de son énergie, c'est le résultat habituel de son action. Et ce qui modifie cet effet, ce qui suspend ce résultat, c'est l'action supérieure et irrésistible de la *loi organique*, que nous appelons la loi de la vie. En dépit de cette intervention supérieure, la loi chimique reste une loi constante et générale de la nature. Elle règne en souveraine dans les vastes régions du

monde inorganique. Que dis-je? Elle se maintient inviolablement dans cette poussière animée elle même. Elle cède, il est vrai, à la pression d'une loi plus haute. Mais elle vit aussi ferme, aussi indestructible en soi que l'essence même de cette poussière. Brisez cette fleur; abattez cet arbre, et la loi chimique reprendra ses droits; elle fera sentir ses effets; elle désagrégera cet organisme inanimé. On la supposait disparue; elle n'était qn'enveloppée. On la croyait morte; elle n'était qu'esclave; mais une esclave qui se réveille à son heure et qui saura montrer, par sa puissance de destruction, que même sous la domination d'une loi plus puissante, elle maintenait, dans toute son intégrité, le principe de sa force et de son action.

Montons plus haut. Un rayon d'intelligence et de liberté pénètre un organisme vivant et voilà l'homme. En lui, la loi organique domine la loi chimique, et la puissance intellectuelle et morale commande à tout le reste. Un organisme végétal ne peut se détruire. L'homme, au contraire, a le pouvoir de modifier les phénomènes de sa vie, d'altérer l'action de ses organes, de détruire, quand il lui plaît, son organisme lui-même. En agissant de la sorte, a-t-il suspendu la loi universelle et constante qui régit les combinaisons des molécules chimiques ou le jeu des substances organisées? Nullement. Ces lois restent les mêmes et continuent à produire, partout et toujours, les mêmes effets. En faisant *intervenir* l'action de son intelligence

et de sa liberté, l'homme a contrarié l'action de ces lois ; il a suspendu ou modifié les effets qu'elles produisent. Mais les lois elles-mêmes, mais leur puissance, leur énergie, leur efficacité propre et inamissible, qu'on nous dise en quoi il aurait pu les abolir, les violer ou les suspendre. Non, l'intervention de sa liberté, loin d'être le renversement d'une loi de la nature, n'est que l'application rigoureuse de la loi fondamentale dont nous avons donné la formule et sur laquelle repose, dans son inviolable majesté, la souveraineté de l'ordre dans le monde.

Supposons l'humanité absente de notre terre. Soumise à l'action exclusive des lois du monde végétal et animal, la surface de notre globe ne présenterait que le spectacle monotone de forêts immenses ou d'incultes déserts, livrés au conflit des forces aveugles qui s'en disputent l'empire. Que l'homme paraisse sur ce théâtre d'un monde primordial, et la face de la terre sera changée. Où régnait le silence de la solitude, se déploiera le luxe d'une puissante civilisation. La culture s'emparera du repaire des bêtes fauves ; l'opulence des cités-reines jettera un superbe défi aux barrières du désert. Une puissance nouvelle mettra son empreinte sur la poussière qu'elle foule à ses pieds, et rien, sur ce vaste globe, n'échappera au despotisme de son génie. Qui a opéré ce miracle de transformation ? Est-il besoin de le dire ? N'est-ce pas l'*intervention* de l'homme dans la nature ? Et pour réaliser tant de pro-

diges, l'homme a-t-il porté une main téméraire sur les lois de l'ordre qui règlent les mouvements du monde organique ou inorganique ? Le dire, serait assurément le comble de la démence. Qu'a-t-il donc fait, ce *thaumaturge* de la civilisation ? Sans porter atteinte à aucune loi, il a substitué aux effets d'une loi inférieure, les effetsd'une loi plus relevée. Aux efforts du mécanisme de la nature, il a opposé les efforts de son intelligence, de sa libre volonté, et c'est ainsi qu'il a imprimé, en vertu même des lois de l ordre, le sceau de sa liberté et de sa personnalité aux agents serviles et impersonnels de ce monde.

Au sein de l'humanité nous trouverons l'application de la même loi. Un homme glisse aux bords d'un abîme. Au moment de tomber, une main secourable le retient et un effort suprême lui sauve la vie. Retirez cette main, et la loi de la pesanteur brisera l'infortuné au fond de l'abîme. Avancez-la à temps, et vous aurez arraché la vie d'un homme à une mort certaine. Qu'est-ce à dire ? Votre main a-t-elle abrogé ou altéré la loi de la pesanteur ? Non, en intervenant, comme elle l'a fait, votre main a suspendu l'effet de cette loi. Elle a dominé son action; voilà tout. Est-ce une atteinte aux lois de l ordre ? Quelle étrange illusion de voir le renversement des lois de l'ordre dans ce qui est l'effet même de ces lois ! Parce que vous aurez sauvé un homme qui allait se noyer, le principe d'Archimède aura-t-il cessé d'être une loi de la nature ? Parce que

les remèdes que vous donnez à un malade auront triomphé de son mal, pourrez-vous prétendre à l'honneur d'avoir aboli la loi qui a déterminé la crise et qui, sans votre intervention, allait déterminer la mort? Parce qu'enfin vous aurez fait pénétrer un rayon de lumière dans la raison troublée d'un homme; parce que votre influence morale aura retenu la fougue de ses passions; parce que votre parole l'aura fait reculer devant l'abîme où il allait se précipiter, faudra-t-il en conclure que la loi qui préside à la génération et au développement des passions humaines, a abdiqué devant votre intervention ? Non, non, toutes les lois de l'ordre restent immuables. Leurs effets seuls sont annulés, modifiés et remplacés, suivant les circonstances, par l'action d'une autre loi. Et l'apparente contradic-diction même de ces effets prouve, comme tout le reste, la stabilité et l'universalité des lois d'où ils émanent.

Appliquons ces principes aux faits évangéliques qui passent pour être la manifestation et la marque la plus éclatante du surnaturel, et nous aurons résolu le problème que nous agitons. D'une seule parole de sa bouche, d'un seul signe de sa main, Jésus rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, aux paralytiques l'usage de leurs membres, aux malades les plus désespérés l'usage de leur santé. Il lui suffit de vouloir et il convertit les pécheurs, il multiplie les pains qui nourriront la multitude dans le désert; il marche sur les

ondes, il commande aux vents et à la tempête, il ressuscite les morts, il brise le sceau de son propre tombeau.

Voilà bien le miracle dans tout l'éclat de sa surnaturelle puissance. Or, le miracle, entre les mains de Jésus, a-t-il annulé, altéré, suspendu les lois universelles et constantes qui pèsent sur les infirmités humaines, qui dominent la mort, qui règlent les éléments de la nature, déterminent l'action des substances et maintiennent le règne de l'ordre dans le monde? Après comme avant le miracle, ces lois n'ont-elles pas été maintenues dans la plénitude de leur action? Pendant le miracle, n'ont-elles pas continué à étendre leur domination sur toute la nature? Que dis-je? Dans les cas mêmes où le miracle s'est produit, dans les cas mêmes où il a contrarié l'action des lois du monde physique, ces lois ne sont-elles pas restées les mêmes? N'ont-elles pas continué à agir conformément à leur nature? N'ont-elles pas conservé toute leur énergie, tout leur effort, toute leur force de résistance? S'il n'y avait eu aucune résistance à vaincre, où serait le miracle? Et si les lois de la nature avaient été suspendues un seul instant, qui donc aurait produit la résistance?

Qu'est-il donc arrivé dans ces faits extraordinaires? Une puissance nouvelle est *intervenue*; puissance supérieure à toutes les forces de la nature et de l'humanité. Cette puissance, c'est la puissance de Dieu. Et qu'a-t-elle fait, cette puissance de Dieu? Elle a fait vis-à-vis de l'ensemble des forces créées, ce que font les forces orga-

niques vis-à-vis des forces inorganiques, les forces humaines vis-à-vis des forces de la nature, les forces supérieures vis-à-vis des forces inférieures. Elle a réalisé la loi suprême de l'ordre, en vertu de laquelle l'action d'une force supérieure suspend, modifie ou annule, dans un cas déterminé, non pas la loi d'une force inférieure ; mais l'*effet*, le résultat de cette loi. Qu'est-ce donc que le miracle ? Une violation ou un renversement des lois de l'ordre ? Non, mais une application rigoureuse et un résultat supérieur de ces lois mêmes.

On objecte qu'il s'agit ici d'une puissance supérieure à la *Nature,* c'est-à dire d'une puissance impossible et *chimérique* [1]. Entendons-nous : supérieure à la nature finie et créée, oui ; supérieure à la nature infinie et incréée, non ; car elle est cette nature elle-même. Or, cette puissance, l'humanité l'affirme, la raison la prouve, la science la démontre. Cette puissance est donc la plus haute réalité ; elle peut donc agir. Bien plus, à moins d'en faire le synonyme du néant, elle doit agir. Quant à son action surnaturelle, quelque part qu'elle se produise, dans la révélation, dans le miracle, dans l'inspiration divine, peu importe ; elle n'est, elle ne saurait être, nous l'avons démontré, que l'application rigoureuse des lois dynamiques qui sont les lois universelles et constantes de l'ordre. Et c'est pourquoi, comme l'a fort bien remarqué Rousseau,

1. LITTRÉ, HAVET, déjà cités.

pour nier la possibilité du surnaturel ou du miracle, il ne faut rien moins que nier Dieu.

Étranges raisonneurs, en vérité, que ces théoriciens versatiles qui tantôt prétendent qu'il n'y a pas de Dieu, pour prouver que le surnaturel est impossible[1]; tantôt s'en vont disant que le surnaturel est incompatible avec les lois de la nature, pour établir qu'il n'y a pas de Dieu[2]. Que dire du désarroi d'une pensée qui ne sait plus où se prendre ? Pour nous, on ne s'attend pas sans doute que nous reprenions ici la démonstration de l'existence de Dieu. Mais au moins, qu'on cesse d'agiter contre Dieu le vain prétexte de je ne sais quelle contradiction radicale, établie, dit-on, entre toute intervention *surnaturelle* et les lois *constantes* de la nature. Non, l'intervention surnaturelle n'est pas le renversement, mais le corollaire logique des lois de l'ordre. A ceux qui s'obstineraient à le nier, à ceux-là nous dirions : Allez donc jusqu'au bout de vos prémisses. Soutenez, au nom de vos principes, que l'intervention des lois de la vie est le renversement des lois physiques et chimiques de la nature inanimée ; que l'intervention des lois de l'animalité entraîne le renversement des lois du monde végétal ; que l'intervention de l'intelligence et de la liberté aboutit au renversement des lois de l'instinct et de la nécessité ; que

1. HAVET, *Revue des Deux-Mondes* LITTRÉ. *Conservation. etc.*

2. LITTRÉ, *Préf. de Strauss*, p XXX. RENAN, *Vie de Jésus. Introduction.*

l'intervention de l'humanité est la ruine des lois de la nature ; que l'action universelle et constante des lois de l'ordre dans le monde n'est que la violation constante de ces lois. Mais rassurons-nous. Il n'est donné à personne de renverser les lois fondamentales sur lesquelles repose l'ordre du monde ; et si pour ensevelir le surnaturel, il faut creuser un tel tombeau, il y a toute apparence qu'il n'est pas près de mourir.

Concluons donc que les lois de la nature n'ont jamais été et ne seront jamais les complices du déisme ou de l'athéisme. Ceux que nous combattons le savent si bien, que M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, a cru devoir modifier sa première thèse. Dans sa lettre à M. Guéroult, il avait déclaré qu'il n'y a ni Providence, ni miracle, « parce qu'il n'y a pas d'être *libre supérieur à l'homme*, auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite, soit matérielle, soit morale, de l'univers. » De même, dans la préface de sa *Vie de Jésus*, il déclare « que les Évangiles sont en partie *légendaires*, puisqu'ils sont pleins de *miracles* et de *surnaturel*. » Mais voici qu'il va changer sa thèse et après avoir nié le principe pour nier le fait, il va nier le fait pour nier le principe : « Nous ne disons pas, écrit-il, nous ne disons pas : le miracle est *impossible* ; nous disons : Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. »[1] Ce n'est donc plus « au nom de telle ou telle philosophie, »

1. Renan, *Vie de Jésus. Introduction*, p. LI.

c'est, comme il le déclare, « au nom d'une expérience constante, » qu'il « bannit le miracle de l'histoire. » M. Renan a tort. Sa première thèse n'était pas vraie ; mais, l'athéisme posé en principe, elle était logique. La seconde, au contraire, n'est ni vraie, ni logique, et c'est M. Renan lui-même qui va nous aider à le prouver contre M. Renan.

Y a-t-il eu, dans le cours des siècles, une intervention *réelle*, incontestable de Dieu dans le gouvernement des choses humaines? Y a-t-il eu des révélations surnaturelles, des inspirations prophétiques, des manifestations divines? Y a-t-il eu des miracles? Ou bien, tout ce que nous en apprennent les annales de l'histoire, les livres sacrés de la religion, les témoignages des plus grands sages, les récits authentiques des plus grands saints, les affirmations positives des plus grands génies, tout cela ne serait-il qu'une illusion vaine ou un coupable mensonge? Sans entrer dans le détail du problème, nous maintenons, comme nous l'avons déclaré plus haut, que pour tout homme sérieux et réfléchi, le fait *universel* et *permanent* de la religion au sein de l'humanité, ou, pour parler avec plus de précision, la foi constante et invincible de l'humanité au *surnaturel*, tranche cette question de manière à ne laisser aucune place à l'équivoque ou à la contestation. Quelque part qu'on fasse à la crédulité, au fanatisme, à la supercherie ; quelque opinion qu'on se fasse de notre ignorance, de nos illusions, de nos passions, on

ne saurait admettre, sans blasphémer la nature humaine et sans désespérer de toute certitude, que cette foi si universelle, si invincible, si décisive pour toutes nos destinées morales et sociales, soit le résultat, disons mieux, le produit nécessaire et perpétuel du mensonge ou de l'hallucination, du crime ou de la folie. Les erreurs partielles mêmes sont une preuve de la vérité qui se trouve au fond. Y aurait-il des contrefaçons, s'il n'existait un original authentique ? Comment reconnaître la fausse monnaie, s'il n'y avait pas de monnaie légale ? Et toute erreur n'est-elle pas, comme le dit excellemment Bossuet, l'*abus* de quelque vérité ?

Et, pour serrer la question de plus près, qu'on nous montre un fait de l'histoire, un seul, dont la vérité soit mieux établie que celle des miracles de l'Évangile. Les exploits d'Alexandre et de César, comme l'observe Rousseau, sont moins bien constatés que les faits de l'Évangile, et cependant personne n'en doute. Nier les miracles de Jésus, qu'est-ce, sinon s'engager à faire table rase de l'histoire tout entière ? Quelle évidence restera debout, si celle-là s'écroule ? Admettez donc l'Évangile, ou niez l'histoire. Il il n'y a pas de milieu, et il faut choisir.

Cela est tellement vrai, que les efforts les plus désespérés du rationalisme ont échoué devant la toute-puissante évidence de ces faits. Voilà plus d'un siècle qu'ils usent les ressources de la critique la plus meur-

trière, de la science la plus raffinée, de l'antagonisme le plus systématique, à démolir, pièce à pièce, tous les faits du récit évangélique. Le génie, l'érudition, le temps, l'ardeur de la destruction, rien n'a manqué à l'œuvre des nouveaux Titans. Tous les flots de la négation se sont élevés, comme les vagues d'une mer irritée, contre ces quelques pages miraculeuses qu'une main divine semble avoir jetées, comme un défi solennel, à toutes les contradictions de l'orgueil humain.

Et quel a été le résultat de ces prodigieux efforts? Ce résultat, faut-il le dire? Mais c'est vous-même qui avez soin de nous le faire connaître. Le dernier venu de ce rationalisme négatif qui ne rêve que la ruine du surnaturel, vous qui avez condensé en un volume les résultats historiques que l'exégèse allemande a consignés dans des centaines d'in-folios ; vous qui vous flattez de nous faire connaître le dernier mot de cette science hautaine qui, sous le nom de *Critique*, s'est arrogé la dictature des intelligences, vous avez eu le singulier mérite de signaler la défaite, l'éclatante et irrémédiable défaite des coryphées de la négation. Vous avez dû vous incliner devant l'*authenticité* des Évangiles ; reconnaître l'*autorité* des témoins qui les ont écrits, constater la *vérité* des faits même miraculeux qu'ils contiennent, proclamer la personnalité historique de Jésus, attester l'évidence de sa vie, de ses doctrines et de ses œuvres. Voilà donc ce qui a triomphé de la critique la plus savante et la plus impi-

toyable dont les annales de la science fassent mention. Jésus et l'Évangile, bien plus, Jésus tel qu'il nous est connu par l'Évangile, non-seulement dans ses traits généraux, mais dans les détails les plus intimes et les plus circonstanciés de sa vie et de sa mort, de son œuvre et de sa personnalité : voilà ce qui a été démontré invincible à tous les efforts du doute et de la négation. Ou je me trompe, ou l'apologie la plus démonstrative que nous ayons du christianisme a été écrite par l'auteur de la *Vie de Jésus*. Personnification actuelle du rationalisme anti-chrétien, rapporteur attitré, si l'on me passe cette expression, de l'exégèse négative, il a dû reconnaître et proclamer ce qui domine et tranche tout dans ce grand débat, à savoir : l'inébranlable certitude des faits évangéliques. Et dans le tombeau où il a voulu faire descendre une seconde fois le Christ, il n'a réussi à enfermer, ce nous semble, que les dernières illusions et les dernières espérances de la négation.

Pour avoir l'intelligence complète du livre de M. Renan, il faut donc faire deux parts : la part de la *science* et la part de l'*auteur* ou du *système*. Les faits de l'Évangile, pris dans leur ensemble, sont authentiques, irréfragables et certains : tel est l'arrêt de la science, de la science rationaliste, de la science négative elle-même, qu'on ne l'oublie pas, et cet arrêt est sans retour. Mais, ajoute M. Renan et avec lui tous les sectateurs de la libre pensée, les faits de l'Évangile qui

ont un caractère *surnaturel* sont des faits purement *légendaires* en tant que surnaturels, c'est-à-dire, des faits *naturels* travestis par l'ignorance, l'enthousiasme, l'illusion, l'hallucination, la mauvaise foi, peut-être par toutes ces causes réunies, en autant de faits surnaturels et miraculeux. Et pourquoi? Parce que la *Critique* pose en axiome de la science et de la philosophie qu'il n'y a pas de miracle, pas de surnaturel. Le surnaturel, disent les positivistes, n'est que *l'imaginaire* ou *le chimérique*. A ce titre, il faut le bannir de l'histoire. Par conséquent, partout où l'on rencontre le miracle, on le rangera, à ce titre, dans la catégorie des mythes, des légendes, ou de quelque autre fiction humaine, et sans le nier, en tant que fait, on essaiera de l'expliquer par des causes *naturelles* et de le ramener aux proportions d'un fait ordinaire de l'histoire.

C'est ce que M. Renan a entrepris de faire pour les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres. Ici, on le voit, commence le parti pris du préjugé et du système. Or, ce système, nous le connaissons. Nous en avons étudié la valeur; nous savons au juste le prix de ces négations. Que reste-t-il donc de la *Vie de Jésus* de M. Renan? Disons mieux, que reste-t-il de toute la critique exégétique du rationalisme de notre siècle? Ce qui en reste? Une grande vérité et un grand sophisme. La vérité, c'est l'affirmation historique et scientifique des faits de l'Évangile. Le sophisme, c'est l'*interprétation telle quelle* que les exégètes du déisme, du panthéisme

et de l'athéisme positiviste prétendent nous donner de ces faits. La vérité, c'est l'Évangile, tel qu'il a été écrit par les évangélistes contemporains de Jésus, par les évangélistes, apôtres et disciples de Jésus ; c'est l'Évangile tel qu'il est sous nos yeux. Le sophisme, c'est l'Évangile tel qu'il est *récrit*, réédité, commenté, à dix-huit siècles de distance, par les évangélistes de notre temps ; c'est, si l'on veut, l'Évangile *selon* Baur, *selon* Strauss, *selon* Renan, ou *selon* tout autre. La vérité, c'est l'Évangile dans la divine et inimitable simplicité de son récit. Le sophisme, c'est le procédé de violence et de torture qui essaie de ramener, bon gré, mal gré, par les interprétations les plus bizarres et les plus monstrueuses, le *miracle* de Jésus, la grandeur surhumaine et constamment surnaturelle de sa vie, de ses révélations, de sa mission, de ses œuvres, aux proportions contradictoires d'un fait purement naturel, d'une personnalité et d'une vie purement humaines.

La *vérité* des *faits* évangéliques restera comme une conquête désormais assurée de la science. Le *sophisme* des *interprétations* rationalistes tombera comme l'accident éphémère d'un système. Et le spectacle de tant de théories orgueilleuses et impuissantes qui ne s'engendrent que pour se détruire, semblables à ce Dieu de la fable qu'on nous représente dévorant ses propres enfants ; cette anarchie d'un philosophisme contradictoire et inconsistant dont les caprices ne connaissent plus de frein ; ces débris de systèmes ensevelis

considéré, soit dans son principe, soit dans sa méthode, soit dans sa doctrine elle-même, s'offre à l'esprit comme la contradiction systématique et formelle des axiomes de la raison, des procédés de la logique, des lois de la science et de l'art, des règles de la morale privée et sociale, de tous les principes et de toutes les évidences, en un mot, qui sont la base de toute vérité et de toute connaissance.

Nous avons montré enfin que les preuves sur lesquelles il prétend s'appuyer ne sont que de vaines illusions de l'esprit de système, et que ce *futur dogme* de l'humanité constitue dans son ensemble et dans ses détails une des doctrines les plus humiliantes que l'esprit d'erreur ait infligées à la foi des siècles et à la raison même du genre humain.

Cette démonstration, hâtons-nous de le dire, frappe du même coup non-seulement le positivisme que nous avons eu principalement en vue; mais tout système qui consacrerait, en niant la personnalité divine, un véritable athéisme.

Redisons-le donc à ceux qui seraient tentés de l'oublier. Ce qu'on attaque, ce qu'on nie de nos jours, ce n'est pas, remarquons-le bien, le nom même de Dieu; ce nom est maintenu, répété, prodigué même avec une certaine complaisance; ce qu'on attaque, ce qu'on nie, c'est l'idée, c'est l'affirmation du Dieu *véritable* et *vivant*. Ce qu'on affirme, ce qu'on prodigue, sous les formules les plus diverses, c'est l'idée d'un Dieu qui

n'est plus Dieu, qui, loin d'être Dieu, n'en est que la parodie et la moquerie.

Qu'on analyse les systèmes négatifs qui depuis deux siècles se partagent les épaves de la libre pensée. Qu'on étudie le matérialisme de Hobbes, le scepticisme de Hume, le naturalisme d'Helvétius, de Diderot et de leurs nombreux disciples. Qu'on pénètre dans les arcanes du panthéisme subjectif de Fichte, du panthéisme objectif de Schelling, du panthéisme idéaliste de Hégel, ainsi que du rationalisme critique et mythologique qui, par Strauss et l'École de Tubingue se rattache à ces systèmes. Qu'on approfondisse le matérialisme contemporain de Büchner et de Moleschott, le positivisme naturaliste de MM. Mill, Darwin et Taine; le positivisme atomistique de MM. Littré et About; le positivisme à la fois atomistique et *criticiste* de MM. Renan et Havet; l'idéalisme hégélien de MM. Vacherot et Scherer : dans tous ces nombreux systèmes qui semblent parfois se contredire et s'exclure, on trouvera, pour peu qu'on sache s'orienter à travers le labyrinthe de leur pensée, la négation plus ou moins voilée de la *personnalité divine*. Il n'en est pas un *seul* qui n'affirme comme principe premier des choses une force aveugle, fatale, impersonnelle. Pour tous, ce qu'ils appellent Dieu, sera quelque être ou quelque formule de fantaisie, indigne de ce grand nom.

Pour les matérialistes, c'est la matière éternelle, c'est la nécessité de la nature, c'est la fatalité de ses lois. Pour les panthéistes, c'est tantôt la substance

du monde, tantôt le Moi absolu, tantôt l'identité du Moi et du non-moi, tantôt l'*éternel devenir* des choses qui passent du néant à l'être. Pour M. Taine, c'est l'axiome de la *force contraignante*; pour M. Vacherot, c'est l'*idéal* de la raison dépouillé de toute réalité. Pour M. Scherer, c'est le *devenir* de Hégel. Pour M. Littré, c'est, de fait, la *loi immanente* de la matière; de nom, l'idéal qu'il appelle *l'humanité*. Pour M. Renan, c'est tantôt *l'éternel devenir* de Hégel, tantôt l'idéal abstrait de M. Vacherot, tantôt l'atome primitif de M. Littré. Qu'on parle de matière ou d'idée, de forces ou d'atomes, d'idéal ou de réalité, les mots n'y font rien, le procédé ne varie pas; le fond reste le même, et ce fond, c'est la négation du Dieu vivant et personnel, du Dieu parfait et infini; ce fond, c'est l'athéisme.

Or, le positivisme nous offre la forme la plus concrète, la plus actuelle et, en un sens, la plus populaire de cet athéisme. Et c'est pourquoi nous avons fait appel aux certitudes de la raison, de la science, de la conscience, de l'art et de l'histoire, pour faire ressortir de notre mieux l'inanité de cette formidable erreur qu'on pourrait appeler, en toute vérité, le mal du siècle.

Oui, nous devons en faire le douloureux aveu. Ce qui a péri, sous les coups d'une négation effrénée, c'est la sainte notion de Dieu dans bien des âmes. Ce qui a péri avec l'idée divine, ce sont les vérités tutélaires qui en relèvent et qui ont été jusqu'ici le patrimoine ina-

liénable de la raison naturelle, l'objet universel et constant de la Religion, l'asile de la conscience humaine, le refuge de nos espérances et l'éternelle consolation de notre misère. Et c'est parce que Dieu a disparu de l'horizon d'un grand nombre d'intelligences, parce que les ombres de l'athéisme se sont appesanties de plus en plus sur le monde moral, parce que Dieu a été exilé, si j'ose le dire, de la patrie des âmes, c'est pour cela que la mort et le vide se sont étendus autour de nous ; c'est pour cela que le monde, livré à ses défaillances, a été ébranlé jusque dans ses fondements, et que les consciences troublées éprouvent quelque chose de la stupeur et du désespoir qui s'emparaient des anciens, le jour où l'oracle faisait entendre cette voix lugubre : les Dieux s'en vont ?

Et cette stupeur, et ce malaise, et cette vague inquiétude des esprits ne cesseront que lorsque Dieu sera redevenu l'hôte sacré de notre pensée et de notre amour ; lorsque sa présence aura comblé de nouveau le vide des croyances et des mœurs ; lorsque le soleil de Dieu, remontant à l'horizon des âmes, aura répandu, plus abondants que jamais, la vie et le bonheur sur une terre où le froid de l'athéisme n'a engendré que la stérilité, la souffranceet la mort.

Ce qu'il faut donc faire revivre dans la pensée, dans la volonté, dans la vie des individus et des sociétés, c'est la foi intime, profonde, indestructible, au Dieu vivant, au Père qui est dans les cieux, au Père tout-

puissant, omniscient et tout-présent qui seul peut nous révéler l'énigme de notre destinée, guérir l'angoisse de nos âmes et les empêcher de périr d'inanition. Et à la vue des crises douloureuses qui fatiguent et consument tant de consciences, comment ne pas se sentir pressé de dissiper quelques-uns des nuages qui obscurcissent la lumière divine, et de relever quelques-unes des pierres du temple où s'abritent les espérances et les destinées du genre humain ?

Rappeler au milieu de ses enfants le Père de famille que des mains parricides ont prétendu expulser comme un étranger ; rendre le Père qui est au ciel à tant d'orphelins qui s'en vont seuls, tristes et délaissés, à travers les âpres et obscurs sentiers de la vie : ah ! s'il est une œuvre qui doive tenter la générosité ou la pitié, c'est assurément celle-là. Que Dieu redescende donc sur notre terre ! Qu'il habite de nouveau au milieu de nous ! A ce prix, et à ce prix seulement nous revivrons. A ce prix, notre siècle si troublé, si incertain, si anxieux, évitera les abîmes qu'il côtoie et où, trop souvent, il trébuche à travers les ténèbres accumulées devant ses pas par le redoutable génie de l'erreur.

Oh ! qui nous rendra le temps où la pensée du Ciel, où le commerce intime, en quelque sorte familier et permanent avec Dieu, était l'atmosphère qui faisait vivre et palpiter les âmes ; où le souvenir de Dieu peuplait les solitudes de la terre et de la vie ; où le monde se dilatait, pour ainsi dire, dans la lumière de Dieu ;

où tous les sommets du temps se doraient d'un reflet de l'éternité ; où l'homme de foi et de prière, enivré, s'il est permis de s'exprimer ainsi, du sentiment de la présence divine, ne pouvait faire un pas, sans entendre dans chaque voix de la nature, dans chaque mouvement de son âme, quelque frémissement de l'infini ?

S'il nous paraît difficile de nous élever à la hauteur de ceux qui voyaient en quelque sorte les œuvres de Dieu en Dieu, ne pourrions-nous pas au moins nous accoutumer à voir, à bénir, à aimer Dieu dans ses œuvres ? Ne pourrions-nous pas animer cette froide enveloppe de l'univers, et cette enveloppe plus froide encore de notre cœur, en y évoquant par la raison et par la foi, par la pensée et par la conscience, par l'adoration et par la prière, cet Esprit souverainement puissant, intelligent et bon, qui a tout créé, qui conserve tout, qui pénètre tout du souffle de sa vie, qui fait sentir sa présence incessante et sa perpétuelle coopération dans le mouvement de tous les atomes, dans l'essor de toutes les vies, dans l'élan de toute flamme d'intelligence et d'amour ? [1] Est-il une merveille de l'ordre universel qui ne porte l'empreinte de sa sagesse ? Est-il un battement de la vie universelle qui ne soit un retentissement prolongé de cette Vie infinie qui a communiqué l'être, le mouvement et la vie à toutes les créatures ? L'image de la Raison éternelle

1. « Deus in omni operante operatur. » St. Thomas d'Aquin.

n'est-elle pas imprimée, en traits ineffaçables, dans le fond le plus intime de notre propre raison ? La voix de Dieu ne se fait-elle pas entendre dans le secret de notre conscience ? La flamme du génie que nous voyons briller dans les œuvres humaines, n'est-elle pas allumée au foyer de la pensée divine ? Qu'est-ce que le drame de notre liberté et de notre vie morale, sinon un écho affaibli de la liberté et de la justice de Dieu ? Qu'est-ce que la conscience de notre personnalité, sinon une révélation perpétuelle et certaine de la personnalité de l'Être absolu ? Dieu n'est-il pas présent dans toute lumière de vérité qui nous éclaire, dans tout rayon de beauté qui nous ravit, dans tout éclair du sublime qui jette notre âme dans l'extase de l'infini ? Le développement harmonieux de la vie de la nature et de l'humanité, n'est-il pas le poëme grandiose de la divine Providence?

Et nous-mêmes, ne sentons-nous pas le contact sacré de Dieu, la pression de sa main, le souffle de son inspiration et de sa vertu, toutes les fois qu'à travers nos ignorances et nos lâchetés, nous faisons effort vers la lumière, vers la vie, vers le bien ; toutes les fois que nous secouons les entraves de la matière, la paresse de notre esprit, le poids de notre mortalité, pour nous élever, d'un vol hardi et libre, au-dessus de la poussière du monde, au-dessus de l'atmosphère de nos passions dans les régions sereines de la charité, de la justice, du sacrifice, de la vertu? Qu'on essaie de concevoir une seule de ces grandes choses sans Dieu ! Si on l'essaie

en vain, c'est donc qu'elles sont de Dieu et que Dieu est en elles ; c'est que tout, dans le monde physique, intellectuel et moral, est porté par sa puissance, réglé par son intelligence, vivifié par son amour ; c'est que Dieu se rencontre à la racine de tout être, au berceau de tout phénomène, à la base et au sommet de toute création ; c'est qu'invisible dans son essence, il est partout visible par son action ; c'est qu'en un mot, selon la parole de saint Paul, *nous vivons, nous nous mouvons, nous existons en lui* [1], et que l'univers tout entier est produit, soutenu, alimenté sans cesse par l'océan de la Puissance, de la Sagesse et de la Bonté infinie.

Ah ! si nous savions unir notre vie si faible et si précaire à la vie de Dieu ! Si nous savions comprendre, au sein de nos agitations et de nos misères, que le regard d'un Père repose constamment sur nous ; que son cœur bat sur notre cœur, que sa justice pèse chacune de nos actions, que sa bonté compte chacune de nos larmes, que son amour mesure notre vie d'un jour, par de là les ruines de la mort, au rayon de son éternité ! Si nous savions comprendre que tout progrès dans la vérité et dans le bien est une participation plus abondante à la vie divine, et qu'un jour la possession de Dieu lui-même sera le rassasiement de tous nos désirs, le repos de tous nos labeurs, le déploiement de

1. Actes des apôtres.

tout notre être dans la souveraine béatitude, l'ascension indéfinie de notre connaissance et de notre amour dans les clartés de l'infini; — oh! comme alors notre vie si froide, si décolorée, souvent même si triste et si douloureuse, comme elle se relèverait, dès ici-bas, dans la lumière de son Dieu ! Comme cet univers, si vide, si glacé, si impitoyable, quand il n'est aperçu qu'à travers le dogme de l'athéisme, comme il retrouverait sa grande vie et sa grande poésie, alors qu'il nous apparaîtrait comme la révélation permanente de la présence du Père que nous avons au ciel ! Comme l'histoire de notre race, si immorale et si désespérante sous le prisme de la fatalité, comme elle reprendrait son sens, sa moralité, sa haute et sévère justice, alors qu'elle serait conçue comme le début d'un drame qui se déroule ici-bas, sous l'œil d'une Providence vigilante, pour se dénouer dans l'éternité entre les mains d'un incorruptible Juge ! Comme notre terre elle-même, où l'athéisme prétend ensevelir, pêle-mêle et à jamais, cette poussière meurtrie et ensanglantée qu'il appelle l'humanité, oh! comme elle reverdirait au soleil de Dieu, comme elle se repeuplerait des visions du ciel, et comme notre existence fugitive, maintenant si pesante et si désolée, serait agrandie et transfigurée, alors que nos âmes seraient emportées, si j'ose le dire, sur l'aile de l'espérance et de la prière, dans un rêve de vie et d'immortalité !

Cette révélation de Dieu par la nature et par l'huma-

nité est d'une importance capitale et d'un prix infini. Elle est la manifestation absolument certaine d'un Dieu conscient, libre, personnel, par les œuvres de son intelligence, de sa liberté, de sa personnalité. Elle s'impose à l'esprit avec toute l'autorité d'une souveraine et irrésistible évidence, et il faut se résoudre à en accepter la certitude, ou bien désespérer de toute certitude, soit de l'expérience, soit de la conscience et de la raison.

Cependant l'on peut concevoir de ce monde mystérieux de l'Absolu, de l'Éternel, de l'Infini, une révélation qui pénètre plus avant dans la raison et dans le cœur de l'homme, et donne une satisfaction plus complète à toutes les exigences, je dirai même, à toutes les ambitions de son savoir. Quelle est cette révélation supérieure à toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici ? C'est ce qui nous reste à déterminer.

Nous arrivons ici à un point capital du problème qui nous occupe. Après avoir combattu ce qu'il y a de faux dans le Positivisme, il nous reste à en dégager ce qu'il contient de vrai. La logique, avons nous dit en commençant, est l'unique justice des systèmes. Nous ajoutons que la justice est l'unique logique vraiment digne de ce nom. Nous serons donc juste envers le Positivisme et, grâce à Dieu, la justice offre un terrain où tout le monde peut et doit se rencontrer.

« *Toute erreur*, dit Bossuet, *est fondée sur quelques*

vérités dont on abuse, »[1] et l'histoire de toutes les erreurs philosophiques et religieuses n'est que l'éclatante vérification de cette parole. Sauf le scepticisme absolu qui n'est d'ailleurs, fort heureusement, qu'une radicale impossibilité, il ne se rencontre pas un système, pas un seul, si erroné, si incomplet, si exclusif qu'il soit, qui ne retienne certains débris de vérité. L'erreur même, en tant qu'erreur, qu'est-ce sinon l'abus, comme le dit Bossuet, c'est-à-dire, une exagération démesurée ou une mutilation détestable de quelque vérité ? Jamais l'esprit humain ne se trompe pour le simple plaisir de se tromper. Jamais, à moins d'une monstrueuse dépravation, il n'embrasse l'erreur pour l'erreur elle-même. Dans ses plus lamentables égarements, il y a quelque apparence, quelque illusion, quelque sophisme complaisant, quelque ombre de raison ou de vérité qui lui en impose.

Ce qui manque à l'esprit que l'erreur abuse, ce n'est pas une vue quelconque de la vérité; ce qui lui manque, c'est la mesure exacte et précise de la vérité, considérée, soit en elle-même, soit dans ses rapports avec d'autres vérités. Préciser la mesure de la vérité, n'en exclure, n'en mutiler et n'en exagérer aucune ; déterminer la place, le rang, le rapport exact de chacune ; corriger et redresser les rapports faussés, altérés ou renversés ; déterminer sans passion, sans préjugé, sans parti pris,

1. Préface de l'apocalypse, ch. XXVII

à la lumière des axiomes de la raison, la part rigoureuse du vrai et du faux; telle serait la règle à suivre dans la lutte des doctrines. Telle est celle aussi que nous désirons appliquer au Positivisme.

Quel est donc le principe, ou, pour parler plus exactement, l'erreur fondamentale de ce système? Cette erreur la voici : Les réalités du monde *expérimental* et *relatif* sont les *seules* que nous puissions connaître d'une connaissance positive et certaine; les réalités du monde *métaphysique* et *absolu*, si tant est qu'il en existe, échappent à toute connaissance et à toute certitude. C'est, nous l'avons déjà remarqué, le scepticisme de Kant, étendu non-seulement à la réalité objective des idées de la raison pure, mais de toutes les idées de la raison théorétique et pratique sans exception.

Et maintenant quelle est la *vérité* dont cet empirisme, d'un côté, ce scepticisme, de l'autre, sont l'étrange *abus*? Cette vérité la voici : Les réalités métaphysiques et absolues, aussi bien que les réalités expérimentales et relatives, peuvent être l'objet de notre connaissance et de notre certitude. Mais quand l'évidence métaphysique se corrobore de l'évidence physique et morale; quand la certitude rationnelle se combine avec la certitude expérimentale ou sensible, il en résulte, je ne dirai pas une conviction, mais au moins une persuasion plus intime, plus pénétrante, plus vivante, devant laquelle disparaissent jusqu'aux dernières ombres du doute ou de l'hésitation.

Prenons pour exemple les vérités mathématiques. Ces vérités sont du même ordre que les vérités métaphysiques ; elles sont rationnelles, nécessaires, éternelles, absolues. Or ces vérités brillent d'une telle évidence qu'elles réunissent l'assentiment de tous les esprits et, pour cette raison, les sciences dont elles forment l'objet, sont appelées *exactes*. D'où leur vient ce privilége? Uniquement de ce que ces vérités s'incarnent, si je puis ainsi parler, dans les données *expérimentales* et sensibles du nombre, du mouvement et de l'étendue. Il y a là comme une *révélation* de l'absolu sous la forme du relatif, et, grâce à cette révélation, l'absolu revêt en quelque sorte un caractère palpable et *positif*, qui donne à l'*idée* tout le relief, toute la précision d'un *fait*, la rend accessible aux sens aussi bien qu'à la raison et emporte, du poids de son évidence, toutes les facultés de l'homme.

On ne saurait donc le méconnaître : quand la vérité absolue passe de la région des idées dans le domaine des faits, elle devient l'objet non-seulement de la connaissance rationnelle, mais d'une science expérimentale et *positive* qui porte, par l'accumulation de toutes les certitudes, l'éclat de la vérité à sa plus haute puissance.

Telle est la vérité dont Kant et les positivistes ont fait un si déplorable abus. Voyant l'empire que l'évidence des faits exerce sur l'universalité des hommes, ils en ont conclu, Kant avec quelques réserves au profit

de la raison morale, les autres sans réserve aucune, que hors du domaine de l'expérience, il n'y a plus de certitude possible, et que les idées qui nous révèlent le monde métaphysique ou supra-sensible sont autant d'hiéroglyphes d'un mystère éternellement scellé devant les regards de l'homme.

Et maintenant que nous avons dégagé la vérité dont abuse le Positivisme, des interprétations erronées dont il l'entoure, élevons plus haut nos pensées et nos âmes, et faisons servir au triomphe de la cause que nous défendons, l'arme même qu'on veut retourner contre nous.

Dieu ou l'Absolu, disent-ils, passe la portée de notre regard ; c'est un idéal, une abstraction ; et ce n'est que cela. Le relatif seul est l'objet d'une science positive et certaine. — Eh bien, supposons que le fait que nous avons signalé pour l'absolu *mathématique*, se produise également pour l'absolu *métaphysique*. Que *l'Idéal* divin s'incarne sous une forme concrète et sensible ; qu'il s'affirme, avec toute l'évidence d'un fait, comme la vérité immuable, substantielle, personnelle et vivante ; que cette vérité se manifeste, non plus à travers le symbolisme d'une œuvre impersonnelle, telle que l'univers, mais par le rayonnement ou le déploiement *direct* de sa divine personnalité ; qu'elle atteste sa vivante réalité par des titres aussi authentiques, aussi incontestables que ceux auxquels nous reconnaissons, à n'en pas douter, les actes et les ma-

nifestations de la personnalité humaine ; qu'elle inscrive ces titres, en traits de flamme, dans les annales de l'histoire et dans la tradition vivante de l'humanité; que l'Idéal divin devienne un fait *expérimental* et sensible ; que, pour se révéler à l'homme, Dieu, si je puis ainsi parler, se *fasse homme* ; — n'est-il pas évident que de toutes les solutions possibles du grand problème, celle-là serait à la fois la plus logique, la plus abordable et la plus sûre? N'est-il pas évident que l'esprit humain, dominé, quoi qu'il en ait, par l'éternel problème, serait infiniment intéressé à cette grande solution ?

Eh bien, cette solution du problème de la vérité absolue, ou, pour mieux dire, cette révélation directe, vivante, *personnelle*, de la Vérité éternelle, incarnée au sein de l'humanité, n'est-elle pas le fait le plus positif et le plus irréfragable de l'histoire ? Jésus-Christ, le Verbe fait chair, le Dieu fait homme, n'est-il pas devenu le point de convergence de toutes les certitudes de la raison et de la conscience, de la science et de la tradition ? S'agit-il de certitude *expérimentale* ? Quel événement de l'histoire peut rivaliser avec le fait de la vie, des enseignements, des œuvres de Jésus ? Parle-t-on de certitude *rationnelle* ? Quelle doctrine religieuse ou philosophique peut soutenir le parallèle avec la pureté, l'élévation, la sublimité de sa doctrine ? Tous les efforts de la critique la plus négative n'ont-ils pas échoué devant l'évidence historique de son Évan-

gile? Toutes les hostilités du rationalisme le plus rebelle ne se sont-elles pas inclinées devant la vérité et la beauté idéales de son enseignement? Jésus-Christ n'est-il pas, pour parler la langue du jour, la plus haute évidence de l'*absolu* divin, incarnée dans la plus haute évidence d'un fait *relatif* de l'histoire ? N'est-il pas, en même temps, l'expression la plus complète et la plus harmonieuse de l'idéal et du réel, de l'absolu et du relatif, de l'infini et du fini ? Se peut-il concevoir une seule exigence, soit de la raison, soit même de l'esprit de système, à laquelle la révélation de Jésus ne réponde avec une incomparable supériorité? Positiviste, où rencontrer un fait plus positif et plus certain? Philosophe, où trouver une doctrine aussi prodigieusement parfaite et imposante? Critique et savant, quel événement du passé a répondu aussi victorieusement que celui-là aux inquisitions les plus implacables de la critique et de la science? Est-il une vérité mathématique où les certitudes de la raison se combinent, dans une aussi haute mesure, avec celle du fait sensible ?

Dès lors, la révélation du Dieu véritable et vivant dans la personne de notre Seigneur Jésus-Christ, n'est-elle pas la réponse complète et péremptoire aux exigences du Positivisme? N'est elle pas la vérité sur laquelle il est fondé et dont il fait un si déplorable abus? Et n'est-ce pas au nom du Positivisme lui-même, dans ce qu'il a de vrai et de certain, que la pensée devra se prosterner, vaincue et satisfaite, devant l'affir-

mation surnaturelle de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu?

Ce qui est vrai de Jésus, l'est également de l'Église qu'il a instituée. Révélation prolongée et indéfectible de la vérité infinie, par l'organe d'une institution historique et positive, c'est de part et d'autre la même synthèse, la même union de l'absolu et du relatif, du divin et de l'humain, de la vérité surnaturelle et de la réalité historique et concrète. C'est aussi le même point de rencontre de toutes les clartés que peut ambitionner le savoir humain. Et si, pour un adepte du Positivisme, la logique ne se réduit pas à un vain jeu de l'esprit; si, rompant avec les fatales tendances qui l'entraînent à la négation, il sait appliquer les lois de la raison à ce qu'il y a de vraiment *positif* dans son système, il sera amené, nous ne craignons pas de le dire, à voir en Jésus-Christ et dans son Église, la plus haute expression de la vérité religieuse et morale, appuyée sur la plus inébranlable certitude qui se puisse rencontrer en ce monde.

Et c'est ainsi que la raison, une raison ferme et logique, fera sortir des débris d'un rationalisme mesquin et mutilé, l'édifice sacré de la Religion et de la Foi. C'est ainsi qu'elle fera naître d'un seul germe de vérité, enseveli, si j'ose ainsi parler, dans les sillons de l'erreur, l'arbre de vie où s'abriteront les générations humaines, et auquel elles demanderont, sans crainte d'être trompées, le fruit qui donne l'immortalité.

Quelle que soit la puissance de la raison, gardons-nous cependant de flatter ses illusions et son orgueil.

Pour voir la lumière, il ne suffit pas que la lumière existe. Il ne suffit pas non plus qu'il y ait un organe de vision capable de l'apercevoir. Comment voir la lumière, si les nuages amoncelés devant elle, la dérobent à notre regard ? Comment la voir encore, dans toute la pureté de son éclat, si notre œil est faible et malade ; s'il se ferme obstinément à la lumière ; s'il s'en détourne avec mépris ; si son regard est altéré et dépravé ; si enfin il est frappé d'une cécité profonde ? Voulons-nous contempler le pur rayon de la vérité ? Adressons-nous, avec un inexprimable désir, au Père de la lumière. Prions-le de dissiper tous ces fantômes de l'erreur que l'ignorance, les préjugés et les passions nous offrent à la place de la divine image. Prions-le d'ouvrir l'œil de notre âme, s'il est fermé ; de le guérir, s'il est malade ; de le fortifier, s'il est faible ; de lui rendre la vue, s'il est aveugle ; de le tourner vers la vérité, s'il est asservi à la fascination de l'erreur. Faisons effort vers la lumière, et, dans la lumière de Dieu, nous verrons la lumière. *In lumine tuo videbimus lumen*[1].

Dans la vision organique, il ne sert de rien de connaître les lois de l'optique, si nous négligeons l'hygiène de l'œil qui seule nous permet d'appliquer et de réali-

1. Ps XXXV, 18.

ser ces lois. De même, pour arriver à la vue de la vérité divine, il ne sert de rien de connaître les lois de la *logique*, si nous méprisons et violons les lois *morales* sans lesquelles nous n'avons ni la force, ni la volonté d'appliquer et d'observer les lois de la raison. Le mépris de la discipline morale engendre les défaillances de la discipline logique, et c'est des sophismes du cœur que naissent à peu près partout et toujours les erreurs de l'esprit.

Voulons-nous que la raison aille jusqu'au bout de son procédé ? Voulons-nous échapper aux oscillations du doute, aux fatigues de l'incrédulité, à la nuit de l'athéisme? Voulons-nous retrouver le calme et la sérénité de nos âmes, et nous reposer, sans inquiétude et sans terreur, dans la possession assurée de l'éternelle vérité? apprenons de Celui dont les paroles sont *Esprit et Vie ;* Appprenons de lui la *voie* qui seule conduit infailliblement à la *vérité* et à la *vie*. Or, cette voie ou cette méthode la voici :

L'*humilité :* « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles » [1]. — « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes. » — « Je vous rends grâce, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux habiles et les avez révélées aux petits. » — « En vérité, je vous le dis, si vous ne devenez semblables à

1. S. Jacques IV, 6.

de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » [1],

La *pureté* : « Bienheureux ceux qui ont le *cœur pur*; car ils *verront* Dieu » [2].

La prière : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert. » — « Tout ce que vous demanderez à mon Père *en mon nom*, il vous le donnera. — Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera acccordé » [3].

L'accomplissement fidèle du *devoir* connu : « Celui qui pratique la vérité, arrive à la lumière » [4].

Et celui qui arrive à la lumière, entre en pleine possession de la vie éternelle ; car ceci est la vie éternelle: *connaître le Dieu véritable et l'Envoyé qui le révèle*»[5].

Isoler, mutiler, diviser : tel est l'invariable procédé de l'erreur. Il isole la discipline logique de la discipline morale, la connaissance du vrai de l'amour du bien, la faiblesse de l'homme de la puissance de Dieu. Il mutile les principes de la raison, les lois de l'évidence, l'organisme intellectuel et moral de la certitude. Enfin, il brise et fractionne la merveilleuse unité du monde de la vérité et de la lumière, et ne s'assied dès

1. S. MATTH., XI, 29 ; XI, 25 ; XVIII, 3.
2. S. MATTH., V, 8.
3. S. MATTH., VII, 7, S. JEAN XIV, 13.
4. « Qui *facit* veritatem, venit ad lumen » S. JEAN XXI.
5. S. JEAN XVII, 3.

lors que parmi les ténèbres et les ruines. Voulons-nous sortir de ces régions désolées ; voulons-nous respirer un air plus libre et plus pur, sachons unir, dans un indissoluble faisceau, toutes les facultés de l'esprit, toutes les lumières de la raison, toutes les énergies de la volonté, tous les rayons de la vérité, tous les procédés de la certitude, tous les secours de la science et de la tradition, tous les ressorts de l'être intellectuel et moral, en un mot, toutes les forces de l'homme, soutenues, agrandies et vivifiées par la force de Dieu. Ce sera le sacrifice de l'individualisme philosophique et de l'égoïsme moral aux lois et aux intérêts de l'ordre universel, et la conquête de la vérité sera le prix de ce sacrifice.

Et l'apaisement de nos douleurs, l'épanouissement harmonieux de nos facultés, le rassasiement de nos inconstants désirs, l'affranchissement de nos forces asservies, le calme du bonheur, seront le fruit de la vérité possédée et aimée. Ces biens sont-ils assez grands pour armer notre courage? Et quel est donc le charme qui peut nous retenir dans les liens de la servitude et de la mort? Quelle inexplicable fatalité peut nous entraîner à violer la loi la plus impérieuse de notre être et à nous rendre ennemis de notre propre bonheur ?

Exilés aux terres lointaines, nous gardons tous au dedans de nous une image indestructible de notre véritable patrie. Sur quelques plages de l'exil que nous

portions nos pas, cette image nous poursuit et nous obsède comme une implacable vision. En vain les fêtes et les séductions de l'étranger voudraient-elles nous égarer dans le crime de l'oubli. En vain les aspirations de la lâcheté et de la mollesse voudraient-elles nous fixer au sol de l'exil. En vain les sophismes de la passion essaieraient-ils de nous donner quelque pâle simulacre de la patrie pour la patrie elle-même. Au sein de nos joies les plus tumultueuses, comme de nos plus amères tristesses, l'imposante vision est toujours là, devant nos regards, immobile, silencieuse, inflexible. Le vide immense qui dévore nos aspirations et nos désirs ; l'amertume secrète qui empoisonne la coupe de nos jouissances ; l'inquiétude qui traverse l'agitation fiévreuse de nos fêtes ; le remords qui veille à notre chevet et nous fait sentir si durement le poids de nos défaillances, de nos infidélités et de nos trahisons, qu'est-ce sinon le tressaillement sacré du souvenir de la patrie au fond de nos âmes?

Et quand une force invisible nous relève de nos abattements et de nos douleurs ; quand le sourire de l'espérance brille à nos regards ; quand un besoin invincible nous agite et nous presse d'élever plus haut nos pensées et nos désirs ; quand un insurmontable ennui nous fait sentir le néant de tout ce qui nous entoure, et que le *mal du ciel*, si j'ose ainsi parler, s'empare de nous au milieu de toutes les fascinations de la terre ; qu'est-ce encore que tout cela, sinon la voix de la

patrie? Que nous font dès lors tous ces fantômes qui nous abusent et nous égarent? Un nom magique a résonné à nos oreilles. C'est le nom de la patrie! Là sont les grandes joies et les grands souvenirs; là sont ceux qui nous aiment et que nous aimons; là, le soleil est plus beau, la terre plus riante, l'air plus vivifiant et plus doux. Là, séjournent nos espérances; là, reposent nos rêves; là, ressuscitent nos morts; là, nous attendent nos frères; là, nous sècherons nos larmes sur le sein de notre Père; là, et là seulement, nous saurons ce que c'est que la vie et le bonheur. Ah! que nous font les fêtes de l'étranger? Voyageurs d'un jour aux terres lointaines, allons revivre au soleil de la patrie!

Et nous tous, tant que nous sommes, nous voyons l'image de la patrie planer sur l'exil que nous traversons, et nous savons que cette patrie est immortelle et que nous sommes immortels comme elle.

Cependant, il faut le dire, cette grande image s'est obscurcie, peut-être même éclipsée dans bien des âmes. Les rayons du ciel ne descendent plus, ce semble, aussi abondants qu'autrefois sur la terre, et la défection d'un grand nombre a ravagé les rangs de l'armée qui portait écrit sur son drapeau: Dieu et la patrie!

Et c'est pourquoi la vie est devenue triste et froide; *les mœurs baissent et la vertu souffre.* [1] Cependant la douleur continue, comme par le passé, peut-être

1. Mgr Dupanloup. *La Convention du 5 sept. etc.*

plus que dans le passé, ses silencieux ravages. Elle creuse des rides précoces ; elle fait couler des larmes brûlantes ; elle brise les corps et dévore les âmes. Les peuples se consument dans la fièvre de l'avenir ; les individus, dans l'agitation des affaires et des plaisirs.

Mais quand à l'étourdissement de l'ivresse succède un douloureux réveil ; quand les coups de la fortune renversent nos espérances, quand des catastrophes sans nom s'abattent sur notre patrie, la couvrent de deuil et de ruines, voilent la gloire de son passé, morcellent son unité et son intégrité séculaires, mettent en question son avenir et semblent décourager l'espérance elle-même ; quand les soucis et les chagrins deviennent les hôtes habituels de notre pensée ; alors en vain nos âmes cherchent en elles et autour d'elles une main qui les aide à porter le fardeau écrasant de la lutte et du malheur. A chaque effort, elles retombent plus lourdement dans le vide de leur pensée et de leurs croyances. Dieu a cessé d'habiter au milieu d'elles. Une philosophie sans entrailles leur a désappris à invoquer son nom sacré. Elles savent peut-être la langue du murmure et du blasphème ; elles ne connaissent plus la langue de la prière. Le cri de leur douleur expire dans le néant. Nul écho consolateur ne répond au gémissement de ces orphelins du monde moral ; et le désespoir seul, un désespoir morne et glacé, offrira désormais, comme une sorte de tombeau anticipé, un dernier asile à leur souffrance.

Ah ! si au moins leur douleur savait croire et prier! Dieu répondrait alors à la voix de leur prière. La douleur deviendrait un ange de Dieu, et du sein de leurs tristesses sortirait un rayon de vie et d'immortalité.

Oui, celui qui a connu l'angoisse des grandes souffrances ; celui qui a connu l'impuissance des consolations humaines ; celui qui, pour se relever, a posé son cœur broyé et meurtri sur le cœur de Jésus ; celui qui a senti ce cœur sacré battre sur son propre cœur ; celui qui a vu l'aiguillon de la douleur se briser à ce contact divin, et une infinie consolation succéder soudain au deuil de son âme, celui-là a senti Dieu, il l'a vu, il l'a touché, en quelque sorte, autant qu'on le peut sur cette terre. Entre lui et Dieu il s'est fait une indissoluble étreinte et, quoi qu'il advienne, il sentira éternellement la marque du baiser divin sur les blessures cicatrisées de son cœur.

Que Dieu redescende donc dans les esprits, et ils se relèveront, loin des angoisses du doute et de la négation, vers les régions sereines de la lumière. Qu'il redescende dans les âmes, et elles renaîtront à la joie, à la vertu, au bonheur. Qu'il redescende dans les sociétés, et elles retrouveront la tranquillité de l'ordre, la stabilité, l'avenir qui semblent se dérober sous leurs pas. Que Dieu redescende sur cette terre si pauvre, si calamiteuse, si souffrante, et elle reverdira au souffle de sa présence ; elle se repeuplera de célestes visions. L'esprit de Dieu habitera de nouveau parmi les hommes ;

les hommes converseront de nouveau avec Dieu. Un rayon du bonheur primitif traversera le monde, et délivré de la servitude de ses ignorances et de ses passions, l'homme redevenu en quelque sorte un enfant divin, reposera, sans inquiétude et sans terreur dans les bras de son Dieu, comme le nouveau-né qui s'endort, calme et souriant, sur le sein de sa mère.

Et, racheté une seconde fois de l'erreur, du péché et de la mort, chacun de nous reconnaîtra, par une expérience personnelle et *positive*, la profonde vérité de ces paroles du Maître de la vie : *Venez à moi vous tous qui portez le poids du travail et de la fatigue, et je vous soulagerai* [1].

1. S. MATTH. XI, 28.

FIN.



APPENDICE.

I. — L'origine darwiniste de l'homme au point de vue géologique.

Les restes certains et authentiques les plus anciens de l'homme primitif et antédiluvien sont les crânes et les squelettes découverts dans le cimetière de Solutré dans le Mâconnais, par M. de Ferry, en 1865, et dans la grotte du Cro-Magnon dans la Dordogne par M. Lartel, en 1868.

Quelques darwinistes avaient invoqué jusque-là, à l'appui de l'origine simienne de l'homme, le *crâne d'Engis* trouvé en Belgique et le *crâne du Néanderthal,* trouvé près de Dusseldorf. L'un et l'autre ne sont que des morceaux très-incomplets. Dans le premier, la base entière manque, ainsi que les os de la face, de sorte qu'il est impossible de mesurer l'angle facial. L'anthropologiste le plus accrédité de nos jours, M. Pruner-Bey, n'y voit qu'un crâne de femme appartenant à la race celtique, et par conséquent relativement très-moderne. — Le crâne du Néanderthal aussi n'est qu'un fragment ; et de plus, aucun débris d'animal, aucun silex taillé caractérisant l'époque ne fut trouvé près de ce crâne. Il n'y a

donc point de preuve certaine que ce crâne appartient au premier âge de l'apparition de l'homme sur le continent européen. Il présente une saillie énorme des arcades sourcilières, derrière laquelle se remarque une dépression considérable. Les darwinistes se plurent longtemps à voir dans cet accident l'analogue de la crête frontale du gorille. Et comme l'homme simien doit nécessairement être très-ancien, on lui attribua une antiquité considérable, bien que son origine fût dépourvue de toute authenticité scientifique. Quant à cette prétendue analogie avec le crâne du gorille, M. Pruner-Bey a démontré, dans sa communication faite au Congrès d'anthropologie tenu à Paris en 1867, que ce développement se rencontre chez le gorille dans un sens tout opposé, sans que rien s'attache ou se cache derrière cette arête : celle-ci, de plus, est solide, sans creux, et plus mince à sa base qu'à son bord libre. Le crâne du Néanderthal offre précisément les caractères contraires. De plus, l'intérieur de ce crâne indique que le cerveau y était d'un volume supérieur au volume moyen de celui de l'homme moderne, et que toute la surface de l'encéphale, sans aucune exception, est conformé suivant le type humain.

On le voit donc, les darwinistes étaient mal fondés à revendiquer, à l'appui de leur théorie, ces premières découvertes de l'anthropologie primitive. Mais les découvertes subséquentes devaient renverser, d'une façon plus éclatante, leur théorie. De la grotte de Cro-Magnon, M. Lartet, outre quelques parties de squelettes, tira trois crânes. Près de ces crânes on trouva de notables restes de mammouth, preuve que ces squelettes appartiennent à la première période de l'époque quaternaire. Ces crânes diffèrent peu du type actuel. M. Broca, dans les *Mémoires* de la Société d'anthropologie, fait remarquer qu'ils présentent une réunion remarquable de caractères de supériorité et de caractères d'infériorité. « Le

grand volume du cerveau, dit-il, le développement de la région frontale, la belle forme elliptique de la partie antérieure du profil du crâne, la disposition orthognathe de la région faciale supérieure, d'où résulte une ouverture considérable de l'angle facial de Camper, sont d'incontestables caractères de supériorité, qu'on n'est habitué à rencontrer que chez les races civilisées. D'un autre côté, la grande largeur de la face, le prognathisme alvéolaire. l'énorme développement de la branche de la mâchoire, l'étendue et la rudesse des surfaces d'insertion des muscles, fait naître immédiatement l'idée d'une race violente et brutale. » D'après M. Pruner-Bey, ces crânes sont analogues à ceux des Lapons, des Finnois et des Esquimaux de nos jours. Cet éminent anthropologiste donne le nom de *race mongoloïde primitive* à ces premiers habitants de la France.

Les squelettes du cimetière de Solutré mènent à la même conclusion. Une cinquantaine de squelettes ont été, jusqu'à présent, extraits de ce vaste ossuaire. Les nombreux restes de rennes, quelques restes d'aurochs et de mammouth indiquent qu'il faut faire remonter l'âge de ces sépultures à l'époque du renne, vers la fin de l'époque géologique dite quaternaire. M. Pruner-Bey, dans son mémoire *Le Mâconnais préhistorique* (Mâcon, 1869), en étudiant ces crânes, les rapporte tous au même type mongoloïde, tel à peu près que nous le trouvons encore aujourd'hui chez les Lapons, les Finnois, les Groënlandais, les Esthoniens, les Esquimaux et même les Tartares. C'est encore au même type, toujours d'après le même savant, qu'il faut rapporter les deux crânes trouvés par M. Dupont dans la caverne de Furfooz en Belgique, aussi bien que le crâne de vieillard trouvé par M. Brun dans la grotte de Bruniguel (Tarn-et-Garonne). En mesurant l'angle facial de celui-ci, on remarque qu'il ne diffère pas de celui de l'homme qui habite aujourd'hui les mêmes climats. La fa-

meuse mâchoire humaine découverte déjà en 1863 par Boucher de Perthes au moulin Quignon près d'Abbeville, de l'aveu de presque tous les anthropologues, ressemble à celle d'un homme de nos jours. La même remarque pourrait se faire pour d'autres débris de crânes humains paraissant remonter à une époque fort ancienne ; tels sont la mâchoire trouvée par M. Dupont dans la grotte de La Maulette près de Dinant Belgique); — un frontal et un pariétal humain extrait en 1866 du *lehm* de la vallée du Rhin, à Eguisheim, près Colmar, par le docteur Faudel ; – un crâne rencontré près d'Arezzo par le professeur Bocchi, de Florence.

C'est donc contre eux-mêmes que les darwinistes et les matérialistes contemporains ont invoqué l'anatomie de l'homme primitif, et ce qu'il faut conclure, comme le dit si bien M. Figuier dans son livre remarquable, *L'Homme primitif,* dont sont tirés plusieurs des détails qui précèdent, « c'est que les plus anciens crânes humains connus ne diffèrent pas d'une façon notable du type actuel. »

Mais ce qui achève de renverser la théorie darwinienne appliquée à l'homme, c'est la présence dans ces cavernes des nombreux produits de l'industrie humaine à cette époque reculée, et les monuments d'un culte des morts. Et, en effet, les premières traces de l'existence de l'homme primitif, ce furent les nombreux instruments fabriqués par une main intelligente. Les fouilles d'Abbeville et de Saint-Acheul avaient mis au jour une quantité innombrable de haches en silex, de pointes de lance, de flèches, de couteaux, des casse-têtes, des racloirs, le tout en silex travaillé avec une certaine habileté. A Aurignac, à Cro-Magnon, à Solutré et en bien d'autres endroits, c'étaient des os d'animaux portant la trace d'instruments tranchants, brisés dans le sens de la longueur comme pour en extraire de la moëlle ; puis ce sont des coquilles percées d'un trou pour former des colliers et des bracelets ;

quelques dessins grossiers, représentation de la tête humaine ou de quelque animal, gravés sur ces silex ; puis, plus tard, à l'époque des hommes de Solutré et d'autres cavernes de la même époque, le bois du renne tend à supplanter le silex, comme matière des outils et des instruments de l'homme primitif. Ce sont, en effet, des flèches, des aiguilles, des poinçons, des manches de poignard, des harpons, des colliers et des bracelets en bois de renne sculptés, portant très-souvent des dessins extrêmement curieux, soit de fantaisie, soit représentant des animaux de cette époque ou même des figurines humaines. L'intelligence industrieuse et inventive de l'homme éclate donc de toutes parts, aussi clairement que dans les œuvres du génie et de l'industrie modernes « Quel est le singe, s'écrie avec raison M. L. Figuier, qui fabrique avec des silex des haches et des flèches ! » Qu'on ajoute à tout cela les traces de l'usage du feu, des os calcinés, des foyers grossiers à demi-conservés..., et qu'on prouve enfin, qu'à un moment quelconque de son existence, l'humanité, quelque sauvage et incivilisée qu'on la suppose, était dépourvue de la raison qui combine et invente.

La manière dont cet homme primitif ensevelissait ses morts n'est pas moins remarquable. Tous ces objets ci-dessus, ces haches, ces instruments, ces objets de parures, étaient déposés avec le cadavre sous le caveau sépulcral ; ces amas d'os, brisés pour en extraire la moëlle, ces autres os calcinés, ce foyer devant le lieu de sépulture, ne sont ce point les indices d'un repas funéraire, qui réunissait, devant la tombe même, à peine refermée, les parents et les amis du défunt ? Ces amas d'os de mammouth et de renne, retrouvés à côté des squelettes humains, sont les restes des quartiers de viande, déposés dans la tombe en guise de provisions de voyage ; cette grotte servant de tombeau et si bien close par une dalle qui en scelle pour ainsi dire l'entrée, ou cette voûte fermée par de

larges dalles au-dessus du foyer, chauffé pour recevoir le cadavre comme dans un large cercueil de pierres, tout cela disposé avec un soin pieux, n'indique-t-il pas combien ce sauvage sent que tout n'est pas fini avec la vie du corps? Comment les sépultures d'Aurignac, de Gro Magnon, de Solutré et autres, nous offriraient-elles tous ces détails, toutes ces armes, toutes ces provisions, si, pour l'homme primitif, celui qu'il ensevelissait ainsi, ne devait plus se réveiller, ou s'il ne devait pas accomplir quelque grand voyage aux terres inconnues?

De cette foi à l'immortalité, à la croyance en Dieu, il n'y a pas loin, et cette induction est corroborée par la présence, dans les sépulcres, de certains objets aux formes étranges et mystérieuses, coquilles, pierres brillantes, fragments de minerais divers, percés au milieu, et autres objets analogues qui semblent avoir été avec raison considérés comme des amulettes et des marques superstitieuses, comme des symboles de croyances religieuses, et par conséquent un hommage rendu à la divinité. Certes, ce n'était point là un singe perfectionné, grâce à la sélection naturelle de M. Darrwin.

II. — Origine de l'homme au point de vue anatomique (1).

Au sujet de cette question si passionnément agitée par quelques disciples de Darwin, M. de Quatrefages, dans son *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, publié en 1868, en résumant plusieurs travaux contemporains, établit les points suivants :

1. L'origine simienne de l'homme a été professée, entre autres, par M. About et Théophile Gauthier, ainsi que par M. Duruy, ancien ministre de l'instruction publique.

1. L'homme est un animal marcheur ; tous les singes sont des animaux grimpeurs. Aussi dans les deux groupes tout l'appareil locomoteur porte l'empreinte de ces destinations fort différentes. Ce résultat important ressort d'une foule de recherches de détail, et démontre que le type singe, en se perfectionnant, ne perd en rien ce caractère fondamental et reste toujours parfaitement distinct du type humain. Celui-ci ne peut donc dériver de celui-là.

2. C'est un fait incontestable que les trois singes anthropomorphes orang, gorille, chimpanzé, tout en présentant les mêmes caractères généraux et essentiels des grimpeurs, ne sont pas les membres d'une même famille, mais les *termes correspondants supérieurs* de trois séries distinctes. La doctrine darwinienne, adaptée au fait de l'apparition de l'homme, en ne tenant même compte que des caractères morphologiques extérieurs, conduirait donc à dire que l'homme, chez qui tout révèle le marcheur, ne peut appartenir à aucune de ces trois séries, mais ne peut être que le terme supérieur d'une quatrième série distincte dont les représentants ont disparu ou échappé jusqu'à ce jour. Si, pour se soustraire à cette conclusion, les darwinistes disaient qu'arrivé au degré d'organisation accusé par les anthropomorphes, l'organisme a subi une impulsion nouvelle et s'est trouvé modifié pour la marche, ce serait une hypothèse de plus, et l'on ne pourrait plus invoquer la gradation organique, présentée par l'ensemble des quadrumanes et qui fait la base de la théorie de Darwin.

3. Le développement des appareils sensitif et végétatif, des systèmes de locomotion et de reproduction, suit un ordre inverse dans l'homme et dans le singe Il en est de même pour les phénomènes du développement individuel. Ainsi, chez le singe, les dents molaires vont en augmentant de volume de la première à la dernière ; chez l'homme, c'est le contraire.

— L'angle sphénoïdal de Virchow diminue chez l'homme à partir de la naissance, et s'agrandit chez le singe. — Pour le cerveau lui-même, on a fait grand bruit de l'analogie qui existe dans l'arrangement des plis cérébraux entre l'homme et les anthropomorphes adultes. Mais chez le singe les plis ou sutures antérieures du frontal se forment d'abord avant celles du lobe moyen ou de la région postérieure du crâne. Chez l'homme, les sutures du front se forment en dernier lieu. Son front s'élargit à mesure qu'il grandit ; chez le singe il se rétrécit. Il est évident que lorsque deux êtres suivent ainsi dans leur développement une marche inverse, le plus élevé ne peut descendre de l'autre par voie d'évolution. L'embryogénie vient donc ajouter son témoignage à celui de l'anatomie et de la morphologie.

Par conséquent, il faut considérer comme absolument vrai ce que dit Gratiolet : *Le cerveau du singe n'est pas un cerveau d'homme frappé d'arrêt de développement, ni le cerveau de l'homme un cerveau de singe développé.* — Ce que dit Bert : *En se perfectionnant, les singes ne se rapprochent pas de l'homme, et en se dégradant, l'homme ne se rapproche pas du singe.* — Ce que dit M. Bruner-Bey : *Pas de passage possible entre l'homme et le singe, sinon à la condition d'intervertir les lois du développement.*

4. Les arguments des darwinistes se réduisent à des exagérations de ressemblance morphologiques, à des inductions tirées de quelques faits exceptionnels qu'on généralise, à quelques coïncidences dans lesquelles on suppose des relations de cause à effet, puis enfin à un appel aux *possibilités* d'où l'on tire une conclusion plus ou moins affirmative. Ainsi :

A. L'analogie de la main osseuse de l'homme et de certains singes n'est pas un argument ; car la musculature du pouce de l'homme établit une différence profonde et accuse une adaptation à des usages très-différents.

B. L'articulation de l'épaule qui permet aux anthropomorphes des mouvements de rotation ne constitue pas une véritable ressemblance ; car déjà la forme seule des os montre que les mouvements ne sauraient être les mêmes ; la musculature surtout présente des différences tranchées, accusant encore des adaptations spéciales.

C. La voûte du crâne qui chez quelques races humaines (néo-calédonien-australien) s'infléchit vers les deux côtés et se relève vers la ligne médiane, n'est point un acheminement vers les crêtes osseuses de certains anthropomorphes. Chez ces derniers, les crêtes osseuses se détachent des parois du crâne et ne font nullement partie de la voûte.

D. De ce que l'orang serait brachycéphale, comme le malais dont il est compatriote, tandis que le gorille et le chimpanzé sont dolichocéphales comme le nègre, il n'y a pas de raison pour regarder le premier comme le père des populations malaises, et les seconds comme les ancêtres des races africaines. Car les faits seraient-ils exacts, il ne s'en suit point que la conséquence serait démontrée. Mais cette coïncidence n'existe pas. L'orang, originaire de Bornéo, y vit au milieu, non des Malais, mais des Dayaks qui sont dolichocéphales. Et la dolichocéphalie des gorilles n'est pas générale, puisque sur trois femelles de ce singe, deux sont brachycéphales.

E. Les ressemblances des microcéphales avec le cerveau simien n'indiquent pas une conformation intermédiaire, normale à une époque antérieure, mais qui, aujourd'hui, ne se réalise que par un arrêt de développement. Car Gratiolet a démontré que ces ressemblances sont purement illusoires. Chez les microcéphales, le cerveau humain se simplifie, mais le *plan initial* n'est pas changé. Le cerveau humain diffère d'autant plus du simien qu'il est moins développé, et un arrêt de développement ne pourrait qu'exagérer cette différence na-

turelle. Il n'y a donc aucun rapprochement à faire entre le cerveau humain amoindri et le cerveau animal, quelque développé qu'il soit.

« Donc, conclut M. de Quatrefages, la théorie de l'origine simienne de l'homme n'est qu'une pure hypothèse, ou mieux, un simple jeu d'esprit en faveur duquel on n'a pu invoquer encore aucun fait sérieux, et dont, au contraire, *tout démontre* le peu de fondement. »

L'Académie des sciences semble avoir ratifié ce jugement, en refusant, au mois de juin de cette année 1872, d'admettre M. Darwin au nombre de ses correspondants, après avoir discuté pendant quatre jours ses titres scientifiques. Un Danois, M Lowe, lui fut préféré à la presque unanimité.

III. — Autres signes distinctifs des deux organismes.

Dépression du crâne simien à mesure que l'âge avance, à cause de l'ossification prématurée de la partie antérieure de ce crâne.

Mâchoire s'allongeant en museau, et retrait de l'os maxillaire inférieur, tandis que chez l'homme, il forme la saillie du menton.

Séparation entre les dents canines et les dents incisives, tandis qu'elle n'existe chez l'homme d'aucun âge et d'aucune race.

Quant au volume, le crâne de l'homme le plus dégradé et du dernier sauvage présente proportionnellement une capacité double de celle qui caractérise le crâne de gorille le plus vaste.

Les organes de la vie de relation que Buffon prétendait identiques, présentent des différences assez remarquables. Ainsi, entre autres, le singe possède dans le larynx, des

espèces de poches où l'air s'engouffre et d'où il ne peut sortir qu'avec un murmure sourd qui s'opposerait à toute articulation.

Les bras du singe sont plus gros et plus longs que les jambes, la paume de la main relativement moins large, le pouce moins avancé, les doigts sans un mouvement indépendant.

Son pied n'est pas conformé pour la marche. Il n'a pas de talon, ne pose à terre que par son tranchant, ce qui, avec la structure de la colonne vertébrale à laquelle la tête ne tient que par derrière et non par sa base, ne lui permet pas de prendre une position verticale, et l'oblige de se servir de ses mains pour la marche.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

LA DOCTRINE POSITIVISTE.

CHAPITRE II.

DES PRINCIPAUX CHEFS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE.

CHAPITRE III.

LE POSITIVISME ET L'ÉTAT ACTUEL DES ESPRITS.

CHAPITRE IV.

LE POSITIVISME ET LES PRINCIPES DE LA LOGIQUE.

CHAPITRE V.

LE POSITIVISME ET LE SCEPTICISME DE KANT.

CHAPITRE VI.

LE POSITIVISME ET LE SCEPTICISME ABSOLU.

CHAPITRE VII.

LE POSITIVISME ET LE PROCÉDÉ DIALECTIQUE DE LA RAISON.

CHAPITRE VIII.

LE POSITIVISME ET LA SCIENCE.

CHAPITRE IX.

LE POSITIVISME ET LA THÉORIE DARWINIENNE DES ÊTRES VIVANTS.

CHAPITRE X.

LE POSITIVISME ET LE PROBLÈME DU MOUVEMENT.

CHAPITRE XI.

LE POSITIVISME ET LE PROBLÈME DE LA VIE.

CHAPITRE XII.

LE POSITIVISME ET LES LOIS DE LA MORALE.

CHAPITRE XIII.

LE POSITIVISME ET LES PRINCIPES DE L'ART.

CHAPITRE XIV.

LE POSITIVISME ET SON INFLUENCE SUR LES LETTRES ET LES ARTS.

CHAPITRE XV.

LE POSITIVISME ET LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE XVI.

LE POSITIVISME ET SES PREUVES.

